
DOUMERC



HISTOIRE
NATURELLE,
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE,
AVEC LA DESCRIPTION
DU CABINET DU ROI.

Tome Seizième.



HISTOIRE NATURELLE *DES OISEAUX.*

Tome Premier.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXX.



TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

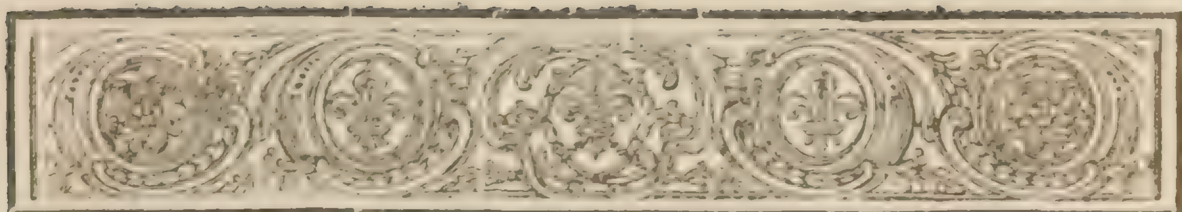
TABLE.

TABLE.

Par M. DE BUFFON.



HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

PLAN DE L'OUVRAGE.

NOUS n'entreprenons pas de donner ici une Hiſtoire des Oiſeaux auſſi complète, auſſi détaillée que l'eſt celle des Animaux quadrupèdes; cette première tâche, quoique longue & difficile à remplir, n'étoit pas impoſſible, parce que le nombre des quadrupèdes n'étant guère que de deux cents eſpèces, dont plus du tiers ſe trouve dans nos contrées ou dans les climats voiſins, il étoit poſſible d'abord de donner l'hiſtoire de ceux-ci d'après nos propres obſervations; que dans le nombre des quadrupèdes étrangers, il y en a pluſieurs de bien connus des Voyageurs d'après leſquels nous pouvions écrire; qu'enfin nous devions eſpérer, avec des ſoins & du temps, de nous les procurer preſque tous pour les examiner; & l'on voit que nos eſpérances ont été remplies, puiſqu'à l'exception d'un

très-petit nombre d'animaux qui nous sont arrivés depuis, & que nous donnerons par supplément, nous avons fait l'histoire & la description de tous les quadrupèdes. Cet ouvrage est le fruit de près de vingt ans d'étude & de recherches; & quoique pendant ce même temps nous n'ayons rien négligé pour nous instruire sur les oiseaux, & pour nous en procurer toutes les espèces rares; que nous ayons même réussi à rendre cette partie du Cabinet du Roi plus nombreuse & plus complète qu'aucune autre collection du même genre qui soit en Europe, nous devons cependant convenir qu'il nous en manque encore un assez grand nombre: à la vérité, la plupart des espèces qui nous manquent, manquent également par-tout ailleurs; mais ce qui nous prouve que nous sommes encore bien loin d'être complets, quoique nous ayons rassemblé plus de sept ou huit cents espèces, c'est que souvent il nous arrive de nouveaux oiseaux qui ne sont décrits nulle part, & que d'un autre côté il y en a plusieurs qui ont été indiqués par nos Ornithologistes modernes, qui nous manquent encore, & que nous n'avons pu nous procurer. Il existe peut-être quinze cents, peut-être deux mille espèces d'oiseaux, pouvons-nous espérer de les rassembler toutes! & cela n'est encore que l'une des moindres difficultés que l'on pourra lever avec le temps; il y a plusieurs autres obstacles dont nous

avons ſurmonté quelques - uns, & dont les autres nous paroiſſent invincibles. Il faut qu'on me permette d'entrer ici dans le détail de toutes ces difficultés; cette expoſition eſt d'autant plus néceſſaire, que ſans elle on ne concevroit pas les raiſons du plan & de la forme de mon ouvrage.

Les eſpèces dans les oiſeaux, ſont non - ſeulement en beaucoup plus grand nombre que dans les animaux quadrupèdes, mais elles ſont auſſi ſujettes à beaucoup plus de variétés; c'eſt une ſuite néceſſaire de la loi des combinaiſons où le nombre des réſultats augmente en bien plus grande raiſon que celui des élémens; c'eſt auſſi une règle que la Nature ſemble s'être preſcrite à meſure qu'elle ſe multiplie, car les grands animaux qui ne produiſent que rarement & en petit nombre, n'ont que peu d'eſpèces voiſines, & point de variétés, tandis que les petits tiennent à un grand nombre d'autres familles, & ſont ſujets, dans chaque eſpèce, à varier beaucoup; & les oiſeaux paroiſſent varier encore beaucoup plus que les petits animaux quadrupèdes, parce qu'en général les oiſeaux ſont plus nombreux, plus petits, & qu'ils produiſent en plus grand nombre. Indépendamment de cette cauſe générale, il y en a de particulières pour les variétés dans pluſieurs eſpèces d'oiſeaux. Le mâle & la femelle n'ont, dans les quadrupèdes, que des différences aſſez

légères, elles sont bien plus grandes & bien plus apparentes dans les oiseaux; souvent la femelle est si différente du mâle par la grandeur & les couleurs, qu'on les croiroit chacun d'une espèce diverse: plusieurs de nos Naturalistes, même des plus habiles, s'y sont mépris, & ont donné le mâle & la femelle d'une même espèce, comme deux espèces distinctes & séparées; aussi le premier trait de la description d'un oiseau doit être l'indication de la ressemblance ou de la différence du mâle & de la femelle.

Ainsi, pour connoître exactement tous les oiseaux, un seul individu de chaque espèce ne suffit pas, il en faut deux, un mâle & une femelle; il en faudroit même trois ou quatre, car les jeunes oiseaux sont encore très-différens des adultes & des vieux. Qu'on se représente donc que s'il existe deux mille espèces d'oiseaux, il faudroit en rassembler huit mille individus pour les bien connoître, & l'on jugera facilement de l'impossibilité de faire une telle collection qui augmenteroit encore de plus du double, si l'on vouloit la rendre complète, en y ajoutant les variétés de chaque espèce, dont quelques-unes, comme celle du coq ou du pigeon, se sont si fort multipliées, qu'il est même difficile d'en faire l'entière énumération.

Le grand nombre des espèces; le nombre encore

plus grand des variétés; les différences de forme, de grandeur, de couleur entre les mâles & les femelles, entre les jeunes, les adultes & les vieux; les diversités qui résultent de l'influence du climat & de la nourriture, celles que produit la domesticité, la captivité, le transport, les migrations naturelles & forcées; toutes les causes, en un mot, de changement, d'altération, de dégénération, en se réunissant ici & se multipliant, multiplient les obstacles & les difficultés de l'Ornithologie, à ne la considérer même que du côté de la nomenclature, c'est-à-dire, de la simple connoissance des objets; & combien ces difficultés n'augmentent-elles pas encore, dès qu'il s'agit d'en donner la description & l'histoire! Ces deux parties, bien plus essentielles que la nomenclature, & que l'on ne doit jamais séparer en Histoire Naturelle, se trouvent ici très-difficiles à réunir, & chacune a de plus des difficultés particulières que nous n'avons que trop senties, par le desir que nous avions de les surmonter. L'une des principales est de donner, par le discours, une idée des couleurs, car malheureusement les différences les plus apparentes entre les oiseaux, portent sur les couleurs encore plus que sur les formes; dans les animaux quadrupèdes, un bon dessin rendu par une gravure noire, suffit pour la connoissance distincte de chacun, parce que les couleurs des quadrupèdes

n'étant qu'en petit nombre & assez uniformes, on peut aisément les dénommer & les indiquer par le discours; mais cela seroit impossible, ou du moins supposeroit une immensité de paroles, & de paroles très-ennuyeuses pour la description des couleurs dans les oiseaux; il n'y a pas même de termes en aucune langue pour en exprimer les nuances, les teintes, les reflets & les mélanges; & néanmoins les couleurs sont ici des caractères essentiels, & souvent les seuls par lesquels on puisse reconnoître un oiseau & le distinguer de tous les autres. J'ai donc pris le parti de faire non-seulement graver, mais peindre les oiseaux à mesure que j'ai pu me les procurer vivans; & ces portraits d'oiseaux, représentés avec leurs couleurs, les font connoître mieux d'un seul coup d'œil que ne pourroit le faire une longue description aussi fastidieuse que difficile, & toujours très-imparfaite & très-obscure.

Plusieurs personnes ont entrepris, presqu'en même temps, de faire graver & colorier des oiseaux: en Angleterre, on vient de donner, sous le titre de *Zoologie Britannique*, les animaux quadrupèdes & les oiseaux de la Grande-Bretagne, gravés & coloriés. M. Edwards avoit de même donné précédemment un grand nombre d'oiseaux étrangers; ces deux ouvrages sont ce que nous avons de mieux dans ce

genre de mauvaiſe peinture, que l'on appelle enluminure. Et quoique ceux que j'ai fait publier depuis cinq ans, & qui ſont déjà au nombre de près de cinq cents planches, ſoient de ce même genre de mauvaiſe peinture, je ſuis bien certain qu'on ne les jugera pas inférieurs à ceux d'Angleterre, & qu'on les trouvera ſupérieurs à ceux que M. Friſch a fait publier en Allemagne *; nous pouvons même aſſurer que la collection de nos planches coloriées l'emportera ſur toutes les autres par le nombre des eſpèces, par la fidélité des deſſins, qui tous ont été faits d'après nature, par la vérité du coloris, par la préciſion des attitudes; on verra que nous n'avons rien négligé pour

* Je ne parle point ici des planches enluminées qu'on vient de faire à Florence ſur une Ornithologie de M. Gerini: ces planches, qui ſont en très-grand nombre, ne m'ont pas paru faites d'après nature; elles préſentent, pour la plupart, des attitudes forcées, & ne ſemblent avoir été deſſinées & peintes que d'après les deſcriptions des Auteurs. Les couleurs, dès-lors, en ſont très-mal diſtribuées; il y en a même un grand nombre qui ont été copiées ſur les gravures de différens ouvrages, & qu'on reconnoît avoir été calquées ſur celles de M.rs Edwards, Briſſon, &c. . . . . On peut dire, en général, que cet ouvrage bien loin d'éclaircir l'Hiſtoire naturelle des oiſeaux, la rendroit bien plus confuſe par le grand nombre d'erreurs de nom, & par la multiplication gratuite des eſpèces, puiſque ſouvent on y trouve quatre ou cinq variétés de la même eſpèce, qui toutes ſont données pour des oiſeaux différens.

que chaque portrait donnât l'idée nette & distincte de son original. L'on reconnoitra par-tout la facilité du talent de M. Martinet, qui a dessiné & gravé tous ces oiseaux, & les attentions éclairées de M. Daubenton le jeune qui, seul, a conduit cette grande entreprise ; je dis grande, par le détail immense qu'elle entraine, & par les soins continuels qu'elle suppose : plus de quatre-vingts artistes & ouvriers ont été employés continuellement, depuis cinq ans, à cet ouvrage, quoique nous l'ayons restreint à un petit nombre d'exemplaires ; & c'est bien à regret que nous ne l'avons pas multiplié davantage. L'histoire naturelle des animaux quadrupèdes ayant été tirée à un très-grand nombre en France, sans compter les éditions étrangères, c'est avec une sorte de peine que nous nous sommes réduits à un petit nombre d'exemplaires pour les planches coloriées de l'histoire des oiseaux; mais tous les gens d'art sentiront bien l'impossibilité de faire peindre au même nombre des planches, ou de les tirer en simple gravure; & lorsque nous avons vu qu'il n'étoit pas possible de multiplier cette collection de planches enluminées, autant qu'il eût été nécessaire pour en garnir tous les exemplaires imprimés, nous avons pris le parti de ne nous plus astreindre au format des animaux quadrupèdes, nous l'avons agrandi de quelques pouces dans la vue de donner

donner à un plus grand nombre d'oiſeaux leur grandeur réelle ; tous ceux dont les dimenſions n'excèdent pas celles du format des planches y ſont repréſentés de grandeur naturelle; les oiſeaux plus grands ont été réduits ſur une échelle ou module tracé au-deſſus de la figure : ce module eſt par-tout la douzième partie de la longueur de l'oiſeau, meſuré depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité de la queue ; ſi le module a trois pouces de longueur, l'oiſeau aura trois pieds; s'il n'eſt que de deux pouces, l'oiſeau ſera de deux pieds de longueur; & lorſqu'on voudra connoître la grandeur des parties de l'oiſeau, il faudra prendre au compas celle du module entier ou d'une partie aliquote du module, & la porter enſuite ſur la partie de l'oiſeau que l'on veut meſurer. Nous avons cru cette petite attention néceſſaire pour donner, du premier coup d'œil, une idée de la grandeur des objets réduits, & pour qu'on puiſſe les comparer exactement avec ceux qui ſont repréſentés de grandeur naturelle.

Nous aurons donc, au moyen de ces gravures enluminées, non-ſeulement la repréſentation exacte d'un très-grand nombre d'oiſeaux, mais encore les indications de leur grandeur, & de leur groſſeur réelle & relative; nous aurons, au moyen des couleurs, une deſcription aux yeux plus parfaite & plus agréable qu'il ne ſeroit poſſible de la faire par le diſcours, & nous

renverrons ſouvent dans tout le cours de cet ouvrage, à ces figures coloriées dès qu'il s'agira de deſcription, de variétés & de différences de grandeur, de couleur, &c. Dans le vrai, les planches enluminées ſont faites pour cet Ouvrage, & l'ouvrage pour ces planches; mais comme il n'eſt pas poſſible d'en multiplier aſſez les exemplaires; que leur nombre ne ſuffit pas à beaucoup près à ceux qui ſe ſont procuré les volumes précédens de l'Hiſtoire Naturelle, nous avons penſé que ce plus grand nombre qui fait proprement le Public, nous ſauroit gré de faire auſſi graver d'autres planches noires, qui pourront ſe multiplier autant qu'il ſera néceſſaire; & nous avons choiſi pour cela un ou deux oiſeaux de chaque genre, afin de donner au moins une idée de leur forme & de leurs principales différences: j'ai fait faire, autant qu'il a été poſſible, les deſſins de ces gravures d'après les oiſeaux vivans; ce ne ſont pas les mêmes que ceux des planches enluminées, & je ſuis perſuadé que le Public verra avec plaiſir, qu'on a mis autant de ſoin à ces dernières qu'aux premières.

Par ces moyens & ces attentions, nous avons ſurmonté les premières difficultés de la deſcription des oiſeaux; nous ne comptons pas donner abſolument tous ceux qui nous ſont connus, parce que le nombre de nos planches enluminées eût été trop conſidérable;

nous avons même ſupprimé à deſſein la plupart des variétés, ſans cela ce Recueil deviendroit immenſe. Nous avons penſé qu'il falloit nous borner à ſix ou ſept cents planches, qui contiendront près de huit ou neuf cents eſpèces d'oiſeaux différens; ce n'eſt pas avoir tout fait, mais c'eſt déjà beaucoup: d'autres, dans d'autres temps pourront nous compléter, ou faire encore plus & peut-être mieux.

Après les difficultés que nous venons d'expoſer ſur la nomenclature & ſur la deſcription des oiſeaux, il s'en préſente d'autres encore plus grandes ſur leur hiſtoire: nous avons donné celle de chaque eſpèce d'animal quadrupède dans tout le détail que le ſujet exige; il ne nous eſt pas poſſible de faire ici de même: car, quoiqu'on ait avant nous beaucoup plus écrit ſur les oiſeaux que ſur les animaux quadrupèdes, leur hiſtoire n'en eſt pas plus avancée. La plus grande partie des ouvrages de nos Ornithologues, ne contiennent que des deſcriptions, & ſouvent ſe réduiſent à une ſimple nomenclature; & dans le très-petit nombre de ceux qui ont joint quelques faits hiſtoriques à leur deſcription, on ne trouve guère que des choſes communes, aiſées à obſerver ſur les oiſeaux de chaſſe & de baſſe-cour. Nous ne connoiſſons que très-imparfaitement les habitudes naturelles des autres oiſeaux de notre pays, & point du tout celles des oiſeaux étrangers:

à force d'études & de comparaisons, nous avons au moins trouvé dans les animaux quadrupèdes des faits généraux & des points fixes, sur lesquels nous nous sommes fondés, pour faire leur histoire particulière: la division des animaux naturels & propres à chaque continent, a souvent été notre boussole dans cette mer d'obscurité, qui sembloit environner cette belle & première partie de l'Histoire Naturelle; ensuite les climats dans chaque continent que les animaux quadrupèdes affectent de préférence ou de nécessité, & les lieux où ils paroissent constamment attachés, nous ont fourni des moyens d'être mieux informés, & des renseignemens pour être plus instruits: tout cela nous manque dans les oiseaux, ils voyagent avec tant de facilité de provinces en provinces, & se transportent en si peu de temps de climats en climats, qu'à l'exception de quelques espèces d'oiseaux pesans ou sédentaires, il est à croire que les autres peuvent passer d'un continent à l'autre; de sorte qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de reconnoître les oiseaux propres & naturels à chaque continent, & que la plupart doivent se trouver également dans tous deux, au lieu qu'il n'existe aucun quadrupède des parties méridionales d'un continent dans l'autre. Le quadrupède est forcé de subir les loix du climat sous lequel il est né, l'oiseau s'y soustrait & en devient indépendant par la faculté

de pouvoir parcourir en peu de temps des espaces très-grands, il n'obéit qu'à la saison; & cette saison qui lui convient se retrouvant successivement la même dans les différens climats, il les parcourt aussi successivement; en sorte que pour savoir leur histoire entière, il faudroit les suivre par-tout, & commencer par s'assurer des principales circonstances de leurs voyages; connoître les routes qu'ils pratiquent, les lieux de repos où ils gîtent, leur séjour dans chaque climat, & les observer dans tous ces endroits éloignés: ce n'est donc qu'avec le temps, & je puis dire dans la suite des siècles, que l'on pourra donner l'histoire des oiseaux aussi complétement, que nous avons donné celle des animaux quadrupèdes. Pour le prouver, prenons un seul oiseau, par exemple, l'hirondelle, celle que tout le monde connoît, qui paroît au printemps, disparoît en automne, & fait son nid avec de la terre contre les fenêtres ou dans les cheminées; nous pourrons, en les observant, rendre un compte fidèle & assez exact de leurs mœurs, de leurs habitudes naturelles, & de tout ce qu'elles font pendant les cinq ou six mois de leur séjour dans notre pays; mais on ignore tout ce qui leur arrive pendant leur absence, on ne sait ni où elles vont ni d'où elles viennent; il y a des témoignages pour & contre au sujet de leurs migrations; les uns assurent qu'elles voyagent & se transportent dans les pays chauds

pour y paſſer le temps de notre hiver; les autres prétendent qu'elles ſe jettent dans les marais, & qu'elles y demeurent engourdies juſqu'au retour du printemps; & ces faits, quoique directement oppoſés, paroiſſent néanmoins également appuyés par des obſervations réitérées: comment tirer la vérité du ſein de ces contradictions! comment la trouver au milieu de ces incertitudes! j'ai fait ce que j'ai pu pour la démêler; & l'on jugera par les ſoins qu'il faudroit ſe donner & les recherches qu'il faudroit faire pour éclaircir ce ſeul fait, combien il ſeroit difficile d'acquérir tous ceux dont on auroit beſoin pour faire l'hiſtoire complète d'un ſeul oiſeau de paſſage, & à plus forte raiſon l'hiſtoire générale des voyages de tous.

Comme j'ai trouvé que dans les quadrupèdes il y a des eſpèces dont le ſang ſe refroidit & prend à peu près le degré de la température de l'air, & que c'eſt ce refroidiſſement de leur ſang qui cauſe l'état de torpeur & d'engourdiſſement où ils tombent & demeurent pendant l'hiver; je n'ai pas eu de peine à me perſuader qu'il devoit auſſi ſe trouver parmi les oiſeaux, quelques eſpèces ſujettes à ce même état d'engourdiſſement cauſé par le froid, il me paroiſſoit ſeulement que cela devoit être plus rare parmi les oiſeaux, parce qu'en général, le degré de la chaleur de leur corps eſt un peu plus grand que celui du corps de l'homme & des

animaux quadrupèdes; j'ai donc fait des recherches pour connoître quelles peuvent être ces espèces sujettes à l'engourdissement, & pour savoir si l'hirondelle étoit du nombre; j'en ai fait enfermer quelques-unes dans une glacière où je les ai tenues plus ou moins de temps, elles ne s'y sont point engourdies, la plupart y sont mortes, & aucune n'a repris de mouvement aux rayons du soleil: les autres qui n'avoient souffert le froid de la glacière que pendant peu de temps, ont conservé leur mouvement & en sont sorties bien vivantes. J'ai cru devoir conclure de ces expériences, que cette espèce d'hirondelle n'est point sujette à l'état de torpeur ou d'engourdissement, que suppose néanmoins & très-nécessairement le fait de leur séjour au fond de l'eau pendant l'hiver: d'ailleurs m'étant informé auprès de quelques Voyageurs dignes de foi, je les ai trouvés d'accord sur le passage des hirondelles au-delà de la Méditerranée; & M. Adanson m'a positivement assuré que pendant le séjour assez long qu'il a fait au Sénégal, il avoit vu constamment les hirondelles à longue queue, c'est-à-dire nos hirondelles de cheminée dont il est ici question, arriver au Sénégal dans la saison même où elles partent de France, & quitter les terres du Sénégal au printemps: on ne peut donc guère douter que cette espèce d'hirondelle ne passe en effet d'Europe en Afrique en automne, & d'Afrique en Europe au

printemps; par conséquent, elle ne s'engourdit pas ni ne se cache dans des trous, ni ne se jette dans l'eau à l'approche de l'hiver; d'autant qu'il y a un autre fait, dont je me suis assuré, qui vient à l'appui des précédens, & prouve encore que cette hirondelle n'est point sujette à l'engourdissement par le froid, & qu'elle en peut supporter la rigueur jusqu'à un certain degré au-delà duquel elle périt; car si l'on observe ces oiseaux quelque temps avant leur départ, on les voit d'abord vers la fin de la belle saison voler en famille, le père, la mère & les petits; ensuite plusieurs familles se réunir & former successivement des troupes d'autant plus nombreuses que le temps du départ est plus prochain, partir enfin presque toutes ensemble en trois ou quatre jours à la fin de septembre ou au commencement d'octobre: mais il en reste quelques-unes, qui ne partent que huit jours, quinze jours, trois semaines après les autres; & quelques-unes encore qui ne partent point & meurent aux premiers grands froids; ces hirondelles qui retardent leur voyage, sont celles dont les petits ne sont pas encore assez forts pour les suivre. Celles dont on a détruit plusieurs fois les nids après la ponte, & qui ont perdu du temps à les reconstruire & à pondre une seconde ou une troisième fois, demeurent par amour pour leurs petits, & aiment mieux souffrir l'intempérie de la saison que de les abandonner; ainsi elles

elles ne partent qu'après les autres, ne pouvant emmener plus tôt leurs petits, ou même elles restent au pays pour y mourir avec eux.

Il paroît donc bien démontré par ces faits, que les hirondelles de cheminée passent successivement & alternativement de notre climat dans un climat plus chaud; dans celui-ci, pour y demeurer pendant l'été, & dans l'autre pour y passer l'hiver; & que par conséquent elles ne s'engourdissent pas. Mais, d'autre côté, que peut-on opposer aux témoignages assez précis des gens qui ont vu des hirondelles s'attrouper & se jeter dans les eaux à l'approche de l'hiver, qui non-seulement les ont vu s'y jeter, mais en ont vu tirer de l'eau, & même de dessous la glace avec des filets? que répondre à ceux qui les ont vu dans cet état de torpeur, reprendre peu à peu le mouvement & la vie en les mettant dans un lieu chaud, & en les approchant du feu avec précaution? je ne trouve qu'un moyen de concilier ces faits; c'est de dire que l'hirondelle qui s'engourdit n'est pas la même que celle qui voyage, que ce sont deux espèces différentes que l'on n'a pas distinguées faute de les avoir soigneusement comparées. Si les rats & les loirs étoient des animaux aussi fugitifs & aussi difficiles à observer que les hirondelles, & que faute de les avoir regardés d'assez près, l'on prît les loirs pour des rats, il se trouveroit la même

contradiction entre ceux qui aſſureroient que les rats s'engourdiſſent & ceux qui ſoutiendroient qu'ils ne s'engourdiſſent pas; cette erreur eſt aſſez naturelle, & doit être d'autant plus fréquente que les choſes ſont moins connues, plus éloignées, plus difficiles à obſerver. Je préſume donc qu'il y a en effet une eſpèce d'oiſeau, voiſine de celle de l'hirondelle, & peut-être auſſi reſſemblante à l'hirondelle que le loir l'eſt au rat, qui s'engourdit en effet; & c'eſt vraiſemblablement le petit martinet ou peut-être l'hirondelle de rivage. Il faudroit donc faire ſur ces eſpèces, pour reconnoître ſi leur ſang ſe refroidit, les mêmes expériences que j'ai faites ſur l'hirondelle de cheminée; ces recherches ne demandent, à la vérité, que des ſoins & du temps, mais malheureuſement le temps eſt de toutes les choſes celle qui nous appartient le moins & nous manque le plus: quelqu'un qui s'appliqueroit uniquement à obſerver les oiſeaux, & qui ſe dévoueroit même à ne faire que l'hiſtoire d'un ſeul genre, ſeroit forcé d'employer pluſieurs années à cette eſpèce de travail, dont le réſultat ne ſeroit encore qu'une très-petite partie de l'hiſtoire générale des oiſeaux: car, pour ne pas perdre de vue l'exemple que nous venons de donner, ſuppoſons qu'il ſoit bien certain que l'hirondelle voyageuſe paſſe d'Europe en Afrique; & poſons en même temps que nous ayons bien obſervé

tout ce qu'elle fait pendant son séjour dans notre climat, que nous en ayons bien rédigé les faits, il nous manquera encore tous ceux qui se passent dans le climat éloigné ; nous ignorons si ces oiseaux y nichent & pondent comme en Europe ; nous ne savons pas s'ils arrivent en plus ou moins grand nombre qu'ils en sont partis ; nous ne connoissons pas quels sont les insectes sur lesquels ils vivent dans cette terre étrangère ; les autres circonstances de leur voyage, de leur repos en route, de leur séjour, sont également ignorées, en sorte que l'histoire naturelle des oiseaux, donnée avec autant de détail que nous avons donné l'histoire des animaux quadrupèdes, ne peut être l'ouvrage d'un seul homme, ni même celui de plusieurs hommes dans le même temps, parce que non-seulement le nombre des choses qu'on ignore est bien plus grand que celui des choses que l'on sait, mais encore parce que ces mêmes choses qu'on ignore sont presque impossibles ou du moins très-difficiles à savoir ; & que, d'ailleurs, comme la plupart sont petites, inutiles ou de peu de conséquence, les bons esprits ne peuvent manquer de les dédaigner, & cherchent à s'occuper d'objets plus grands ou plus utiles.

C'est par toutes ces considérations que j'ai cru devoir me former un plan différent pour l'histoire des oiseaux de celui que je me suis proposé, & que j'ai tâché de

remplir pour l'hiſtoire des quadrupèdes: au lieu de traiter les oiſeaux un à un, c'eſt-à-dire, par eſpèces diſtinctes & ſéparées, je les réunirai pluſieurs enſemble ſous un même genre, ſans cependant les confondre & renoncer à les diſtinguer lorſqu'elles pourront l'être; par ce moyen, j'ai beaucoup abrégé, & j'ai réduit à une aſſez petite étendue cette hiſtoire des oiſeaux qui ſeroit devenue trop volumineuſe, ſi d'un côté j'euſſe traité de chaque eſpèce en particulier en me livrant aux diſcuſſions de la nomenclature, & que d'autre côté je n'euſſe pas ſupprimé, par le moyen des couleurs, la plus grande partie du long diſcours qui eût été néceſſaire pour chaque deſcription. Il n'y aura donc guère que les oiſeaux domeſtiques & quelques eſpèces majeures, ou particulièrement remarquables, que je traiterai par articles ſéparés. Tous les autres oiſeaux, ſur-tout les plus petits, ſeront réunis avec les eſpèces voiſines, & préſentés enſemble, comme étant à peu près du même naturel & de la même famille; le nombre des aſſinités comme celui des variétés eſt toujours d'autant plus grand que les eſpèces ſont plus petites. Un moineau, une fauvette ont peut-être chacun vingt fois plus de parens que n'en ont l'autruche ou le dindon; j'entends par le nombre de parens, le nombre des eſpèces voiſines & aſſez reſſemblantes pour pouvoir être regardées comme des branches collatérales d'une

même tige, ou d'une tige si voisine d'une autre, qu'on peut leur supposer une souche commune, & présumer que toutes sont originairement issues de cette même souche à laquelle elles tiennent encore par ce grand nombre de ressemblances communes entr'elles; & ces espèces voisines ne se sont probablement séparées les unes des autres que par les influences du climat, de la nourriture, & par la succession du temps qui amène toutes les combinaisons possibles & met au jour tous les moyens de variété, de perfection, d'altération & de dégénération.

Ce n'est pas que nous prétendions que chacun de nos articles ne contiendra réellement & exclusivement que les espèces qui ont en effet le degré de parenté dont nous parlons, il faudroit être plus instruits que nous ne le sommes, & que nous ne pouvons l'être, sur les effets du mélange des espèces & sur leur produit dans les oiseaux; car, indépendamment des variétés naturelles & accidentelles qui, comme nous l'avons dit, sont plus nombreuses, plus multipliées dans les oiseaux que dans les quadrupèdes, il y a encore une autre cause qui concourt avec ces variétés pour augmenter, en apparence, la quantité des espèces. Les oiseaux sont, en général, plus chauds & plus prolifiques que les animaux quadrupèdes, ils s'unissent plus fréquemment, & lorsqu'ils manquent de femelles

de leur eſpèce, ils ſe mêlent plus volontiers que les quadrupèdes avec les eſpèces voiſines, & produiſent ordinairement des métis féconds & non pas des mulets ſtériles: on le voit par les exemples du chardonneret, du tarin & du ſerin; les métis qu'ils produiſent peuvent, en s'uniſſant, produire d'autres individus ſemblables à eux, & former par conſéquent de nouvelles eſpèces intermédiaires & plus ou moins reſſemblantes à celles dont elles tirent leur origine. Or, tout ce que nous faiſons par art peut ſe faire, & s'eſt fait mille & mille fois par la Nature; il eſt donc ſouvent arrivé des mélanges fortuits & volontaires entre les animaux, & ſur-tout parmi les oiſeaux qui, ſouvent, faute de leur femelle ſe ſervent du premier mâle qu'ils rencontrent ou du premier oiſeau qui ſe préſente: le beſoin de s'unir eſt chez eux d'une néceſſité ſi preſſante, que la plupart ſont malades & meurent lorſqu'on les empêche d'y ſatisfaire. On voit ſouvent dans les baſſe-cours un coq ſevré de poules, ſe ſervir d'un autre coq, d'un chapon, d'un dindon, d'un canard; on voit le faiſan ſe ſervir de la poule, on voit dans les volières le ſerin & le chardonneret, le tarin & le ſerin, le linot rouge & la linotte commune ſe chercher pour s'unir: & qui ſait tout ce qui ſe paſſe en amour au fond des bois! qui peut nombrer les jouiſſances illégitimes entre gens d'eſpèces différentes!

qui pourra jamais séparer toutes les branches bâtardes des tiges légitimes, aſſigner le temps de leur première origine, déterminer en un mot tous les effets des puiſſances de la Nature pour la multiplication, toutes ſes reſſources dans le beſoin, tous les ſupplémens qui en réſultent, & qu'elle ſait employer pour augmenter le nombre des eſpèces en rempliſſant les intervalles qui ſemblent les ſéparer!

Notre ouvrage contiendra à peu près tout ce qu'on ſait des oiſeaux, & néanmoins ce ne ſera comme l'on voit qu'un ſommaire ou plutôt une eſquiſſe de leur hiſtoire; ſeulement cette eſquiſſe ſera la première qu'on ait faite en ce genre, car les ouvrages anciens & nouveaux, auxquels on a donné le titre d'*hiſtoire des Oiſeaux*, ne contiennent preſque rien d'hiſtorique; toute imparfaite que ſera notre hiſtoire, elle pourra ſervir à la poſtérité pour en faire une plus complète & meilleure, je dis à la poſtérité; car je vois clairement qu'il ſe paſſera bien des années avant que nous ſoyons auſſi inſtruits ſur les oiſeaux que nous le ſommes aujourd'hui ſur les quadrupèdes. Le ſeul moyen d'avancer l'Ornithologie hiſtorique ſeroit de faire l'hiſtoire particulière des oiſeaux de chaque pays; d'abord de ceux d'une ſeule province, enſuite de ceux d'une province voiſine, puis de ceux d'une autre plus éloignée; réunir, après cela, ces hiſtoires particulières pour compoſer

celle de tous les oiſeaux d'un même climat ; faire la même choſe dans tous les pays & dans tous les différens climats; comparer enſuite ces hiſtoires particulières, les combiner pour en tirer les faits & former un corps entier de toutes ces parties ſéparées. Or, qui ne voit que cet ouvrage ne peut être que le produit du temps? quand y aura-t-il des Obſervateurs qui nous rendront compte de ce que font nos hirondelles au Sénégal & nos cailles en Barbarie? qui ſeront ceux qui nous informeront des mœurs des oiſeaux de la Chine ou du Monomotapa? & comme je l'ai déjà fait ſentir, cela eſt-il aſſez important, aſſez utile pour que bien des gens s'en inquiètent ou s'en occupent? Ce que nous donnons ici ſervira donc long-temps comme une baſe ou comme un point de ralliement auquel on pourra rapporter les faits nouveaux que le temps amènera. Si l'on continue d'étudier & de cultiver l'hiſtoire naturelle, les faits ſe multiplieront, les connoiſſances augmenteront ; notre eſquiſſe hiſtorique, dont nous n'avons pu tracer que les premiers traits, ſe remplira peu-à-peu & prendra plus de corps ; c'eſt tout ce que nous pouvons attendre du produit de notre travail, & c'eſt peut-être trop eſpérer encore & en même temps trop nous étendre ſur ſon peu de valeur.



HISTOIRE NATURELLE.

DISCOURS
SUR LA NATURE DES OISEAUX.



HISTOIRE NATURELLE.



Discours ſur la nature des Oiſeaux.

LE mot Nature a dans notre langue & dans la plupart des autres idiomes anciens & modernes, deux acceptions très-différentes; l'une ſuppoſe un ſens actif & général; lorſqu'on nomme la Nature purement & ſimplement, on en fait une eſpèce d'être idéal, auquel on a coutume de rapporter, comme cauſe, tous les effets conſtans, tous les phénomènes de l'Univers; l'autre acception ne préſente qu'un ſens paſſif & par-

ticulier, en ſorte que lorſqu'on parle de la nature de l'homme, de celle des animaux, de celle des oiſeaux, ce mot ſignifie, ou plutôt indique & comprend dans ſa ſignification la quantité totale, la ſomme des qualités dont la Nature, priſe dans la première acception, a doué l'homme, les animaux, les oiſeaux, &c. Ainſi la nature active, en produiſant les êtres, leur imprime un caractère particulier qui fait leur *nature* propre & paſſive, de laquelle dérive ce qu'on appelle leur *naturel,* leur *inſtinct* & toutes leurs autres *habitudes* & *facultés naturelles.* Nous avons déjà traité de la nature de l'homme *(a)* & de celle des animaux quadrupèdes *(b),* la nature des oiſeaux demande des conſidérations particulières; & quoiqu'à certains égards elle nous ſoit moins connue que celle des quadrupèdes, nous tâcherons néanmoins d'en ſaiſir les principaux attributs, & de la préſenter ſous ſon véritable aſpect, c'eſt-à-dire, avec les traits caractériſtiques & généraux qui la conſtituent.

Le ſentiment ou plutôt la faculté de ſentir, l'inſtinct qui n'eſt que le réſultat de cette faculté, & le naturel qui n'eſt que l'exercice habituel de l'inſtinct guidé & même produit par le ſentiment, ne ſont pas, à beaucoup près, les mêmes dans les différens êtres, ces qualités intérieures dépendent de l'organiſation en général, & en particulier de celle des ſens, & elles ſont relatives, non-ſeulement à leur plus ou moins grand

(a) Hiſt. nat. gén. & part. *tome II, page 430 & ſuivantes.*
(b) Idem, *tome IV, page 1 & ſuivantes.*

degré de perfection, mais encore à l'ordre de supériorité que met entre les sens ce degré de perfection ou d'imperfection. Dans l'homme où tout doit être jugement & raison, le sens du toucher est plus parfait que dans l'animal où il y a moins de jugement que de sentiment, & au contraire l'odorat est plus parfait dans l'animal que dans l'homme, parce que le toucher est le sens de la connoissance, & que l'odorat ne peut être que celui du sentiment. Mais comme peu de gens distinguent nettement les nuances qui séparent les idées & les sensations, la connoissance & le sentiment, la raison & l'instinct, nous mettrons à part ce que nous appelons chez nous *raisonnement*, *discernement*, *jugement*, & nous nous bornerons à comparer les différens produits du simple sentiment, & à rechercher les causes de la diversité de l'instinct qui, quoique varié à l'infini dans le nombre immense des espèces d'animaux qui tous en sont pourvus, paroit néanmoins être plus constant, plus uniforme, plus régulier, moins capricieux, moins sujet à l'erreur que ne l'est la raison dans la seule espèce qui croit la posséder.

En comparant les sens qui sont les premières puissances motrices de l'instinct dans tous les animaux, nous trouverons d'abord que le sens de la vue est plus étendu, plus vif, plus net & plus distinct dans les oiseaux en général que dans les quadrupèdes; je dis en général, parce qu'il paroît y avoir des exceptions des oiseaux qui, comme les hibous, voyent

moins qu'aucun des quadrupèdes; mais c'eſt un effet particulier que nous examinerons à part, d'autant que ſi ces oiſeaux voyent mal pendant le jour, ils voyent très-bien pendant la nuit, & que ce n'eſt que par un excès de ſenſibilité dans l'organe, qu'ils ceſſent de voir à une grande lumière: cela même vient à l'appui de notre aſſertion, car la perfection d'un ſens dépend principalement du degré de ſa ſenſibilité; & ce qui prouve qu'en effet l'œil eſt plus parfait dans l'oiſeau, c'eſt que la Nature l'a travaillé davantage. Il y a, comme l'on ſait, deux membranes de plus, l'une extérieure & l'autre intérieure, dans les yeux de tous les oiſeaux, qui ne ſe trouvent pas dans l'homme; la première *(c)*, c'eſt-à-dire, la plus extérieure de ces membranes eſt placée dans le grand angle de l'œil, c'eſt une ſeconde paupière plus tranſparente que la première, dont les mouvemens obéiſſent également à la volonté, dont l'uſage eſt de nétoyer & polir la cornée, & qui leur ſert auſſi à tempérer l'excès de la lumière, & ménager par conſéquent la grande ſenſibilité de leurs yeux; la ſeconde *(d)* eſt ſituée au fond

(c) Nota. Cette paupière interne ſe trouve dans pluſieurs animaux quadrupèdes; mais, dans la plupart, elle n'eſt pas mobile comme dans les oiſeaux.

(d) Dans les yeux d'un coq Indien, le nerf optique, qui étoit ſitué fort à côté, après avoir percé la ſclérotique & la choroïde, s'élargiſſoit & formoit un rond, de la circonférence duquel il partoit pluſieurs filets noirs qui s'uniſſoient pour former une membrane, que nous

de l'œil, & paroît être un épanouiſſement du nerf optique, qui recevant plus immédiatement les impreſſions de la lumière, doit dès-lors être plus aiſément ébranlé, plus ſenſible qu'il ne l'eſt dans les autres animaux, & c'eſt cette grande ſenſibilité qui rend la vue des oiſeaux bien plus parfaite & beaucoup plus étendue. Un épervier voit d'en haut, & de vingt fois plus loin une alouette ſur une motte de terre, qu'un homme ou un chien ne peuvent l'apercevoir. Un milan qui s'élève à une hauteur ſi grande que nous le perdons de vue, voit de-là les petits lézards, les mulots, les oiſeaux, & choiſit ceux ſur leſquels il veut fondre, & cette plus grande étendue dans le ſens de la vue, eſt accompagnée d'une netteté, d'une préciſion tout auſſi grandes, parce que l'organe étant en même temps très-ſouple & très-ſenſible, l'œil ſe renfle ou s'aplatit, ſe couvre ou ſe découvre, ſe

avons trouvée *dans tous les oiſeaux.* — Dans les yeux de l'autruche, le nerf optique ayant percé la ſclérotique & la choroïde, ſe dilatoit & formoit une eſpèce d'entonnoir d'une ſubſtance ſemblable à la ſienne; cet entonnoir n'eſt pas ordinairement rond aux oiſeaux, où nous avons preſque toujours trouvé l'extrémité du nerf optique aplatie & comprimée au-dedans de l'œil: de cet entonnoir ſortoit une membrane pliſſée, faiſant comme une bourſe qui aboutiſſoit en pointe. Cette bourſe, qui étoit large de ſix lignes par le bas, à la ſortie du nerf optique, & qui alloit en pointe vers le haut, étoit noire, mais d'un autre noir que n'eſt celui de la choroïde, qui paroît comme enduite d'une couleur détrempée qui s'attache aux doigts; car c'étoit une membrane pénétrée de ſa couleur, & dont la ſurface étoit ſolide. *Mém. pour ſervir à l'Hiſt. des animaux, pages 175 & 303.*

rétrécit ou s'élargit, & prend aisément, promptement & alternativement toutes les formes nécessaires pour agir & voir parfaitement à toutes les lumières & à toutes les distances.

D'ailleurs le sens de la vue étant le seul qui produise les idées du mouvement, le seul par lequel on puisse comparer immédiatement les espaces parcourus ; & les oiseaux étant de tous les animaux les plus habiles, les plus propres au mouvement, il n'est pas étonnant qu'ils aient en même temps le sens qui le guide plus parfait & plus sûr ; ils peuvent parcourir dans un très-petit temps un grand espace, il faut donc qu'ils en voyent l'étendue & même les limites. Si la Nature, en leur donnant la rapidité du vol, les eût rendus myopes, ces deux qualités eussent été contraires, l'oiseau n'auroit jamais osé se servir de sa légèreté, ni prendre un essor rapide, il n'auroit fait que voltiger lentement, dans la crainte des chocs & des résistances imprévues. La seule vîtesse avec laquelle on voit voler un oiseau, peut indiquer la portée de sa vue, je ne dis pas la portée absolue, mais relative; un oiseau dont le vol est très-vif, direct & soutenu, voit certainement plus loin qu'un autre de même forme, qui néanmoins se meut plus lentement & plus obliquement ; & si jamais la Nature a produit des oiseaux à vue courte & à vol très-rapide, ces espèces auront péri par cette contrariété de qualités, dont l'une non-seulement empêche l'exercice de l'autre, mais expose l'individu à des

des risques sans nombre, d'où l'on doit présumer que les oiseaux dont le vol est le plus court & le plus lent, sont ceux aussi dont la vue est la moins étendue : comme l'on voit, dans les quadrupèdes, ceux qu'on nomme *Paresseux* (l'unau & l'aï) qui ne se meuvent que lentement, avoir les yeux couverts & la vue basse.

L'idée du mouvement & toutes les autres idées qui l'accompagnent ou qui en dérivent, telles que celles des vîtesses relatives, de la grandeur des espaces, de la proportion des hauteurs, des profondeurs & des inégalités des surfaces, sont donc plus nettes, & tiennent plus de place dans la tête de l'oiseau que dans celle du quadrupède ; & il semble que la Nature ait voulu nous indiquer cette vérité par la proportion qu'elle a mise entre la grandeur de l'œil & celle de la tête : car dans les oiseaux, les yeux sont proportionnellement beaucoup plus grands *(e)* que dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes; ils sont plus grands, plus organisés, puisqu'il y a deux membranes de plus, ils sont donc plus sensibles ; & dès-lors ce sens de la vue plus étendu, plus distinct &

(e) Le globe de l'œil, dans une aigle femelle, avoit, dans la plus grande largeur, un pouce & demi de diamètre ; celui du mâle avoit trois lignes de moins. *Mém. pour servir à l'Hist. des animaux, partie II, page 257.* — Le globe de l'œil de l'ibis avoit six lignes de diamètre.... L'œil de la cigogne étoit quatre fois plus gros. *Idem, partie III, page 484.* — Le globe de l'œil, dans le casoar, étoit fort gros à proportion de la cornée, ayant un pouce & demi de diamètre, & la cornée n'ayant que trois lignes. *Idem, partie II, page 313.*

plus vif dans l'oiſeau que dans le quadrupède, doit influer en même proportion ſur l'organe intérieur du ſentiment, en ſorte que l'inſtinct des oiſeaux ſera par cette première cauſe modifié différemment de celui des quadrupèdes.

Une ſeconde cauſe qui vient à l'appui de la première, & qui doit rendre l'inſtinct de l'oiſeau différent de celui du quadrupède, c'eſt l'élément qu'il habite & qu'il peut parcourir ſans toucher à la terre. L'oiſeau connoît peut-être mieux que l'homme tous les degrés de la réſiſtance de l'air, de ſa température à différentes hauteurs, de ſa peſanteur relative, &c. Il prévoit plus que nous, il indiqueroit mieux que nos baromètres & nos thermomètres les variations, les changemens qui arrivent à cet élément mobile; mille & mille fois il a éprouvé ſes forces contre celles du vent, & plus ſouvent encore il s'en eſt aidé pour voler plus vîte & plus loin. L'aigle en s'élevant au-deſſus des nuages *(f)*,

(f) Nota. On peut démontrer que l'aigle, & les autres oiſeaux de haut vol, s'élèvent à une hauteur ſupérieure à celle des nuages, en partant même du milieu d'une plaine, & ſans ſuppoſer qu'ils gagnent les montagnes qui pourroient leur ſervir d'echelons; car, on les voit s'elever ſi haut qu'ils diſparoiſſent à notre vue. Or, l'on ſait qu'un objet éclairé par la lumière du jour ne diſparoît à nos yeux qu'à la diſtance de trois mille quatre cents trente-ſix fois ſon diamètre, & que par conſéquent ſi l'on ſuppoſe l'oiſeau placé perpendiculairement au-deſſus de l'homme qui le regarde, & que le diamètre du vol ou l'envergure de cet oiſeau ſoit de cinq pieds, il ne peut diſparoître qu'à la diſtance de dix-ſept mille cent quatre-vingts pieds ou deux

peut paſſer tout-à-coup de l'orage dans le calme, jouir d'un ciel ſerein & d'une lumière pure, tandis que les autres animaux dans l'ombre ſont battus de la tempête; il peut en vingt-quatre heures changer de climat, & planant au-deſſus des différentes contrées, s'en former un tableau dont l'homme ne peut avoir d'idée. Nos plans à vue d'oiſeau, qui ſont ſi longs, ſi difficiles à faire avec exactitude, ne nous donnent encore que des notions imparfaites de l'inégalité relative des ſurfaces qu'ils repréſentent: l'oiſeau qui a la puiſſance de ſe placer dans les vrais points de vue, & de les parcourir promptement & ſucceſſivement en tout ſens, en voit plus, d'un coup d'œil, que nous ne pouvons en eſtimer, en juger par nos raiſonnemens, même appuyés de toutes les combinaiſons de notre art; & le quadrupède borné, pour ainſi dire, à la motte de terre ſur laquelle il eſt né, ne connoît que ſa vallée, ſa montagne ou ſa plaine; il n'a nulle idée de l'enſemble des ſurfaces, nulle notion des grandes diſtances, nul deſir de les parcourir; & c'eſt par cette raiſon que les grands voyages & les migrations ſont auſſi rares parmi les quadrupèdes, qu'elles ſont fréquentes dans les oiſeaux; c'eſt ce deſir, fondé ſur la connoiſſance des lieux éloignés, ſur la puiſſance qu'ils ſe ſentent de s'y rendre en peu de temps, ſur

mille huit cent ſoixante-trois toiſes, ce qui fait une hauteur bien plus grande que celle des nuages, ſur-tout de ceux qui produiſent les orages.

la notion anticipée des changemens de l'atmoſphère, & de l'arrivée des ſaiſons, qui les détermine à partir enſemble & d'un commun accord : dès que les vivres commencent à leur manquer, dès que le froid ou le chaud les incommodent, ils méditent leur retraite; d'abord ils ſemblent ſe raſſembler de concert pour entraîner leurs petits, & leur communiquer ce même deſir de changer de climat, que ceux-ci ne peuvent encore avoir acquis par aucune notion, aucune connoiſſance, aucune expérience précédente. Les pères & mères raſſemblent leur famille pour la guider pendant la traverſée, & toutes les familles ſe réuniſſent, non-ſeulement parce que tous les chefs ſont animés du même deſir, mais parce qu'en augmentant les troupes, ils ſe trouvent en force pour réſiſter à leurs ennemis.

Et ce deſir de changer de climat, qui communément ſe renouvelle deux fois par an, c'eſt-à-dire, en automne & au printemps, eſt une eſpèce de beſoin ſi preſſant, qu'il ſe manifeſte dans les oiſeaux captifs par les inquiétudes les plus vives. Nous donnerons à l'article de la caille un détail d'obſervations à ce ſujet, par leſquelles on verra que ce deſir eſt l'une des affections les plus fortes de l'inſtinct de l'oiſeau; qu'il n'y a rien qu'il ne tente dans ces deux temps de l'année pour ſe mettre en liberté, & que ſouvent il ſe donne la mort par les efforts qu'il fait pour ſortir de ſa captivité; au lieu que dans tous les autres temps il paroît la ſupporter tranquillement, & même chérir ſa priſon

s'il s'y trouve renfermé avec sa femelle dans la saison des amours : lorsque celle de la migration approche, on voit les oiseaux libres, non-seulement se rassembler en famille, se réunir en troupes, mais encore s'exercer à faire de longs vols, de grandes tournées, avant que d'entreprendre leur plus grand voyage. Au reste, les circonstances de ces migrations varient dans les différentes espèces ; tous les oiseaux voyageurs ne se réunissent pas en troupes, il y en a qui partent seuls, d'autres avec leurs femelles & leur famille, d'autres qui marchent par petits détachemens, &c. Mais avant d'entrer dans le détail que ce sujet exige *(g)*, continuons nos recherches sur les causes qui constituent l'instinct, & modifient la nature des oiseaux.

L'homme supérieur à tous les êtres organisés, a le sens du toucher, & peut-être celui du goût plus parfait qu'aucun des animaux, mais il est inférieur à la plupart d'entr'eux par les trois autres sens : & en ne comparant que les animaux entr'eux, il paroît que la plupart des quadrupèdes ont l'odorat plus vif, plus étendu que ne l'ont les oiseaux ; car quoiqu'on dise de l'odorat du corbeau, du vautour, &c. il est fort inférieur à celui du chien, du renard, &c. on peut d'abord en juger par la conformation même de l'organe ; il y a un grand nombre d'oiseaux qui n'ont point de narines, c'est-à-dire, point de conduits ouverts au-dessus du

(g) Nota. Nous donnerons dans un autre Discours les faits qui ont rapport à la migration des oiseaux.

bec, en ſorte qu'ils ne peuvent recevoir les odeurs que par la fente intérieure qui eſt dans la bouche ; & dans ceux qui ont des conduits ouverts au-deſſus du bec *(h)*, & qui ont plus d'odorat que les autres, les nerfs olfactifs ſont néanmoins bien plus petits proportionnellement, & moins nombreux, moins étendus que dans les quadrupèdes ; auſſi l'odorat ne produit dans l'oiſeau que quelques effets aſſez rares, aſſez peu remarquables, au lieu que dans le chien & dans pluſieurs autres quadrupèdes, ce ſens paroît être la ſource & la cauſe principale de leurs déterminations & de leurs mouvemens. Ainſi le toucher dans l'homme, l'odorat dans le quadrupède & l'œil dans l'oiſeau, ſont les premiers ſens, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont les plus parfaits, ceux qui donnent à ces différens êtres les ſenſations dominantes.

Après la vue, l'ouïe me paroît être le ſecond ſens de l'oiſeau, c'eſt-à-dire, le ſecond pour la perfection ; l'ouïe eſt non-ſeulement plus parfaite que l'odorat, le goût & le toucher dans l'oiſeau, mais même plus parfaite que l'ouïe des quadrupèdes ; on le voit par la

(h) Il y a ordinairement à la partie ſupérieure du bec, deux petites ouvertures, qui ſont les narines de l'oiſeau ; quelquefois ces ouvertures extérieures de l'oiſeau manquent tout-à-fait, en ſorte que dans ce cas les odeurs ne pénètrent juſqu'au ſens de l'odorat que par la fente intérieure qui eſt dans la bouche comme dans quelques palettes, les cormorans, l'onocrotal. — Dans le grand vautour, les nerfs olfactifs ſont très-petits à proportion. *Hiſt. de l'Acad. des Sc. tome I, page 430.*

facilité avec laquelle la plupart des oiseaux retiennent & répètent des sons & des suites de sons, & même la parole ; on le voit par le plaisir qu'ils trouvent à chanter continuellement, à gazouiller sans cesse, sur-tout lorsqu'ils sont le plus heureux, c'est-à-dire, dans le temps de leurs amours; ils ont les organes de l'oreille & de la voix plus souples & plus puissans, ils s'en servent aussi beaucoup plus que les animaux quadrupèdes. La plupart de ceux-ci sont fort silencieux, & leur voix qu'ils ne font entendre que rarement, est presque toujours désagréable & rude; dans celle des oiseaux, on trouve de la douceur, de l'agrément, de la mélodie; il y a quelques espèces dont, à la vérité, la voix paroît insupportable, sur-tout en la comparant à celle des autres, mais ces espèces sont en assez petit nombre, & ce sont les plus gros oiseaux que la Nature semble avoir traités comme les quadrupèdes, en ne leur donnant pour voix qu'un seul ou plusieurs cris qui paroissent d'autant plus rauques, plus perçans & plus forts, qu'ils ont moins de proportion avec la grandeur de l'animal; un paon, qui n'a pas la centième partie du volume d'un bœuf, se fait entendre de plus loin; un rossignol peut remplir de ses sons tout autant d'espace qu'une grande voix humaine: cette prodigieuse étendue, cette force de leur voix dépend en entier de leur conformation, tandis que la continuité de leur chant ou de leur silence ne dépend que de leurs affections intérieures; ce sont deux choses qu'il faut considérer à part.

L'oiseau a d'abord les muscles pectoraux beaucoup plus charnus & plus forts que l'homme ou que tout autre animal, & c'est par cette raison qu'il fait agir ses ailes avec beaucoup plus de vîtesse & de force que l'homme ne peut remuer ses bras; & en même temps que les puissances qui font mouvoir les ailes sont plus grandes, le volume des ailes est aussi plus étendu, & la masse plus légère, relativement à la grandeur & au poids du corps de l'oiseau; de petits os vides & minces, peu de chair, des tendons fermes & des plumes avec une étendue souvent double, triple & quadruple de celle du diamètre du corps, forment l'aile de l'oiseau qui n'a besoin que de la réaction de l'air pour soulever le corps, & de légers mouvemens pour le soutenir élevé. La plus ou moins grande facilité du vol, ses différens degrés de rapidité, sa direction même de bas en haut & de haut en bas dépendent de la combinaison de tous les résultats de cette conformation. Les oiseaux dont l'aile & la queue sont plus longues & le corps plus petit, sont ceux qui volent le plus vîte & le plus long temps; ceux au contraire qui, comme l'outarde, le casoar ou l'autruche, ont les ailes & la queue courtes, avec un grand volume de corps, ne s'élèvent qu'avec peine, ou même ne peuvent quitter la terre.

La force des muscles, la conformation des ailes, l'arrangement des plumes & la légèreté des os, sont les causes physiques de l'effet du vol qui paroît fatiguer si peu

ſi peu la poitrine de l'oiſeau, que c'eſt ſouvent dans ce temps même du vol qu'il fait le plus retentir ſa voix par des cris continus; c'eſt que dans l'oiſeau le thorax, avec toutes les parties qui en dépendent ou qu'il contient, eſt plus fort ou plus étendu à l'intérieur & à l'extérieur qu'il ne l'eſt dans les autres animaux; de même que les muſcles pectoraux placés à l'extérieur ſont plus gros, la trachée-artère eſt plus grande & plus forte, elle ſe termine ordinairement au-deſſous en une large cavité qui multiplie le volume du ſon. Les poumons plus grands, plus étendus que ceux des quadrupèdes, ont pluſieurs appendices qui forment des poches, des eſpèces de réſervoirs d'air qui rendent encore le corps de l'oiſeau plus léger, en même temps qu'ils fourniſſent aiſément & abondamment la ſubſtance aërienne qui ſert d'aliment à la voix. On a vu dans l'hiſtoire de l'ouarine *(i)*, qu'une aſſez légère différence, une extenſion de plus dans les parties ſolides de l'organe, donne à ce quadrupède qui n'eſt que d'une grandeur médiocre, une voix ſi facile & ſi forte qu'il la fait retentir, preſque continuellement, à plus d'une lieue de diſtance, quoique les poumons ſoient conformés comme ceux des autres animaux quadrupèdes; à plus grande raiſon, ce même effet ſe trouve dans l'oiſeau où il y a un grand appareil dans les organes qui doivent produire les ſons, & où toutes les parties de la poitrine

(i) *Voy.* Hiſtoire naturelle, générale & particulière; *volume XV, page 6 & ſuivantes.*

paroissent être formées pour concourir à la force & à la durée de la voix *(k)*.

Il me semble qu'on peut démontrer, par des faits combinés, que la voix des oiseaux est non-seulement plus forte que celle des quadrupèdes, relativement au volume de leur corps, mais même absolument, & sans y faire entrer ce rapport de grandeur : communément les cris de nos quadrupèdes domestiques ou sauvages ne se font pas entendre au-delà d'un quart ou d'un tiers de lieue, & ce cri se fait dans la partie de l'atmosphère la plus dense, c'est-à-dire, la plus propre à propager le son ; au lieu que la voix des oiseaux qui nous parvient

(k) Dans la plupart des oiseaux de rivière, qui ont la voix très-forte, la trachée résonne ; c'est que la glotte est placée au bas de la trachée, & non pas au haut comme dans l'homme. *Coll. Acad. Part. Fr. tome I, page 496.* — Il en est de même dans le coq. *Hist. de l'Acad. tome II, page 7.* — Dans les oiseaux, & spécialement dans les canards & autres oiseaux de rivière, les organes de la voix consistent en un *larynx interne*, à l'endroit de la bifurcation de la trachée-artère ; en deux anches membraneuses, qui communiquent par le bas à l'origine des deux premières branches de la trachée ; en plusieurs membranes sémilunaires, disposées les unes au-dessus des autres, dans les principales branches du poumon charnu, & qui ne remplissent que la moitié de leur cavité, laissant à l'air un libre passage par l'autre demi-cavité ; en d'autres membranes disposées en différens sens, soit dans la partie moyenne, soit dans la partie inférieure de la trachée ; enfin, en une membrane plus ou moins solide, située presque transversalement entre les deux branches de la lunette, laquelle termine une cavité qui se rencontre constamment à la partie supérieure & interne de la poitrine. *Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1753, page 290.*

du haut des airs, ſe fait dans un milieu plus rare, & où il faut une plus grande force pour produire le même effet. On ſait par des expériences faites avec la machine pneumatique, que le ſon diminue à meſure que l'air devient plus rare; & j'ai reconnu, par une obſervation que je crois nouvelle, combien la différence de cette raréfaction influe en plein air. J'ai ſouvent paſſé des jours entiers dans les forêts où l'on eſt obligé de s'appeler de loin, & d'écouter avec attention, pour entendre le ſon du cors & la voix des chiens ou des hommes; j'ai remarqué que dans le temps de la plus grande chaleur du jour, c'eſt-à-dire, depuis dix heures juſqu'à quatre, on ne peut entendre que d'aſſez près les mêmes voix, les mêmes ſons, que l'on entend de loin le matin, le ſoir & ſur-tout la nuit dont le ſilence ne fait rien ici, parce qu'à l'exception des cris de quelques reptiles ou de quelques oiſeaux nocturnes, il n'y avoit pas le moindre bruit dans ces forêts; j'ai de plus obſervé qu'à toutes les heures du jour & de la nuit, on entendoit plus loin en hiver par la gelée que par le plus beau temps de toute autre ſaiſon. Tout le monde peut s'aſſurer de la vérité de cette obſervation, qui ne demande, pour être bien faite, que la ſimple attention de choiſir les jours ſereins & calmes, pour que le vent ne puiſſe déranger le rapport que nous venons d'indiquer dans la propagation du ſon; il m'a ſouvent paru que je ne pouvois entendre à midi que de ſix cents pas de diſtance la même voix que j'en-

tendois de douze ou quinze cents à ſix heures du matin ou du ſoir, ſans pouvoir attribuer cette grande différence à d'autre cauſe qu'à la raréfaction de l'air plus grande à midi, & moindre le ſoir ou le matin; & puiſque ce degré de raréfaction fait une différence de plus de moitié ſur la diſtance à laquelle peut s'étendre le ſon à la ſurface de la terre, c'eſt-à-dire, dans la partie la plus baſſe & la plus denſe de l'atmoſphère, qu'on juge de combien doit être la perte du ſon dans les parties ſupérieures où l'air devient plus rare à meſure qu'on s'élève, & dans une proportion bien plus grande que celle de la raréfaction cauſée par la chaleur du jour! Les oiſeaux dont nous entendons la voix d'en haut, & ſouvent ſans les apercevoir, ſont alors élevés à une hauteur égale à trois mille quatre cents trente-ſix fois leur diamètre, puiſque ce n'eſt qu'à cette diſtance que l'œil humain ceſſe de voir les objets. Suppoſons donc que l'oiſeau avec ſes ailes étendues faſſe un objet de quatre pieds de diamètre, il ne diſparoîtra qu'à la hauteur de treize mille ſept cents quarante-quatre pieds ou de plus de deux mille toiſes; & ſi nous ſuppoſons une troupe de trois ou quatre cents gros oiſeaux, tels que des cigognes, des oies, des canards, dont quelquefois nous entendons la voix avant de les apercevoir, l'on ne pourra nier que la hauteur à laquelle ils s'élèvent ne ſoit encore plus grande, puiſque la troupe, pour peu qu'elle ſoit ſerrée, forme un objet dont le diamètre eſt bien plus grand,

Ainsi l'oiseau en se faisant entendre d'une lieue du haut des airs, & produisant des sons dans un milieu qui en diminue l'intensité & en raccourcit de plus de moitié la propagation, a par conséquent la voix quatre fois plus forte que l'homme ou le quadrupède, qui ne peut se faire entendre à une demi-lieue sur la surface de la terre; & cette estimation est peut-être plus foible que trop forte, car indépendamment de ce que nous venons d'exposer, il y a encore une considération qui vient à l'appui de nos conclusions, c'est que le son rendu dans le milieu des airs, doit en se propageant remplir une sphère dont l'oiseau est le centre, tandis que le son produit à la surface de la terre, ne remplit qu'une demi-sphère, & que la partie du son qui se réfléchit contre la terre, aide & sert à la propagation de celui qui s'étend en haut & à côté; c'est par cette raison qu'on dit que la voix monte, & que de deux personnes qui se parlent du haut d'une tour en bas, celui qui est au-dessus est forcé de crier beaucoup plus haut que l'autre, s'il veut s'en faire également entendre.

Et à l'égard de la douceur de la voix & de l'agrément du chant des oiseaux, nous observerons que c'est une qualité en partie naturelle & en partie acquise; la grande facilité qu'ils ont à retenir & répéter les sons, fait que non-seulement, ils en empruntent les uns des autres, mais que souvent ils copient les inflexions, les tons de la voix humaine & de nos instrumens. N'est-il

pas ſingulier que dans tous les pays peuplés & policés, la plupart des oiſeaux aient la voix charmante & le chant mélodieux, tandis que dans l'immenſe étendue des déſerts de l'Afrique & de l'Amérique, où l'on n'a trouvé que des hommes ſauvages, il n'exiſte auſſi que des oiſeaux criards, & qu'à peine on puiſſe citer quelques eſpèces dont la voix ſoit douce & le chant agréable! doit-on attribuer cette différence à la ſeule influence du climat! l'excès du froid & du chaud produit, à la vérité, des qualités exceſſives dans la nature des animaux, & ſe marque ſouvent à l'extérieur par des caractères durs & par des couleurs fortes. Les quadrupèdes dont la robe eſt variée & empreinte de couleurs oppoſées, ſemée de taches rondes, ou rayée de bandes longues, tels que les panthères, les léopards, les zèbres, les civettes, ſont tous des animaux des climats les plus chauds; preſque tous les oiſeaux de ces mêmes climats brillent à nos yeux des plus vives couleurs, au lieu que dans les pays tempérés, les teintes ſont plus foibles, plus nuancées, plus douces: ſur trois cents eſpèces d'oiſeaux que nous pouvons compter dans notre climat, le paon, le coq, le loriot, le martin-pêcheur, le chardonneret, ſont preſque les ſeuls que l'on puiſſe citer pour la variété des couleurs, tandis que la Nature ſemble avoir épuiſé ſes pinceaux ſur le plumage des oiſeaux de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Inde. Ces quadrupèdes dont la robe eſt ſi belle, ces oiſeaux dont le plumage éclate des plus vives

couleurs, ont en même temps la voix dure & ſans inflexions, les ſons rauques & diſcordans, le cri déſagréable & même effrayant; on ne peut douter que l'influence du climat ne ſoit la cauſe principale de ces effets, mais ne doit-on pas y joindre, comme cauſe ſecondaire, l'influence de l'homme! Dans tous les animaux retenus en domeſticité ou détenus en captivité, les couleurs naturelles & primitives ne s'exaltent jamais, & paroiſſent ne varier que pour ſe dégrader, ſe nuancer & ſe radoucir; on en a vu nombre d'exemples dans les quadrupèdes, il en eſt de même dans les oiſeaux domeſtiques; les coqs & les pigeons ont encore plus varié pour les couleurs que les chiens ou les chevaux. L'influence de l'homme ſur la Nature s'étend bien au-delà de ce qu'on imagine; il influe directement & preſque immédiatement ſur le naturel, ſur la grandeur & la couleur des animaux qu'il propage & qu'il s'eſt ſoumis; il influe médiatement & de plus loin ſur tous les autres qui, quoique libres, habitent le même climat. L'homme a changé, pour ſa plus grande utilité, dans chaque pays la ſurface de la terre; les animaux qui y ſont attachés, & qui ſont forcés d'y chercher leur ſubſiſtance, qui vivent, en un mot, ſous ce même climat & ſur cette même terre dont l'homme a changé la nature, ont dû changer auſſi & ſe modifier; ils ont pris par néceſſité pluſieurs habitudes qui paroiſſent faire partie de leur nature; ils en ont pris d'autres par crainte, qui ont altéré,

dégradé leurs mœurs, ils en ont pris par imitation; enfin ils en ont reçu par l'éducation, à mesure qu'ils en étoient plus ou moins susceptibles; le chien s'est prodigieusement perfectionné par le commerce de l'homme, sa férocité naturelle s'est tempérée, & a cédé à la douceur de la reconnoissance & de l'attachement, dès qu'en lui donnant sa subsistance, l'homme a satisfait à ses besoins: dans cet animal, les appétits les plus véhémens dérivent de l'odorat & du goût, deux sens qu'on pourroit réunir en un seul, qui produit les sensations dominantes du chien & des autres animaux carnassiers, desquels il ne diffère que par un point de sensibilité que nous avons augmenté; une nature moins forte, moins fière, moins féroce que celle du tigre, du léopard ou du lion; un naturel dès-lors plus flexible, quoiqu'avec des appétits tout aussi véhémens, s'est néanmoins modifié, ramolli par les impressions douces du commerce des hommes dont l'influence n'est pas aussi grande sur les autres animaux, parce que les uns ont une nature revèche, impénétrable aux affections douces; que les autres sont durs, insensibles ou trop défians ou trop timides; que tous jaloux de leur liberté fuient l'homme, & ne le voyent que comme leur tyran ou leur destructeur.

L'homme a moins d'influence sur les oiseaux que sur les quadrupèdes, parce que leur nature est plus éloignée, & qu'ils sont moins susceptibles des sentimens d'attachement & d'obéissance; les oiseaux que

nous

nous appelons *domestiques*, ne ſont que priſonniers, ils ne nous rendent aucun ſervice pendant leur vie, ils ne nous ſont utiles que par leur propagation, c'eſt-à-dire, par leur mort; ce ſont des victimes que nous multiplions ſans peine, & que nous immolons ſans regret & avec fruit. Comme leur inſtinct diffère de celui des quadrupèdes, & n'a nul rapport avec le nôtre, nous ne pouvons leur rien inſpirer directement, ni même leur communiquer indirectement aucun ſentiment relatif, nous ne pouvons influer que ſur la machine, & eux auſſi ne peuvent nous rendre que machinalement ce qu'ils ont reçu de nous. Un oiſeau dont l'oreille eſt aſſez délicate, aſſez préciſe pour ſaiſir & retenir une ſuite de ſons & même de paroles, & dont la voix eſt aſſez flexible pour les répéter diſtinctement, reçoit ces paroles ſans les entendre, & les rend comme il les a reçues; quoiqu'il articule des mots, il ne parle pas, parce que cette articulation de mots n'émane pas du principe de la parole, & n'en eſt qu'une imitation qui n'exprime rien de ce qui ſe paſſe à l'intérieur de l'animal, & ne repréſente aucune de ſes affections. L'homme a donc modifié dans les oiſeaux quelques puiſſances phyſiques, quelques qualités extérieures, telles que celles de l'oreille & de la voix, mais il a moins influé ſur les qualités intérieures. On en inſtruit quelques-uns à chaſſer & même à rapporter leur gibier; on en apprivoiſe quelques autres aſſez pour les rendre familiers; à force d'habitude, on

les amène au point de s'attacher à leur prison, de reconnoître aussi la personne qui les soigne; mais tous ces sentimens sont bien légers, bien peu profonds en comparaison de ceux que nous transmettons aux animaux quadrupèdes, & que nous leur communiquons avec plus de succès en moins de temps & en plus grande quantité. Quelle comparaison y a-t-il entre l'attachement d'un chien & la familiarité d'un serin, entre l'intelligence d'un éléphant & celle de l'autruche, qui néanmoins paroît être le plus grave, le plus réfléchi des oiseaux, soit parce que l'autruche est en effet l'éléphant des oiseaux par la taille, & que le privilége de l'air sensé est, dans les animaux, attaché à la grandeur, soit qu'étant moins oiseau qu'aucun autre, & ne pouvant quitter la terre, elle tienne en effet de la nature des quadrupèdes?

Maintenant, si l'on considère la voix des oiseaux, indépendamment de l'influence de l'homme; que l'on sépare dans le perroquet, le serin, le sansonnet, le merle, les sons qu'ils ont acquis, de ceux qui leur sont naturels; que sur-tout on observe les oiseaux libres & solitaires, on reconnoîtra que non-seulement leur voix se modifie suivant leurs affections, mais même qu'elle s'étend, se fortifie, s'altère, se change, s'éteint ou se renouvelle selon les circonstances & le temps: comme la voix est de toutes leurs facultés l'une des plus faciles, & dont l'exercice leur coûte le moins, ils s'en servent au point de paroître en abuser,

& ce ne ſont pas les femelles qui (comme on pourroit le croire) abuſent le plus de cet organe: elles ſont, dans les oiſeaux, bien plus ſilencieuſes que les mâles; elles jettent, comme eux, des cris de douleur ou de crainte; elles ont des expreſſions ou des murmures d'inquiétude ou de ſollicitude, ſur-tout pour leurs petits, mais le chant paroît être interdit à la plupart d'entr'elles, tandis que dans le mâle, c'eſt l'une des qualités qui fait le plus de ſenſation. Le chant eſt le produit naturel d'une douce émotion, c'eſt l'expreſſion agréable d'un deſir tendre, qui n'eſt qu'à demi ſatisfait: le ſerin dans ſa volière, le verdier dans les plaines, le loriot dans les bois, chantent également leurs amours à voix éclatante, à laquelle la femelle ne répond que par quelques petits ſons de pur conſentement; dans quelques eſpèces, la femelle applaudit au chant du mâle par un ſemblable chant, mais toujours moins fort & moins plein; le roſſignol en arrivant avec les premiers jours du printemps, ne chante point encore, il garde le ſilence juſqu'à ce qu'il ſoit apparié; ſon chant eſt d'abord aſſez court, incertain, peu fréquent, comme s'il n'étoit pas encore ſûr de ſa conquête, & ſa voix ne devient pleine, éclatante & ſoutenue jour & nuit, que quand il voit déjà ſa femelle chargée du fruit de ſes amours, s'occuper d'avance des ſoins maternels; il s'empreſſe à les partager, il l'aide à conſtruire le nid, jamais il ne chante avec plus de force & de continuité que quand il la voit travaillée des

douleurs de la ponte, & ennuyée d'une longue & continuelle incubation; non-seulement il pourvoit à sa subsistance pendant tout ce temps, mais il cherche à le rendre plus court, en multipliant ses caresses, en redoublant ses accens amoureux; & ce qui prouve que le chant dépend en effet & en entier des amours, c'est qu'il cesse avec elles: dès que la femelle couve, elle ne chante plus, & vers la fin de juin, le mâle se tait aussi, ou ne se fait entendre que par quelques sons rauques, semblables au coassement d'un reptile, & si différens des premiers, qu'on a de la peine à se persuader que ces sons viennent du rossignol, ni même d'un autre oiseau.

Ce chant qui cesse & se renouvelle tous les ans, & qui ne dure que deux ou trois mois; cette voix dont les beaux sons n'éclatent que dans la saison de l'amour, qui s'altère ensuite & s'éteint comme la flamme de ce feu satisfait, indique un rapport physique entre les organes de la génération & ceux de la voix; rapport qui paroît avoir une correspondance plus précise, & des effets encore plus étendus dans l'oiseau. On sait que dans l'homme, la voix ne devient pleine qu'après la puberté; que dans les quadrupèdes, elle se renforce & devient effrayante dans le temps du rut: la réplétion des vaisseaux spermatiques, la surabondance de la nourriture organique, excitent une grande irritation dans les parties de la génération; celles de la gorge & de la voix paroissent se ressentir plus ou moins de cette chaleur

irritante, la croiſſance de la barbe, la force de la voix, l'extenſion de la partie génitale dans le mâle, l'accroiſſement des mamelles, le développement des corps glanduleux dans la femelle, qui tous arrivent en même temps, indiquent aſſez la correſpondance des parties de la génération, avec celles de la gorge & de la voix. Dans les oiſeaux, les changemens ſont encore plus grands; non-ſeulement ces parties ſont irritées, altérées ou changées par ces mêmes cauſes, mais elles paroiſſent même ſe détruire en entier pour ſe renouveler: les teſticules, qui, dans l'homme & dans la plupart des quadrupèdes, ſont à peu près les mêmes en tout temps, ſe flétriſſent dans les oiſeaux, & ſe trouvent pour ainſi dire réduits à rien, après la ſaiſon des amours au retour de laquelle ils renaiſſent, prennent une vie végétative, & groſſiſſent au-delà de ce que ſemble permettre la proportion du corps: le chant qui ceſſe & renaît dans les mêmes temps, nous indique des altérations relatives dans le goſier de l'oiſeau; & il ſeroit bon d'obſerver s'il ne ſe fait pas alors dans les organes de ſa voix quelque production nouvelle, quelqu'extenſion conſidérable, qui ne dure qu'autant que le gonflement des parties de la génération.

Au reſte, l'homme paroît encore avoir influé ſur ce ſentiment d'amour le plus profond de la Nature, il ſemble au moins qu'il en ait étendu la durée & multiplié les effets dans les animaux quadrupèdes & dans les oiſeaux qu'il retient en domeſticité; les oiſeaux de

baſſe-cour & les quadrupèdes domeſtiques, ne ſont pas bornés comme ceux qui ſont libres à une ſeule ſaiſon, à un ſeul temps de rut; le coq, le pigeon, le canard, peuvent comme le cheval, le bélier & le chien, s'unir & produire preſqu'en toute ſaiſon, au lieu que les quadrupèdes & les oiſeaux ſauvages, qui n'ont reçu que la ſeule influence de la Nature, ſont bornés à une ou deux ſaiſons, & ne cherchent à s'unir que dans ces ſeuls temps de l'année.

Nous venons d'expoſer quelques-unes des principales qualités dont la Nature a doué les oiſeaux, nous avons tâché de reconnoître les influences de l'homme ſur leurs facultés, nous avons vu qu'ils l'emportent ſur lui & ſur tous les animaux quadrupèdes, par l'étendue & la vivacité du ſens de la vue, par la préciſion, la ſenſibilité de celui de l'oreille, par la facilité & la force de la voix, & nous verrons bientôt qu'ils l'emportent encore de beaucoup par les puiſſances de la génération, & par l'aptitude au mouvement qui paroît leur être plus naturel que le repos; il y en a, comme les oiſeaux de paradis, les mouettes, les martin-pêcheurs, &c. qui ſemblent être toujours en mouvement, & ne ſe repoſer que par inſtans; pluſieurs ſe joignent, ſe choquent, ſemblent s'unir dans l'air; tous ſaiſiſſent leur proie en volant ſans ſe détourner, ſans s'arrêter; au lieu que le quadrupède eſt forcé de prendre des points d'appui, des momens de repos pour ſe joindre, & que l'inſtant où il atteint ſa proie eſt la fin de ſa courſe: l'oiſeau

peut donc faire dans l'état de mouvement plusieurs choses qui, dans le quadrupède, exigent l'état de repos; il peut aussi faire beaucoup plus en moins de temps, parce qu'il se meut avec plus de vîtesse, plus de continuité, plus de durée: toutes ces causes réunies influent sur les habitudes naturelles de l'oiseau, & rendent encore son instinct différent de celui du quadrupède.

Pour donner quelque idée de la durée & de la continuité du mouvement des oiseaux, & aussi de la proportion du temps & des espaces qu'ils ont coutume de parcourir dans leurs voyages, nous comparerons leur vîtesse, avec celle des quadrupèdes, dans leurs plus grandes courses naturelles ou forcées; le cerf, le renne & l'élan peuvent faire quarante lieues en un jour; le renne, attelé à un traîneau, en fait trente *(l)*, & peut soutenir ce même mouvement plusieurs jours de suite: le chameau peut faire trois cents lieues en huit jours *(m)*; le cheval élevé pour la course & choisi parmi les plus légers & les plus vigoureux, pourra faire une lieue en six ou sept minutes, mais bientôt sa vîtesse se ralentit, & il seroit incapable de fournir une carrière un peu longue qu'il auroit entamée avec cette rapidité: nous avons cité l'exemple de la course d'un Anglois *(n)*, qui fit en onze heures trente-deux minutes soixante-douze lieues en changeant vingt-une fois

(l) Histoire naturelle, générale & particulière, *tome XII.*

(m) Idem, *tome II, page 223.*

(n) Idem, *tome IV, page 233.*

de cheval ; ainsi les meilleurs chevaux ne peuvent pas faire quatre lieues dans une heure, ni plus de trente lieues dans un jour. Or, la vitesse des oiseaux est bien plus grande, car, en moins de trois minutes, on perd de vue un gros oiseau, un milan qui s'éloigne, un aigle qui s'élève & qui présente une étendue dont le diamètre est de plus de quatre pieds; d'où l'on doit inférer que l'oiseau parcourt plus de sept cents cinquante toises par minute, & qu'il peut se transporter à vingt lieues dans une heure : il pourra donc aisément parcourir deux cents lieues tous les jours en dix heures de vol, ce qui suppose plusieurs intervalles dans le jour, & la nuit entière de repos. Nos hirondelles & nos autres oiseaux voyageurs, peuvent donc se rendre de notre climat sous la Ligne en moins de sept ou huit jours. M. Adanson *(o)* a vu & tenu, à la côte du Sénégal, des hirondelles arrivées le 9 octobre, c'est-à-dire huit ou neuf jours après leur départ d'Europe. Pietro della Valle dit, qu'en Perse *(p)*, le pigeon messager fait en un jour plus de chemin qu'un homme de pied ne peut en faire en six. On connoît l'histoire du faucon de Henri II, qui s'étant emporté après une canepetière à Fontainebleau, fut pris le lendemain à Malte, & reconnu à l'anneau qu'il portoit; celle du faucon des Canaries *(q)*, envoyé au duc de Lerme,

(o) Voyage au Sénégal, par M. Adanson.

(p) Voyage de Pietro della Valle, *tome I, page 416.*

(q) *Observ. de Sir Edmund Scoty.* Voy. *Purchass.* pag. 785.

Lerme, qui revint d'Andaloufie à l'île de Ténériffe en feize heures, ce qui fait un trajet de deux cents cinquante lieues. Hans Sloane *(r)* affure qu'à la Barbade, les mouettes vont fe promener en troupes à plus de deux cents milles de diftance, & qu'elles reviennent le même jour. Une promenade de plus de cent trente lieues, indique affez la poffibilité d'un voyage de deux cents; & je crois qu'on peut conclure de la combinaifon de tous ces faits, qu'un oifeau de haut vol peut parcourir chaque jour quatre ou cinq fois plus de chemin que le quadrupède le plus agile.

Tout contribue à cette facilité de mouvement dans l'oifeau, d'abord les plumes dont la fubftance eft très-légère, la furface très-grande, & dont les tuyaux font creux; enfuite l'arrangement *(f)* de ces mêmes plumes, la forme des ailes convexe en deffus & concave en deffous, leur fermeté, leur grande étendue & la force des mufcles qui les font mouvoir; enfin la légèreté même du corps, dont les parties les plus maffives, telles que les os, font beaucoup plus légères que celles des quadrupèdes; car les cavités dans les os des oifeaux font proportionnellement beaucoup plus grandes que

(r) A voyage to the iflands. . . . With the natural Hiftory by Sir Hans Sloane. London, tome I, page 27.

(f) Voyez fur la ftructure & l'arrangement des plumes, les remarques & obfervations de M.rs de l'Académie des Sciences dans les Mémoires pour fervir à l'Hiftoire des animaux, *partie II, à l'article de l'*Autruche.

dans les quadrupedes, & les os plats qui n'ont point de cavités ſont plus minces & ont moins de poids. « Le ſquelette *(t)* de l'onocrotale, diſent les Anatomiſtes de l'Académie, eſt extrêmement léger, il ne peſoit que vingt-trois onces quoiqu'il ſoit très-grand ». Cette légèreté des os diminue conſidérablement le poids du corps de l'oiſeau, & l'on reconnoîtra, en peſant à la balance hydroſtatique, le ſquelette d'un quadrupède & celui d'un oiſeau, que le premier eſt ſpécifiquement bien plus peſant que l'autre.

Un ſecond effet très remarquable, & que l'on doit rapporter à la nature des os, eſt la durée de la vie des oiſeaux, qui en général eſt plus longue & ne ſuit pas les mêmes règles, les mêmes proportions que dans les animaux quadrupèdes. Nous avons vu que dans l'homme & dans ces animaux, la durée de la vie eſt toujours proportionnelle au temps employé à l'accroiſſement du corps, & en même temps nous avons obſervé qu'en général, ils ne ſont en état d'engendrer que lorſqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroiſſement. Dans les oiſeaux l'accroiſſement eſt plus prompt, & la reproduction plus précoce; un jeune oiſeau peut ſe ſervir de ſes pieds en ſortant de la coque, & de ſes ailes peu de temps après; il peut marcher en naiſſant & voler un mois ou cinq ſemaines après ſa naiſſance; un coq eſt en état d'engendrer à

(t) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie III, article du* Pelican.

l'âge de quatre mois, & ne prend ſon entier accroiſſement qu'en un an; les oiſeaux plus petits le prennent en quatre ou cinq mois; ils croiſſent donc plus vîte & produiſent bien plus tôt que les animaux quadrupèdes, & néanmoins ils vivent bien plus long-temps proportionnellement; car, la durée totale de la vie étant dans l'homme & dans les quadrupèdes, ſix ou ſept fois plus grande que celle de leur entier accroiſſement; il s'enſuivroit que le coq ou le perroquet qui ne ſont qu'un an à croître ne devroient vivre que ſix ou ſept ans, au lieu que j'ai vu grand nombre d'exemples bien différens; des linottes priſonnières & néanmoins âgées de quatorze & quinze ans, des coqs de vingt ans & des perroquets âgés de plus de trente; je ſuis même porté à croire que leur vie pourroit s'étendre bien au-delà des termes que je viens d'indiquer *(u)*, & je ſuis perſuadé qu'on ne peut attribuer cette longue durée de la vie dans des êtres auſſi délicats, & que les moindres maladies font périr, qu'à la texture de leurs os dont la ſubſtance moins ſolide, plus légère que

(u) Un homme digne de foi m'a aſſuré qu'un perroquet âgé d'environ quarante ans, avoit pondu ſans le concours d'aucun mâle, au moins de ſon eſpèce. — On a dit qu'un cygne avoit vécu trois cents ans; une oie, quatre-vingts; un onocrotale autant. L'aigle & le corbeau paſſent pour vivre très-long-temps. *Encyclopédie*, à l'article *Oiſeau.* — Aldrovande rapporte qu'un pigeon avoit vécu vingt-deux ans, & qu'il n'avoit ceſſé d'engendrer que les ſix dernières années de ſa vie. — Willulghby dit que les linottes vivent quatorze ans, & les chardonnerets vingt-trois, &c.

celle des os des quadrupèdes, reſte plus long-temps poreuſe; en ſorte que l'os ne ſe durcit, ne ſe remplit, ne s'obſtrue pas auſſi vîte à beaucoup près que dans les quadrupèdes; cet endurciſſement de la ſubſtance des os eſt, comme nous l'avons dit, la cauſe générale de la mort naturelle: le terme en eſt d'autant plus éloigné que les os ſont moins ſolides, c'eſt par cette raiſon qu'il y a plus de femmes que d'hommes qui arrivent à une vieilleſſe extrême; c'eſt par cette même raiſon que les oiſeaux vivent plus long-temps que les quadrupèdes, & les poiſſons plus long-temps que les oiſeaux, parce que les os des poiſſons ſont d'une ſubſtance encore plus légère, & qui conſerve ſa ductilité plus long-temps que celle des os des oiſeaux.

Si nous voulons maintenant comparer un peu plus en détail les oiſeaux avec les animaux quadrupèdes, nous y trouverons pluſieurs rapports particuliers, qui nous rappelleront l'uniformité du plan général de la Nature; il y a dans les oiſeaux, comme dans les quadrupèdes, des eſpèces carnaſſières, & d'autres auxquelles les fruits, les grains, les plantes ſuffiſent pour ſe nourrir. La même cauſe phyſique qui produit dans l'homme & dans les animaux la néceſſité de vivre de chair & d'alimens très-ſubſtanciels, ſe retrouve dans les oiſeaux; ceux qui ſont carnaſſiers n'ont qu'un eſtomac & des inteſtins moins étendus que ceux qui ſe nourriſſent de grains ou de fruits *(x)*; le jabot dans

(x) En général, aux oiſeaux qui ſe nourriſſent de chair, les inteſtins

ceux-ci, & qui manque ordinairement aux premiers, correſpond à la panſe des animaux ruminans; ils peuvent vivre d'alimens légers & maigres, parce qu'ils peuvent en prendre un grand volume en rempliſſant leur jabot, & compenſer ainſi la qualité par la quantité; ils ont deux *cæcum* & un géſier qui eſt un eſtomac très-muſculeux, très-ferme, qui leur ſert à triturer les parties dures des grains qu'ils avalent, au lieu que les oiſeaux de proie ont les inteſtins bien moins étendus, & n'ont ordinairement ni géſier, ni jabot, ni double *cæcum.*

Le naturel & les mœurs dépendent beaucoup des appétits, en comparant donc à cet égard les oiſeaux aux quadrupèdes, il me paroît que l'aigle noble & généreux eſt le lion; que le vautour, cruel, inſatiable, eſt le tigre; le milan, la buſe, le corbeau, qui ne cherchent que les vidanges & les chairs corrompues, ſont les hyænes, les loups & les chacals; les faucons, les éperviers, les autours & les autres oiſeaux chaſſeurs, ſont les chiens, les renards, les onces & les lynxs; les chouettes qui ne voient & ne chaſſent que la nuit, ſeront les chats; les hérons, les cormorans qui vivent de poiſſons, ſeront les caſtors & les loutres; les pics ſeront les fourmillers, puiſqu'ils ſe nourriſſent de même en tirant également la langue pour la charger

ſont courts, & ils n'ont que très-peu de *cæcum.* Dans les oiſeaux granivores, les inteſtins ſont beaucoup plus étendus, & ils forment de longs replis; il y a auſſi ſouvent pluſieurs *cæcum. Voyez les Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, aux articles des* Oiſeaux.

de fourmis. Les paons, les coqs, les dindons, tous les oiseaux à jabot représentent les bœufs, les brebis, les chèvres & les autres animaux ruminans; de manière qu'en établissant une échelle des appétits, & présentant le tableau des différentes façons de vivre, on retrouvera dans les oiseaux les mêmes rapports & les mêmes différences que nous avons observées dans les quadrupèdes, & même les nuances en seront peut-être plus variées; par exemple, les oiseaux paroissent avoir un fonds particulier de subsistance, la Nature leur a livré, pour nourriture, tous les insectes que les quadrupèdes dédaignent: la chair, le poisson, les amphibies, les reptiles, les insectes, les fruits, les grains, les semences, les racines, les herbes, tout ce qui vit ou végète devient leur pâture; & nous verrons qu'ils sont assez indifférens sur le choix, & que souvent ils suppléent à l'une des nourritures par une autre. Le sens du goût dans la plupart des oiseaux est presque nul, ou du moins fort inférieur à celui des quadrupèdes; ceux-ci, dont le palais & la langue, sont à la vérité moins délicats que dans l'homme, ont cependant ces organes plus sensibles & moins durs que les oiseaux dont la langue est presque cartilagineuse; car, de tous les oiseaux, il n'y a guère que ceux qui se nourrissent de chair dont la langue soit molle & assez semblable, pour la substance, à celle des quadrupèdes. Ces oiseaux auront donc le sens du goût meilleur que les autres, d'autant qu'ils paroissent aussi avoir plus d'odorat, & que la

finesse de l'odorat supplée à la grossièreté du goût; mais, comme l'odorat est plus foible & le tact du goût plus obtus dans tous les oiseaux que dans les quadrupèdes, ils ne peuvent guère juger des saveurs; aussi voit-on que la plupart ne font qu'avaler, sans jamais savourer; la mastication qui fait une grande partie de la jouissance de ce sens, leur manque; ils sont, par toutes ces raisons, si peu délicats sur les alimens, que quelquefois ils s'empoisonnent en voulant se nourrir *(y)*.

C'est donc sans connoissance & sans réflexion, que quelques Naturalistes *(z)* ont divisé les genres des

(y) Nota. Le persil, le café, les amandes amères, &c. sont un poison pour les poules, les perroquets & plusieurs autres oiseaux, qui néanmoins les mangent avec autant d'avidité que les autres nourritures qu'on leur offre.

(z) Nota. M. Frisch, dont l'ouvrage est d'ailleurs très-recommandable à beaucoup d'égards *, divise tous les oiseaux en douze classes, dont la première comprend *les petits oiseaux à bec court & épais, ouvrant les graines en deux parties égales;* la seconde contient *les petits oiseaux à bec menu, mangeant des mouches & des vers;* la troisième, *les merles & les grives;* la quatrième, *les pics, coucous, huppes & perroquets;* la cinquième, *les geais & les pies;* la sixième, *les corbeaux & corneilles;* la septième, *les oiseaux de proie diurnes;* la huitième, *les oiseaux de proie nocturnes;* la neuvième, *les poules domestiques & sauvages;* la dixième, *les pigeons domestiques & sauvages;* la onzième, *les oies, canards & autres animaux nageans;* la douzième, *les oiseaux qui aiment les eaux & les terreins aquatiques.* On voit bien

* Histoire des Oiseaux, avec des planches coloriées, par M. Frisch, en Allemand, deux volumes *in-folio*, imprimés à Berlin en 1736.

oiseaux par leur manière de vivre; cette idée eût été plus applicable aux quadrupèdes, parce que leur goût étant plus vif & plus sensible, leurs appétits sont plus décidés, quoique l'on puisse dire avec raison des quadrupèdes comme des oiseaux, que la plupart de ceux qui se nourrissent de plantes ou d'autres alimens maigres, pourroient aussi manger de la chair. Nous voyons les poules, les dindons & les autres oiseaux qu'on appelle *granivores*, rechercher les vers, les insectes, les parcelles de viande, encore plus soigneusement qu'ils ne cherchent les graines; on nourrit avec de la chair hachée le rossignol qui ne vit que d'insectes; les chouettes qui sont naturellement carnassières, mais qui ne peuvent attraper la nuit que des chauve-souris, se rabattent sur les papillons-phalènes qui volent aussi dans l'obscurité:

que l'habitude d'ouvrir les graines en deux parties égales ne doit pas faire un caractère, puisque dans cette même classe il y a des oiseaux, comme les mésanges, qui ne les ouvrent pas en deux, mais qui les percent & les déchirent; que d'ailleurs tous les oiseaux de cette première classe, qui sont supposés ne se nourrir que de graines, mangent aussi des insectes & des vers comme ceux de la seconde: il valoit donc mieux réunir ces deux classes en une, comme l'a fait M. Linnæus *; ou bien, M. Frisch, qui prend pour caractère de la première classe cette manière de manger les graines, auroit dû faire en conséquence une classe particulière des mésanges & des autres oiseaux qui les percent ou les déchirent, & en même temps il n'auroit dû faire qu'une seule classe des poules & des pigeons qui les avalent également sans les percer ni les ouvrir en deux; & néanmoins il fait des poules & des pigeons deux classes séparées.

* Linn. Syst. nat. édit. x, *tome I, page 85.*

l'obscurité: le bec crochu n'est pas, comme le disent les gens amoureux des causes finales, un indice, un signe certain d'un appétit décidé pour la chair, ni un instrument fait exprès pour la déchirer, puisque les perroquets & plusieurs autres oiseaux dont le bec est crochu, semblent préférer les fruits & les graines à la chair; ceux qui sont les plus voraces, les plus carnassiers, mangent du poisson, des crapauds, des reptiles, lorsque la chair leur manque. Presque tous les oiseaux qui paroissent ne vivre que de graines, ont néanmoins été nourris dans le premier âge par leurs pères & mères avec des insectes. Ainsi rien n'est plus gratuit & moins fondé que cette division des oiseaux, tirée de leur manière de vivre, ou de la différence de leur nourriture; jamais on ne déterminera la nature d'un être par un seul caractère ou par une seule habitude naturelle, il faut au moins en réunir plusieurs, car plus les caractères seront nombreux, & moins la méthode aura d'imperfection; mais, comme nous l'avons tant dit & répété, rien ne peut la rendre complète que l'histoire & la description de chaque espèce en particulier.

Comme la mastication manque aux oiseaux, que le bec ne représente qu'à certains égards la mâchoire des quadrupèdes; que même il ne peut suppléer que très-imparfaitement à l'office des dents *(a)*, qu'ils sont

(a) Dans les perroquets & dans beaucoup d'autres oiseaux, la partie supérieure du bec est mobile comme l'inférieure; au lieu que dans

forcés d'avaler les graines entières ou à demi-concassées, & qu'ils ne peuvent les broyer avec le bec, ils n'auroient pu les digérer, ni par conséquent se nourrir, si leur estomac eût été conformé comme celui des animaux qui ont des dents; les oiseaux granivores ont des gésiers, c'est-à-dire, des estomacs d'une substance assez ferme & assez solide pour broyer les alimens, à l'aide de quelques petits cailloux qu'ils avalent; c'est comme s'ils portoient & plaçoient à chaque fois des dents dans leur estomac où l'action du broyement & de la trituration par le frottement *(b)* est bien plus grande que dans les quadrupèdes & même

les animaux quadrupèdes il n'y a que la mâchoire inférieure qui soit mobile.

(b) De tous les animaux il n'y en a point dont la digestion soit plus favorable au système de la trituration, que celle des oiseaux; leur gésier a toute la force & la direction de fibres nécessaires, & les oiseaux voraces qui ne se donnent pas le loisir de séparer l'écorce dure des graines qu'ils prennent pour nourriture, avalent en même temps de petites pierres par le moyen desquelles leur gésier, en se contractant fortement, casse ces écorces; c'est-là une vraie trituration, mais ce n'est que celle qui dans les autres animaux appartient aux dents; seulement elle est transposée dans ceux-ci & remise à leur estomac, ce qui n'empêche pas ses liqueurs de dissoudre les graines dépouillées de leur écorce par le broyement ou frottement des petites pierres: avant cet estomac il y a encore une espèce de poche qui doit y verser une grande quantité de suc blanchâtre, puisque même après la mort de l'animal on peut l'en exprimer en la pressant légèrement. M. Helvetius ajoute qu'on trouve quelquefois dans l'œsophage du cormoran des poissons à demi-digérés. *Histoire de l'Académie des Sciences, année 1719, page 37.*

dans les animaux carnassiers qui n'ont point de gésier, mais un estomac souple & assez semblable à celui des autres animaux : on a observé que ce seul frottement dans le gésier, avoit rayé profondément, & usé presque aux trois quarts plusieurs pièces de monnoie qu'on avoit fait avaler à une autruche *(c)*.

De la même manière que la Nature a donné aux quadrupèdes qui fréquentent les eaux, ou qui habitent les pays froids, une double fourrure & des poils plus serrés, plus épais; de même tous les oiseaux aquatiques & ceux des terres du nord, sont pourvus d'une grande quantité de plumes & d'un duvet très-fin, en sorte qu'on peut juger, par cet indice, de leur pays natal, & de l'élément auquel ils donnent la préférence. Dans tous les climats, les oiseaux d'eau sont à peu-près également garnis de plumes, & ils ont près de la queue des grosses glandes, des espèces de réservoirs d'une

(c) On trouva dans l'estomac d'une autruche jusqu'à soixante-dix doubles, la plupart consumés presque des trois quarts, & rayés par le frottement mutuel & par celui des cailloux, & non pas par aucune dissolution, parce que quelques-uns de ces doubles qui étoient creux d'un côté & bossus de l'autre étoient tellement usés & luisans du côté de la bosse, qu'il n'y paroissoit plus rien de la figure de la monnoie qui étoit demi-usée & entière de l'autre côté que la cavité avoit défendu du frottement; il est certain que cette cavité n'eût pas garanti le côté où elle étoit de l'action d'un esprit dissolvant. *Memoires pour servir à l'Histoire des animaux, tome I, page 139 & 140.* — Une pistole d'or d'Espagne avalée par un canard, avoit perdu seize grains de son poids lorsqu'il l'a rendue. *Collec. Acad. partie étrangère, tome V, page 105.*

matière huileuse dont ils se servent pour lustrer & vernir leurs plumes; ce qui, joint à leur épaisseur, les rend impénétrables à l'eau qui ne peut que glisser sur leur surface; les oiseaux de terre manquent de ces glandes, ou les ont beaucoup plus petites.

Les oiseaux presque nus, tels que l'autruche, le casoar, le dronte, ne se trouvent que dans les pays chauds; tous ceux des pays froids sont bien fourrés & bien couverts; les oiseaux de haut vol ont besoin de toutes leurs plumes pour résister au froid de la moyenne région de l'air. Lorsqu'on veut empêcher un aigle de s'élever trop haut, & de se perdre à nos yeux, il ne faut que lui dégarnir le ventre, il devient dès-lors trop sensible au froid pour s'élever à cette grande hauteur.

Tous les oiseaux, en général, sont sujets à la mue comme les quadrupèdes; la plus grande partie de leurs plumes tombent & se renouvellent tous les ans, & même les effets de ce changement sont bien plus sensibles que dans les quadrupèdes; la plupart des oiseaux sont souffrans & malades dans la mue, quelques-uns en meurent, aucun ne produit dans ce temps; la poule la mieux nourrie cesse alors de pondre, la nourriture organique qui auparavant étoit employée à la reproduction, se trouve consommée, absorbée & au-delà par la nutrition de ces plumes nouvelles, & cette même nourriture organique ne redevient surabondante que quand elles ont pris leur entière

croissance. Communément c'est vers la fin de l'été & en automne que les oiseaux muent *(d)*; les plumes renaissent en même temps, la nourriture abondante qu'ils trouvent dans cette saison, est en grande partie consommée par la croissance de ces plumes nouvelles, & ce n'est que quand elles ont pris leur entier accroissement, c'est-à-dire, à l'arrivée du printemps, que la surabondance de la nourriture, aidée de la douceur de la saison, les porte à l'amour; alors toutes les plantes renaissent, les insectes engourdis se réveillent ou sortent de leur nymphe, la terre semble fourmiller de vie; cette chère nouvelle qui ne paroît préparée que pour eux, leur donne une nouvelle vigueur, un surcroît de vie, qui se répand par l'amour, & se réalise par la reproduction.

On croiroit qu'il est aussi essentiel à l'oiseau de voler, qu'au poisson de nager, & au quadrupède de marcher; cependant il y a, dans tous ces genres, des exceptions à ce fait général; & de même que dans les quadrupèdes il y en a, comme les roussettes, les rou-

(d) Les oiseaux domestiques, comme les poules, muent ordinairement en automne; & c'est avant la fin de l'été que les faisans & les perdrix entrent dans la mue: ceux qu'on garde en parquet dans les faisanderies muent immédiatement après leur ponte faite. Dans la campagne, c'est vers la fin de juillet que les perdrix & les faisans subissent ce changement; seulement les femelles qui ont des petits entrent dans la mue quelques jours plus tard. Les canards sauvages muent aussi avant la fin de juillet. *Ces remarques m'ont été données par M. le Roy, Lieutenant des Chasses à Versailles.*

gettes & les chauve-souris, qui volent & ne marchent pas, d'autres qui, comme les phoques, les morses & les lamantins, ne peuvent que nager, ou qui, comme les castors & les loutres, marchent plus difficilement qu'ils ne nagent; d'autres enfin qui, comme les paresseux, peuvent à peine se traîner. De même dans les oiseaux on trouve l'autruche, le casoar, le dronte, le thouyou, &c. qui ne peuvent voler, & sont réduits à marcher; d'autres, comme les pingoins, les perroquets de mer, &c. qui volent & nagent, mais ne peuvent marcher; d'autres qui, comme les oiseaux de paradis, ne marchent ni ne nagent, & ne peuvent prendre de mouvement qu'en volant. Seulement, il paroît que l'élément de l'eau appartient plus aux oiseaux qu'aux quadrupèdes; car, à l'exception d'un petit nombre d'espèces, tous les animaux terrestres fuient l'eau, & ne nagent que quand ils y sont forcés par la crainte ou par le besoin de nourriture; au lieu que dans les oiseaux, il y a une grande tribu d'espèces qui ne se plaisent que sur l'eau, & semblent n'aller à terre que par nécessité & pour des besoins particuliers, comme celui de déposer leurs œufs hors de l'atteinte des eaux, &c. & ce qui démontre que l'élément de l'eau appartient plus aux oiseaux qu'aux animaux terrestres, c'est qu'il n'y a que trois ou quatre quadrupèdes qui aient des membranes entre les doigts des pieds; au lieu qu'on peut compter plus de trois cents oiseaux pourvus de ces membranes qui leur donnent la facilité de nager.

D'ailleurs, la légèreté de leurs plumes & de leurs os, la forme même de leur corps, contribuent prodigieusement à cette plus grande facilité; l'homme est peut-être de tous les êtres celui qui fait le plus d'efforts en nageant, parce que la forme de son corps est absolument opposée à cette espèce de mouvement; dans les quadrupèdes, ceux qui ont plusieurs estomacs ou de gros & longs intestins nagent, comme plus légers, plus aisément que les autres, parce que ces grandes cavités intérieures rendent leur corps spécifiquement moins pesant; les oiseaux dont les pieds sont des espèces de rames, dont la forme du corps est oblongue, arrondie comme celle d'un navire, & dont le volume est si léger, qu'il n'enfonce qu'autant qu'il faut pour se soutenir, sont, par toutes ces causes, presqu'aussi propres à nager qu'à voler; & même cette faculté de nager se développe la première, car on voit les petits canards s'exercer sur les eaux, long-temps avant que de prendre leur essor dans les airs.

Dans les quadrupèdes, sur-tout dans ceux qui ne peuvent rien saisir avec leurs doigts, qui n'ont que des cornes aux pieds ou des ongles durs, le sens du toucher paroît être réuni avec celui du goût dans la gueule; comme c'est la seule partie qui soit divisée, & par laquelle ils puissent saisir les corps & en connoître la forme, en appliquant à leur surface la langue, le palais & les dents, cette partie est le principal siége de leur toucher, ainsi que de leur goût. Dans les oiseaux,

le toucher de cette partie eſt donc au moins auſſi imparfait que dans les quadrupèdes, parce que leur langue & leur palais ſont moins ſenſibles ; mais il paroît qu'ils l'emportent ſur ceux-ci par le toucher des doigts, & que le principal ſiége de ce ſens y réſide ; car, en général, ils ſe ſervent de leurs doigts beaucoup plus que les quadrupèdes, ſoit pour ſaiſir *(e)*, ſoit pour palper les corps ; néanmoins l'intérieur des doigts étant dans les oiſeaux toujours revêtu d'une peau dure & calleuſe, le tact ne peut en être délicat, & les ſenſations qu'il produit doivent être aſſez peu diſtinctes.

Voici donc l'ordre des ſens, tels que la Nature paroît l'avoir établi pour les différens êtres que nous conſidérons. Dans l'homme, le toucher eſt le premier, c'eſt-à-dire, le plus parfait ; le goût eſt le ſecond, la vue le troiſième, l'ouïe le quatrième & l'odorat le dernier des ſens. Dans le quadrupède, l'odorat eſt le premier, le goût le ſecond, ou plutôt ces deux ſens n'en font qu'un, la vue le troiſième, l'ouïe le quatrième, & le toucher le dernier. Dans l'oiſeau la vue eſt le premier, l'ouïe eſt le ſecond, le toucher

(e) Nota. Nous avons vu dans l'Hiſtoire des animaux quadrupèdes, qu'il n'y en a pas un tiers qui ſe ſervent de leurs pieds de devant pour porter à leur gueule, au lieu que la plupart des oiſeaux ſe ſervent d'une de leurs pattes pour porter à leur bec ; quoique cet acte doive leur coûter plus qu'aux quadrupèdes, puiſque n'ayant que deux pieds ils ſont obligés de ſe ſoutenir avec effort ſur un ſeul pendant que l'autre agit ; au lieu que le quadrupède eſt alors appuyé ſur les trois autres pieds ou aſſis ſur les parties poſtérieures de ſon corps.

le troisième, le goût & l'odorat les derniers. Les sensations dominantes, dans chacun de ces êtres, suivront le même ordre; l'homme sera plus ému par les impressions du toucher, le quadrupède par celles de l'odorat, & l'oiseau par celles de la vue; la plus grande partie de leurs jugemens, de leurs déterminations, dépendront de ces sensations dominantes; celles des autres sens étant moins fortes & moins nombreuses, seront subordonnées aux premières, & n'influeront qu'en second sur la nature de l'être. L'homme sera aussi réfléchi que le sens du toucher paroît grave & profond: le quadrupède aura des appétits plus véhémens que ceux de l'homme, & l'oiseau des sensations plus légères & aussi étendues que l'est le sens de la vue.

Mais il y a un sixième sens qui, quoiqu'intermittent, semble, lorsqu'il agit, commander à tous les autres, & produire alors les sensations dominantes, les mouvemens les plus violens, & les affections les plus intimes; c'est le sens de l'amour: rien n'égale la force de ses impressions dans les animaux quadrupèdes, rien n'est plus pressant que leurs besoins, rien de plus fougueux que leurs desirs; ils se recherchent avec l'empressement le plus vif, & s'unissent avec une espèce de fureur. Dans les oiseaux il y a plus de tendresse, plus d'attachement, plus de morale en amour, quoique le fonds physique en soit peut-être encore plus grand que dans les quadrupèdes; à peine peut-on citer, dans ceux-ci, quelques exemples de chasteté

conjugale, & encore moins du ſoin des pères pour leur progéniture; au lieu que dans les oiſeaux ce ſont les exemples contraires qui ſont rares, puiſqu'à l'exception de ceux de nos baſſe-cours & de quelques autres eſpèces, tous paroiſſent s'unir par un pacte conſtant, & qui dure au moins auſſi long-temps que l'éducation de leurs petits.

C'eſt qu'indépendamment du beſoin de s'unir, tout mariage ſuppoſe une néceſſité d'arrangement pour ſoi-même & pour ce qui doit en réſulter; les oiſeaux qui ſont forcés, pour dépoſer leurs œufs, de conſtruire un nid que la femelle commence par néceſſité, & auquel le mâle amoureux travaille par complaiſance, s'occupant enſemble de cet ouvrage, prennent de l'attachement l'un pour l'autre; les ſoins multipliés, les ſecours mutuels, les inquiétudes communes, fortifient ce ſentiment qui augmente encore & qui devient plus durable par une ſeconde néceſſité, c'eſt, de ne pas laiſſer refroidir les œufs, ni perdre le fruit de leurs amours pour lequel ils ont déjà pris tant de ſoins; la femelle ne pouvant les quitter, le mâle va chercher & lui apporte ſa ſubſiſtance; quelquefois même il la remplace, ou ſe réunit avec elle, pour augmenter la chaleur du nid, & partager les ennuis de ſa ſituation; l'attachement qui vient de ſuccéder à l'amour, ſubſiſte dans toute ſa force, pendant le temps de l'incubation, & il paroît s'accroître encore & s'épanouir davantage à la naiſſance des petits; c'eſt une autre jouiſſance, mais

en même temps ce sont de nouveaux liens; leur éducation est un nouvel ouvrage auquel le père & la mère doivent travailler de concert. Les oiseaux nous représentent donc tout ce qui se passe dans un ménage honnête; de l'amour suivi d'un attachement sans partage, & qui ne se répand ensuite que sur la famille. Tout cela tient, comme l'on voit, à la nécessité de s'occuper ensemble de soins indispensables & de travaux communs; & ne voit-on pas aussi que cette nécessité de travail ne se trouvant chez nous que dans la seconde classe, les hommes de la premiere pouvant s'en dispenser, l'indifférence & l'infidélité n'ont pu manquer de gagner les conditions élevées!

Dans les animaux quadrupèdes, il n'y a que de l'amour physique & point d'attachement, c'est-à-dire nul sentiment durable entre le mâle & la femelle, parce que leur union ne suppose aucun arrangement précédent, & n'exige ni travaux communs ni soins subséquens; dès-lors point de mariage. Le mâle dès qu'il a joui, se sépare de la femelle, soit pour passer à d'autres, soit pour se refaire; il n'est ni mari, ni père de famille, car il méconnoit & sa femme & ses enfans; elle-même s'étant livrée à plusieurs, n'attend de soins ni de secours d'aucun, elle reste seule chargée du poids de sa progéniture & des peines de l'éducation; elle n'a d'attachement que pour ses petits, & ce sentiment dure souvent plus long-temps que dans l'oiseau, comme il paroit dépendre du besoin que les petits ont de leur

mère, qu'elle les nourrit de sa propre substance, & que ses secours sont plus long-temps nécessaires dans la plupart des quadrupèdes qui croissent plus lentement que les oiseaux, l'attachement dure aussi plus long-temps; il y a même plusieurs espèces d'animaux quadrupèdes, où ce sentiment n'est pas détruit par de nouvelles amours, & où l'on voit la mère conduire également, & soigner ses petits de deux ou trois portées. Il y a aussi quelques espèces de quadrupèdes dans lesquelles la société du mâle & de la femelle, dure & subsiste pendant le temps de l'éducation des petits; on le voit dans les loups & les renards; le chevreuil, sur-tout, peut être regardé comme le modèle de la fidélité conjugale : il y a, au contraire, quelques espèces d'oiseaux dont la *pariade* ne dure pas plus long-temps que les besoins de l'amour *(f)*; mais ces exceptions n'empêchent pas qu'en général, la Nature n'ait donné plus de constance en amour aux oiseaux qu'aux quadrupèdes.

Et ce qui prouve encore que ce mariage & ce moral d'amour, n'est produit dans les oiseaux que par la nécessité d'un travail commun, c'est que ceux qui ne font point de nid ne se marient point, & se mêlent indifféremment : on le voit par l'exemple

(f) Dès que la perdrix rouge femelle couve, le mâle l'abandonne & la laisse chargée seule de l'education des petits; les mâles qui ont servi leurs femelles se rassemblent en compagnies & ne prennent plus aucun intérêt à leur progéniture. *Cette remarque m'a été donnée par M. le Roy, Lieutenant des Chasses de Sa Majesté, à Versailles.*

familier de nos oiſeaux de baſſe-cour, le mâle paroît ſeulement avoir quelques attentions de plus pour ſes femelles, que n'en ont les quadrupèdes; parce qu'ici la ſaiſon des amours n'eſt pas limitée, qu'il peut ſe ſervir plus long-temps de la même femelle, que le temps des pontes eſt plus long, qu'elles ſont plus fréquentes, qu'enfin, comme on enlève les œufs, les temps d'incubation ſont moins preſſés, & que les femelles ne demandent à couver que quand leurs puiſſances pour la génération ſe trouvent amorties & preſque épuiſées: ajoutez à toutes ces cauſes, le peu de beſoin que ces oiſeaux domeſtiques ont de conſtruire un nid pour ſe mettre en ſûreté & ſe ſouſtraire aux yeux, l'abondance dans laquelle ils vivent, la facilité de recevoir leur nourriture ou de la trouver toujours au même lieu, toutes les autres commodités que l'homme leur fournit, qui diſpenſent ces oiſeaux des travaux, des ſoins & des inquiétudes que les autres reſſentent & partagent en commun; & vous retrouverez chez eux, les premiers effets du luxe & les maux de l'opulence, *libertinage* & *pareſſe*.

Au reſte, dans ces oiſeaux dont nous avons gâté les mœurs en les ſervant, comme dans ceux qui les ont conſervées parce qu'ils ſont forcés de travailler enſemble & de ſe ſervir eux-mêmes, le fonds de l'amour phyſique (c'eſt-à-dire, l'étoffe, la ſubſtance qui produit cette ſenſation, & en réaliſe les effets) eſt bien plus grand que dans les animaux quadrupèdes. Un

coq suffit aisément à douze ou quinze poules, & féconde par un seul acte, tous les œufs que chacune peut produire en vingt jours *(g)*; il pourroit donc absolument parlant devenir chaque jour père de trois cents enfans. Une bonne poule peut produire cent œufs dans une seule saison, depuis le printemps jusqu'en automne. Quelle différence de cette grande multiplication au petit produit de nos quadrupèdes les plus féconds! il semble que toute la nourriture qu'on fournit abondamment à ces oiseaux, se convertissant en liqueur séminale, ne serve qu'à leurs plaisirs, & tourne toute entiere au profit de la propagation; ce sont des espèces de machines que nous montons, que nous arrangeons nous-mêmes pour la multiplication; nous en augmentons prodigieusement le nombre en les tenant ensemble, en les nourrissant largement & en les dispensant de tout travail, de tous soins, de toute inquietude pour les besoins de la vie; car, le coq & la poule sauvages ne produisent dans l'état naturel qu'autant que nos perdrix & nos cailles: & quoique de tous les oiseaux, les gallinacés soient les plus féconds, leur produit se réduit à dix-huit ou vingt œufs, & leurs amours à une seule saison, lorsqu'ils sont dans l'état de nature: à la vérité, il pourroit y avoir deux saisons & deux pontes dans des climats plus heureux; comme l'on voit dans celui-ci, plusieurs espèces d'oiseaux, pondre deux & même trois fois dans

(g) Hist. nat. gén. & part. *tome II, pages 375 & 376.*

un été, mais auſſi le nombre des œufs eſt moins grand dans toutes ces eſpèces, & le temps de l'incubation eſt plus court dans quelques-unes. Ainſi, quoique les oiſeaux ſoient en *puiſſance* bien plus prolifiques que les quadrupèdes, ils ne le ſont pas beaucoup plus par *l'effet;* les pigeons, les tourterelles, &c. ne pondent que deux œufs; les grands oiſeaux de proie n'en pondent que trois ou quatre, la plupart des autres oiſeaux cinq ou ſix; & il n'y a que les poules & les autres gallinacés, tels que le paon, le dindon, le faiſan, les perdrix & les cailles qui produiſent en grand nombre.

La diſette, les ſoins, les inquiétudes, le travail forcé, diminuent dans tous les êtres les puiſſances & les effets de la génération. Nous l'avons vu dans les animaux quadrupèdes, & on le voit encore plus évidemment dans les oiſeaux; ils produiſent d'autant plus qu'ils ſont mieux nourris, plus choyés, mieux ſervis; & ſi nous ne conſidérons que ceux qui ſont livrés à eux-mêmes, & expoſés à tous les inconvéniens qui accompagnent l'entière indépendance, nous trouverons qu'étant continuellement travaillés de beſoins, d'inquiétudes & de crainte, ils n'uſent pas, à beaucoup près, autant qu'il ſe pourroit, de toutes leurs puiſſances pour la génération; ils ſemblent même en ménager les effets, & les proportionner aux circonſtances de leur ſituation. Un oiſeau après avoir conſtruit ſon nid & fait ſa ponte que je ſuppoſe de cinq œufs, ceſſe de

pondre, & ne s'occupe que de leur conſervation; tout le reſte de la ſaiſon ſera employé à l'incubation & à l'éducation des petits, & il n'y aura point d'autre ponte; mais ſi par haſard on briſe les œufs, on renverſe le nid, il en conſtruit bientôt un autre, & pond encore trois ou quatre œufs, & ſi on détruit ce ſecond ouvrage comme le premier, l'oiſeau travaillera de nouveau, & pondra encore deux ou trois œufs; cette ſeconde & cette troiſième ponte dépendent donc en quelque ſorte de la volonté de l'oiſeau : lorſque la première réuſſit, & tant qu'elle ſubſiſte, il ne ſe livre pas aux émotions d'amour & aux autres affections intérieures qui peuvent donner à de nouveaux œufs la vie végétative néceſſaire à leur accroiſſement & à leur excluſion au dehors; mais ſi la mort a moiſſonné ſa famille naiſſante ou prête à naître, il ſe livre bientôt à ces affections, & démontre par un nouveau produit, que ſes puiſſances pour la génération n'étoient que ſuſpendues & point épuiſées, & qu'il ne ſe privoit des plaiſirs qui la précèdent, que pour ſatisfaire au devoir naturel du ſoin de ſa famille. Le devoir l'emporte donc encore ici ſur la paſſion, & l'attachement ſur l'amour; l'oiſeau paroît commander à ce dernier ſentiment bien plus qu'au premier, auquel du moins il obéit toujours de préférence; ce n'eſt que par la force qu'il ſe départ de l'attachement pour ſes petits, & c'eſt volontairement qu'il renonce aux plaiſirs de l'amour, quoique très en état d'en jouir.

De

De la même manière que dans les oiseaux, les mœurs sont plus pures en amour, de même aussi les moyens d'y satisfaire sont plus simples que dans les quadrupèdes; ils n'ont qu'une seule façon de s'accoupler *(h)*, au lieu que nous avons vu, dans les quadrupèdes, des exemples de toutes les situations *(i)*; seulement il y a des espèces, comme celle de la poule, où la femelle s'abaisse en pliant les jambes; & d'autres, comme celle du moineau, où elle ne change rien à sa position ordinaire, & demeure droite sur ses pieds *(k)*. Dans tous, le temps de l'accouplement est très-court, & plus court encore dans ceux qui se tiennent debout que dans ceux qui s'abaissent. La forme extérieure *(l)* & la structure intérieure des parties de la génération sont fort différentes de celles des qua-

(h) Genus avium omne eodem illo ac simplici more conjungitur, nempe, fœminam mare supergrediente. Aristot. *Hist. anim.* lib. V, cap. VIII.

(i) Nota. La femelle du chameau s'accroupit; celle de l'éléphant se renverse sur le dos. Les herissons s'accouplent face à face, debout ou couchés; & les singes de toutes les façons.

(k) Coitus avibus duobus modis, fœmina humi considente, ut in gallinâ aut stante ut in gruibus; & quæ ita coeunt rem quamcelerrime peragunt ut passeres. Aristot. *Hist. anim.* lib. V, cap. II.

(l) Nota. La plupart des oiseaux ont deux verges ou une verge fourchue, & c'est par l'anus que sort cette double verge pour s'étendre au dehors. Dans quelques espèces cette partie est d'une grandeur très-remarquable, & dans d'autres elle est à peine sensible. La femelle n'a pas, comme dans les quadrupèdes, l'orifice de la vulve au-dessous de l'anus, elle le porte au-dessus; elle n'a point de matrice comme les quadrupèdes, mais de simples ovaires, &c.

drupèdes ; & la grandeur, la position, le nombre, l'action & le mouvement de ces parties varient même beaucoup dans les diverses espèces d'oiseaux *(m)*. Aussi paroît-il qu'il y a intromission réelle dans les uns, & qu'il ne peut y avoir dans les autres qu'une forte compression, ou même un simple attouchement; mais nous réservons ces détails, ainsi que plusieurs autres, pour l'histoire particulière de chaque genre d'oiseau.

En rassemblant sous un seul point de vue les idées & les faits que nous venons d'exposer, nous trouverons que le sens intérieur, le *sensorium* de l'oiseau est principalement rempli d'images produites par le sens de la vue; que ces images sont superficielles, mais très-étendues, & la plupart relatives au mouvement, aux distances, aux espaces; que voyant une province entière aussi aisément que nous voyons notre horizon, il porte dans son cerveau une carte géographique des lieux qu'il a vus; que la facilité qu'il a de les parcourir de nouveau, est l'une des causes déterminantes de ses fréquentes promenades & de ses migrations. Nous reconnoîtrons qu'étant très-susceptible d'être ébranlé par le sens de l'ouïe, les bruits soudains doivent le remuer violemment, lui donner

(m) Voyez sur cela l'Histoire de l'Académie des Sciences, *année 1715, page 11.* — Les Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie I, page 230; partie II, pages 108, 134, 164; partie III, page 71.* — La Collection Académique, partie étrangère, *tome IV, pages 520, 522, 525; & tome V, page 489.*

de la crainte & le faire fuir, tandis qu'on peut le faire approcher par des sons doux, & le leurrer par des appeaux; que les organes de la voix étant très-forts & très-flexibles, l'oiseau ne peut manquer de s'en servir pour exprimer ses sensations, transmettre ses affections & se faire entendre de très-loin; qu'il peut aussi se mieux exprimer que le quadrupède, puisqu'il a plus de signes, c'est-à-dire, plus d'inflexions dans la voix; que pouvant recevoir facilement & conserver long-temps les impressions des sons, l'organe de ce sens se monte comme un instrument qu'il se plaît à faire résonner; mais que ces sons communiqués, & qu'il répète mécaniquement, n'ont aucun rapport avec ses affections intérieures; que le sens du toucher ne lui donnant que des sensations imparfaites, il n'a que des notions peu distinctes de la forme des corps, quoiqu'il en voye très-clairement la surface; que c'est par le sens de la vue & non par celui de l'odorat, qu'il est averti de loin de la présence des choses qui peuvent lui servir de nourriture; qu'il a plus de besoin que d'appétit, plus de voracité que de sensualité ou de délicatesse de goût. Nous verrons que pouvant aisément se soustraire à la main de l'homme, & se mettre même hors de la portée de sa vue, les oiseaux ont dû conserver un naturel sauvage, & trop d'indépendance pour être réduits en vraie domesticité; qu'étant plus libres, plus éloignés que les quadrupèdes, plus indépendans de l'empire de l'homme, ils sont moins troublés dans

le cours de leurs habitudes naturelles; que c'eſt par cette raiſon qu'ils ſe raſſemblent plus volontiers, & que la plupart ont un inſtinct décidé pour la ſociété; qu'étant forcés de s'occuper en commun des ſoins de leur famille, & même de travailler d'avance à la conſtruction de leur nid, ils prennent un fort attachement l'un pour l'autre, qui devient leur affection dominante, & ſe répand enſuite ſur leurs petits; que ce ſentiment doux tempère les paſſions violentes, modère même celle de l'amour, & fait la chaſteté, la pureté de leurs mœurs & la douceur de leur naturel; que quoique plus riches en fonds d'amour qu'aucun des animaux, ils dépenſent à proportion beaucoup moins, ne s'excèdent jamais, & ſavent ſubordonner leurs plaiſirs à leurs devoirs; qu'enfin cette claſſe d'êtres légers que la Nature paroît avoir produits dans ſa gaieté, peut néanmoins être regardée comme un peuple ſérieux, honnête, dont on a eu raiſon de tirer des fables morales, & d'emprunter des exemples utiles.



LES

OISEAUX DE PROIE.

ON pourroit dire, abſolument parlant, que preſque tous les oiſeaux vivent de proie, puiſque preſque tous recherchent & prennent les inſectes, les vers & les autres petits animaux vivans; mais je n'entends ici par oiſeaux de proie, que ceux qui ſe nourriſſent de chair & font la guerre aux autres oiſeaux; & en les comparant aux quadrupèdes carnaſſiers, je trouve qu'il y en a proportionnellement beaucoup moins. La tribu des lions, des tigres, des panthères, onces, léopards, guépards, jaguars, couguars, ocelots, ſervals, margais, chats ſauvages ou domeſtiques; celle des chiens, des chacals, loups, renards, iſatis; celle des hyænes, civettes, zibets, genettes & foſſanes; les tribus plus nombreuſes encore des fouines, martes, putois, mouffettes, furets, vanſirs, hermines, belettes, zibelines, mangouſtes, ſurikates, gloutons, pékans, viſons, ſouſliques; & des ſarigues, marmoſes, cayopollins, tarſiers, phalangers; celle des rouſſettes, rougettes, chauve-ſouris, à laquelle on peut encore ajouter toute la famille des rats, qui trop foibles pour attaquer les autres ſe dévorent eux-mêmes: tout cela forme un nombre bien plus conſidérable que celui des aigles, des vautours, éperviers, faucons, gerfauts, milans, buſes, creſſerelles, émerillons, ducs, hiboux, chouettes,

pie-grièches & corbeaux, qui ſont les ſeuls oiſeaux dont l'appétit pour la chair ſoit bien décidé; & encore y en a-t-il pluſieurs, tels que les milans, les buſes & les corbeaux, qui ſe nourriſſent plus volontiers de cadavres que d'animaux vivans; en ſorte qu'il n'y a pas une quinzième partie du nombre total des oiſeaux qui ſoient carnaſſiers, tandis que dans les quadrupèdes il y en a plus du tiers.

Les oiſeaux de proie étant moins puiſſans, moins forts & beaucoup moins nombreux que les quadrupèdes carnaſſiers, font auſſi beaucoup moins de dégât ſur la terre; mais en revanche, comme ſi la tyrannie ne perdoit jamais ſes droits, il exiſte une grande tribu d'oiſeaux qui font une prodigieuſe déprédation ſur les eaux. Il n'y a guère parmi les quadrupèdes que les caſtors, les loutres, les phoques & les morſes qui vivent de poiſſon; au lieu qu'on peut compter un très-grand nombre d'oiſeaux qui n'ont pas d'autre ſubſiſtance. Nous ſéparerons ici ces tyrans de l'eau des tyrans de l'air, & ne parlerons pas dans cet article de ces oiſeaux qui ne ſont que pêcheurs & piſcivores; ils ſont pour la plupart d'une forme très-différente, & d'une nature aſſez éloignée des oiſeaux carnaſſiers; ceux-ci ſaiſiſſent leur proie avec les ſerres, ils ont tous le bec court & crochu, les doigts bien ſéparés & dénués de membranes, les jambes fortes & ordinairement recouvertes par les plumes des cuiſſes, les ongles grands & crochus, tandis que les autres prennent le poiſſon avec le bec

qu'ils ont droit & pointu, & qu'ils ont auſſi les doigts réunis par des membranes, les ongles foibles & les jambes tournées en arrière.

En ne comptant pour oiſeaux de proie que ceux que nous venons d'indiquer, & ſéparant encore pour un inſtant les oiſeaux de nuit des oiſeaux de jour, nous les préſenterons dans l'ordre qui nous a paru le plus naturel; nous commencerons par les aigles, les vautours, les milans, les buſes; nous continuerons par les éperviers, les gerfauts, les faucons; & nous finirons par les émerillons & les pie-grièches: pluſieurs de ces articles contiennent un aſſez grand nombre d'eſpèces & de races conſtantes, produites par l'influence du climat; & nous joindrons à chacun les oiſeaux étrangers qui ont rapport à ceux de notre climat. Par cette méthode, nous donnerons non-ſeulement tous les oiſeaux du pays, mais encore tous les oiſeaux étrangers dont parlent les Auteurs, & toutes les eſpèces nouvelles que nos correſpondances nous ont procurées, & qui ne laiſſent pas d'être en aſſez grand nombre.

Tous les oiſeaux de proie ſont remarquables par une ſingularité dont il eſt difficile de donner la raiſon; c'eſt que les mâles ſont d'environ un tiers moins grands & moins forts que les femelles, tandis que dans les quadrupèdes & dans les autres oiſeaux, ce ſont, comme l'on ſait, les mâles qui ont le plus de grandeur & de force: à la vérité, dans les

insectes & même dans les poissons, les femelles sont un peu plus grosses que les mâles, & l'on en voit clairement la raison; c'est la prodigieuse quantité d'œufs qu'elles contiennent qui renfle leur corps; ce sont les organes destinés à cette immense production qui en augmentent le volume apparent; mais cela ne peut en aucune façon s'appliquer aux oiseaux, d'autant qu'il paroît par le fait que c'est tout le contraire; car, dans ceux qui produisent des œufs en grand nombre, les femelles ne sont pas plus grandes que les mâles; les poules, les canes, les dindes, les poules-faisanes, les perdrix, les cailles femelles, qui produisent dix-huit ou vingt œufs, sont plus petites que leur mâle; tandis que les femelles des aigles, des vautours, des éperviers, des milans & des buses, qui n'en produisent que trois ou quatre, sont d'un tiers plus grosses que les mâles; c'est par cette raison qu'on appelle *tiercelet* le mâle de toutes les espèces d'oiseaux de proie: ce mot est un nom générique & non pas spécifique, comme quelques Auteurs l'ont écrit; & ce nom générique indique seulement que le mâle ou tiercelet est d'un tiers environ plus petit que la femelle.

Ces oiseaux ont tous pour habitude naturelle & commune le goût de la chasse & l'appétit de la proie, le vol très-élevé, l'aile & la jambe fortes, la vue très-perçante, la tête grosse, la langue charnue, l'estomac simple & membraneux, les intestins moins amples & plus courts que les autres oiseaux; ils habitent de

préférence

préférence les lieux solitaires, les montagnes désertes, & font communément leur nid dans les trous des rochers ou sur les plus hauts arbres; l'on en trouve plusieurs espèces dans les deux continens, quelques-uns même ne paroissent pas avoir de climat fixe & bien déterminé; enfin ils ont encore pour caractères généraux & communs le bec crochu, les quatre doigts à chaque pied, tous quatre bien séparés; mais on distinguera toujours un aigle d'un vautour par un caractère évident; l'aigle a la tête couverte de plumes, au lieu que le vautour l'a nue & garnie d'un simple duvet, & on les distinguera tous deux des éperviers, buses, milans & faucons par un autre caractère qui n'est pas difficile à saisir, c'est que le bec de ces derniers oiseaux commence à se courber dès son insertion, tandis que le bec des aigles & des vautours commence par une partie droite, & ne prend de la courbure qu'à quelque distance de son origine.

Les oiseaux de proie ne sont pas aussi féconds que les autres oiseaux; la plupart ne pondent qu'un petit nombre d'œufs, mais je trouve que M. Linnæus a eu tort d'affirmer qu'en général tous ces oiseaux produisoient environ quatre œufs *(a)*. Il y en a qui, comme le grand aigle & l'orfraie, ne donnent que deux œufs, & d'autres, comme la cresserelle & l'émerillon, qui en font jusqu'à sept; il en est, à cet égard, des oiseaux comme des quadrupèdes, le nombre de la multipli-

(a) Linn. Syst. nat. édit. X, *tome I, page 81.*

cation par la génération est en raison inverse de leur grandeur; les grands oiseaux produisent moins que les petits, & en raison de ce qu'ils sont plus petits, ils produisent davantage. Cette loi me paroît généralement établie dans tous les ordres de la Nature vivante; cependant on pourroit m'opposer ici les exemples des pigeons qui, quoique petits, c'est-à-dire, d'une grandeur médiocre, ne produisent que deux œufs, & des plus petits oiseaux qui n'en produisent ordinairement que cinq; mais il faut considérer le produit absolu d'une année, & ne pas oublier que le pigeon, qui ne pond que deux & quelquefois trois œufs pour une seule couvée, fait souvent deux, trois & quatre pontes du printemps à l'automne; & que dans les petits oiseaux, il y en a aussi plusieurs qui pondent plusieurs fois pendant le temps de ces mêmes saisons; de manière qu'à tout prendre & tout considérer, il est toujours vrai de dire que toutes choses égales d'ailleurs, le nombre, dans le produit de la génération, est proportionnel à la petitesse de l'animal dans les oiseaux comme dans les quadrupèdes.

Tous les oiseaux de proie ont plus de dureté dans le naturel & plus de férocité que les autres oiseaux; non-seulement ils sont les plus difficiles de tous à priver, mais ils ont encore presque tous, plus ou moins, l'habitude dénaturée de chasser leurs petits hors du nid bien plus tôt que les autres, & dans le temps qu'ils leur devroient encore des soins & des secours

pour leur ſubſiſtance. Cette cruauté, comme toutes les autres duretés naturelles, n'eſt produite que par un ſentiment encore plus dur, qui eſt le beſoin pour ſoi-même & la néceſſité. Tous les animaux qui, par la conformation de leur eſtomac & de leurs inteſtins, ſont forcés de ſe nourrir de chair & de vivre de proie, quand même ils ſeroient nés doux, deviennent bientôt offenſifs & méchans par le ſeul uſage de leurs armes, & prennent enſuite de la férocité dans l'habitude des combats; comme ce n'eſt qu'en détruiſant les autres qu'ils peuvent ſatisfaire à leurs beſoins, & qu'ils ne peuvent les détruire qu'en leur faiſant continuellement la guerre, ils portent une ame de colère qui influe ſur toutes leurs actions, détruit tous les ſentimens doux, & affoiblit même la tendreſſe maternelle; trop preſſé de ſon propre beſoin, l'oiſeau de proie n'entend qu'impatiemment & ſans pitié les cris de ſes petits, d'autant plus affamés qu'ils deviennent plus grands; ſi la chaſſe ſe trouve difficile, & que la proie vienne à manquer, il les expulſe, les frappe, & quelquefois les tue dans un accès de fureur cauſée par la misère.

Un autre effet de cette dureté naturelle & acquiſe eſt l'inſociabilité; les oiſeaux de proie, ainſi que les quadrupèdes carnaſſiers, ne ſe réuniſſent jamais les uns avec les autres, ils mènent, comme les voleurs, une vie errante & ſolitaire; le beſoin de l'amour, apparemment le plus puiſſant de tous après celui de la néceſſité de ſubſiſter, réunit le mâle & la femelle; &

comme tous deux ſont en état de ſe pourvoir, & qu'ils peuvent même s'aider à la guerre qu'ils font aux autres animaux, ils ne ſe quittent guère, & ne ſe ſéparent pas, même après la ſaiſon des amours. On trouve preſque toujours une paire de ces oiſeaux dans le même lieu; mais preſque jamais on ne les voit s'attrouper ni même ſe réunir en famille, & ceux qui, comme les aigles, ſont les plus grands, & ont par cette raiſon beſoin de plus de ſubſiſtance, ne ſouffrent pas même que leurs petits devenus leurs rivaux, viennent occuper les lieux voiſins de ceux qu'ils habitent, tandis que tous les oiſeaux & tous les quadrupèdes, qui n'ont beſoin pour ſe nourrir que des fruits de la terre, vivent en famille, cherchent la ſociété de leurs ſemblables, & ſe mettent en bandes & en troupes nombreuſes, & n'ont d'autre querelle, d'autre cauſe de guerre, que celles de l'amour ou de l'attachement pour leurs petits; car, dans preſque tous les animaux même les plus doux, les mâles deviennent furieux dans le rut, & les femelles prennent de la férocité pour la défenſe de leurs petits.

Avant d'entrer dans les détails hiſtoriques, qui ont rapport à chaque eſpèce d'oiſeaux de proie; nous ne pouvons nous diſpenſer de faire quelques remarques ſur les méthodes qu'on a employées pour reconnoître ces eſpèces, & les diſtinguer les unes des autres : les couleurs, leur diſtribution, leurs nuances, les taches, les bandes, les raies, les lignes, ſervent de fondement dans

ces méthodes à la distinction des espèces; & un Méthodiste ne croit avoir fait une bonne description que quand il a, d'après un plan donné & toujours uniforme, fait l'énumération de toutes les couleurs du plumage & de toutes les taches, bandes ou autres variétés qui s'y trouvent; lorsque ces variétés sont grandes ou seulement assez sensibles pour être aisément remarquées, il en conclut sans hésiter que ce sont des indices certains de la différence des espèces; & en conséquence, on constitue autant d'espèces d'oiseaux qu'on remarque de différence dans les couleurs: cependant rien n'est plus fautif & plus incertain; nous pourrions faire d'avance une longue énumération des doubles & triples emplois d'espèces faites par nos Nomenclateurs, d'après cette méthode de la différence des couleurs. Mais il nous suffira de faire sentir ici les raisons sur lesquelles nous fondons cette critique, & de remonter en même temps à la source qui produit ces erreurs.

Tous les oiseaux en général muent dans la première année de leur âge, & les couleurs de leur plumage sont presque toujours, après cette première mue, très-différentes de ce qu'elles étoient auparavant; ce changement de couleur après le premier âge est assez général dans la Nature, & s'étend jusqu'aux quadrupèdes qui portent alors ce qu'on appelle la *livrée*, & qui perdent cette livrée, c'est-à-dire les premières couleurs de leur pelage à la première mue. Dans les oiseaux de proie, l'effet de cette première mue change si fort les

couleurs, leur diſtribution, leur poſition, qu'il n'eſt pas étonnant que les Nomenclateurs, qui preſque tous ont négligé l'hiſtoire des oiſeaux, aient donné comme des eſpèces diverſes le même oiſeau, dans ces deux états différens dont l'un a précédé & l'autre ſuivi la mue: après ce premier changement, il s'en fait un ſecond aſſez conſidérable à la ſeconde, & ſouvent encore un à la troiſième mue; en ſorte que par cette ſeule première cauſe, l'oiſeau de ſix mois, celui de dix-huit mois & celui de deux ans & demi, quoique le même, paroît être trois oiſeaux différens, ſur-tout à ceux qui n'ont pas étudié leur hiſtoire, & qui n'ont d'autre guide, d'autre moyen de les connoître que les méthodes fondées ſur les couleurs.

Cependant ces couleurs changent ſouvent du tout au tout, non-ſeulement par la cauſe générale de la mue, mais encore par un grand nombre d'autres cauſes particulières; la différence des ſexes eſt ſouvent accompagnée d'une grande différence dans la couleur; il y a d'ailleurs des eſpèces qui dans le même climat, varient indépendamment même de l'âge & du ſexe; il y en a, & en beaucoup plus grand nombre, dont les couleurs changent abſolument par l'influence des différens climats. Rien n'eſt donc plus incertain que la connoiſſance des oiſeaux, & ſur-tout de ceux de proie dont il eſt ici queſtion, par les couleurs & leur diſtribution; rien de plus fautif que la diſtinction de leurs eſpèces fondée ſur des caractères auſſi inconſtans qu'accidentels.



LES AIGLES.

IL y a plusieurs oiseaux auxquels on donne le nom d'*aigles;* nos Nomenclateurs en comptent onze espèces en Europe, indépendamment de quatre autres espèces, dont deux sont du Bresil, une d'Afrique & la dernière des grandes Indes. Ces onze espèces sont, 1.° l'aigle commun, 2.° l'aigle à tête blanche, 3.° l'aigle blanc, 4.° l'aigle tacheté, 5.° l'aigle à queue blanche, 6.° le petit aigle à queue blanche, 7.° l'aigle doré, 8.° l'aigle noir, 9.° le grand aigle de mer, 10.° l'aigle de mer, 11.° le jean-le-blanc; mais, comme nous l'avons déjà dit, nos Nomenclateurs modernes paroissent s'être beaucoup moins souciés de restreindre & réduire au juste le nombre des espèces, ce qui néanmoins est le vrai but du travail d'un Naturaliste, que de les multiplier, chose bien moins difficile, & par laquelle on brille à peu de frais aux yeux des ignorans: car la réduction des espèces suppose beaucoup de connoissances, de réflexions & de comparaisons; au lieu qu'il n'y a rien de si aisé que d'en augmenter la quantité; il suffit pour cela de parcourir les livres & les cabinets d'Histoire Naturelle, & d'admettre, comme caractères specifiques, toutes les différences, soit dans la grandeur, dans la forme ou la couleur, & de chacune de ces différences, quelque légère qu'elle soit, faire une espèce nouvelle & séparée de toutes les autres; mais

malheureusement, en augmentant ainsi très-gratuitement le nombre nominal des espèces, on n'a fait qu'augmenter en même temps les difficultés de l'Histoire Naturelle, dont l'obscurité ne vient que de ces nuages répandus par une nomenclature arbitraire, souvent fausse, toujours particulière, & qui ne saisit jamais l'ensemble des caractères; tandis que c'est de la réunion de tous ces caractères, & sur-tout de la différence ou de la ressemblance de la forme, de la grandeur, de la couleur, & aussi de celles du naturel & des mœurs, qu'on doit conclure la diversité ou l'unité des espèces.

Mettant donc d'abord à part les quatre espèces d'aigles étrangers dont nous nous réservons de parler dans la suite, & rejetant de la liste l'oiseau qu'on appelle *jean-le-blanc,* qui est si différent des aigles, qu'on ne lui en a jamais donné le nom, il me paroît qu'on doit réduire à six les onze espèces d'aigles d'Europe mentionnées ci-dessus, & que dans ces six espèces il n'y en a que trois qui doivent conserver le nom d'aigles, les trois autres étant des oiseaux assez différens des aigles pour exiger un autre nom. Ces trois espèces d'aigles sont, 1.° l'aigle doré, que j'appellerai le grand *aigle*; 2.° l'aigle commun ou moyen; 3.° l'aigle tacheté que j'appellerai le *petit aigle;* les trois autres sont l'aigle à queue blanche que j'appellerai *pygargue,* de son nom ancien, pour le distinguer des aigles des trois premières espèces dont il commence à s'éloigner par quelques caractères; l'aigle de mer

que

que j'appellerai *balbuzard,* de ſon nom anglois, parce que ce n'eſt point un véritable aigle; & enfin le grand aigle de mer qui s'éloigne encore plus de l'eſpèce, & que par cette raiſon j'appellerai *orfraie,* de ſon vieux nom françois.

Le grand & le petit aigle, ſont chacun d'une eſpèce iſolée, mais l'aigle commun & le pygargue, ſont ſujets à varier. L'eſpèce de l'aigle commun eſt compoſée de deux variétés; ſavoir, l'aigle brun & l'aigle noir, & l'eſpèce du pygargue en contient trois; ſavoir, le grand aigle à queue blanche, le petit aigle à queue blanche & l'aigle à tête blanche: je n'ajouterai pas à ces eſpèces celle de l'aigle blanc, car je ne penſe pas que ce ſoit une eſpèce particulière, ni même une race conſtante & qui appartienne à une eſpèce déterminée; ce n'eſt à mon avis qu'une variété accidentelle produite par le froid du climat, & plus ſouvent encore par la vieilleſſe de l'animal: on verra dans l'hiſtoire particulière des oiſeaux, que pluſieurs d'entr'eux, & les aigles ſur-tout, blanchiſſent par la vieilleſſe & même par les maladies, ou par la trop longue diète.

On verra de même, que l'aigle noir n'eſt qu'une variété dans l'eſpèce de l'aigle brun ou aigle commun: que l'aigle à tête blanche & le petit aigle à queue blanche, ne ſont auſſi que des variétés dans l'eſpèce du pygargue ou grand aigle à queue blanche; & que l'aigle blanc n'eſt qu'une variété accidentelle ou individuelle qui peut appartenir à toutes les eſpèces:

ainſi des onze prétendues eſpèces d'aigles, il ne nous en reſte plus que trois, qui ſont le grand aigle, l'aigle moyen & le petit aigle; les quatre autres; ſavoir le pygargue, le balbuzard, l'orfraie & le jean-le-blanc, étant des oiſeaux aſſez différens des aigles pour être conſidérés chacun ſéparément, & porter par conſéquent un nom particulier. Je me ſuis déterminé à cette réduction d'eſpèces, avec d'autant plus de fondement & de raiſon, qu'il étoit connu dès le temps des Anciens, que les aigles de races différentes ſe mêlent volontiers & produiſent enſemble, & que d'ailleurs cette diviſion ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Ariſtote, qui me paroît avoir mieux connu qu'aucun de nos Nomenclateurs, les vrais caractères & les différences réelles qui ſéparent les eſpèces: il dit qu'il y en a ſix dans le genre des aigles; mais dans ces ſix eſpèces, il comprend un oiſeau qu'il avoue lui-même être du genre des vautours *(a)*, & qu'il faut par conſéquent en ſéparer, puiſque c'eſt en effet celui que l'on connoît ſous le nom de *vautour des Alpes:* ainſi reſte à cinq

(a) Quartum genus (aquilæ) *percnopterus ab alarum notis apellatum; capite albicante; corpore majore quam cateræ adhuc dicta (*PYGARGOS MORPHNOS ET MELÆNAETOS*) hæc eſt: ſed brevioribus alis; caudâ longiore.* VULTURIS *ſpeciem hæc refert, ſubaquila & montana ciconia cognominatur: incolit lucos degener, nec vitiis caterarum caret, & bonorum quæ illæ obtinent expers eſt; quippe quæ a corvo, cæteriſque id genus alitibus verberetur, fugetur, capiatur: gravis eſt enim, victu iners, exanimata fert corpora; famelica ſemper eſt, & querula clamitat & clangit.* Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

eſpèces qui correſpondent d'abord aux trois eſpèces d'aigles que je viens d'établir; & enſuite à la quatrième & à la cinquième, qui ſont le pygargue & l'aigle de mer ou balbuzard. J'ai cru, malgré l'autorité de ce grand Philoſophe, devoir ſéparer des aigles proprement dits, ces deux derniers oiſeaux, & c'eſt en cela ſeul que ma réduction diffère de la ſienne; car, du reſte je me trouve entièrement d'accord avec ſes idées, & je penſe comme lui, que l'orfraie, *oſſifraga* ou grand aigle de mer, ne doit pas être compté parmi les aigles, non plus que l'oiſeau appelé *jean-le-blanc*, duquel il ne fait pas mention, & qui eſt ſi différent des aigles qu'on ne lui en a jamais donné le nom. Tout ceci ſera développé avec avantage & plus de clarté pour le Lecteur dans les articles ſuivans, où l'on va voir en détail les différences de chacune des eſpèces que nous venons d'indiquer.



LE
GRAND AIGLE (a).

Voyez les Planches enluminées, n.° 410.

LA première espèce est le grand Aigle *(planche 1)* que Belon, après Athénée, a nommé l'*aigle royal* ou le *roi des oiseaux;* c'est en effet l'aigle d'espèce franche & de race noble, appelé par cette raison Ἀετὸς γνήσιος par Aristote *(b)*, & connu de nos Nomenclateurs sous

(a) En Grec, Ἀετὸς γνήσιος; Aristot. Χρυσάετος, Oppian. En Arabe, *Zummach,* selon plusieurs Auteurs; *Nésir,* selon Léon-l'Africain. Guillaume Tardif, dans son petit Traité de la Fauconnerie, dit qu'on appelle cet aigle *Meapan*, en langue syriaque; *Philadelphe*, en langue grecque; & *Milion* en langue latine; mais cette dernière denomination est françoise, & n'a jamais été appliquée à l'aigle: c'est le milan, que par corruption quelques-uns de nos vieux Écrivains ont appelé *Milion.* Gesner & Aldrovande disent que les Hébreux appellent l'aigle, *Neser;* les Chaldéens, *Nisra;* les Arabes, *Neser, Achal gagila, Zummach, Aukeb, Haukeb;* les Syriens, *Napan* (ce qui ne s'éloigne pas du *Meapan* de Guillaume Tardif); les Persans, *An si muger;* en Latin, *Aquila fulva;* en Espagnol, *Aquila coronada;* en Allemand, *Adeler quasi Adel, Aar;* en Polonois, *Orzelprzedni;* en Anglois, *Golden Eagle;* en François, le *grand Aigle*, l'*Aigle royal*, l'*Aigle noble*, l'*Aigle doré*, l'*Aigle roux*, l'*Aigle fauve.*

(b) Sextum genus (aquilæ) *gnesium, id est verum, germanumque appellant. Unum hoc, ex omni avium genere, esse veri incorruptique ortûs creditur. Cætera enim genera & aquilarum & accipitrum, & minutarum etiam avium promiscua adulterinaque invicem procreant. Maxima aquilarum*

le nom d'*aigle doré (c)*; c'eſt le plus grand de tous les aigles, la femelle a juſqu'à trois pieds & demi de longueur depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des pieds, & plus de huit pieds & demi de vol ou d'envergure; elle pèſe ſeize *(d)* & même dix-huit livres *(e)*, le mâle eſt plus petit & ne pèſe guère que douze livres. Tous deux ont le bec très-fort & aſſez ſemblable à de la corne bleuâtre; les ongles noirs & pointus dont le plus grand,

omnium hæc eſt, major etiam quam oſſifraga. Sed cæteras aquilas vel ſeſqui-altera portione excedit. Colore eſt rufa, conſpectu rara. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

(c) Voyez la *planche A* de la Zoologie Britannique. L'aigle doré. Briſſon, *tome I, page 431.*

(d) Klein, *ordo. avium*, pag. 40.

(e) Nota. Voici ce que m'a écrit un de mes amis (M. Hébert, Receveur général à Dijon), qui a fait de très-bonnes obſervations ſur les oiſeaux, qu'il m'a communiquées, & que j'aurai quelquefois occaſion de citer avec reconnoiſſance. J'ai vu, dit-il, dans le pays de Bugey de deux eſpèces d'aigles: le premier fut pris au château de Dorlau, dans un filet à l'appât d'un pigeon vivant; il peſoit dix-huit livres, il étoit de couleur fauve (c'eſt le grand aigle, le même qui eſt repréſenté dans la Zoologie Britannique, *planche A*); il étoit très-fort & très-méchant, & bleſſa cruellement au ſein une femme qui avoit ſoin de la faiſanderie: l'autre étoit preſque noir. J'ai encore vu l'une & l'autre eſpèce de ces aigles à Geneve, où on les nourriſſoit dans des cages ſéparées; ils ont tous deux les jambes couvertes de plumes juſqu'à la naiſſance des doigts, & les plumes de leurs cuiſſes ſont ſi longues & ſi touffues qu'on croiroit, en voyant ces oiſeaux d'un peu loin, qu'ils ſont poſés ſur quelque petite éminence. On croit qu'ils ſont de paſſage en Bugey; car, on ne les y voit guère qu'au printemps & en automne.

qui est celui de derrière, a quelquefois jusqu'à cinq pouces de longueur; les yeux sont grands, mais paroissent enfoncés dans une cavité profonde que la partie supérieure de l'orbite couvre comme un toit avancé; l'iris de l'œil est d'un beau jaune clair, & brille d'un feu très-vif; l'humeur vitrée est de couleur de topaze; le crystallin qui est sec & solide, a le brillant & l'éclat du diamant; l'œsophage se dilate en une large poche qui peut contenir une pinte de liqueur; l'estomac qui est au-dessous n'est pas, à beaucoup près, aussi grand que cette première poche, mais il est à peu-près également souple & membraneux. Cet oiseau est gras, surtout en hiver, sa graisse est blanche, & sa chair, quoique dure & fibreuse, ne sent pas le sauvage comme celle des autres oiseaux de proie *(f)*.

On trouve cette espèce en Grèce *(g)*, en France dans les montagnes du Bugey, en Allemagne dans les montagnes de Silésie *(h)*, dans les forêts de Dantzic *(i)* & dans les monts Carpatiens *(k)*, dans les Pyrénées *(l)* & dans les montagnes d'Irlande *(m)*. On le trouve aussi dans l'Asie mineure & en Perse, car les anciens Perses

(f) Schwenckfeld, *Avi. sil.* pag. 216.

(g) Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

(h) Schwenckfeld, *Avi. sil.* pag. 214.

(i) Klein, *Ordo. avium*, pag. 40.

(k) Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 360 & 361.

(l) Barrère, *Ornithol.* Class. III, gen. IV, sp. 1.

(m) *Britisch Zoology*, pag. 61.

avoient, avant les Romains, pris l'aigle pour leur enſeigne de guerre; & c'étoit ce grand aigle, cet aigle doré, *aquila fulva* qui étoit dédié à Jupiter *(n)*. On voit auſſi par le témoignage des Voyageurs qu'on le trouve en Arabie *(o)*, en Mauritanie & dans pluſieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Aſie juſques en Tartarie, mais point en Sibérie ni dans le reſte du nord de l'Aſie. Il en eſt à peu-près de même en Europe, car cette eſpèce, qui eſt par-tout aſſez rare, l'eſt moins dans nos contrées méridionales que dans les provinces tempérées, & on ne la trouve plus dans celles de notre nord au-delà du 55.me degré de latitude: auſſi ne l'a-t-on pas retrouvé dans l'Amérique ſeptentrionale, quoiqu'on y trouve l'aigle commun. Le grand aigle paroît donc être demeuré dans les pays tempérés & chauds de l'ancien continent comme tous les autres animaux auxquels le grand froid eſt contraire, & qui par cette raiſon n'ont pu paſſer dans le nouveau.

L'aigle a pluſieurs convenances phyſiques & morales avec le lion; la force, & par conſéquent l'empire ſur les autres oiſeaux comme le lion ſur les quadrupèdes;

(n) Fulvam aquilam Jovis nuntiam. Cicero. *de Legibus*, lib. II. — *Grata Jovis fulvæ roſtra videbis avis.* Ovid. lib. V. — *Fulvuſque tonantis armiger.* Claudian.

(o) Majores (aquilæ) *Arabico nomine Neſir vocantur. Aquilas docent Afri vulpibus & lupis inſidiari quibuſcum prælium ineunt: verum electæ aquilæ unguibus dorſum & caput roſtro comprehendunt ut dentibus morderi nequeant. Cæterum ſi animal dorſum volvat aquila non deſiſtit donec vel interimat vel oculos illi effodiat.* Léon Afr. *part. II, pag. 767.*

la magnanimité, ils dédaignent également les petits animaux & méprisent leurs insultes; ce n'est qu'après avoir été long-temps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie, que l'aigle se détermine à les punir de mort; d'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même; la tempérance, il ne mange presque jamais son gibier en entier, & il laisse comme le lion les débris & les restes aux autres animaux. Quelqu'affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée & l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de lions dans la même partie de forêt; ils se tiennent assez loin les uns des autres pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance; ils ne comptent la valeur & l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'aigle a de plus les yeux étincelans & à peu-près de la même couleur *(p)* que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également effrayant *(q)*. Nés tous deux pour le combat & la proie,

(p) Oculi charopi. Charopus color qui dilutam habet viriditatem igneo quodam splendore intermicantem; qualem in leonum oculis conspicimus. Calepin. *Diction.*

(q) Nota. Nous avons comparé l'aigle au lion, & le vautour au tigre,

proie, ils sont également ennemis de toute société, également féroces, également fiers & difficiles à réduire; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. Ce n'est qu'avec beaucoup de patience & d'art qu'on peut dresser à la chasse un jeune aigle de cette espèce; il devient même dangereux pour son maître dès qu'il a pris de la force & de l'âge. Nous voyons par le témoignage des Auteurs, qu'anciennement on s'en servoit en Orient pour la chasse du vol, mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries; il est trop lourd pour pouvoir, sans grande fatigue, le porter sur le poing; jamais assez privé, assez doux, assez sûr pour ne pas faire craindre ses caprices ou ses momens de colère à son maître; il a le bec & les ongles crochus & formidables; sa figure répond à son naturel: indépendamment de ses armes, il a le corps robuste & compacte, les jambes & les ailes très-fortes, les os fermes, la chair dure, les plumes rudes *(r)*, l'attitude fière & droite, les mouvemens brusques & le vol très-rapide. C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut, & c'est par cette raison que les Anciens

tigre; or, l'on sait que le lion a la tête & le cou couverts d'une belle crinière, & que le tigre les a, pour ainsi dire, nus en comparaison du lion; il en est de même du vautour, il a la tête & le cou dénués de plumes, tandis que l'aigle les a bien garnis & couverts de plumes.

(r) On prétend que les plumes de l'aigle sont si rudes, que quand on les mêle avec des plumes d'autres oiseaux, elles les usent par le frottement.

ont appelé l'aigle, l'*oiseau céleste*, & qu'ils le regardoient dans les augures comme le messager de Jupiter. Il voit par excellence, mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour; il ne chasse donc qu'à vue; & lorsqu'il a saisi sa proie il rabat son vol comme pour en éprouver le poids, & la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, sur-tout lorsqu'il est chargé; il emporte aisément les oies, les grues; il enlève aussi les lièvres & même les petits agneaux, les chevreaux; & lorsqu'il attaque les faons & les veaux, c'est pour se rassasier sur le lieu de leur sang & de leur chair, & en emporter ensuite les lambeaux dans son *aire;* c'est ainsi qu'on appelle son nid, qui est en effet tout plat & non pas creux comme celui de la plupart des autres oiseaux; il le place ordinairement entre deux rochers dans un lieu sec & inaccessible. On assure que le même nid sert à l'aigle pendant toute sa vie; c'est réellement un ouvrage assez considérable pour n'être fait qu'une fois, & assez solide pour durer long-temps; il est construit à peu-près comme un plancher avec des petites perches ou bâtons de cinq ou six pieds de longueur, appuyés par les deux bouts & traversés par des branches souples recouvertes de plusieurs lits de joncs & de bruyères; ce plancher ou ce nid est large de plusieurs pieds & assez ferme, non-seulement pour soutenir l'aigle, sa femelle & ses petits, mais pour supporter encore le

poids d'une grande quantité de vivres; il n'eſt point couvert par le haut & n'eſt abrité que par l'avancement des parties ſupérieures du rocher. La femelle dépoſe ſes œufs dans le milieu de cette aire, elle n'en pond que deux ou trois qu'elle couve, dit-on, pendant trente jours; mais dans ces œufs il s'en trouve ſouvent d'inféconds, & il eſt rare de trouver trois aiglons dans un nid *(ſ)*, ordinairement il n'y en a qu'un ou deux. On prétend même que dès qu'ils deviennent un peu grands, la mère tue le plus foible ou le plus vorace de ſes petits; la diſette ſeule peut produire ce ſentiment dénaturé, les père & mère n'ayant pas aſſez pour eux-mêmes cherchent à réduire leur famille, & dès que les petits commencent à être aſſez forts pour voler & ſe pourvoir d'eux-mêmes, ils les chaſſent au loin ſans leur permettre de jamais revenir.

Les aiglons n'ont pas les couleurs du plumage auſſi

(ſ) Un ami m'a aſſuré avoir trouvé en Auvergne un nid d'aigle, ſuſpendu entre deux rochers, où il y avoit trois aiglons déjà forts. *Ornith. de Salerne, page 4. Nota.* M. Salerne ne rapporte ce fait que pour appuyer l'opinion qu'il a adoptée de M. Linnæus, que cet aigle produit quatre œufs; mais je ne trouve pas que M. Linnæus ait affirmé ce fait particulièrement, & ce n'eſt qu'en général qu'il a dit que les oiſeaux de proie produiſoient environ quatre œufs. *Accipitres, nidus in altis, ova circiter quatuor.* Linn. Syſt. nat. edit. X, *tome I, page 81*. Il eſt donc très-probable que cet aigle d'Auvergne qui avoit produit trois aiglons, n'étoit pas de l'eſpèce du grand aigle, mais de celle du petit aigle ou du balbuzard, dont la ponte eſt en effet de trois ou quatre œufs.

fortes que quand ils sont adultes ; ils sont d'abord blancs, ensuite d'un jaune pâle, & deviennent enfin d'un fauve assez vif. La vieillesse, ainsi que les trop grandes diettes, les maladies & la trop longue captivité les font blanchir. On assure qu'ils vivent plus d'un siècle, & l'on prétend que c'est moins encore de vieillesse qu'ils meurent, que de l'impossibilité de prendre de la nourriture ; leur bec se recourbant si fort avec l'âge, qu'il leur devient inutile : cependant on a vu sur des aigles gardés dans les ménageries qu'ils aiguisent leur bec, & que l'accroissement n'en étoit pas sensible pendant plusieurs années. On a aussi observé qu'on pouvoit les nourrir avec toute sorte de chair, même avec celle des autres aigles, & que faute de chair ils mangent très-bien du pain, des serpens, des lézards, &c. Lorsqu'ils ne sont point apprivoisés ils mordent cruellement les chats, les chiens, les hommes qui veulent les approcher. Ils jettent de temps en temps un cri aigu, sonore, perçant & lamentable, & d'un son soutenu. L'aigle boit très-rarement & peut-être point du tout lorsqu'il est en liberté, parce que le sang de ses victimes suffit à sa soif. Ses excrémens sont toujours mous & plus humides que ceux des autres oiseaux, même de ceux qui boivent fréquemment.

C'est à cette grande espèce qu'on doit rapporter le passage de Léon-l'Africain que nous avons cité, & tous les autres témoignages des Voyageurs en Afrique & en Asie, qui s'accordent à dire que cet oiseau enlève



LE GRAND AIGLE.

non-ſeulement les agneaux, les chevreaux, les jeunes gazelles, mais qu'il attaque auſſi, lorſqu'il eſt dreſſé, les renards & les loups *(t)*.

(t) L'Empereur (du Thibet) a pluſieurs aigles privées qui ſont ſi âpres & ſi ardentes qu'elles arrêtent & prennent les lièvres, chevreuils, daims & renards; même il y en a d'aucunes de ſi grande hardieſſe & témérité qu'elles oſent bien aſſaillir & ſe ruer impetueuſement ſur le loup, auquel elles font tant de vexation & moleſtation qu'il peut être pris plus facilement. Marc Paul. *liv. II, page 56.*



L'AIGLE COMMUN (a).

Voyez les Planches enluminées, n.° 409.

L'ESPÈCE de l'Aigle commun eſt moins pure, & la race en paroît moins noble que celle du grand aigle; elle eſt composée de deux variétés, l'aigle brun *(b)* & l'aigle noir *(c)*: Ariſtote ne les a pas diſtingués nommément, & il paroît les avoir réunis ſous le nom

(a) En grec, Ἀετὸς, Μελαιναίετος; en Eſpagnol, *Aquila conocida;* en Allemand, *Adler, Arn, Aar;* en Suède, *Orn;* en Anglois, *Eagle.*

(b) Voyez la planche enluminée de M. Edwards, *tome I, planche 1.* — L'aigle. Briſſon, *Ornith.* tom. I, p. 419. — *Aquila fulva ſeu chryſætos caudâ annulo albo cinctâ.* Ray, *Synopſ. avi.* page 6, n.° 2. — *Chryſætos caudâ annulo albo cinctâ.* Willulghby, *Ornithol.* page 28. *Nota.* Ces deux Auteurs Anglois ont donné mal-à-propos l'épithète de *fulva* ou de *chryſætos* à cet aigle qui eſt brun-noirâtre, & non pas jaune ou doré. — Aigle à queue blanche. *Voyage de la baie de Hudſon, tome I, page 54.* — Aigle à la queue blanche. Edwards, *tome I, page 1.* *Nota.* Ces deux Auteurs n'auroient pas dû indiquer cet aigle par le caractère de la *queue blanche,* parce que cela fait confuſion avec le *Pygargue,* qui eſt le véritable aigle à queue blanche, ayant en effet la queue entièrement blanche, au lieu que l'aigle dont il s'agit ici ne l'a blanche qu'en partie. — Aigle. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, tome III, page 89.*

(c) Voyez la planche enluminée de Friſch, *numéro LXIX.* — L'aigle noir. Briſſon, *tome I, page 434.* — Voyez auſſi la deſcription de cet oiſeau dans Schwenckfeld, *page 218.* — Aigle noir. Belon, *Hiſtoire des oiſeaux*, page 92.

de Μελαναίετος, aigle noir ou noirâtre *(d)*, & il a eu raiſon de ſéparer cette eſpèce de la précédente, parce qu'elle en diffère: 1.° par la grandeur, l'aigle commun, noir ou brun, étant toujours plus petit que le grand aigle; 2.° par les couleurs qui ſont conſtantes dans le grand aigle, & varient comme l'on voit dans l'aigle commun; 3.° par la voix, le grand aigle pouſſant fréquemment un cri lamentable, au lieu que l'aigle commun, noir ou brun, ne crie que rarement; 4.° enfin par les habitudes naturelles, l'aigle commun nourrit tous ſes petits dans ſon nid, les élève & les conduit enſuite dans leur jeuneſſe; au lieu que le grand aigle les chaſſe hors du nid, & les abandonne à eux-mêmes dès qu'ils ſont en état de voler.

Il me paroît qu'il eſt aiſé de prouver que l'aigle brun & l'aigle noir, que je réunis tous deux ſous une même eſpèce, ne forment pas en effet deux eſpèces différentes; il ſuffit pour cela de les comparer enſemble, même par les caractères donnés par nos Nomenclateurs dans la vue de les ſéparer; ils ſont tous deux à peu près de la même grandeur; ils ſont de la même couleur brune, ſeulement plus ou moins foncée: tous deux ont peu

(d) Tertium genus (aquilæ) *colore nigricans unde nomen accepit, ut pulla & fulvia vocetur. Magnitudine minima* (minor) *ſed viribus omnium præſtantiſſima* (præſtantior) *colit montes ac ſilvas & leporaria cognominatur. Una hæc fœtus ſuos alit atque educit: pernix, concinna, polita, apta intrepida, ſtrenua, liberalis, non invida eſt; modeſta etiam nec petulans, quippe quæ non clangat neque lippiat aut murmuret.* Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

de roux ſur les parties ſupérieures de la tête ou du cou, & du blanc à l'origine des grandes plumes; les jambes & les pieds également couverts & garnis; tous deux ont l'iris des yeux de couleur de noiſette, la peau qui couvre la baſe du bec d'un jaune vif, le bec couleur de corne bleuâtre, les doigts jaunes & les ongles noirs; en ſorte qu'il n'y a de diverſité que dans les teintes & la diſtribution de la couleur des plumes, ce qui ne ſuffit pas à beaucoup près pour conſtituer deux eſpèces diverſes, ſur-tout lorſque le nombre des reſſemblances excède auſſi évidemment celui des différences: c'eſt donc ſans aucun ſcrupule que j'ai réduit ces deux eſpèces à une ſeule, que j'ai appelée l'*aigle commun,* parce qu'en effet c'eſt de tous les aigles le moins rare. Ariſtote, comme je viens de le dire, a fait la même réduction ſans l'indiquer; mais il me paroît que ſon traducteur, Théodore Gaza, l'avoit ſenti, car, il n'a pas traduit le mot Μελανάετος *par aquila nigra,* mais par *aquila nigricans, pulla fulvia,* ce qui comprend les deux variétés de cette eſpèce qui toutes deux ſont noirâtres, mais dont l'une eſt mêlée de plus de jaune que l'autre. Ariſtote, dont j'admire ſouvent l'exactitude, donne les noms & les ſurnoms des choſes qu'il indique. Le ſurnom de cette eſpèce d'oiſeau, dit-il, eſt Αἐτὸς λαγωφόνος: l'*aigle aux lièvres;* & en effet, quoique les autres aigles prennent auſſi des lièvres, celui-ci en prend plus qu'aucun autre; c'eſt ſa chaſſe habituelle, & la proie qu'il recherche de préférence:

préférence : les Latins, avant Pline, ont appelé cet aigle *Valeria, quasi valens viribus (e),* à cause de sa force qui paroît être plus grande que celle des autres aigles relativement à leur grandeur.

L'espèce de l'aigle commun est plus nombreuse, & plus répandue que celle du grand aigle : celui-ci ne se trouve que dans les pays chauds & tempérés de l'ancien continent : l'aigle commun au contraire, préfère les pays froids, & se trouve également dans les deux continens. On le voit en France *(f),* en Savoie, en Suisse *(g),* en Allemagne *(h),* en Pologne *(i)* & en Écosse *(k);* on le retrouve en Amérique à la baie de Hudson *(l).*

(e) Melænaetos a grecis dicta, eademque Valeria. Plin. *Hist. nat.* lib. X, cap. III.

(f) Dans les montagnes de Bugey, du Dauphiné & de l'Auvergne ; *voyez les notes ci-dessus.*

(g) Aquila alpina saxatilis. Gazoph. *Rup. Besler.* tab. XVI.

(h) Aquila nigra melænaetos, aquila pulla, fulva, valeria, leporaria...... Colit silvas & montes. Hieme apud nos (in Silesiâ) maxime apparet. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 218 & 219. — Voyez aussi Klein, *Ordo. avi.* pag. 42.

(i) Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 42.

(k) Sibbald. *Scot. illustr.* part. III, pag. 14.

(l) Il y a en ce pays (c'est-à-dire dans les terres voisines de la baie de Hudson), plusieurs autres oiseaux très-curieux quant à leur forme & force : tel est, entr'autres, l'aigle à queue blanche qui est à peu près de la grosseur d'un coq d'inde ; sa couronne est aplatie, & il a le cou court, l'estomac large, les cuisses fortes, & les ailes

fort longues & larges à proportion du corps ; elles ſont noirâtres ſur le derriere, mais plus claires aux côtés : l'eſtomac eſt marqueté de blanc, les plumes des ailes ſont noires ; la queue étant fermée eſt blanche en haut & en bas, à l'exception des pointes même des plumes qui ſont noires ou brunes : les cuiſſes ſont couvertes de plumes brunes-noirâtres, par leſquelles on voit en certains endroits un duvet blanc : les jambes ſont couvertes juſqu'aux pieds d'un duvet brun un peu rougeâtre ; chaque pied a quatre doigts gros & forts, dont trois vont en avant & un en arrière ; ils ſont couverts d'écailles jaunes, & garnis d'ongles extrêmement forts & pointus qui ſont d'un beau noir luiſant. *Voyage de la baie de Hudſon, par Ellis ; Paris, 1749, in-12, tome I, pages 54 & 55, avec une bonne figure. Nota.* On voit bien clairement, par cette deſcription, que cet oiſeau eſt l'aigle brun commun & non pas le pygargue, & que par conſéquent l'Auteur ne devoit pas l'appeler aigle à queue blanche : au reſte, je trouve que preſque tous les Naturaliſtes Anglois ſont tombés dans cette petite mépriſe, en prenant pour principal caractère de cet aigle la blancheur de la queue. Ray & Willulghby l'ont appelé *aquila fulva chryſætos caudâ annulo albo cinctâ*. Ray, *Synopſ. avi.* page 6. Willulghby, *Ornithol.* page 28 ; & ils ont été ſuivis par les Auteurs de la Zoologie Britannique, qui indiquent cet aigle par ce même caractère *(Ringtail Eagle)*, tandis qu'il n'eſt ni jaune *(fulvus)*, ni doré *(chryſætos)*, & que le caractère de la queue blanche appartient au pygargue bien plus légitimement & plus anciennement, & dès le temps d'Ariſtote.



L E

PETIT AIGLE (a).

LA troisième espèce est l'Aigle tacheté, que j'appelle *petit aigle (b)*, & dont Aristote donne une notion exacte en disant *(c)*, que c'est un oiseau plaintif dont le plumage est tacheté, & qui est plus petit & moins fort que les autres aigles ; & en effet, il n'a pas deux pieds & demi de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & ses ailes sont encore plus courtes à proportion, car, elles n'ont guère que quatre pieds d'envergure : on l'a appelé *aquila planga, aquila clanga*, aigle plaintif, aigle criard; & ces noms ont été bien appliqués, car il pousse

(a) En Grec, Πλάγγος, Κλάγγος, Μόρφνος; en Latin, *Aquila nœvia;* en Allemand, *Stein adler, Gause aar;* en Anglois, *Rough-footed Eagle.*

(b) Voyez les planches enluminées de Frisch, *planche LXXI.* — L'aigle tacheté. Brisson, *tome I, page 426.* — *Morphno Congener.* Aldrovand. *Avi. tome I, page 214.* — *Nota.* Cet Auteur, & après lui Jonston, Willulghby, Ray & Charleton ont donné à cet oiseau la denomination de *Morphno Congener;* & il me paroît que c'est mal-à-propos, puisque ce même oiseau est le vrai Morphnos des Grecs.

(c) Alterum genus (aquilæ) *magnitudine secundum & viribus; planga aut clanga nomine, saltus & convalles & lacus incolere solitum, cognomine anataria & morphna a maculâ pennæ quasi næviam dixeris: cujus Homerus etiam meminit in exitu Priami.* Aristote, *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

continuellement des plaintes ou des cris lamentables; on l'a surnommé *anataria*, parce qu'il attaque les canards de préférence; & *morphna*, parce que son plumage qui est d'un brun obscur est marqueté sur les jambes & sous les ailes de plusieurs taches blanches, & qu'il a aussi sur la gorge une grande zone blanchâtre: c'est de tous les aigles celui qui s'apprivoise le plus aisément *(d)*; il est plus foible, moins fier & moins courageux que les autres; c'est celui que les Arabes ont appelé *zimiech (e)*, pour le distinguer du grand aigle qu'ils appellent *zumach*. La grue est sa plus forte proie; car il ne prend ordinairement que des canards, d'autres moindres oiseaux & des rats *(f)*. L'espèce, quoique peu nombreuse en chaque lieu, est répandue par-tout, tant en Europe *(g)* qu'en

(d) Ultra tres annos mihi familiaris, hæc aquila clanga. Quoties veniam dederam, mensæ in plures horas insidebat mihi a sinistrâ, observans motum manûs dextræ litteras perarantis; permulcens aliquando suo capite mitram meam si titillabam sub mento, tintinnabat clarâ voce: familiaris fuit aliis avibus in horto in specie lavis, non nisi recenti carni bovinæ assuefacta. Klein, *Ordo. avi.* pag. 41 & 42.

(e) Il y a de deux espèces d'aigles; l'une est absolument appelée *zummach*; l'autre est nommée *zemiech*. . . . L'aigle zummach prend le lièvre, le renard, la gazelle; l'aigle zemiech prend la grue & oiseaux plus moindres. *Fauconnerie de Guillaume Tardif*, liv. II, cap. 11.

(f) Mures ut gratum cibum devorare solet; aviculas etiam, anates & columbas venatur. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 220.

(g) On trouve ce petit aigle aux environs de Dantzic: on le trouve aussi, quoique rarement, dans les montagnes de Silesie. *Voyez Schwenckfeld*, page 220.

Asie *(h)*, en Afrique où on la trouve jusqu'au cap de Bonne-espérance *(i)* dans ce continent ; mais il ne paroît pas qu'elle soit en Amérique : car, après avoir comparé les indications des Voyageurs, j'ai présumé que l'oiseau qu'ils appellent l'*aigle de l'Orénoque*, qui a quelque rapport avec celui-ci par la variété de son plumage, est néanmoins un oiseau d'espèce différente : si ce petit aigle qui est beaucoup plus docile, plus aisé à apprivoiser que les deux autres, & qui est aussi moins lourd sur le poing, & moins dangereux pour son maître, se fût trouvé également courageux, on n'auroit pas manqué de s'en servir pour la chasse, mais il est aussi lâche que plaintif & criard. Un épervier bien dressé suffit pour le vaincre & l'abattre *(k)* : d'ailleurs on voit

(h) On le trouve en Grèce, puisqu'Aristote en fait mention : en Perse, comme on le voit par le témoignage de Chardin ; & en Arabie où il porte le nom de *zimiech*, ou *aigle foible*.

(i) On le trouve au cap de Bonne-espérance, car il me paroît que c'est le même aigle que Kolbe appelle *aigle canardière*, qui se jette principalement sur les canards. Kolbe, *partie III, page 139*.

(k) C'est à cette espèce d'aigle lâche qu'il faut rapporter le passage suivant. « Il y a aussi des aigles dans les montagnes voisines de Tauris (en Perse) ; j'en ai vu vendre un cinq sous par des paysans. « Les gens de qualité volent cet oiseau avec l'épervier ; ce vol est « tout-à-fait quelque chose de curieux & de fort admirable : la façon « dont l'épervier abat l'aigle, c'est qu'il vole au-dessus fort haut, « fond sur lui avec beaucoup de vîtesse, lui enfonce les serres dans « les flancs, & de ses ailes lui bat la tête en volant toujours : il arrive « pourtant quelquefois que l'aigle & l'épervier tombent tous deux « ensemble ». *Voyage de Chardin, Londres, 1686, pages 292 & 293.*

par les témoignages de nos Auteurs de fauconnerie, qu'on n'a jamais dressé, du moins en France, que les deux premières espèces d'aigles; savoir le grand aigle ou aigle fauve, & l'aigle brun ou noirâtre, qui est l'aigle commun. Pour les instruire, il faut les prendre jeunes; car un aigle adulte est non-seulement indocile, mais indomptable; il faut les nourrir avec la chair du gibier qu'on veut leur faire chasser. Leur éducation exige des soins encore plus assidus que celle des autres oiseaux de fauconnerie; nous donnerons le précis de cet art à l'article du faucon. Je rapporterai seulement ici quelques particularités que l'on a observées sur les aigles, tant dans leur état de liberté que dans celui de captivité.

La femelle qui dans l'aigle, comme dans toutes les autres espèces d'oiseaux de proie, est plus grande que le mâle, & semble être aussi dans l'état de liberté plus hardie, plus courageuse & plus fine, ne paroît pas conserver ces dernières qualités dans l'état de captivité. On préfère d'élever des mâles pour la chasse; & l'on remarque qu'au printemps lorsque commence la saison des amours, ils cherchent à s'enfuir pour trouver une femelle; en sorte que si l'on veut les exercer à la chasse dans cette saison, on risque de les perdre à moins qu'on ne prenne la précaution d'éteindre leurs desirs en les purgeant assez violemment: on a aussi observé que quand l'aigle en partant du poing vole contre terre, & s'élève ensuite en ligne droite, c'est signe qu'il médite sa fuite; il faut alors le rappeler

promptement en lui jetant ſon paſt; mais s'il vole en tournoyant au-deſſus de ſon *maître*, ſans ſe trop éloigner, c'eſt ſigne d'attachement & qu'il ne fuira point. On a encore remarqué que l'aigle dreſſé à la chaſſe, ſe jette ſouvent ſur les autours & autres moindres oiſeaux de proie, ce qui ne lui arrive pas lorſqu'il ne ſuit que ſon inſtinct; car, alors il ne les attaque pas comme proie, mais ſeulement pour leur en diſputer ou enlever une autre.

Dans l'état de Nature, l'aigle ne chaſſe ſeul que dans le temps où la femelle ne peut quitter ſes œufs ou ſes petits; comme c'eſt la ſaiſon où le gibier commence à devenir abondant par le retour des oiſeaux, il pourvoit aiſément à ſa propre ſubſiſtance & à celle de ſa femelle; mais dans tous les autres temps de l'année le mâle & la femelle paroiſſent s'entendre pour la chaſſe; on les voit preſque toujours enſemble ou du moins à peu de diſtance l'un de l'autre. Les habitans des montagnes, qui ſont à portée de les obſerver, prétendent que l'un des deux bat les buiſſons, tandis que l'autre ſe tient ſur quelqu'arbre ou ſur quelque rocher pour ſaiſir le gibier au paſſage: ils s'élèvent ſouvent à une hauteur ſi grande qu'on les perd de vue, & malgré ce grand éloignement leur voix ſe fait encore entendre très-diſtinctement, & leur cri reſſemble alors à l'aboiement d'un petit chien. Malgré ſa grande voracité, l'aigle peut ſe paſſer long-temps de nourriture, ſur-tout dans l'état de captivité

lorſqu'il ne fait point d'exercice. J'ai été informé par un homme digne de foi, qu'un de ces oiſeaux de l'eſpèce commune, pris dans un piège à renard, avoit paſſé cinq ſemaines entières ſans aucun aliment, & n'avoit paru affoibli que dans les huit derniers jours, au bout deſquels on le tua pour ne pas le laiſſer languir plus long-temps.

Quoique les aigles en général aiment les lieux déſerts & les montagnes, il eſt rare d'en trouver dans celles des preſqu'îles étroites, ni dans les îles qui ne ſont pas d'une grande étendue ; ils habitent la terre-ferme dans les deux continens, parce qu'ordinairement les îles ſont moins peuplées d'animaux. Les anciens avoient remarqué qu'on n'avoit jamais vu d'aigles dans l'île de Rhodes, ils regardèrent comme un prodige, que dans le temps où l'empereur Tibère ſe trouva dans cette île, un aigle vint ſe poſer ſur le toit de la maiſon où il étoit logé. Les aigles ne font en effet que paſſer dans les îles ſans s'y habituer, ſans y faire leur ponte; & lorſque les Voyageurs ont parlé d'aigles dont on trouve les nids ſur le bord des eaux & dans les îles, ce ne ſont pas les aigles dont nous venons de parler, mais les balbuzards & les orfraies qu'on appelle communément *aigles de mer,* qui ſont des oiſeaux d'un naturel différent, & qui vivent plutôt de poiſſon que de gibier.

C'eſt ici le lieu de rapporter les obſervations anatomiques que l'on a faites ſur les parties intérieures des aigles,

aigles, & je ne peux les puiser dans une meilleure source que dans les Mémoires de M.rs de l'Académie des Sciences, qui ont disséqué deux aigles, l'un mâle & l'autre femelle de l'espèce commune *(l)*. Après avoir remarqué que les yeux étoient fort enfoncés, qu'ils avoient une couleur isabelle avec l'éclat d'une topaze, que la cornée s'élevoit avec une grande convexité, que la conjonctive étoit d'un rouge fort vif, les paupières très-grandes, chacune étant capable de couvrir l'œil entier; ils ont observé sur les parties intérieures, que la langue étoit cartilagineuse par le bout & charnue par le milieu; que le larynx étoit carré & non pas en pointe, comme il l'est à la plupart des oiseaux qui ont le bec droit; que l'œsophage qui étoit fort large, s'élargissoit encore davantage au-dessous pour former le ventricule ou estomac; que cet estomac n'étoit point un gésier dur, qu'il étoit souple & membraneux comme l'œsophage, & qu'il étoit seulement plus épais par le fond; que ces deux cavités, tant du bas de l'œsophage que du ventricule, étoient fort amples & proportionnées à la voracité de l'animal; que les intestins étoient petits comme dans les autres animaux qui se nourrissent de chair; qu'il n'y avoit point de *cæcum*

(l) *Nota.* Que quoique M.rs de l'Académie aient pensé que ces deux aigles qu'ils ont decrits & disséqués étoient de l'espèce du grand aigle (*chrysætos*), il est aisé de reconnoître par leur propre description & en comparant leurs indications avec les miennes, que ces deux aigles n'étoient pas de la grande espèce, mais de l'espèce moyenne ou commune.

dans le mâle, mais que la femelle en avoit deux aſſez amples & de plus de deux pouces de longueur; que le foie étoit grand & d'un rouge fort vif, ayant le lobe gauche plus grand que le droit; que la véſicule du fiel étoit grande, & de la groſſeur d'une groſſe châtaigne ou marron; que les reins étoient petits à proportion, & en comparaiſon de ceux des autres oiſeaux; que les teſticules du mâle n'étoient que de la groſſeur d'un pois & de couleur de chair tirant ſur le jaune, & que l'ovaire & le conduit de l'ovaire dans la femelle étoient comme dans les autres oiſeaux *(m)*.

(m) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie II,* article de l'*aigle.*



LE PYGARGUE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 411.

L'ESPÈCE du Pygargue me paroît être composée de trois variétés ; savoir, le *grand Pygargue (b)*, le *petit Pygargue (c) & le Pygargue à tête blanche (d)*. Les deux premiers ne diffèrent guère que par la grandeur, & le dernier ne diffère presqu'en rien du premier, la grandeur étant la même, & n'y ayant d'autre différence qu'un peu plus de blanc sur la tête & le cou. Aristote ne fait mention que de l'espèce *(e)*, & ne dit rien des variétés ; ce n'est même que du grand pygargue qu'il a entendu parler, puisqu'il lui donne pour surnom

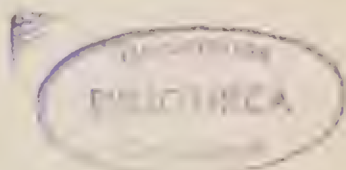
(a) En Grec, Πύγαργος; en Latin, *Aquila albicilla*, *hinularia*.

(b) Aquila albicilla. L'aigle à queue blanche. Brisson, *tome I, page 427.* — *Pygargus seu albicilla, quibusdam hinularia.* Willulghby, *Ornithol.* pag. 31. — La grande bondrée blanche. *Ornithol. de Salerne*, pag. 8.

(c) Voyez la planche enluminée de Frisch, *planche LXX.* — Le petit aigle à queue blanche. Brisson, *tome I, page 429.*

(d) Voyez la planche enluminée de Catesby, *tome I, page 1, planche 1.* — L'aigle à tête blanche. Brisson, *tome I, page 422.*

(e) Aquilarum plura sunt genera. Unam quod pygargus ab albicante caudâ dicitur, ac si albicillam nomines. Gaudet hæc planis & lucis & oppidis. Hinularia a nonnullis vocata cognomine est. Montes etiam sylvasque suis freta viribus petit; reliqua genera raro plana & lucos adeunt. Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.



le mot *hinularia,* qui indique que cet oiseau fait sa proie des faons *(hinulos),* c'est-à-dire des jeunes cerfs, des daims & chevreuils ; attribut qui ne peut convenir au petit pygargue, trop foible pour attaquer d'aussi grands animaux.

Les différences entre les pygargues & les aigles sont, 1.° la nudité des jambes ; les aigles les ont couvertes jusqu'au talon, les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure ; 2.° la couleur du bec, les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, & les pygargues l'ont jaune ou blanc ; 3.° la blancheur de la queue qui a fait donner aux pygargues le nom d'*aigles à queue blanche*, parce qu'il a en effet la queue blanche en dessus & en dessous dans toute son étendue : ils diffèrent encore des aigles par quelques habitudes naturelles, ils n'habitent pas les lieux déserts ni les hautes montagnes ; les pygargues se tiennent plutôt à portée des plaines & des bois qui ne sont pas éloignés des lieux habités. Il paroît que le pygargue, comme l'aigle commun, affecte les climats froids de préférence : on le trouve dans toutes les provinces du nord de l'Europe *(f)*. Le grand pygargue est à peu près de la même grosseur & de la même force, si même il n'est pas plus fort que l'aigle commun : il est au moins plus carnassier, plus féroce & moins attaché à ses petits ; car, il ne les

(f) M. Linnæus dit que cet oiseau se trouve dans toutes les forêts de la Suède . . . . . qu'il est de la grandeur d'une oie, & que la femelle est plus blanchâtre que le mâle.

nourrit pas long-temps; il les chasse hors du nid avant même qu'ils soient en état de se pourvoir, & l'on prétend que sans le secours de l'orfraie *(g)*, qui les prend alors sous sa protection, la plupart périroient: il produit ordinairement deux ou trois petits, & fait son nid sur de gros arbres. On trouve la description d'un de ces nids dans Willughby, & dans plusieurs autres Auteurs qui l'ont traduit ou copié; c'est une aire ou un plancher tout plat, comme celui du grand aigle, qui n'est abrité dans le dessus que par le feuillage des arbres, & qui est composé de petites perches & de branches, qui soutiennent plusieurs lits alternatifs de bruyères & d'autres herbes: ce sentiment contre Nature, qui porte ces oiseaux à chasser leurs petits avant qu'ils puissent se procurer aisément leur subsistance, & qui est commun à l'espèce du pygargue, & à celles du grand aigle & du petit aigle tacheté, indique que ces trois espèces sont plus voraces & plus paresseuses à la chasse, que celle de l'aigle commun qui soigne & nourrit largement ses petits, les conduit ensuite, les instruit à chasser, & ne les oblige à s'éloigner que quand ils sont assez forts pour se

(g) Quæ ossifraga appellatur . . . . . . nutricat bene & suos pullos & aquilæ; cum enim illa suos nido ejecerit, hæc recipit eos ac educat; mittit namque suos aquila antequam tempus sit, adhuc parentis operam desiderantes, nec volandi adeptos facultatem . . . . . pulli a parente ejiciuntur & pulsantur. Dejecti vociferantur, periclitanturque; sed ossifraga recipit eos benignè & tuetur & alit dum, quantùm satis sit, adolescant. Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

paſſer de tous ſecours : d'ailleurs le naturel des petits tient de celui de leurs parens ; les aiglons de l'eſpèce commune ſont doux & aſſez tranquilles ; au lieu que ceux du grand aigle & du pygargue, dès qu'ils ſont un peu grands, ne ceſſent de ſe battre & de ſe diſputer la nourriture & la place dans le nid ; en ſorte que ſouvent le père & la mère en tuent quelqu'un pour terminer le débat : on peut encore ajouter que comme le grand aigle & le pygargue ne chaſſent ordinairement que de gros animaux, ils ſe raſſaſient ſouvent ſur le lieu, ſans pouvoir les emporter ; que par conſéquent les proies qu'ils enlèvent ſont moins fréquentes, & que ne gardant point de chair corrompue dans leur nid ils ſont ſouvent au dépourvu ; au lieu que l'aigle commun qui tous les jours prend des lièvres & des oiſeaux, fournit plus aiſément & plus abondamment la ſubſiſtance néceſſaire à ſes petits. On a auſſi remarqué, ſur-tout dans l'eſpèce des pygargues, qui fréquentent de près les lieux habités, qu'ils ne chaſſent que pendant quelques heures dans le milieu du jour, & qu'ils ſe repoſent le matin, le ſoir & la nuit ; au lieu que l'aigle commun *(aquila valeria)* eſt en effet plus valeureux, plus diligent & plus infatigable.



LE

BALBUZARD (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 414.

LE Balbuzard *(pl. II)* est l'oiseau que nos Nomenclateurs appellent *Aigle de mer (b)*, & que nous appelons en Bourgogne *Craupêcherot*, mot qui signifie *corbeau-pêcheur*. Crau ou craw est le cri du corbeau ; c'est aussi son nom dans quelques langues, & particulièrement en Anglois, & ce mot est resté en Bourgogne parmi les paysans, comme quantité d'autres termes anglois que j'ai remarqués dans leur patois, qui ne peuvent venir que du séjour des Anglois dans cette province, sous les règnes de Charles V, Charles VI, &c. Gesner, qui le premier a dit que cet oiseau étoit appelé *crospescherot* par les Bourguignons, a mal écrit ce nom faute d'entendre le jargon de Bourgogne ; le vrai mot est *crau* & non pas *cros*, & la prononciation n'est ni *cros*,

(a) En Grec, Ἁλιάετος ; en Latin, *Aquila marina* : en Italien, *Anguista piombina* : en Allemand, *Fisch-adler* ou *Fisch-ahr* ; en Polonois, *Orzelmarsky* ; en Anglois, *Baldbuzard* ; en Bourgogne, *Craupêcherot*.

(b) Voyez la planche enluminée *A 1* de la Zoologie Britannique. . . . L'aigle de mer. Brisson, *tom. I, pag. 440, pl. XXXIV.* — *Balbuzardus anglorum.* Willulghby, *Ornithol.* pag. 37.

ni *crau*, mais *craw*, ou ſimplement *crâ* avec un *â* fort ouvert.

A tout conſidérer, on doit dire que cet oiſeau n'eſt pas un aigle, quoiqu'il reſſemble plus aux aigles qu'aux autres oiſeaux de proie. D'abord il eſt bien plus petit *(c)*, il n'a ni le port, ni la figure, ni le vol de l'aigle. Ses habitudes naturelles ſont auſſi très-différentes, ainſi que ſes appétits, ne vivant guère que de poiſſon qu'il prend dans l'eau, même à quelques pieds de profondeur *(d)*; & ce

(c) Nota. Qu'il y a une différence plus grande encore que dans les [illegible] entre la femelle & le mâle balbuzard : celui que M. Briſſon a décrit, & qui ſans doute étoit mâle, n'avoit qu'un pied ſept pouces de longueur juſqu'aux ongles, & cinq pieds trois pouces de vol ; & un autre que l'on m'a apporté n'avoit qu'un pied neuf pouces de longueur de corps, & cinq pieds ſept pouces de vol : au lieu que la femelle décrite par M.rs de l'Academie des Sciences, ſous le nom d'*haliætus*, à l'article de l'aigle que nous avons cité, avoit deux pieds neuf pouces de longueur de corps, y compris la queue, ce qui fait au moins deux pieds de longueur pour le corps ſeul, & ſept pieds & demi de vol ; cette différence eſt ſi grande qu'on pourroit douter que cet oiſeau décrit par M.rs de l'Académie fût le balbuzard ou *craupêcherot*, ſi l'on n'en étoit aſſuré par les autres indications.

(d) Nota. Malgré toutes ces différences, Ariſtote a mis le balbuzard au nombre des aigles, & voici ce qu'il en dit : *Quintum* (aquilæ) *genus eſt quod haliætus, hoc eſt marina vocatur, cervice magnâ & craſſâ, alis curvantibus, caudâ latâ ; moratur hæc in littoribus & oris. Accidit huic ſæpius ut cum ferre quod ceperit nequeat in gurgitem demergatur.* Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII. Mais il faut obſerver que les Grecs comprenoient tous les oiſeaux de proie qui volent de jour ſous

& ce qui prouve que le poiſſon eſt en effet ſa nourriture la plus ordinaire, c'eſt que ſa chair en a une très-forte odeur. J'ai vu quelquefois cet oiſeau demeurer pendant plus d'une heure perché ſur un arbre à portée d'un étang juſqu'à ce qu'il aperçût un gros poiſſon ſur lequel il pût fondre & l'emporter enſuite dans ſes ſerres. Il a les jambes nues & ordinairement de couleur bleuâtre; cependant il y en a quelques-uns qui ont les jambes & les pieds jaunâtres, les ongles noirs très-grands & très-aigus, les pieds & les doigts ſi roides qu'on ne peut les fléchir; le ventre tout blanc, la queue large & la tête groſſe & épaiſſe. Il diffère donc des aigles en ce qu'il a les pieds & le bas des jambes dégarnis de plumes, & que l'ongle de derrière

ſous les noms génériques de *aëtos*, *gyps* & *hierax*, c'eſt-à-dire, *aquila*, *vultur & accipiter*; aigle, vautour & épervier, & que dans ces trois genres ils en diſtinguoient peu par des noms ſpécifiques: & c'eſt ſans doute par cette raiſon qu'Ariſtote a mis le balbuzard au nombre des aigles. Je ne conçois pas pourquoi M. Ray, qui d'ailleurs eſt un Écrivain ſavant & exact, aſſure que l'*haliætus* & l'*oſſifraga* ne ſont que le même oiſeau, puiſqu'Ariſtote les diſtingue ſi nettement tous deux & qu'il en traite dans deux chapitres ſéparés; la ſeule raiſon que Ray donne de ſon opinion, c'eſt que le balbuzard étant trop petit pour être mis au nombre des aigles, il n'eſt pas l'*haliætus*; mais il n'a pas fait attention que le *morphnus* ou petit aigle auquel on peut faire le même reproche, a cependant été compté parmi les aigles comme l'*haliætus*, par Ariſtote; & qu'il n'eſt pas poſſible que l'*haliætus* ſoit l'*oſſifraga*, puiſqu'il en aſſigne toutes les différences. Je fais cette remarque, parce que cette erreur de Ray a été adoptée & répétée par pluſieurs Auteurs, & ſur-tout par les Anglois.

eſt le plus court, tandis que dans les aigles cet ongle de derrière eſt le plus long de tous; il diffère encore en ce qu'il a le bec plus noir que les aigles, & que les pieds, les doigts & la peau qui recouvre la baſe du bec ſont ordinairement bleus, au lieu que dans les aigles toutes ces parties ſont jaunes. Au reſte, il n'a pas des demi-membranes entre les doigts du pied gauche comme le dit M. Linnæus *(e)*, car les doigts des deux pieds ſont également ſéparés & dénués de membranes. C'eſt une erreur populaire que cet oiſeau nage avec un pied, tandis qu'il prend le poiſſon avec l'autre, & c'eſt cette erreur populaire qui a produit la mépriſe de M. Linnæus. Auparavant M. Klein a dit la même choſe de l'orfraie ou grand aigle de mer, & il s'eſt également trompé, car ni l'un ni l'autre de ces oiſeaux n'a de membranes entre aucun doigt du pied gauche. La ſource commune de ces erreurs eſt dans Albert le grand, qui a écrit que cet oiſeau avoit l'un des pieds pareil à celui d'un épervier, & l'autre ſemblable à celui d'une oie, ce qui eſt non-ſeulement faux, mais abſurde & contre toute analogie; en ſorte qu'on ne peut qu'être étonné de voir que Geſner, Aldrovande, Klein & Linnæus, au lieu de s'élever contre cette fauſſeté l'ayent accréditée, & qu'Aldrovande nous diſe froidement que cela n'eſt pas contre toute vraiſemblance, puiſque je ſais, ajoute-t-il très-poſitivement, qu'il y a des poules d'eau moitié palmipèdes & moitié

(e) Haliætus.... Victitat piſcibus, majoribus anatibus, pes ſiniſter ſub palmatus. Linn. Syſt. nat. edit. X, *tome I, page 91.*

fiſſipèdes, ce qui eſt encore un autre fait tout auſſi faux que le premier.

Au reſte, je ne ſuis pas ſurpris qu'Ariſtote ait appelé cet oiſeau *haliætos*, aigle de mer; mais je ſuis encore étonné que tous les Naturaliſtes anciens & modernes, aient copié cette dénomination ſans ſcrupule, & j'oſe dire ſans réflexion; car l'*haliætus* ou *balbuzard*, ne fréquente pas de préférence les côtes de la mer; on le trouve plus ſouvent dans les terres méditerranées voiſines des rivieres, des étangs & des autres eaux douces; il eſt peut-être plus commun en Bourgogne, qui eſt au centre de la France, que ſur aucune de nos côtes maritimes. Comme la Grèce eſt un pays où il n'y a pas beaucoup d'eaux douces, & que les terres en ſont traverſées & environnées par la mer à d'aſſez petites diſtances, Ariſtote a obſervé dans ſon pays que ces oiſeaux pêcheurs cherchoient leur proie ſur les rivages de la mer, & par cette raiſon il les a nommés *aigles de mer;* mais s'il eût habité le milieu de la France ou de l'Allemagne *(f)*, la Suiſſe *(g)* & les autres pays

(f) Hanc aquilam (haliætum) *nuper accepi a nobili Dom. Nicolas Zedlitz in ſchildau quam ſervitor ejus bombardæ globulo, dum in Bobero piſces venaretur interfecerat. Miræ pinguedinis avis quæ tota piſcium odorem ſpirabat. . . . . non ſolum circa mare moratur, verum etiam ad flumina & ſtagna Sileſiæ noſtræ degit & arboribus inſidens piſcibus inſidiatur.* Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 217.

(g) Geſner dit que cet oiſeau ſe trouve en Suiſſe en pluſieurs endroits, & qu'il fait ſon nid dans certains rochers près des eaux

éloignés de la mer où ils ſont très-communs, il les eût plutôt appelés *aigles des eaux douces*. Je fais cette remarque afin de faire ſentir que j'ai eu d'autant plus de raiſon de ne pas adopter cette dénomination *aigle de mer*, & d'y ſubſtituer le nom ſpécifique *balbuzard*, qui empêchera qu'on ne le confonde avec les aigles *(h)*. Ariſtote aſſure que cet oiſeau a la vue très-perçante *(i)*; il force, dit-il, ſes petits à regarder le ſoleil, & il tue ceux dont les yeux ne peuvent en ſupporter l'éclat; ce fait, que je n'ai pu vérifier, me paroît difficile à croire, quoiqu'il ait été rapporté, ou plutôt répété par pluſieurs autres auteurs, & qu'on l'ait même généraliſé en l'attribuant à tous les aigles qui contraignent, dit-on, leurs petits à regarder fixement le ſoleil; cette obſervation me paroît bien difficile à faire, & d'ailleurs il me ſemble qu'Ariſtote, ſur le témoignage duquel ſeul le fait eſt fondé, n'étoit pas trop bien informé au ſujet des petits de cet oiſeau; il dit qu'il n'en élève que deux, & qu'il

ou dans des vallées profondes: il ajoute qu'on peut l'apprivoiſer & s'en ſervir dans la fauconnerie.

(h) M. Salerne a fait une mépriſe en diſant que l'oiſeau appelé en Bourgogne *Craupêcherot*, eſt l'oſſifrague ou le grand aigle de mer; c'eſt au contraire celui qu'il appelle le *faucon de marais* qui eſt le craupêcherot. *Voyez l'Ornithol. de M. de Salerne, in-4.° Paris, 1767, pages 6 & 7, & corrigez cette erreur.*

(i) At vero marina illa (aquila) *clariſſimâ oculorum acie eſt ac pullos adhuc implumes cogit adverſos intueri ſolem, percutit eum qui renitet & vertit ad ſolem; tum cujus oculi lacrymârint hunc occidit, reliquum educat.* Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

tue celui qui ne peut regarder le soleil. Or nous sommes assurés qu'il pond souvent quatre œufs & rarement moins de trois ; que de plus il élève tous ses petits. Au lieu d'habiter les rochers escarpés & les hautes montagnes comme les aigles, il se tient plus volontiers dans les terres basses & marécageuses, à portée des étangs & des lacs poissonneux ; & il me paroît encore que c'est à l'*orfraie* ou *ossifrage*, & non pas au *balbuzard* ou *haliætus* qu'il faut attribuer ce que dit Aristote de sa chasse aux oiseaux de mer *(k)*, car le balbuzard pêche bien plus qu'il ne chasse, & je n'ai pas ouï dire qu'il s'éloignât du rivage à la poursuite des mouettes ou des autres oiseaux de mer ; il paroît au contraire qu'il ne vit que de poisson. Ceux qui ont ouvert le corps de cet oiseau n'ont trouvé que du poisson dans son estomac, & sa chair qui, comme je l'ai dit, a une très-forte odeur de poisson, est un indice certain qu'il en fait au moins sa nourriture habituelle ; il est ordinairement très-gras, & il peut, comme les aigles, se passer d'alimens pendant plusieurs jours sans en être incommodé ni paroître affoibli *(l)*. Il est aussi moins fier &

(k) Vagatur hæc (aquila) *per mare, littora, unde nomen accepit. Vivitque avium marinarum venatu. Aggreditur singulas.* Aristot. lib. IX, cap. XXXIV.

(l) Captus aliquamdo haliætus a doctissimo quodam medico, moribus satis placidus visus fuit ac tractabilis & famis patientissimus. Vixit dies septem absque omne cibo & quidem in altâ quiete. . . . . Carnem oblatam recusavit, pisces sine dubio voraturus, si exhibitæ fuissent, cum certò constaret eum hisce vivere. Aldrov. *Ornithol.* tom. I, lib. II, pag. 195.

moins féroce que l'aigle ou le pygargue ; & l'on prétend qu'on peut assez aisément le dresser pour la pêche, comme l'on dresse les autres oiseaux pour la chasse.

Après avoir comparé les témoignages des Auteurs, il m'a paru que l'espèce du balbuzard, est l'une des plus nombreuses des grands oiseaux de proie, & qu'elle est répandue assez généralement en Europe, du nord au midi, depuis la Suède jusqu'en Grèce, & que même on la retrouve dans des pays plus chauds comme en Égypte & jusqu'en Nigritie *(m)*.

J'ai dit dans une des notes de cet article, que M.[rs] de l'Académie des Sciences, avoient décrit un *balbuzard* ou *haliætus* femelle *(n)*, & qu'ils lui avoient trouvé deux pieds neuf pouces, depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue; & sept pieds & demi de vol ou d'envergure, tandis que les autres Naturalistes, ne donnent au balbuzard que deux pieds de longueur de corps jusqu'au bout de la queue, & cinq pieds & demi de vol; cette grande différence pourroit faire croire que ce n'est pas le balbuzard, mais un oiseau

(m) Il me paroît que c'est au balbuzard qu'on doit rapporter le passage suivant : « on nous fit remarquer quantité d'oiseaux en Nigritie, entr'autres des aigles de deux sortes, dont l'une vit de proie » de terre & l'autre de poisson; nous appelons celle-ci *nonnette*, parce » qu'elle a le plumage de couleur de l'habit d'une carmélite avec son scapulaire blanc. Leur vue surpasse en clarté celle de l'homme ». *Relation de la Nigritie, par Gaby. Paris, 1689.*

(n) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie II, article de l'Aigle.*



De Sève del. Michel sculp.

LE BALBUZARD

plus grand que M.rs de l'Académie ont décrit: néanmoins, après avoir comparé leur description avec la nôtre, on ne peut guère en douter: car de tous les oiseaux de ce genre, le balbuzard est le seul qui puisse être mis avec les aigles; le seul qui ait le bas des jambes & les pieds bleus, le bec tout noir, les jambes longues & les pieds petits à proportion du corps; je pense donc, avec M.rs de l'Académie, que leur oiseau est le vrai *haliætus* d'Aristote, c'est-à-dire notre balbuzard, & que c'étoit une des plus grandes femelles de cette espèce qu'ils ont décrite & disséquée.

Les parties intérieures du balbuzard, diffèrent peu de celles des aigles. M.rs de l'Académie, n'ont remarqué de différences considérables que dans le foie qui est bien plus petit dans le balbuzard; dans les deux *cæcum* de la femelle qui sont aussi moins grands; dans la position de la rate qui est immédiatement adhérente au côté droit de l'estomac dans l'aigle; au lieu que dans le balbuzard, elle étoit située sous le lobe droit du foie; dans la grandeur des reins, le balbuzard les ayant à peu près comme les autres oiseaux, qui les ont ordinairement fort grands à proportion des autres animaux, & l'aigle les ayant au contraire plus petits.



L'ORFRAIE (a).

Voyez les planches enluminées, n.os 112 & 415.

L'ORFRAIE, *Offifraga (pl. III)*, a été appelé par nos Nomenclateurs le *grand Aigle de mer (b)*. Il eſt en effet à peu près auſſi grand que le grand aigle; il paroît même qu'il a le corps plus long à proportion, mais il a les ailes plus courtes; car, l'orfraie a juſqu'à trois pieds & demi de longueur, depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles, & en même temps il n'a guère que ſept pieds de vol ou d'envergure; tandis que le grand aigle qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit & juſqu'à neuf pieds de vol. Cet oiſeau eſt d'abord très-remarquable par ſa grandeur, & il eſt reconnoiſſable, 1.° par la couleur & la figure de ſes ongles, qui ſont d'un noir brillant & forment un demi-cercle entier; 2.° par les

(a) En Grec, Φήνης; en Latin, *Offifraga;* en Italien, *Aquilaſtro anguiſta barbata;* en Allemand, *Groſſer haſen ahr;* en Sileſie, *Skaſt;* en Polonois, *Orzel-Lomignat;* en Anglois, *Oſprey;* en vieux François, *Orfraye, Offraie, Freneau, Bris-os, Osfrague, Orfraie.* Les Anciens lui ont donné le nom d'*oſſifrague*, parce qu'ils avoient remarqué que cet oiſeau caſſoit avec ſon bec les os des animaux dont il fait ſa proie.

(b) Le grand aigle de mer. Briſſon, *tome I, page 437.* — Orfraie ou oſſifrague. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome III, page 140.*

jambes

jambes qui ſont nues à la partie inférieure, & dont la peau eſt couverte de petites écailles d'un jaune vif; 3.° par une barbe de plumes qui pend ſous le menton, ce qui lui a fait donner le nom d'*aigle barbu*. L'orfraie ſe tient volontiers près des bords de la mer, & aſſez ſouvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs & des rivières poiſſonneuſes; il n'enlève que le plus gros poiſſon, mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne auſſi du gibier; & comme il eſt très-grand & très-fort, il ravit & emporte aiſément les oies & les lièvres, & même les agneaux & les chevreaux. Ariſtote aſſure que non-ſeulement l'orfraie femelle ſoigne ſes petits avec la plus grande affection, mais que même elle en prend pour les petits aiglons qui ont été chaſſés par leurs père & mère, & qu'elle les nourrit comme s'ils lui appartenoient: je ne trouve pas que ce fait qui eſt aſſez ſingulier, & qui a été répété par tous les Naturaliſtes, ait été vérifié par aucun, & ce qui m'en feroit douter, c'eſt que cet oiſeau ne pond que deux œufs, & n'élève ordinairement qu'un petit; & que par conſéquent on doit préſumer qu'il ſe trouveroit très-embarraſſé, s'il avoit à ſoigner & nourrir une nombreuſe famille: cependant, il n'y a guère de faits dans l'hiſtoire des animaux d'Ariſtote qui ne ſoient vrais, ou du moins qui n'aient un fondement de vérité; j'en ai vérifié moi-même pluſieurs, qui me paroiſſoient auſſi ſuſpects que celui-ci, & c'eſt ce qui me porte à recommander à

ceux qui se trouveront à portée d'observer cet oiseau, de tâcher de s'assurer du vrai ou du faux de ce fait. La preuve sans aller chercher plus loin, qu'Aristote voyoit bien & disoit vrai presqu'en tout, c'est un autre fait qui d'abord paroît encore plus extraordinaire, & qui demandoit également à être constaté. L'orfraie, dit-il, a la vue foible, les yeux lésés & obscurcis par une espèce de nuage *(c)*: en conséquence, il paroît que c'est la principale raison qui a déterminé Aristote à séparer l'orfraie des aigles, & à le mettre avec la chouette & les autres oiseaux qui ne voient pas pendant le jour: à juger de ce fait par les résultats, on le croiroit non-seulement suspect, mais faux; car tous ceux qui ont observé les alures de l'orfraie, ont bien remarqué qu'il voyoit assez pendant la nuit pour prendre du gibier & même du poisson, mais ils ne se sont pas aperçus qu'il eût la vue foible, ni qu'il vît mal pendant le jour: au contraire, il vise d'assez loin le poisson sur lequel il veut fondre; il poursuit vivement les oiseaux dont il veut faire sa proie, & quoiqu'il vole moins vîte que les aigles, c'est plutôt parce qu'il a les ailes plus courtes que les yeux plus foibles: cependant le respect qu'on doit à l'autorité du grand Philosophe que je viens de citer, a engagé le célèbre Aldrovande, à examiner scrupuleusement les yeux de l'orfraie; & il a reconnu que l'ouverture de la

(c) Parum ossifraga oculis valet; nubeculâ enim oculos habet læsos. Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

pupille *(d)*, qui d'ordinaire n'eſt recouverte que par la cornée, l'étoit encore dans cet oiſeau par une membrane extrêmement mince, & qui forme en effet l'apparence d'une petite taie ſur le milieu de l'ouverture de la pupille; il a de plus obſervé que l'inconvénient de cette conformation paroît être compenſé par la tranſparence parfaite de la partie circulaire qui environne la pupille, laquelle partie dans les autres oiſeaux eſt opaque & de couleur obſcure. Ainſi l'obſervation d'Ariſtote eſt bonne, en ce qu'il a très-bien remarqué que l'orfraie avoit les yeux couverts d'un petit nuage; mais il ne s'enſuit pas néceſſairement qu'elle voie beaucoup moins que les autres, puiſque la lumière peut paſſer aiſément & abondamment par le petit cercle, parfaitement tranſparent, qui environne la pupille. Il doit ſeulement réſulter de cette conformation, que cet oiſeau porte ſur le milieu de tous les objets qu'il regarde, une tache ou un petit nuage obſcur, & qu'il voit mieux de côté que de face: cependant, comme

(d) Sed in oculo dignum obſervatione eſt quod uvea quæ homini in pupillâ perforatur tenuiſſimam quandam membranulam pupillæ prætenſam habeat: atqui hoc eſt quod philoſophus dicere voluit..... ſubtiliſſimam illam membranam, nubeculam vocans. Iſtæc tamen ne prorſus viſionem præpediret, quod retro & ab lateribus nigro, ut homini, colore imbuta & ſubſtantia paulo craſſior ſit; itaque partem quæ iridis ambitu clauditur, ſubtiliſſimam omniſque coloris expertem & exacte pellucidam natura fabricata eſt; hoc ipſum viſus detrimentum non nihil reſarcire poteſt ſuperciliorum aut ſupernæ orbitæ oculorum partis prominentia quæ ſeu tectum oculos supernè operit. Aldrov. *Avi.* tome I, page 226.

je viens de le dire, on ne s'aperçoit pas par le résultat de ses actions qu'il voie plus mal que les autres oiseaux; il est vrai qu'il ne s'élève pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol aussi rapide; qu'il ne vise ni ne poursuit sa proie d'aussi loin : ainsi il est probable qu'il n'a pas la vue aussi nette, ni aussi perçante que les aigles; mais il est sûr en même temps qu'il ne l'a pas comme les chouettes, offusquée pendant le jour, puisqu'il cherche & ravit sa proie aussi-bien le jour que la nuit *(e)*, & principalement le matin & le soir; d'ailleurs, en comparant cette conformation de l'œil de l'orfraie, avec celle des yeux de la chouette ou des autres oiseaux de nuit, on verra qu'elle n'est pas la même; & que les résultats doivent en être différens. Ces oiseaux ne voient mal ou point du tout pendant le jour, que parce que leurs yeux sont trop sensibles, & qu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière pour bien voir : leur pupille est parfaitement ouverte, & n'a pas la membrane ou petite taie qui se trouve dans l'œil de l'orfraie. La pupille dans tous les oiseaux de nuit, dans les chats & quelques autres quadrupèdes qui voient dans l'obscurité, est ronde & d'un grand diamètre, lorsqu'elle

(e) J'ai été informé, par des témoins oculaires, que l'orfraie prend du poisson pendant la nuit, & qu'alors on entend de fort loin le bruit qu'elle fait en s'abaissant sur les eaux. M. Salerne dit aussi que quand l'orfraie s'abat sur un étang pour saisir sa proie, elle fait un bruit qui paroît terrible, sur-tout la nuit. *Ornithol. pag. 6.*

ne reçoit l'impreſſion que d'une lumiere foible comme celle du crépuſcule ; elle devient au contraire, perpendiculairement longue dans les chats, & reſte ronde en ſe rétréciſſant concentriquement dans les oiſeaux de nuit, dès que l'œil eſt frappé d'une forte lumière ; cette contraction prouve évidemment que ces animaux ne voient mal, que parce qu'ils voient trop bien, puiſqu'il ne leur faut qu'une très petite quantité de lumiere ; au lieu que les autres ont beſoin de tout l'éclat du jour, & voient d'autant mieux qu'il y a plus de lumière : à plus forte raiſon l'orfraie avec ſa taie ſur la pupille auroit beſoin de plus de lumiere qu'aucun autre, s'il n'y avoit pas de compenſation à ce défaut; mais ce qui excuſe entièrement Ariſtote, d'avoir placé cet oiſeau avec les oiſeaux de nuit; c'eſt qu'en effet, il pèche & chaſſe la nuit comme le jour; il voit plus mal que l'aigle à la grande lumière, il voit peut-être auſſi plus mal que la chouette dans l'obſcurité ; mais il tire plus de parti, plus de produit que l'un ou l'autre de cette conformation ſingulière de ſes yeux, qui n'appartient qu'à lui, & qui eſt auſſi différente de celle des yeux des oiſeaux de nuit, que des oiſeaux de jour.

Autant j'ai trouvé de vérité dans la plupart des faits rapportés par Ariſtote, dans ſon hiſtoire des animaux, autant il m'a paru d'erreurs de fait dans ſon Traité *de Mirabilibus ;* ſouvent même on y trouve énoncés des faits abſolument contraires à ceux qu'il rapporte dans ſes autres ouvrages ; en ſorte que je ſuis porté à croire

que ce Traité *de Mirabilibus*, n'eſt point de ce Philoſophe, & qu'on ne le lui auroit pas attribué, ſi l'on ſe fût donné la peine d'en comparer les opinions, & ſur-tout les faits avec ceux de ſon hiſtoire des animaux. Pline, dont le fond de l'ouvrage ſur l'Hiſtoire Naturelle, eſt en entier tiré d'Ariſtote, n'a donné tant de faits équivoques ou faux, que parce qu'il les a indifféremment puiſés dans les différens Traités attribués à Ariſtote, & qu'il a réuni les opinions des Auteurs ſubſéquens, la plupart fondées ſur des préjugés populaires: nous pouvons en donner un exemple ſans ſortir du ſujet que nous traitons. L'on voit qu'Ariſtote déſigne & ſpécifie parfaitement l'eſpèce de l'*haliætus* ou *balbuzard*, dans ſon hiſtoire des animaux, puiſqu'il en fait la cinquième eſpèce de ſes aigles, à laquelle il donne des caractères très-diſtinctifs; & l'on trouve en même temps dans le Traité *de Mirabilibus*, que l'*haliætus* n'eſt d'aucune eſpèce, ou plutôt ne fait pas une eſpèce; & Pline, amplifiant cette opinion, dit non-ſeulement que les balbuzards (*haliæti*) n'ont point d'eſpèce, & qu'ils proviennent des mélanges des aigles de différentes eſpèces; mais encore que ce qui naît des balbuzards ne ſont point de petits balbuzards, mais des orfraies, *deſquels orfraies naiſſent*, dit-il, *des petits vautours*, *leſquels*, ajoute-t-il encore, *produiſent des grands vautours qui n'ont plus la faculté d'engendrer* (f). Que de faits incroyables ſont compris

(f) *Haliæti ſuum genus non habent, ſed ex diverſo aquilarum coïtu*

dans ce paſſage ! que de choſes abſurdes & contre toute analogie ! car en étendant autant qu'il eſt permis ou poſſible, les limites des variations de la Nature, & en donnant à ce paſſage l'explication la moins défavorable, ſuppoſons, pour un inſtant, que les balbuzards ne ſoient en effet que des métis provenant de l'union de deux différentes eſpèces d'aigles, ils ſeront féconds, comme le ſont les métis de quelques autres oiſeaux, & produiront entr'eux des ſecond métis qui pourront remonter à l'eſpèce de l'orfraie, ſi le premier mélange a été de l'orfraie avec un autre aigle : juſque-là les loix de la Nature ne ſe trouvent pas entièrement violées; mais dire enſuite que de ces balbuzards devenus orfraies, il provient des petits vautours qui en produiſent de grands, leſquels ne peuvent plus rien produire, c'eſt ajouter trois faits abſolument incroyables, à deux qui ſont déjà difficiles à croire; & quoiqu'il y ait dans Pline bien des choſes écrites légerement, je ne puis me perſuader qu'il ſoit l'auteur de ces trois aſſertions, & j'aime mieux croire que la fin de ce paſſage a été entièrement altérée. Quoi qu'il en ſoit, il eſt très certain que les orfraies n'ont jamais produit de petits vautours, ni ces petits vautours bâtards d'autres grands vautours mulets qui ne produiſent plus rien. Chaque eſpèce, chaque race de vautour engendre

naſcuntur : id quidem, quod ex iis natum eſt, in oſſifragis genus habet, e quibus vultures progenerantur minores, & ex iis magni qui omninò non generant. Plin. *Hiſt. nat.* lib. X, cap. III.

ſon ſemblable; il en eſt de même de chaque eſpèce d'aigle, & encore de même du balbuzard & de l'orfraie; & les eſpèces intermédiaires qui peuvent avoir été produites par le mélange des aigles entr'eux, ont formé des races conſtantes qui ſe ſoutiennent & ſe perpétuent comme les autres par la génération. Nous ſommes particulièrement très-aſſurés que le mâle Balbuzard produit avec ſa femelle des petits ſemblables à lui, & que ſi les balbuzards produiſent des orfraies, ce ne peut être par eux-mêmes, mais par leur mélange avec l'orfraie: il en ſeroit de l'union du balbuzard mâle avec l'orfraie femelle, comme de celle du bouc avec la brebis; il en réſulte un agneau, parce que la brebis domine dans la génération, & il réſulteroit de l'autre mélange une orfraie; parce qu'en général ce ſont les femelles qui dominent, & que d'ordinaire les métis ou mulets féconds remontent à l'eſpèce de la mère, & que même les vrais mulets, c'eſt-à-dire les métis inféconds, repréſentent plus l'eſpèce de la femelle que celle du mâle.

Ce qui rend croyable cette poſſibilité du mélange & du produit du balbuzard & de l'orfraie, c'eſt la conformité des appétits, du naturel & même de la figure de ces oiſeaux; car, quoiqu'ils diffèrent beaucoup par la grandeur, l'orfraie étant de près d'une moitié plus groſſe que le balbuzard, ils ſe reſſemblent aſſez par les proportions, ayant tous deux les ailes & les jambes courtes, en comparaiſon de la longueur du corps,

corps, le bas des jambes & les pieds dénués de plumes: tous deux ont le vol moins élevé, moins rapide que les aigles: tous deux pêchent beaucoup plus qu'ils ne chassent, & ne se tiennent que dans les lieux voisins des étangs & des eaux abondantes en poisson: tous deux sont assez communs en France & dans les autres pays tempérés; mais à la vérité l'orfraie, comme plus grande, ne pond que deux œufs, & le balbuzard en produit quatre *(g)*; celui-ci a la peau qui recouvre la base du bec & les pieds ordinairement bleus; au lieu que dans l'orfraie, cette peau de la base du bec & les écailles du bas des jambes & des pieds, sont ordinairement d'un jaune vif & foncé. Il y a aussi quelque diversité dans la distribution des couleurs sur le

(g) L'aigle de mer, dite *orfraie*, fait son nid sur les plus hauts chênes, & un nid extrêmement large, où elle ne pond que deux œufs fort gros, tout ronds & très-pesans, d'un blanc-sale. Il y a quelques années qu'on en trouva un dans le parc de Chambord: j'envoyai les deux œufs à M. de Reaumur; mais on ne put détacher le nid. L'année dernière on en dénicha un nid à Saint-Laurent-des-eaux, dans le bois de Briou, où il n'y avoit qu'un aiglon, que le maître de poste du lieu a fait élever. On a tué à Bellegarde, dans la forêt d'Orléans, une orfraie qui pendant la nuit pêchoit tous les plus gros brochets d'un étang qui appartenoit ci-devant à M. le duc d'Antin. Une autre a été tuée depuis peu à Seneley en Sologne, dans le moment qu'elle emportoit une grosse carpe en plein jour. . . Le faucon de marais (balbuzard) habite parmi les roseaux, le long des eaux; il pond à chaque fois quatre œufs blancs, elliptiques ou ovalaires; il se nourrit de poisson. *Ornithologie de Salerne, pages 5 & 7.*

plumage ; mais toutes ces petites différences n'empêchent pas que ces oiseaux ne soient d'espèces assez voisines pour pouvoir se mêler ; & des raisons d'analogie me persuadent que le mélange est fécond, & que le balbuzard mâle produit avec l'orfraie femelle des orfraies; mais que la femelle balbuzard avec l'orfraie mâle produit des balbuzards, & que ces bâtards, soit orfraies, soit balbuzards, tenant presque tout de la nature de leurs mères, ne conservent que quelques caractères de celle de leurs pères, par lesquels caractères ils diffèrent des orfraies ou balbuzards légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des balbuzards à pieds jaunes, & des orfraies à pieds bleus, quoique communément le balbuzard les ait bleus, & l'orfraie les ait jaunes. Cette variation de couleur peut provenir du mélange de ces deux espèces : de même on trouve des balbuzards, tels que celui qu'ont décrit M.rs de l'Académie, qui sont beaucoup plus grands & plus gros que les autres ; & en même temps on voit des orfraies beaucoup moins grandes que les autres, & dont la petitesse ne peut être attribuée ni au sexe ni à l'âge, & ne peut dès-lors provenir que du mélange d'une plus petite espèce, c'est-à-dire, du balbuzard avec l'orfraie.

Comme cet oiseau est des plus grands, que par cette raison il produit peu, qu'il ne pond que deux œufs une fois par an, & que souvent il n'élève qu'un petit, l'espèce n'en est nombreuse nulle part, mais



L'ORFRAIE ou AIGLE DE MER

elle eſt aſſez répandue : on la trouve preſque par-tout en Europe, & il paroit même qu'elle eſt commune aux deux continens, & que ces oiſeaux fréquentent les lacs de l'Amérique ſeptentrionale *(h)*.

(h) Nota. Il me paroît que c'eſt à l'orfraie qu'il faut rapporter le paſſage ſuivant : « il y a encore quantité d'aigles qu'ils appellent en leur langue *ſondaqua ;* elles font ordinairement leurs nids ſur le « *bord des eaux* ou de quelqu'autre précipice, tout au-deſſus des « plus *hauts arbres* ou *rochers*, de ſorte qu'elles ſont fort difficiles « à avoir : nous en dénichames néanmoins pluſieurs nids ; mais nous « n'y trouvames pas plus d'un ou deux aiglons : j'en penſois nourrir « quelques-uns lorſque nous étions ſur le chemin des Hurons à « Québec ; mais tant pour être trop lourds à porter, que pour ne « pouvoir fournir au *poiſſon* qu'il leur falloit, n'ayant autre choſe à « leur donner, nous en fimes chaudière & nous les trouvames fort « bons ; car ils étoient encore jeunes & tendres ». *Voyage au pays des Hurons, par Sagar Théodat, page 297.*



LE JEAN-LE-BLANC (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 413, & planche IV de ce volume.

J'AI eu cet oiseau vivant, & je l'ai fait nourrir pendant quelque temps. Il avoit été pris jeune au mois d'août 1768, & il paroissoit au mois de janvier 1769, avoir acquis toutes ses dimensions: sa longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue étoit de deux pieds, & jusqu'au bout des ongles d'un pied huit pouces; le bec, depuis le crochet jusqu'au coin de l'ouverture, avoit dix sept lignes de longueur; la queue étoit longue de dix pouces; il avoit cinq pieds un pouce de vol ou d'envergure; ses ailes lorsqu'elles étoient pliées, s'étendoient un peu au-delà de l'extrémité de

(a) Jean-le-Blanc ou premier oiseau Saint-Martin. Belon, *Hist. nat. des Ois.* pag. 103, fig. pag. 104. — Le jean-le-blanc. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 443. — Quelques-uns ont nommé le jean-le-blanc, *Chevalier blanche-queue,* peut-être parce qu'il est un peu haut monté sur ses jambes. *Ornithol. de Salerne,* page 24.... Le mâle est plus léger & plus blanc que la femelle, sur-tout au croupion; sa queue est fort longue, & ses jambes sont fines & d'un jaune agréable. *Idem, ibidem, &c.* .... *Nota.* Belon & quelques autres Naturalistes après lui ont cru que cet oiseau étoit le pygargue; mais ils se sont trompés, comme on peut s'en assurer, en comparant ce que nous avons dit du pygargue avec ce que nous disons du jean-le-blanc.

la queue : la tête, le dessus du cou, le dos & le croupion, étoient d'un brun-cendré. Toutes les plumes qui recouvrent ces parties étoient néanmoins blanches à leur origine, mais brunes dans tout le reste de leur étendue; en sorte que le brun recouvroit le blanc, de manière qu'on ne l'apercevoit qu'en relevant les plumes : la gorge, la poitrine, le ventre & les côtés étoient blancs, variés de taches longues, & de couleur d'un brun-roux; il y avoit des bandes transversales plus brunes sur la queue; la membrane qui couvre la base du bec est d'un bleu sale; c'est-là que sont placées les narines. L'iris des yeux est d'un beau jaune-citron ou de couleur de topaze d'orient; les pieds étoient couleur de chair livide, & terne dans sa jeunesse, & sont devenus jaunes, ainsi que la membrane du bec, en avançant en âge. L'intervalle entre les écailles qui recouvrent la peau des jambes, paroissoit rougeâtre; en sorte que l'apparence du tout, vu de loin, sembloit être jaune, même dans le premier âge. Cet oiseau pesoit trois livres sept onces après avoir mangé; & trois livres quatre onces, lorsqu'il étoit à jeun.

Le jean-le-blanc s'éloigne encore plus des aigles que tous les précédens, & il n'a de rapport au pygargue que par ses jambes dénuées de plumes, & par la blancheur de celles du croupion & de la queue; mais il a le corps tout autrement proportionné, & beaucoup plus gros relativement à la grandeur que ne l'est celui de l'aigle ou du pygargue : il n'a, comme je l'ai dit,

que deux pieds de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & cinq pieds d'envergure, mais avec un diamètre de corps presqu'aussi grand que celui de l'aigle commun, qui a plus de deux pieds & demi de longueur, & plus de sept pieds de vol. Par ces proportions, le jean-le-blanc se rapproche du balbuzard, qui a les ailes courtes à proportion du corps, mais il n'a pas, comme celui-ci, les pieds bleus; il a aussi les jambes bien plus menues, & plus longues à proportion qu'aucun des aigles; ainsi quoiqu'il paroisse tenir quelque chose des aigles, du pygargue & du balbuzard, il n'est pas moins d'une espèce particulière, & très-différente des uns & des autres. Il tient aussi de la buse par la disposition des couleurs du plumage, & par un caractère qui m'a souvent frappé; c'est que dans de certaines attitudes, & sur-tout, vu de face, il ressembloit à l'aigle; & que vu de côté & dans d'autres attitudes, il ressembloit à la buse. Cette même remarque a été faite par mon Dessinateur, & par quelques autres personnes; & il est singulier que cette ambiguité de figure, réponde à l'ambiguité de son naturel, qui tient en effet de celui de l'aigle & de celui de la buse; en sorte qu'on doit à certains égards regarder le jean-le-blanc, comme formant la nuance intermédiaire entre ces deux genres d'oiseaux.

Il m'a paru que cet oiseau voyoit très-clair pendant le jour, & ne craignoit pas la plus forte lumière, car il tournoit volontiers les yeux du côté du plus grand

jour, & même vis-à-vis le ſoleil: il couroit aſſez vîte lorſqu'on l'effrayoit, & s'aidoit de ſes ailes en courant; quand on le gardoit dans la chambre, il cherchoit à s'approcher du feu, mais cependant le froid ne lui étoit pas abſolument contraire, parce qu'on l'a fait coucher pendant pluſieurs nuits à l'air, dans un temps de gelée, ſans qu'il en ait paru incommodé. On le nourriſſoit avec de la viande crue & ſaignante; mais en le faiſant jeûner, il mangeoit auſſi de la viande cuite: il déchiroit avec ſon bec la chair qu'on lui préſentoit, & il en avaloit d'aſſez gros morceaux; il ne buvoit jamais quand on étoit auprès de lui, ni même tant qu'il apercevoit quelqu'un; mais en ſe mettant dans un lieu couvert, on l'a vu boire & prendre pour cela plus de précaution qu'un acte auſſi ſimple ne paroît en exiger. On laiſſoit à ſa portée un vaſe rempli d'eau: il commençoit par regarder de tous côtés fixement & long-temps, comme pour s'aſſurer s'il étoit ſeul, enſuite il s'approchoit du vaſe, & regardoit encore autour de lui; enfin, après bien des héſitations, il plongeoit ſon bec juſqu'aux yeux, & à pluſieurs repriſes dans l'eau. Il y a apparence que les autres oiſeaux de proie ſe cachent de même pour boire. Cela vient vraiſemblablement de ce que ces oiſeaux ne peuvent prendre de liquide qu'en enfonçant leur tête juſqu'au-delà de l'ouverture du bec, & juſqu'aux yeux, ce qu'ils ne font jamais, tant qu'ils ont quelque raiſon de crainte: cependant, le jean-le-blanc

ne montroit de défiance que ſur cela ſeul, car, pour tout le reſte, il paroiſſoit indifférent & même aſſez ſtupide. Il n'étoit point méchant, & ſe laiſſoit toucher ſans s'irriter; il avoit même une petite expreſſion de contentement Cö.... Cö, lorſqu'on lui donnoit à manger; mais il n'a pas paru s'attacher à perſonne de préférence. Il devient gras en automne, & prend en tout temps plus de chair & d'embonpoint que la plupart des autres oiſeaux de proie *(b)*.

Il eſt

(b) Nota. Voici la note que m'a donnée ſur cet oiſeau l'homme que j'ai chargé du ſoin de mes volières. « Ayant préſenté au jean-» le-blanc différens alimens, comme du pain, du fromage, des » raiſins, de la pomme, &c. . . . . il n'a voulu manger d'aucun, » quoiqu'il jeûnât depuis vingt-quatre heures: j'ai continué à le » faire jeûner trois jours de plus, & au bout de ce temps il a » également refuſé ces alimens; en ſorte qu'on peut aſſurer qu'il » ne mange rien de tout cela, quelque faim qu'il reſſente: je lui ai » auſſi préſenté des vers qu'il a conſtamment refuſés; car lui en ayant » mis un dans le bec, il l'a rejeté, quoiqu'il l'eût déjà avalé preſque » à moitié: il ſe jetoit avec avidité ſur les mulots & les ſouris que je » lui donnois, il les avaloit ſans leur donner un ſeul coup de bec; » je me ſuis aperçu que lorſqu'il en avoit avalé deux ou trois, ou » ſeulement une groſſe, il paroiſſoit avoir un air plus inquiet, comme » s'il eût reſſenti quelque douleur; il avoit alors la tête moins libre » & plus enfoncée qu'à l'ordinaire; il reſtoit cinq ou ſix minutes » dans cet état, ſans s'occuper d'autre choſe; car il ne regardoit pas » de tous côtés comme il fait ordinairement, & je crois même qu'on » auroit pu l'approcher ſans qu'il ſe fût retourné, tant il étoit ſérieu-» ſement occupé de la digeſtion des ſouris qu'il venoit d'avaler: je » lui ai préſenté des grenouilles & des petits poiſſons; il a toujours » refuſé les poiſſons & mangé les grenouilles par demi-douzaines, » & quelquefois

Il eſt très-commun en France, & comme le dit Belon, il n'y a guere de villageois qui ne le connoiſſent, & ne le redoutent pour leurs poules. Ce ſont eux qui lui ont donné le nom de *jean-le-blanc (c)*, parce qu'il eſt en effet remarquable par la blancheur du ventre, du deſſous des ailes, du croupion & de la queue. Il eſt cependant vrai qu'il n'y a que le mâle qui porte évidemment ces caractères; car la femelle eſt preſque toute griſe, & n'a que du blanc ſale ſur les plumes du croupion; elle eſt, comme dans les autres oiſeaux de proie, plus grande, plus groſſe & plus peſante que le mâle: elle fait ſon nid preſqu'à terre, dans les terreins couverts de bruyères, de fougère, de genêt &

& quelquefois davantage; mais il ne les avale pas tout entières « comme les ſouris, il les ſaiſit d'abord avec ſes ongles & les dépèce « avant de les manger: je l'ai fait jeûner pendant trois jours, en ne « lui donnant que du poiſſon crud; il l'a toujours refuſé: j'ai ob- « ſervé qu'il rendoit les peaux des ſouris en petites pelotes longues « d'environ un pouce; & en les faiſant tremper dans de l'eau chaude, « j'ai reconnu qu'il n'y avoit que le poil & la peau de la ſouris, « ſans aucun os, & j'ai trouvé dans quelques-unes de ces pelotes « des grains de fer fondu & quelques autres parcelles de charbon ».

(c) Les habitans des villages connoiſſent un oiſeau de proie, à leur grand dommage, qu'ils nomment *jean-le-blanc;* car il mange leur volaille plus hardiment que le milan. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux,* page 103.

. . . . . Ce jean-le-blanc aſſaut les poules des villages & prend les oiſeaux & connins; car auſſi eſt-il hardi: il fait grande deſtruction des perdrix & mange les petits oiſeaux; car il vole à la dérobée le long des haies & de l'orée des forêts, ſomme qu'il n'y a païſan qui ne le connoiſſe. *Idem, ibidem.*

de joncs; quelquefois aussi sur des sapins & sur d'autres arbres élevés. Elle pond ordinairement trois œufs, qui sont d'un gris tirant sur l'ardoise *(d)*: le mâle pourvoit abondamment à sa subsistance pendant tout le temps de l'incubation, & même pendant le temps qu'elle soigne & élève ses petits. Il fréquente de près les lieux habités, & sur-tout les hameaux & les fermes: il saisit & enlève les poules, les jeunes dindons, les canards privés; & lorsque la volaille lui manque, il prend des lapreaux, des perdrix, des cailles & d'autres moindres oiseaux: il ne dédaigne pas même les mulots & les lézards. Comme ces oiseaux & sur-tout la femelle, ont les ailes courtes & le corps gros, leur vol est pesant, & ils ne s'élèvent jamais à une grande hauteur: on les voit toujours voler bas *(e)*, & saisir leur proie plutôt à terre que dans l'air. Leur cri est une espèce de sifflement aigu qu'ils ne font entendre que rarement: ils ne chassent guère que le matin & le soir, & ils se reposent dans le milieu du jour.

On pourroit croire qu'il y a variété dans cette espèce, car Belon donne la description d'un second oiseau qui est, dit-il *(f)*, encore une autre espèce

(d) Ornithologie de Salerne, *pages 23 & 24.*

(e) Quiconque le regarde voler, advise en lui la semblance d'un héron en l'air; car il bat des ailes & ne s'élève pas en amont comme plusieurs autres oiseaux de proie, mais vole le plus souvent bas contre terre, & principalement soir & matin. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 103.

(f) Idem, ibidem, page 104.

d'oiseau saint-martin, semblablement nommé *blanche-queue*, de même espèce que le susdit jean-le-blanc, « & qui ressemble au milan royal, de si près, qu'on « n'y trouveroit aucune différence, si ce n'étoit qu'il « est plus petit & plus blanc dessous le ventre, ayant « les plumes qui touchent le croupion en la queue, « tant dessus que dessous de couleur blanche ». Ces ressemblances auxquelles on doit en ajouter encore une plus essentielle, qui est d'avoir les jambes longues, indiquent seulement que cette espèce est voisine de celle du jean-le-blanc; mais comme elle en diffère considérablement par la grandeur & par d'autres caractères, on ne peut pas dire que ce soit une variété du jean-le-blanc; & nous avons reconnu que c'est le même oiseau que nos Nomenclateurs ont appelé le *lanier cendré*, duquel nous ferons mention dans la suite sous le nom d'oiseau *saint-martin*, parce qu'il ne ressemble en rien au lanier.

Au reste, le jean-le-blanc qui est très-commun en France, est néanmoins assez rare par-tout ailleurs, puisqu'aucuns des Naturalistes d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne & du Nord, n'en ont fait mention que d'après Belon; & c'est par cette raison que j'ai cru devoir m'étendre sur les faits particuliers de l'histoire de cet oiseau. Je dois aussi observer que M. Salerne a fait une forte méprise *(g)*, en disant que cet oiseau

(g) 5.° Jean-le-blanc, *pygargus accipiter subbuteo Turneri; Raii, synops.* en Anglois, *the ringtail*, c'est-à-dire, *queue blanche*; & le mâle

étoit le même que le *ringtail* ou *queue blanche des Anglois*, dont ils appellent le mâle *henharrow* ou *henharrier*, c'eſt-à-dire, *raviſſeur de poules :* c'eſt ce caractère de la queue blanche, & cette habitude naturelle de prendre les poules, communs au ringtail & au jean-le-blanc, qui ont trompé M. Salerne, & lui ont fait croire que c'étoit le même oiſeau; mais il auroit dû comparer les deſcriptions des Auteurs précédens, & il auroit aiſément reconnu que ce ſont des oiſeaux d'eſpèces différentes: d'autres Naturaliſtes ont pris l'oiſeau appelé par M. Edwards, *Blue-hawk,* épervier ou faucon bleu pour le *henharrier (h),* ou déchireur de poules, quoique ce ſoient encore des oiſeaux d'eſpèces différentes. Nous allons tâcher d'éclaircir ce point, qui eſt un des plus obſcurs de l'Hiſtoire Naturelle des oiſeaux de proie.

henharrow ou *henharrier*, c'eſt-à-dire, *raviſſeur de poules ;* il diffère des autres oiſeaux de ce genre par ſon croupion blanc, d'où lui vient le nom de *pygargus* en Grec, & par un collier de plumes redreſſées autour des oreilles, qui lui ceint la tête comme une couronne. M. Linnæus ne parle point de cet oiſeau ; apparemment qu'il ne ſe trouve point en Suède : il eſt aſſez commun dans ce pays-ci, & ſur-tout en Sologne où il fait ſon nid par terre entre les bruyères à balais, que l'on appelle vulgairement des *brémailles. Ornithol. de Salerne,* page 23. *Nota.* Que ſi M. Salerne eût ſeulement vu cet oiſeau, il n'auroit pas dit qu'il avoit une couronne ou collier de plumes redreſſées autour de la tête ; car le jean-le-blanc n'a point ce caractère qui n'appartient qu'à l'oiſeau que Turner a nommé *ſubbuteo,* & que M. Briſſon appelle *faucon à collier.*

(h) *Britiſch. Zoology.* pag. 67.

On sait qu'on peut les diviser en deux ordres, dont le premier n'est composé que des oiseaux guerriers, nobles & courageux, tels que les aigles, les faucons, gerfauts, autours, laniers, éperviers, &c..... Et le second contient les oiseaux lâches, ignobles & gourmands, tels que les vautours, les milans, les buses, &c..... Entre ces deux ordres si différens par le naturel & les mœurs, il se trouve, comme par-tout ailleurs, quelques nuances intermédiaires, quelques espèces qui tiennent aux deux ordres ensemble, & qui participent au naturel des oiseaux nobles & des oiseaux ignobles; ces espèces intermédiaires sont, 1.° celle du jean-le-blanc, dont nous venons de donner l'histoire, & qui, comme nous l'avons dit, tient de l'aigle & de la buse; 2.° celle de l'oiseau saint-martin, que Mrs Brisson & Frisch ont appelé le *lanier cendré*, & que M. Edwards a nommé *faucon bleu*, mais qui tient plus du jean-le-blanc & de la buse, que du faucon ou du lanier; 3.° celle de la soubuse, dont les Anglois n'ont pas bien connu l'espèce, ayant pris un autre oiseau pour le mâle de la soubuse dont ils ont appelé la femelle *ringtail* (queue annelée de blanc), & le prétendu mâle *henharrier* (déchireur de poules); ce sont les mêmes oiseaux que M. Brisson a nommés *faucons à collier*, mais ils tiennent plus de la buse que du faucon ou de l'aigle. Ces trois espèces, & sur-tout la dernière, ont donc été ou méconnues ou confondues, ou très-mal nommées; car le jean-le-blanc ne doit

point entrer dans la liste des aigles. L'oiseau saint-martin n'est ni un faucon, comme le dit M. Edwards, ni un lanier, comme le disent M.rs Frisch & Brisson, puisqu'il est d'un naturel différent & de mœurs opposées. Il en est de même de la soubuse, qui n'est ni un aigle ni un faucon, puisque ses habitudes sont toutes différentes de celles des oiseaux de ces deux genres: on le reconnoîtra clairement par les faits énoncés dans les articles où il sera question de ces deux oiseaux.

Mais il me paroît qu'on doit joindre à l'espèce du jean-le-blanc, qui nous est bien connue, un oiseau que nous ne connoissons que par les indications d'Aldrovande *(i)*, sous le nom de *laniarius*, & de Schwenckfeld *(k)*, sous celui de *milvus albus*. Cet oiseau que M. Brisson a aussi appelé *lanier*, me paroît encore plus éloigné du vrai lanier que l'oiseau saint-martin. Aldrovande décrit deux de ces oiseaux, dont l'un est bien plus grand, & a deux pieds depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, c'est la même grandeur que celle du jean-le-blanc; & si l'on compare la description d'Aldrovande, avec celle que nous avons donnée du jean-le-blanc, je suis persuadé qu'on y trouvera assez de caractères pour présumer que ce *laniarius* d'Aldrovande, pourroit bien être le jean-le-

(i) *Laniarius*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 380. *Icones*, pag. 381 & 382.

(k) *Milvus albus*, Schwenckfeld, *Theriotrop. Sil.* pag. 304. — Le Lanier blanc. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 367.



De Sève del. | Baron sculp.

LE JEAN-LE-BLANC.

blanc, d'autant que cet Auteur dont l'ornithologie eſt bonne & très-complète, ſur-tout pour les oiſeaux de nos climats, ne paroît pas avoir connu le jean-le-blanc par lui-même, puiſqu'il n'a fait que l'indiquer d'après Belon *(l)*, duquel il a emprunté juſqu'à la figure de cet oiſeau.

(l) Pygargi ſecundum genus. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 208.



OISEAUX ÉTRANGERS
Qui ont rapport aux Aigles & Balbuzards.

Voyez les planches enluminées, n.° 416.

I.

L'OISEAU des grandes Indes, dont M. Briſſon a donné une deſcription exacte *(a)*, ſous le nom d'*aigle de Pondichéri.* Nous obſerverons ſeulement que par ſa ſeule petiteſſe, on auroit dû l'exclure du nombre des aigles, puiſqu'il eſt de moitié moins grand que le plus petit des aigles : il reſſemble au balbuzard par la peau nue qui couvre la baſe du bec, & qui eſt d'une couleur bleuâtre, mais il n'a pas comme lui les pieds bleus, il les a jaunes comme le pygargue : ſon bec cendré à ſon origine, & d'un jaune pâle à ſon bout, ſemble participer pour les couleurs du bec des aigles & des pygargues ; & ces différences indiquent aſſez que cet oiſeau eſt d'une eſpèce particulière : c'eſt vraiſemblablement l'oiſeau de proie le plus remarquable de cette contrée des Indes, puiſque les Malabares en ont fait une idole, & lui rendent un culte *(b)*; mais c'eſt plutôt

(a) L'aigle de Pondichéry. *Voyez planche XXXV.* Briſſon. *Ornith.* tome I, pag. 450.

(b) L'aigle Malabare eſt également beau & rare, ſa tête, ſon cou & toute ſa poitrine, ſont couverts de plumes très-blanches, plus longues

plutôt par la beauté de son plumage, que par sa grandeur ou sa force, qu'il a mérité cet honneur: on peut dire en effet que c'est l'un des plus beaux oiseaux du genre des oiseaux de proie.

I I.

L'OISEAU de l'Amérique méridionale *(c)*, que Marcgrave a décrit sous le nom *urutaurana* (ouroutaran) *(d)* que lui donnent les Indiens du Bresil, & que Fernandès a indiqué par le nom *ysquauthli (e)*, qu'il porte au Mexique: c'est celui que nos voyageurs François ont appelé *aigle d'Orenoque (f)*: les Anglois ont adopté

longues que larges, dont la tige & la côte sont d'un beau noir de jais; le reste du corps est couleur de marron lustre, moins foncé sous les ailes que dessus; les six premières plumes de l'aile sont noires au bout, la peau autour du bec est bleuâtre, le bout du bec est jaune, tirant sur le vert; les pieds sont jaunes, les ongles noirs; cet animal a le regard perçant, il est de la grosseur d'un faucon: c'est une espèce de divinité adorée par les Malabares; on en trouve aussi dans le royaume de Visapour & sur les terres du grand Mogol. *Ornith. de Salerne*, pag. 8.

(c) L'aigle hupé du Bresil. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 446.

(d) Urutaurana (Brasiliensibus), *& urutari-cuquichu-caririri.* Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* pag. 203.

(e) Ysquauthli. Fernandès, *Hist. nat. nov. Hisp.* pag. 34.

(f) Il passe assez souvent de la terre-ferme aux îles Antilles une sorte de gros oiseau, qui doit tenir le premier rang entre les oiseaux de proie de l'Amérique: les premiers habitans du Tabago l'ont nommé l'*aigle d'Orenoque*, à cause qu'il est de la grosseur & de la figure d'un aigle, & qu'on tient que cet oiseau, qui n'est que

cette dénomination *(g)*, & l'appellent *orenoko-eagle :* il eſt un peu plus petit que l'aigle commun, & approche de l'aigle tacheté ou petit aigle par la variété de ſon plumage ; mais il a pour caractères propres & ſpécifiques, les extrémités des ailes & de la queue bordées d'un jaune blanchâtre, deux plumes noires, longues de plus de deux pouces, & deux autres plumes plus petites, toutes quatre placées ſur le ſommet de la tête, & qu'il peut baiſſer ou relever à ſa volonté ; les jambes couvertes juſqu'aux pieds de plumes blanches & noires, poſées comme des écailles; l'iris de l'œil d'un jaune vif, la peau qui couvre la baſe du bec, & les pieds jaunes comme les aigles, mais le bec plus noir & les ongles moins noirs : ces différences ſont ſuffiſantes pour ſéparer cet oiſeau des aigles, & de tous les autres dont nous avons fait

paſſager en cette île, ſe voit communément en cette partie de l'Amérique méridionale, qui eſt arroſée de la grande rivière d'Orénoque ; tout ſon plumage eſt d'un gris-clair marqueté de taches noires, hormis que les extrémités de ſes ailes & de ſa queue ſont bordées de jaune : il a les yeux vifs & perçans ; les ailes fort longues, le vol rapide & prompt, vu la peſanteur de ſon corps : il ſe repaît d'autres oiſeaux ſur leſquels il fond avec furie, & après les avoir atterrés, il les déchire en pièces & les avale. . . . . il attaque les arras, les perroquets. . . . . on a remarqué qu'il ne ſe jette pas ſur ſon gibier tandis qu'il eſt à terre ou qu'il eſt poſé ſur quelque branche, mais qu'il attend qu'il ait pris l'eſſor pour le combattre en l'air. Du Tertre, *Hiſt. nat. des Antilles*, page 159. *Nota.* Rochefort a copié ceci mot pour mot dans la Relation de l'île de Tabago, *pages 30 & 31.*

(g) Voyez Browne, *Hiſt. nat. of. Jamaïca*, page 471.

mention dans les articles précédens; mais il me paroît qu'on doit rapporter à cette espèce, l'oiseau que Garcilasso appelle *aigle du Pérou (h)*, qu'il dit être plus petit que les aigles d'Espagne.

Il en est de même de l'oiseau des côtes occidentales de l'Afrique *(i)*, dont M. Edwards nous a donné une très-bonne figure enluminée, avec une excellente description sous le nom d'*eagle-crowned, aigle hupé*, qui me paroît être de la même espèce, ou d'une espèce très-voisine de celui-ci. Je crois devoir rapporter en entier la description de M. Edwards, pour mettre le Lecteur à portée d'en juger *(k)*.

(h) Histoire naturelle des Incas, *tome II, page 274.*

(i) L'aigle hupé d'Afrique. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 448.

(k) Cet oiseau, dit M. Edwards, est d'environ un tiers plus petit que les plus grands aigles qui se voyent en Europe, & il paroît fort & hardi comme les autres aigles; le bec avec la peau qui couvre le haut du bec, & où les ouvertures des narines sont placées, est d'un brun obscur, les coins de l'ouverture du bec sont fendus assez avant jusque sous les yeux, & sont jaunâtres, l'iris des yeux est d'une couleur d'orange rougeâtre; le devant de la tête, le tour des yeux & la gorge sont couverts de plumes blanches, parsemées de petites taches noires; le derrière du cou & de la tête, le dos & les ailes, sont d'un brun foncé, tirant sur le noir, mais les bords extérieurs des plumes sont d'un brun clair. Les pennes * sont plus foncées que les autres plumes des ailes; les côtés des ailes vers le haut, & les extrémités de quelques-unes des couvertures des ailes sont blancs; la queue est d'un gris foncé, croisée de barres noires, & le dessous

* *Pennes* est un terme de fauconnerie, pour exprimer les grandes plumes des ailes des Oiseaux de proie.

La distance entre l'Afrique & le Bresil, qui n'est guere que de quatre cents lieues, n'est pas assez grande pour que des oiseaux de haut vol ne puissent la parcourir; & dès-lors il est très-possible que celui-ci se trouve également aux côtes du Bresil, & sur les côtes occidentales de l'Afrique; & il suffit de comparer les caractères qui leur sont particuliers, & par lesquels ils se ressemblent, pour être persuadé qu'ils sont de la même espèce; car tous deux ont des plumes en forme d'aigrettes qu'ils redressent à volonté, tous deux sont à peu près de la même grandeur; ils ont aussi tous deux le plumage varié, & marqueté dans les mêmes endroits; l'iris des yeux d'un orangé vif, le bec noirâtre;

en paroît être d'un gris de cendre obscur & léger; la poitrine est d'un brun rougeâtre avec de grandes taches noires transversales sur les côtés; le ventre est blanc, aussi-bien que le dessous de la queue qui est marqueté de taches noires; les cuisses & les jambes, jusqu'aux ongles, sont couvertes de plumes blanches, joliment marquetées de taches rondes & noires; les ongles sont noirs & très-forts, les doigts sont couverts d'écailles d'un jaune vif, il élève ses plumes du dessus de la tête en forme de crête ou de hupe, d'où il tire son nom. J'ai dessiné cet oiseau vivant à Londres, en 1752; son maître m'assura qu'il venoit des côtes d'Afrique, & je le crois d'autant plus volontiers, que j'en ai vu deux autres de cette même espèce exactement chez une autre personne, & qui venoient de la côte de Guinée; Barbot a indiqué cet oiseau sous le nom d'*aigle couronné*, dans sa description de la Guinée; il en donne une mauvaise figure, dans laquelle cependant on reconnoît les plumes relevées sur sa tête d'une manière très-peu différente de celle dont elles sont représentées dans ma figure. Edwards, *Glanures*, part. 1, pag. 31 & 32, *planche enluminée 224*.

les jambes jusqu'aux pieds, également couvertes de plumes, marquetées de noir & de blanc; les doigts jaunes & les ongles bruns ou noirs, & il n'y a de différence que dans la distribution & dans les teintes des couleurs du plumage, ce qui ne peut être mis en comparaison, avec toutes les ressemblances que nous venons d'indiquer; ainsi, je crois être bien fondé à regarder cet oiseau des côtes d'Afrique, comme étant de la même espèce que celui du Bresil; en sorte que l'aigle hupé du Bresil, l'aigle d'Orenoque, l'aigle du Pérou, & l'aigle hupé de Guinée, ne sont qu'une seule & même espèce d'oiseau, qui approche plus de notre aigle tacheté ou petit aigle d'Europe, que de tout autre.

III.

L'OISEAU du Bresil *(l)*, indiqué par Marcgrave sous le nom *urubitinga (m)*, qui vraisemblablement est d'une espèce différente du précédent, puisqu'il porte un autre nom dans le même pays; & en effet il en diffère, 1.° par la grandeur, étant de moitié plus petit; 2.° par la couleur: celui-ci est d'un brun noirâtre, au lieu que l'autre est d'un beau gris; 3.° parce qu'il n'a point de plumes droites sur la tête; 4.° parce qu'il a le bas des jambes & des pieds nus comme le pygargue; au lieu que le précédent a, comme l'aigle, les jambes couvertes jusqu'au talon.

(l) L'aigle du Bresil. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 445.
(m) Urubitinga Brasiliensibus. Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* pag. 214.

IV.

Voyez les planches enluminées, n.° 417.

L'OISEAU que nous avons cru devoir appeler le *petit aigle d'Amérique*, qui n'a été indiqué par aucun Naturaliste, & qui se trouve à Cayenne & dans les autres parties de l'Amérique méridionale. Il n'a guère que seize à dix-huit pouces de longueur; & il est remarquable même au premier coup d'œil, par une large plaque d'un rouge pourpré qu'il a sous la gorge & sous le cou: on pourroit croire à cause de sa petitesse qu'il seroit du genre des éperviers ou des faucons; mais la forme de son bec, qui est droit à son insertion, & qui ne prend de la courbure, comme celui des aigles, qu'à quelque distance de son origine, nous a déterminé à le rapporter plutôt aux aigles qu'aux éperviers. Nous n'en donnerons pas une plus ample description, parce que la planche enluminée représente assez ses autres caractères.

V.

L'OISEAU des Antilles appelé le *pêcheur*, par le P. du Tertre *(n)*, & qui est très-vraisemblablement le même que celui qui nous est indiqué par Catesby sous le nom de *fishing-hawk (o)*, épervier-pêcheur de

(n) Hist. gén. des Antilles, par le P. du Tertre, *tome II, page 253.*

(o) Fishing-Hawk. Catesby, *tome I, page 2, planche II, avec une figure coloriée.*

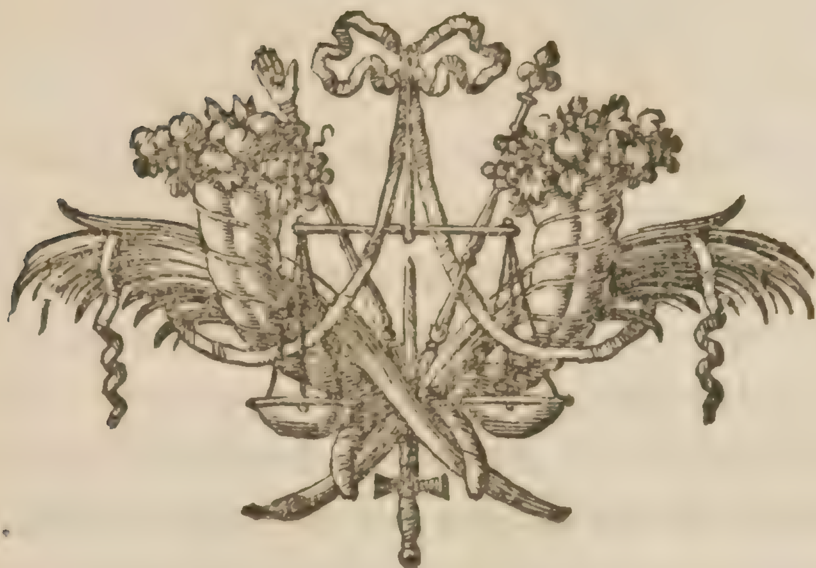
la Caroline; il eſt, dit-il, de la groſſeur d'un autour, avec le corps plus alongé: ſes ailes, lorſqu'elles ſont pliées, s'étendent un peu au-delà de l'extrémité de la queue. Il a plus de cinq pieds de vol ou d'envergure; il a l'iris des yeux jaune; la peau qui couvre la baſe du bec bleue, le bec noir, les pieds d'un bleu pâle, & les ongles noirs, & preſque tous auſſi longs les uns que les autres: tout le deſſus du corps, des ailes & de la queue, eſt d'un brun foncé; tout le deſſous du corps, des ailes & de la queue eſt blanc; les plumes des jambes ſont blanches, courtes & appliquées de très-près ſur la peau. « Le pêcheur, dit le P. du Tertre, eſt tout ſemblable au mansfeni, hormis « qu'il a les plumes du ventre blanches, & celles du « deſſus de la tête noires; ſes griffes ſont un peu plus « petites. Ce pêcheur eſt un vrai voleur de mer, qui « n'en veut non plus aux animaux de la terre qu'aux « oiſeaux de l'air, mais ſeulement aux poiſſons qu'il « épie de deſſus une branche ou une pointe de roc; « & les voyant à fleur d'eau, il fond promptement « deſſus, les enlevant avec ſes griffes, & les va manger « ſur un rocher: quoiqu'il ne faſſe pas la guerre aux « oiſeaux, ils ne laiſſent pas de le pourſuivre & de « s'attrouper, & de le bequeter juſqu'à ce qu'il change « de quartier. Les enfans des Sauvages les élèvent « étant petits, & s'en ſervent à la pêche par plaiſir « ſeulement, car ils ne rapportent jamais leur pêche ». Cette indication du P. du Tertre, n'eſt ni aſſez

precise, ni assez détaillée, pour qu'on puisse être assuré que l'oiseau dont il parle est le même que celui de Catesby, & nous ne le disons que comme une présomption: mais ce qu'il y a ici de bien plus certain, c'est que ce même oiseau d'Amérique donné par Catesby, ressemble si fort à notre balbuzard d'Europe, qu'on pourroit croire avec fondement, que c'est absolument le même ou du moins une simple variété dans l'espèce du balbuzard; il est de la même grosseur, de la même forme, à très-peu près de la même couleur, & il a, comme lui, l'habitude de pêcher & de se nourrir de poisson. Tous ces caractères se réunissent pour n'en faire qu'une seule & même espèce avec celle du balbuzard.

V I.

L'OISEAU des îles Antilles, appelé par nos Voyageurs *mansfeni*, & qu'ils ont regardé comme une espèce de petit aigle *(nisus)*: le *mansfeni*, dit le P. du Tertre, est un puissant oiseau de proie, qui en sa forme & en son plumage, a tant de ressemblance avec l'aigle, que la seule petitesse peut l'en distinguer; car il n'est guère plus gros qu'un faucon; mais il a les griffes deux fois plus grandes & plus fortes; quoiqu'il soit si bien armé, il ne s'attaque jamais qu'aux oiseaux qui n'ont point de défense, comme aux grives, alouettes de mer, & tout au plus aux ramiers & tourterelles; il vit aussi de serpens & de petits lézards: il se perche ordinairement sur les arbres les plus élevés: les plumes sont

ſont ſi fortes & ſi ſerrées, que ſi en le tirant on ne le prend à rebours, le plomb n'a point de priſe pour pénétrer; la chair en eſt un peu plus noire, mais elle ne laiſſe pas d'être excellente. *Hiſtoire des Antilles, tome II, page 252.*



LES VAUTOURS.

L'ON a donné aux Aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts & plus grands que les vautours, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels; leurs mœurs sont plus sières, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie; les vautours au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise & de la voracité; ils ne combattent guère les vivans que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. L'aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps; seul il les poursuit, les combat, les saisit; les vautours au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme de lâches assassins, & sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie; car dans ce genre, il n'y a qu'eux qui se mettent en nombre & plusieurs contre un; il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres au point de les déchiqueter jusqu'aux os; la corruption, l'infection les attire au lieu de les repousser: les éperviers, les faucons & jusqu'aux plus petits oiseaux montrent plus de courage, car ils chassent seuls, & presque tous dédaignent la chair morte, & refusent celle qui est corrompue: dans les oiseaux comparés aux quadrupèdes,

le vautour semble réunir la force & la cruauté du tigre, avec la lâcheté & la gourmandise du chacal, qui se met également en troupes pour dévorer les charognes & déterrer les cadavres; tandis que l'aigle a, comme nous l'avons dit, le courage, la noblesse, la magnanimité & la munificence du lion.

On doit donc d'abord distinguer les vautours des aigles par cette différence de naturel, & on les reconnoîtra à la simple inspection en ce qu'ils ont les yeux à fleur de tête, au lieu que les aigles les ont enfoncés dans l'orbite; la tête nue, le cou aussi presque nu, couvert d'un simple duvet ou mal garni de quelques crins épars, tandis que l'aigle a toutes ces parties bien couvertes de plumes; à la forme des ongles, ceux des aigles étant presque demi-circulaires, parce qu'ils se tiennent rarement à terre, & ceux des vautours étant plus courts & moins courbés; à l'espèce de duvet fin qui tapisse l'intérieur de leurs ailes, & qui ne se trouve pas dans les autres oiseaux de proie; à la partie du dessous de la gorge qui est plutôt garnie de poils que de plumes; à leur attitude plus penchée que celle de l'aigle qui se tient fièrement droit, & presque perpendiculairement sur ses pieds; au lieu que le vautour dont la situation est à demi horizontale, semble marquer la bassesse de son caractère par la position inclinée de son corps: on reconnoîtra même les vautours de loin, en ce qu'ils sont presque les seuls oiseaux de proie qui volent en nombre, c'est-à-dire

plus de deux ensemble; & aussi parce qu'ils ont le vol pesant, & qu'ils ont même beaucoup de peine à s'élever de terre, étant obligés de s'essayer & de s'efforcer à trois ou quatre reprises, avant de pouvoir prendre leur plein essor *(a)*.

Nous avons composé le genre des aigles de trois espèces; savoir, le grand aigle, l'aigle moyen ou commun, & le petit aigle: nous y avons ajouté les oiseaux qui en approchent le plus, tels que le pygargue, le balbuzard, l'orfraie, le jean-le-blanc & les six oiseaux étrangers qui y ont rapport; savoir, 1.° le bel oiseau de Malabar; 2.° l'oiseau du Bresil, de l'Orénoque, du Pérou & de Guinée, appelé par les Indiens du Bresil, *urutaurana*; 3.° l'oiseau appelé dans ce même pays, *urubitinga*; 4.° celui que nous avons appelé le *petit*

(a) Nota. M. Ray, & M. Salerne, qui n'a fait presque par-tout que le copier mot pour mot, donnent encore pour différences caractéristiques entre les vautours & les aigles, la forme du bec qui ne se recourbe pas immédiatement à sa naissance & se maintient droit jusqu'à deux pouces de distance de son origine; mais je dois observer que ce caractère n'est pas bien indiqué, car le bec des aigles ne se recourbe pas non plus dès sa naissance, il se maintient d'abord droit, & la seule différence est que dans le vautour cette partie droite du bec est plus longue que dans l'aigle; d'autres Naturalistes donnent aussi comme différence caractéristique la proéminence du jabot, plus grand dans les vautours que dans les aigles, mais ce caractère est équivoque & n'appartient pas à toutes les espèces de vautours; le griffon qui est l'une des principales, bien loin d'avoir le jabot proéminent, l'a si creux en dedans, qu'il y a au-dessous de son cou & à la place du jabot, un creux assez grand pour y mettre le poing.

aigle de l'Amérique ; 5.° l'oiseau pêcheur des Antilles; 6.° le mansfeni qui paroît être une espèce de petit aigle, ce qui fait en tout treize espèces, dont l'une que nous avons appelée *petit aigle de l'Amérique,* n'a été indiquée par aucun Naturaliste. Nous allons faire de même l'énumération & la réduction des espèces de vautours, & nous parlerons d'abord d'un oiseau qui a été mis au nombre des aigles par Aristote, & après lui par la plupart des Auteurs; quoique ce soit réellement un vautour & non pas un aigle.

LE

PERCNOPTERE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 426.

J'AI adopté ce nom, tiré du Grec, pour distinguer cet oiseau de tous les autres; ce n'est point du tout un aigle, & ce n'est certainement qu'un vautour, ou si l'on veut suivre le sentiment des Anciens, il sera le dernier degré des nuances entre ces deux genres d'oiseaux, tenant d'infiniment plus près aux vautours qu'aux aigles. Aristote *(b)*, qui l'a placé parmi les

(a) Cet oiseau s'appelle en Catalogne, *Trencalos.* — Le Vautour des Alpes. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 464.

(b) Nota. Aristote en fait la quatrième espèce de ses aigles, sous le nom de Περκνόπτερος; & il lui donne ensuite pour surnom Ὑπαέτος,

aigles, avoue lui-même qu'il eſt plutôt du genre des vautours, ayant, dit-il, tous les vices de l'aigle, ſans avoir aucune de ſes bonnes qualités; ſe laiſſant chaſſer & battre par les corbeaux, étant pareſſeux à la chaſſe, peſant au vol, toujours criant, lamentant, toujours affamé & cherchant les cadavres: il a auſſi les ailes plus courtes & la queue plus longue que les aigles; la tête d'un bleu clair, le cou blanc & nu, c'eſt-à-dire, couvert comme la tête d'un ſimple duvet blanc, avec un collier de petites plumes blanches & roides au-deſſous du cou en forme de fraiſe; l'iris des yeux eſt d'un jaune rougeâtre; le bec & la peau nue qui en recouvre la baſe ſont noirs, l'extrémité crochue du bec eſt blanchâtre; le bas des jambes & les pieds ſont nus & de couleur plombée; les ongles ſont noirs, moins longs & moins courbés que ceux des aigles: il eſt de plus fort remarquable par une tache brune en forme de cœur qu'il porte ſur la poitrine au-deſſous de ſa fraiſe, & cette tache brune paroît entourée ou plutôt liſérée d'une ligne étroite & blanche: en général, cet oiſeau eſt d'une vilaine figure & mal proportionnée; il eſt même dégoûtant par l'écoulement continuel d'une humeur qui ſort de ſes narines,

que Théodore Gaza a bien rendu par *ſubaquila*; mais d'autres Auteurs, & particulièrement Aldrovande ont penſé qu'on devoit lire Γυπάετος au lieu de Υπάετος, c'eſt-à-dire, *Vulturina aquila* au lieu de *ſubaquila*: ce qu'il y a de vrai, c'eſt que l'une & l'autre de ces deux dénominations conviennent également à cet oiſeau.

& de deux autres trous qui se trouvent dans son bec par lesquels s'écoule la salive: il a le jabot proéminent; & lorsqu'il est à terre, il tient toujours les ailes étendues *(c)*: enfin il ne ressemble à l'aigle que par la grandeur, car il surpasse l'aigle commun, & il approche du grand aigle pour la grosseur du corps, mais il n'a pas la même étendue de vol. L'espèce du percnoptère paroît être plus rare que celles des autres vautours; on la trouve néanmoins dans les Pyrénées, dans les Alpes, & dans les montagnes de la Grèce, mais toujours en assez petit nombre.

(c) Nota. Cette habitude de tenir les ailes étendues appartient non-seulement à cette espèce, mais encore à la plupart des Vautours & à quelques autres oiseaux de proie.

LE GRIFFON.

C'EST le nom que M.rs de l'Académie des Sciences ont donné à cet oiseau pour le distinguer des autres vautours *(a)*. D'autres Naturalistes l'ont appelé le *vautour rouge (b)*, le *vautour jaune (c)*, le *vautour fauve (d)*;

(a) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *part. III, pag. 209, avec une assez bonne figure.*

(b) Vultur ruber seu lateritii coloris, magnitudinis mediæ, interdum comparet in Prussia. Rzaczynsky, *Auct Hist. nat. Pol.* pag. 430.

(c) Vultur fulvus noster, Bætico Bellonii congener. Willugh. *Ornith.* pag. 36; & Ray, *Synops. avium*, pag. 10, n.° 7.

(d) Le Vautour fauve. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 462.

& comme aucune de ces dénominations n'eſt univoque ni exacte, nous avons préféré le nom ſimple de griffon. Cet oiſeau eſt encore plus grand que le percnoptère; il a huit pieds de vol ou d'envergure; le corps plus gros & plus long que le grand aigle, ſur-tout en y comprenant les jambes qu'il a longues de plus d'un pied, & le cou qui a ſept pouces de longueur; il a, comme le percnoptère, au bas du cou un collier de plumes blanches; ſa tête eſt couverte de pareilles plumes qui ſont une petite aigrette par-derrière, au bas de laquelle on voit à découvert les trous des oreilles; le cou eſt preſque entièrement dénué de plumes; il a les yeux à fleur de tête avec de grandes paupières, toutes deux également mobiles & garnies de cils, & l'iris d'un bel orangé; le bec long & crochu, noirâtre à ſon extrémité ainſi qu'à ſon origine, & bleuâtre dans ſon milieu; il eſt encore remarquable par ſon jabot rentré, c'eſt-à-dire par un grand creux qui eſt au haut de l'eſtomac, & dont toute la cavité eſt garnie de poils, qui tendent de la circonférence au centre. Ce creux eſt la place du jabot qui n'eſt ni proéminent ni pendant, comme celui du percnoptère; la peau du corps qui paroît à nu ſur le cou & autour des yeux, des oreilles, &c. eſt d'un gris brun & bleuâtre; les plus grandes plumes de l'aile ont juſqu'à deux pieds de longueur, & le tuyau plus d'un pouce de circonférence: les ongles ſont noirâtres, mais moins grands & moins courbés que ceux des aigles.

Je

Je crois, comme l'ont dit M.^rs de l'Académie des Sciences, que le griffon est en effet le grand vautour d'Aristote *(e)*; mais comme ils ne donnent aucune raison de leur opinion à cet égard, & que d'abord il paroitroit qu'Aristote ne faisant que deux espèces ou plutôt deux genres de vautours, le petit plus blanchâtre que le grand qui varie pour la forme *(f)*; il paroitroit, dis-je, que ce genre du grand vautour est composé de plus d'une espèce, que l'on peut également y rapporter; car, il n'y a que le percnoptère dont il ait indiqué l'espèce en particulier; & comme il ne décrit aucun des autres grands vautours, on pourroit douter avec raison, que le griffon fût le même que son grand vautour; le vautour commun, qui est tout aussi grand & peut-être moins rare que le griffon, pourroit être également pris pour ce grand vautour; en sorte qu'on doit penser que M.^rs de l'Académie des Sciences, ont eu tort d'affirmer, comme certaine, une chose aussi équivoque & aussi douteuse, sans avoir même indiqué la raison ou le fondement de leur assertion, qui ne peut se trouver vraie que par hasard, & ne peut être prouvée que par des réflexions & des com-

(e) Il se peut faire que l'oiseau que nous décrivons, *qui est le grand vautour d'Aristote*, est vulgairement appelé *griffon*, parce que c'est un oiseau fort grand, &c. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie III, page 59.*

(f) Vulturum duo genera sunt alterum parvum & albicantius, alterum majus, ac multiformius. Arist. *Hist. anim.* lib. VIII, cap. 3.

paraiſons qu'ils n'avoient pas faites : j'ai tâché d'y ſuppléer, & voici les raiſons qui m'ont déterminé à croire que notre griffon eſt en effet le grand vautour des Anciens.

Il me paroît que l'eſpèce du griffon eſt compoſée de deux variétés ; la première, qui a été appelée *vautour fauve (g)* ; & la ſeconde, *vautour doré* par les Naturaliſtes *(h)*. Les différences entre ces deux oiſeaux dont le premier eſt le griffon, ne ſont pas aſſez grandes pour en faire deux eſpèces diſtinctes & ſéparées, car, tous deux ſont de la même grandeur, & en général à peu près de la même couleur ; tous deux ont la queue courte relativement aux ailes qui ſont très-longues *(i)*, & par ce caractère qui leur eſt commun, ils diffèrent des autres vautours : ces reſſemblances ont même frappé d'autres Naturaliſtes avant moi *(k)*, au point qu'ils l'ont appelé le vautour fauve, *congener*

(g) Le Vautour fauve. Briſſon, *tome I, page 462.*

(h) Vultur aureus Alberti magni, Geſneri, Raii, Willughbei, Klein, *Ord. avium.* pag. 43, n.° 1. — *Vultur bœticus ſive caſtaneus.* Aldrov. *Avi.* tome I, page 273. — Le Vautour doré. Briſſon, *Ornith.* tome I, page 458.

(i) Nota. M. Briſſon donne à ſon vautour doré une queue de deux pieds trois pouces de longueur, & trois pieds à la plus grande plume de l'aile, ce qui me feroit douter que ce ſoit le même oiſeau que le vautour doré des autres Auteurs, qui a la queue courte en comparaiſon des ailes.

(k) Vultur fulvus bœtico congener. Ray, *Synopſ. avi.* pag. 10, n.° 7, & Willughby, *Ornithol.* page 36.

du vautour doré: je suis même très-porté à croire que l'oiseau indiqué par Belon, sous le nom de *vautour noir,* est encore de la même espèce que le griffon & le vautour doré; car ce vautour noir est de la même grandeur, & a le dos & les ailes de la même couleur que le vautour doré. Or en réunissant en une seule espèce ces trois variétés, le griffon sera le moins rare des grands vautours, & celui par conséquent qu'Aristote aura principalement indiqué: & ce qui rend cette présomption encore plus vraisemblable, c'est que selon Belon, ce grand vautour noir se trouve fréquemment en Égypte, en Arabie & dans les iles de l'Archipel; & que dès-lors il doit être assez commun en Grèce. Quoi qu'il en soit, il me semble qu'on peut réduire les grands vautours qui se trouvent en Europe à quatre espèces; savoir, le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, dont nous parlerons dans l'article suivant, & le vautour hupé, qui diffèrent assez les uns des autres pour faire des espèces distinctes & séparées.

M.rs de l'Académie des Sciences, qui ont disséqué deux griffons femelles, ont très-bien observé que le bec est plus long à proportion qu'aux aigles & moins recourbé; qu'il n'est noir qu'au commencement & à la pointe, le milieu étant d'un gris bleuâtre; que la mandibule du bec supérieure a en dedans comme une rainure de chaque côté; que ces rainures retiennent les bords tranchans de la mandibule inférieure lorsque le bec est fermé; que vers le bout du bec il y a une

petite éminence ronde aux côtés de laquelle ſont deux petits trous par où les canaux ſalivaires ſe déchargent; que dans la baſe du bec ſont les trous des narines, longs de ſix lignes ſur deux de large, en allant du haut en bas, ce qui donne une grande amplitude aux parties extérieures de l'organe de l'odorat dans cet oiſeau; que la langue eſt dure & cartilagineuſe, faiſant par le bout comme un demi-canal, & ſes deux côtés étant relevés en haut; ces côtés ayant un rebord encore plus dur que le reſte de la langue, qui fait comme une ſcie compoſée de pointes tournées vers le goſier; que l'œſophage ſe dilate vers le bas, & forme une groſſe boſſe qui prend un peu au-deſſous du rétréciſſement de l'œſophage; que cette boſſe n'eſt différente du jabot des poules, qu'en ce qu'elle eſt parſemée d'une grande quantité de vaiſſeaux fort viſibles, à cauſe que la membrane de cette poche eſt fort blanche & fort tranſparente *(l)*; que le géſier n'eſt ni auſſi dur, ni auſſi épais qu'il l'eſt dans les gallinacés, & que ſa partie charnue n'eſt pas rouge comme aux géſiers des autres oiſeaux, mais blanche comme ſont les autres ventricules; que les inteſtins & les *cæcum* ſont petits

(l) *Nota.* Il paroîtroit par ce que diſent ici M.rs de l'Académie, que le griffon a le jabot proéminent au dehors; cependant je me ſuis aſſuré par mes yeux du contraire, il n'y a qu'un grand creux à la place du jabot, à l'extérieur; mais cela n'empêche pas qu'à l'intérieur il n'y ait une boſſe & un grand élargiſſement dans cette partie de l'œſophage qui ſoulève la peau du creux & le remplit lorſque l'animal eſt bien repu.

comme dans les autres oiſeaux de proie; qu'enfin l'ovaire eſt à l'ordinaire, & l'*oviductus* un peu anfractueux comme celui des poules, & qu'il ne forme pas un conduit droit & égal, ainſi qu'il l'eſt dans pluſieurs autres oiſeaux *(m)*.

Si nous comparons ces obſervations ſur les parties intérieures des vautours, avec celles que les mêmes Anatomiſtes de l'Académie ont faites ſur les aigles, nous remarquerons aiſément que quoique les vautours ſe nourriſſent de chair comme les aigles, ils n'ont pas néanmoins la même conformation dans les parties qui ſervent à la digeſtion, & qu'ils ſont à cet égard beaucoup plus près des poules & des autres oiſeaux qui ſe nourriſſent de grain, puiſqu'ils ont un jabot & un eſtomac qu'on peut regarder, comme un demi-géſier, par ſon épaiſſeur à la partie du fond: en ſorte que les vautours paroiſſent être conformés non-ſeulement pour être carnivores, mais granivores & même omnivores.

(m) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie III, article* du Griffon.

LE VAUTOUR
OU
GRAND VAUTOUR (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 425.

LE Vautour, simplement dit, ou le grand Vautour *(pl. I)*, est l'oiseau que Belon a improprement appelé le *grand vautour cendré (b)*, & que la plupart des Naturalistes après lui, ont aussi nommé *vautour cendré (c)*, quoiqu'il soit beaucoup plus noir que cendré: il est plus gros & plus grand que l'aigle commun, mais un peu moindre que le griffon, duquel il n'est pas difficile de le distinguer, 1.° par le cou qu'il a couvert d'un duvet beaucoup plus long & plus fourni, & qui est de la même couleur que celle des plumes du dos; 2.° par

(a) Vautour, en Arabe, *Racham* ou *Rocham*; en Grec, Γύψ; en Latin, *Vultur*; en Espagnol, *Buytre*; en Italien, *Avoltorio*; en Allemand, *Gyr* ou *Geir*, ou *Geier*; en Polonois, *Sep*; en Anglois, *Geir* ou *Vulture*. — Le Vautour. Brisson, *tome I, page 453*.

(b) Le grand Vautour cendré. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, page 83, avec une figure.*

(c) *Vultur cinereus.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 271 & 235. — Ray, *Synops. avi.* pag. 9, n.° 1. — Willughby, *Ornithol.* pag. 35, n.° 1. — Klein, *Ord. avi.* pag. 44, n.° 4. — Charleton, *Onomast.* pag. 64, n.° 2. — Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 430.



De Sève delin. Hubert Sculp.

LE VAUTOUR.

une espèce de cravate blanche qui part des deux côtés de la tête, s'étend en deux branches jusqu'au bas du cou, & borde de chaque côté un assez large espace d'une couleur noire, & au-dessous duquel il se trouve un collier étroit & blanc; 3.° par les pieds qui sont dans le vautour couverts de plumes brunes, tandis que dans le griffon, les pieds sont jaunâtres ou blanchâtres; & enfin par les doigts qui sont jaunes, tandis que ceux du griffon sont bruns ou cendrés.

LE
VAUTOUR À AIGRETTES (a).

CE Vautour qui est moins grand que les trois premiers, l'est cependant encore assez pour être mis au nombre des grands vautours: nous ne pouvons en rien dire de mieux que ce qu'en a dit Gesner *(b)*, qui de tous les Naturalistes est le seul qui ait vu plusieurs de ces oiseaux. Le vautour, dit-il, que les Allemands appellent *hasengeier (vautour aux lièvres)*, a le bec noir & crochu par le bout, de vilains yeux, le corps grand & fort, les ailes larges, la queue longue & droite; le plumage d'un roux noirâtre, les pieds jaunes. Lorsqu'il est en repos, à terre ou perché, il redresse

(a) Le vautour hupé. Brisson, *Ornith.* tome I, page 460.

(b) Gesner. *Avi.* page 782.

les plumes de la tête qui lui font alors comme deux cornes, que l'on n'aperçoit plus quand il vole. Il a près de six pieds de vol ou d'envergure; il marche bien & fait des pas de quinze pouces d'étendue: il poursuit les oiseaux de toute espece, & il en fait sa proie; il chasse aussi les lièvres, les lapins, les jeunes renards & les petits faons, & n'épargne pas même le poisson: il est d'une telle férocité qu'on ne peut l'apprivoiser; non-seulement il poursuit sa proie au vol en s'élançant du sommet d'un arbre ou de quelque rocher élevé, mais encore à la course; il vole avec grand bruit: il niche dans les forêts épaisses & désertes sur les arbres les plus élevés; il mange la chair, les entrailles des animaux vivans, & même les cadavres: quoique très-vorace, il peut supporter l'abstinence pendant quatorze jours. On prit deux de ces oiseaux en Alsace au mois de janvier 1513, & l'année suivante on en trouva d'autres dans un nid qui étoit construit sur un gros chêne très-élevé, à quelque distance de la ville de Misen.

Tous les grands vautours, c'est-à-dire le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, & le vautour à aigrettes, ne produisent qu'en petit nombre & une seule fois l'année. Aristote dit qu'ordinairement ils ne pondent qu'un œuf ou deux *(c)*: ils font leurs nids

(c) *Rupibus inaccessis parit, neque locorum plurium incola avis hæc est, edit non plus quam unum aut duo complurimum.* Arist. *Hist. anim.* lib. IX, cap. 11.

dans

dans des lieux si hauts & d'un accès si difficile, qu'il est très-rare d'en trouver : ce n'est que dans les montagnes élevées & désertes que l'on doit les chercher *(d)*; les vautours habitent ces lieux de préférence pendant toute la belle saison, & ce n'est que quand les neiges & les glaces commencent à couvrir ces sommets de montagnes qu'on les voit descendre dans les plaines, & voyager en hiver du côté des pays chauds ; car il paroît que les vautours craignent plus le froid que la plupart des aigles ; ils sont moins communs dans le nord ; il sembleroit même qu'il n'y en a point du tout en Suède, ni dans les pays au-delà ; puisque M. Linnæus, dans l'énumération qu'il fait de tous les oiseaux de la Suède *(e)*, ne fait aucune mention des vautours : cependant nous parlerons dans l'article suivant, d'un vautour qu'on nous a envoyé de Norvège, mais cela

(d) Nota. En général, les vautours & les aigles qui habitent les îles & les autres terres voisines de la mer, ne bâtissent pas leurs nids sur des arbres, mais contre des rochers escarpés & dans des lieux inaccessibles, de sorte qu'on ne peut les voir que de la mer lorsqu'on est sur un vaisseau. *Voyez les Observations de Belon, depuis la page 10 jusqu'à 14.* — Dapper dit la même chose, & ajoute, que quand on veut prendre leurs petits ou leurs œufs, on attache une longue corde à un gros pieu, profondément enfoncé & bien affermi en terre au haut de la montagne, & qu'un homme se laisse glisser le long de la corde, en descendant jusqu'au nid de l'oiseau, dans une corbeille où il met les petits & les œufs, & qu'ensuite on le tire en haut avec sa prise. *Voyez Description des îles de l'Archipel, par Dapper, page 460.*

(e) Linn. Fauna Suecica, pag. 16 & seq. usque ad pag. 24.

n'empêche pas qu'ils ne ſoient plus nombreux dans les climats chauds, en Égypte *(f)*, en Arabie, dans les îles de l'Archipel, & dans pluſieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Aſie : on y fait même grand uſage de la peau des vautours, le cuir en eſt preſque auſſi épais que celui d'un chevreau, il eſt recouvert d'un duvet très-fin, très-ſerré & très-chaud; & l'on en fait d'excellentes fourrures *(g)*.

(f) Étant en Égypte & ès plaines de l'Arabie déſerte, avons obſervé que les vautours y ſont fréquens & grands. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux, page 84.*

(g) Les paiſans de Crète & les autres qui habitent les montagnes de divers pays, en Égypte & dans l'Arabie déſerte, s'étudient de prendre les vautours en diverſes manières; ils les écorchent & vendent les peaux aux pelletiers. . . . . Leur peau eſt quaſi auſſi épaiſſe que celle d'un chevreau. . . . . Les pelletiers ſavent tirer les plus groſſes plumes de la peau des vautours, laiſſant le duvet qui eſt au-deſſous, & ainſi la conroyent faiſant pelices qui valent grand'ſomme d'argent; mais en France s'en ſervent le plus à faire pièces à mettre ſur l'eſtomac. . . . . Qui ſeroit au Caire & iroit voir les marchandiſes qui ſont expoſées en vente, trouveroit des vêtemens de fine ſoie fourrés de peaux de vautours, tant de noirs que de blancs. *Id. ibid.* pag. 83 & 84. — Il y a une grande quantité de vautours dans l'île de Chypre; ces oiſeaux ſont de la groſſeur d'un cygne, fort ſemblables à l'aigle en ce que leurs ailes & leur dos ſont couverts de mêmes plumes; leur cou eſt plein de duvet, doux comme la plus fine fourrure, & toute leur peau en eſt ſi couverte que les Inſulaires la portent ſur la poitrine & devant leur eſtomac pour aider à la digeſtion : ces oiſeaux ont une touffe de plumes au-deſſous du cou; leurs jambes ſont groſſes & fortes. . . . . Ils ne vivent que de charognes & ils s'en rempliſſent ſi fort qu'ils en dévorent en une fois autant

Au reste, il me paroît que le vautour noir que Belon dit être commun en Égypte, est de la même espèce que le vautour proprement dit, qu'il appelle *vautour cendré*, & qu'on ne doit pas les séparer comme l'ont fait quelques Naturalistes *(h)*, puisque Belon lui-même, qui est le seul qui les ait indiqués, ne les sépare pas, & parle des cendrés & des noirs, comme faisant tous deux l'espèce du grand vautour, ou vautour proprement dit; en sorte qu'il est probable qu'il en existe en effet de noirs, tels que celui qui est représenté dans les planches enluminées, *n.° 425*, & d'autres qui sont cendrés, mais que nous n'avons pas vus. Il en est du vautour noir comme de l'aigle noir, qui tous deux sont de l'espèce commune du vautour ou de l'aigle. Aristote a eu raison de dire que le genre du grand vautour étoit multiforme, puisque ce genre est en effet composé des trois espèces du griffon, du grand vautour & du vautour à aigrette, sans y comprendre le percnoptère, qu'Aristote avoit cru devoir séparer des vautours & associer aux aigles. Il n'en est pas de même du petit vautour dont nous allons parler, & qui ne me paroît faire qu'une seule espèce en

qu'il leur en faut pour quinze jours..... Et lorsqu'ils sont ainsi remplis ils ne peuvent s'élever de terre facilement; c'est alors qu'on les tire & tue fort à l'aise; ils sont même alors quelquefois si pesans qu'on les prend avec des chiens ou qu'on les tue à coups de pierres & de bâtons. *Description de l'Archipel, par Dapper, page 50.*

(h) Le Vautour noir. Brisson, *tome I, page 457.*

Europe; ainsi, ce Philosophe a eu encore raison de dire que le genre du grand vautour étoit plus multiforme, c'est-à-dire, contenoit plus d'espèces que celui du petit vautour.

LE
PETIT VAUTOUR (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 449.

IL nous reste maintenant à parler des petits Vautours, qui me paroissent différer des grands que nous venons d'indiquer sous les noms de *percnoptère*, *griffon*, *grand vautour*, & *vautour à aigrette*, non-seulement par la grandeur, mais encore par d'autres caractères particuliers. Aristote, comme je l'ai dit, n'en a fait qu'une espèce, & nos Nomenclateurs en comptent trois; savoir, le vautour brun, le vautour d'Égypte & le vautour à tête blanche. Ce dernier qui est un des plus petits *(b)*, & dont nous donnons ici la représentation, paroît être en effet d'une espèce différente des deux premiers, car il en diffère en ce qu'il a le bas des jambes & les pieds nus; tandis que les deux

(a) *Nota.* Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour de Norvège*, parce qu'il nous a été envoyé de Norvège.

(b) *Vultur leucocephalos.* Schwenckfeld. *Avi. Sil.* pag. 375. — Le Vautour à tête blanche. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 466.

autres les ont couverts de plumes. Ce vautour à tête blanche, est vraisemblablement le petit vautour blanc des Anciens, qui se trouve communément en Arabie, en Égypte, en Grèce, en Allemagne & jusqu'en Norvège, d'où il nous a été envoyé: on peut remarquer qu'il a la tête & le dessous du cou degarnis de plumes & d'une couleur rougeâtre, & qu'il est blanc presqu'en entier, à l'exception des grandes plumes des ailes qui sont noires *(c)*: ces caractères sont plus que suffisans pour le faire reconnoître.

Des autres espèces de petits vautours indiqués par M. Brisson, sous les noms de *vautour brun* & de *vautour d'Égypte,* il me paroit qu'il faut en retrancher ou plutôt séparer le second, c'est-à-dire, le vautour d'Égypte; qui, par la description que Belon seul en a donnée *(d)*, n'est point un vautour, mais un oiseau d'un autre genre, & auquel il a cru devoir donner le nom de *sacre Égyptien;* il ne nous reste donc plus que le vautour brun, au sujet duquel je remarquerai seulement, que je ne vois pas les raisons qui ont déterminé M. Brisson à rapporter cet oiseau à l'*aquila heteropode* de Gesner; il me paroit au contraire, qu'au lieu de faire de cet

(c) Cet oiseau, dit M. Schwenckfeld, qui se nomme en Silésie *Grimmer*, a la langue assez large, l'estomac épais & ridé, la vesicule du fiel grande. Schwenckfeld. *Avi. Sil.* pag. 376.

(d) Sacre Égyptien. *Hierax*, en Grec; *Accipiter Ægyptius*, en Latin; *Sacre d'Egypte*, en François. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, pages 110 & 111.

aigle hétéropode un vautour, on devoit le supprimer de la liste des oiseaux; car son existence n'est nullement prouvée; aucun des Naturalistes ne l'a vu; Gesner *(e)*, qui seul en a parlé, & que tous les autres n'ont fait que copier *(f)*, n'en avoit eu qu'un dessin qu'il a fait graver, & dont il a rapporté la figure au genre des aigles, & non pas à celui des vautours; & la dénomination d'*aigle hétéropode* qu'il lui donne, est prise du dessin dans lequel l'une des jambes de cet oiseau étoit bleue, & l'autre d'un brun blanchâtre; & il avoue qu'il n'a pu rien apprendre de certain sur cette espèce, & qu'il n'en parle & ne lui donne ce nom d'*aigle hétéropode*, qu'en supposant la vérité de ce même dessin. Or un oiseau dessiné par un homme inconnu, nommé d'après un dessin incorrect, & que la seule différence de la couleur des deux jambes doit faire regarder comme infidèle; un oiseau qui n'a jamais été vu d'aucun de ceux qui en ont voulu parler, est-il un vautour ou un aigle? est-il même un oiseau réellement existant? il me paroit donc que c'est très-gratuitement que l'on a voulu y rapporter le vautour brun.

Au reste, l'oiseau qui existe réellement, & qui ne doit point être rapporté à l'aigle hétéropode qui n'existe pas, est représenté dans les planches enluminées,

(e) *Aquila Heteropode*. Gesner, *Avi.* pag. 207.

(f) *Aquila Heteropos*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 232. — *Heteropos. Gesner.* Charleton, *Exerc.* pag. 71. — *Falco capite nudo fuscus*. Linn. *Syst. nat.* edit. VI, gen. 36, sp. 2.

n.° 427; & comme il nous a été envoyé d'Afrique auſſi-bien que de l'île de Malte *(g)*, nous le renvoyons à l'article ſuivant, où nous traiterons des oiſeaux étrangers qui ont rapport aux vautours.

(g) Le Vautour brun. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 455.

OISEAUX ÉTRANGERS
Qui ont rapport aux Vautours.

I.

Voyez les planches enluminées, n.° 427.

L'OISEAU envoyé d'Afrique & de l'île de Malte, ſous le nom de *Vautour brun*, dont nous avons parlé dans l'article précédent, qui eſt une eſpèce ou une variété particulière dans le genre des vautours, & qui, ne ſe trouvant point en Europe, doit être regardée comme appartenante au climat de l'Afrique, & ſur-tout aux terres voiſines de la mer méditerranée.

I I.

L'OISEAU appelé par Belon, le *ſacre d'Égypte*, & que le docteur Shaw indique ſous le nom *Achbobba*; cet oiſeau ſe voit par troupes dans les terres ſtériles & ſablonneuſes qui avoiſinent les pyramides d'Égypte; il ſe tient preſque toujours à terre & ſe repaît comme les vautours de toute viande & de chair corrompue. « Il

» eſt (dit Belon) oiſeau ſordide & non gentil, & » quiconque feindra voir un oiſeau, ayant la corpulence » d'un milan, le bec entre le corbeau & l'oiſeau de » proie, crochu par le fin bout, & les jambes & pieds, » & marcher comme le corbeau, aura l'idée de cet » oiſeau, qui eſt fréquent en Égypte, mais rare » ailleurs, quoiqu'il y en ait quelques-uns en Syrie, » & que j'en aye (ajoute-t-il) vu quelqu'uns dans la Caramanie ». Au reſte, cet oiſeau varie pour les couleurs; c'eſt à ce que croit Belon, *l'hierax* ou *accipiter Ægyptius* d'Hérodote, qui comme l'ibis, étoit en vénération chez les anciens Égyptiens, parce que tous deux tuent & mangent les ſerpens & autres bêtes immondes qui infectent l'Égypte *(a)*. « Auprès du Caire, » dit le docteur Shaw, nous rencontrames pluſieurs » troupes d'achbobbas, qui, comme nos corbeaux, » vivent de charogne... c'eſt peut-être l'épervier » d'Égypte, dont Strabon dit, que contre le naturel » de ces ſortes d'oiſeaux, il n'eſt pas fort ſauvage, » car l'achbobba eſt un oiſeau qui ne fait point de mal » & que les Mahometans regardent comme ſacré; » c'eſt pourquoi le Bacha donne tous les jours deux

(a) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux, pages 110 & 111, avec figure,* dans laquelle on peut remarquer que le bec reſſemble beaucoup plus à celui d'un aigle ou d'un épervier qu'à celui d'un vautour; mais on doit préſumer que cette partie eſt mal repréſentée dans la figure, puiſque l'Auteur dit dans ſa deſcription, que le bec eſt entre celui du corbeau & celui d'un oiſeau de proie, & crochu par l'extrémité, ce qui exprime aſſez bien la forme du bec d'un vautour.

» bœufs

bœufs pour les nourrir, ce qui paroît être un reste « de l'ancienne superstition des Égyptiens » *(b)*. C'est de ce même oiseau dont parle Paul Lucas. « On rencontre encore en Égypte, dit-il, de ces éperviers à qui « on rendoit, ainsi qu'à l'ibis, un autre culte religieux; « c'est un oiseau de proie de la grosseur d'un corbeau, « dont la tête ressemble à celle d'un vautour & les « plumes à celles d'un faucon; les prêtres de ce pays « représentoient de grands mystères sous le symbole de « cet oiseau; ils le faisoient graver sur leurs obélisques « & sur les murailles de leurs temples pour représenter « le soleil; la vivacité de ses yeux qu'il tourne incessamment vers cet astre, la rapidité de son vol, sa « longue vie, tout leur parut propre à marquer la nature « du soleil, &c » *(c)*. Au reste, cet oiseau, qui, comme l'on voit, n'est pas assez décrit, pourroit bien être le même que le *galinache* ou *marchand*, dont nous ferons mention, art. IV.

III.

Voyez les planches enluminées, n.° 428.

L'OISEAU *(d)* de l'Amérique méridionale, que les

(b) Voyage de M. Shaw. D. M. *tome II, pages 9 & 92.*

(c) Voyage de Paul Lucas, *tome III, page 204.*

(d) Cosquauhtli, *ut Mexicani vocant; sive aura.* De Laët, *Hist. nov. orbis,* pag. 232. — Coscaquauhtli. *Regina aurarum.* Hernandès, *Hist. Mex.* pag. 319. — Coscaquauhtli. Fernandès, *Hist. nov. Hisp.* p. 20. — *Regina aurarum.* Eus. Nieremberg, *p. 224.* — Vautour des Indes. Albin, *tome II, p. 2, avec une figure coloriée, planche IV.*

Européens qui habitent les Colonies, ont appelé *Roi des Vautours (c)*, & qui est en effet le plus bel oiseau de ce genre : c'est d'après celui qui est au cabinet du Roi que M. Brisson en a donné une bonne & ample description. M. Edwards, qui a vu plusieurs de ces oiseaux à Londres, l'a aussi très-bien décrit & dessiné: nous réunirons ici les remarques de ces deux auteurs & de ceux qui les ont précédés, avec celles que nous avons faites nous-mêmes sur la forme & la nature de cet oiseau ; c'est certainement un vautour, car il a la tête & le cou dénué de plumes, ce qui est le caractère le plus distinctif de ce genre ; mais il n'est pas des plus grands, n'ayant que deux pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'à celui des pieds ou de la queue ; n'étant pas plus gros qu'un dindon femelle, & n'ayant pas les ailes à proportion si grandes que les autres vautours, quoiqu'elles s'étendent, lorsqu'elles sont pliées, jusqu'à l'extrémité de la queue, qui n'a pas huit pouces de longueur ; le bec qui est assez fort & épais, est d'abord droit & direct & ne devient crochu qu'au bout ; dans quelques-uns il est entièrement rouge, & dans d'autres il ne l'est qu'à son extrémité, & noir dans son milieu ; la base du bec est environnée & couverte d'une peau

(c) Roi des Vautours. Edwards, *Hist. des Oiseaux*, tome I, page 2, avec une bonne figure bien enluminée, planche II. — Le Roi des Vautours. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 470, avec une bonne figure, planche XXXVI.

de couleur orangée, large, & s'élevant de chaque côté jufqu'au haut de la tête, & c'eft dans cette peau que font placées les narines, de forme oblongue, & entre lefquelles cette peau s'élève comme une crête dentelée & mobile, & qui tombe indifféremment d'un côté ou de l'autre, felon le mouvement de tête que fait l'oifeau; les yeux font entourés d'une peau rouge écarlate, & l'iris a la couleur & l'éclat des perles; la tête & le cou font dénués de plumes & couverts d'une peau de couleur de chair fur le haut de la tête, & d'un rouge plus vif fur le derrière & plus terne fur le devant; au-deffous du derrière de la tête s'élève une petite touffe de duvet noir, de laquelle fort & s'étend de chaque côté fous la gorge, une peau ridée, de couleur brunâtre, mêlée de bleu & de rouge dans fa partie poftérieure: cette peau eft rayée de petites lignes de duvet noir; les joues ou côtés de la tête font couvertes d'un duvet noir, & entre le bec & les yeux, derrière les coins du bec, il y a de chaque côté une tache d'un pourpre brun; à la partie fupérieure du haut du cou il y a de chaque côté une petite ligne longitudinale de duvet noir, & l'efpace contenu entre ces deux lignes eft d'un jaune terne; les côtés du haut du cou font d'une couleur rouge, qui fe change en defcendant par nuances en jaune; au-deffous de la partie nue du cou eft une efpèce de collier ou de fraife, formée par des plumes douces, affez longues, & d'un cendré foncé; ce collier qui entoure le cou entier & defcend fur la poitrine, eft

aſſez ample pour que l'oiſeau puiſſe, en ſe reſſerrant, y cacher ſon cou & partie de ſa tête, comme dans un capuchon, & c'eſt ce qui a fait donner à cet oiſeau le nom de *moine (f)* par quelques Naturaliſtes; les plumes de la poitrine, du ventre, des cuiſſes, des jambes, & celles du deſſous de la queue ſont blanches & teintes d'un peu d'aurore; celles du croupion & du deſſus de la queue varient, étant noires dans quelques individus & blanches dans d'autres; les autres plumes de la queue ſont toujours noires, auſſi-bien que les grandes plumes des ailes, leſquelles ſont ordinairement bordées de gris; la couleur des pieds & des ongles n'eſt pas la même dans tous ces oiſeaux, les uns ont les pieds d'un blanc ſale ou jaunâtre & les ongles noirâtres; d'autres ont les pieds & les ongles rougeâtres, les ongles ſont fort courts & peu crochus.

Cet oiſeau eſt de l'Amérique méridionale & non pas des Indes orientales, comme quelques auteurs l'ont écrit *(g)*; celui que nous avons au cabinet du Roi a été envoyé de Cayenne: Navarette en parlant de cet

(f) Vultur monachus. Monck. Rex Warwarum. Avem Moritzburgi vidi cujus figura in aviario picto Bareithano. Calvitium quaſi raſum habet. Collum nudum in vaginâ cutaneâ, plumis cinereis lanatis ſimbriatâ recondere poteſt. Klein, *Ordo Avi.* pag. 46.

(g) Albin dit que celui qu'il a deſſiné étoit venu des Indes orientales par un vaiſſeau Hollandois appelé le *Pallampank, part. III, page 2, n.° 4.* M. Edwards dit auſſi que les gens qui montroient ces oiſeaux à la foire de Londres, aſſuroient qu'ils venoient des Indes orientales; mais que néanmoins il croit qu'ils ſont de l'Amérique.

oiſeau dit *(h)* « j'ai vu à Acapulco le roi des *zopilotes* ou *vautours ;* c'eſt un des plus beaux oiſeaux qu'on « puiſſe voir, &c. » Le ſieur Perry, qui fait à Londres commerce d'animaux étrangers, a aſſuré à M. Edwards, que cet oiſeau vient uniquement de l'Amérique : Hernandès, dans ſon *Hiſtoire de la nouvelle Eſpagne,* le décrit de manière à ne pouvoir s'y méprendre : Fernandès, Nieremberg & de Laët *(i)* qui tous ont copié la deſcription de Hernandès, s'accordent à dire, que cet oiſeau eſt commun dans les terres du Mexique & de la nouvelle Eſpagne ; & comme dans le dépouillement que j'ai fait des ouvrages des voyageurs, je n'ai pas trouvé la plus légère indication de cet

(h) Voyez le Recueil des Voyages, par Purchaſſ, *page 753.*

(i) Il y a dans la nouvelle Eſpagne une incroyable abondance & variété de beaux oiſeaux, entre leſquels on eſtime exceller le *Coſquauhtli* ou *Aura,* comme les Mexicains le nomment, de la grandeur d'une poule d'Égypte, qui a les plumes noires par-tout le corps, excepté au cou & autour de la poitrine où elles ſont d'un noir rougiſſant; les ailes ſont noires & mêlées de couleur cendrée, pourpre & fauve au reſte ; les ongles ſont recourbés ; le bec ſemblable au papagais, rouge au bout ; les trous des narines ouverts ; les yeux noirs, les prunelles fauves ; les paupières de couleur rouge, & le front d'un rouge de ſang & rempli de pluſieurs rides, leſquelles il fronce & ouvre à la façon des coqs d'inde, où il y a quelque peu de poil crépu comme celui des Nègres ; la queue eſt ſemblable à celle d'un aigle, noire deſſus & cendrée deſſous. . . . . Il y a un autre oiſeau de même eſpèce, que les Mexicains nomment *Tzopilotl.* De Laët, *Hiſt. du nouveau Monde,* liv. V, chap. IV, p. 143 & 144. *Nota.* Ce ſecond oiſeau, appelé *Tzopilotl* par les Mexicains, eſt un vautour; car celui qu'on appelle *roi des Vautours* a été auſſi nommé *roi des Zopilotles.*

oiſeau dans ceux de l'Afrique & de l'Aſie, je penſe qu'on peut aſſurer qu'il eſt propre & particulier aux terres méridionales du nouveau continent, & qu'il ne ſe trouve pas dans l'ancien; on pourroit m'objecter, que puiſque l'ouroutaran ou aigle du Breſil ſe trouve de mon aveu, également en Afrique & en Amérique, je ne dois pas aſſurer que le roi des vautours ne s'y trouve pas auſſi; la diſtance entre les deux continens eſt égale pour ces deux oiſeaux, mais probablement la puiſſance du vol eſt inégale *(k)*, & les aigles en général volent beaucoup mieux que les vautours; quoi qu'il en ſoit, il paroît que celui-ci eſt confiné dans les terres où il eſt né, & qui s'étendent du Breſil à la nouvelle Eſpagne, car on ne le trouve plus dans les pays moins chauds, il craint le froid; ainſi ne pouvant traverſer la mer au vol entre le Breſil & la Guinée, & ne pouvant paſſer par les terres du nord, cette eſpèce eſt demeurée en propre au nouveau monde & doit être ajoutée à la liſte de celles qui n'appartiennent point à l'ancien continent.

Au reſte, ce bel oiſeau n'eſt ni propre, ni noble, ni généreux; il n'attaque que les animaux les plus

(k) Hernandès dit néanmoins que cet oiſeau s'élève fort haut, en tenant les ailes très-étendues, & que ſon vol eſt ſi ferme qu'il réſiſte aux plus grands vents. On pourroit croire que Nieremberg l'a appelé *regina aurarum*, parce qu'il ſurmonte la force du vent par celle de ſon vol; mais ce nom *aura* n'eſt pas dérivé du Latin, il vient par contraction d'*ouroua* qui eſt le nom Indien d'un autre vautour dont nous parlerons dans l'article ſuivant.



...eve delin. Hubert Sculp.

LE ROI DES VAUTOURS

foibles, & ne se nourrit que de rats, de lézards, de serpens & même des excrémens des animaux & des hommes; aussi a-t-il une très-mauvaise odeur, & les Sauvages même ne peuvent manger de sa chair.

I V.

Voyez les planches enluminées, n.° 187 (l).

L'OISEAU appelé *ouroua* ou *aura (m)*, par les Indiens de Cayenne, *urubu (n)* (ouroubou) par ceux du Bresil,

(l) Nota. Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour du Bresil*, parce qu'il nous a été envoyé de cette contrée.

(m) Cet oiseau a été nommé *urubu* (ouroubou) par les Indiens du Bresil. Urubu *Brasiliensibus*. Marcgrav. *Hist. nat. Brasil.* pag. 208. — *Ouroua*, par les Indiens de Cayenne. *Meleagris Guianensis torquatus; duplici ingluvie foras propendente.* Ouroua. Barrère, *Ornithol.* pag. 76. *Corvus calvus, torquatus duplici ingluvie foras propendente.* Cormoran des Amazones. Barrère, *Hist. de la France Équinoxiale*, page 129. — *Aura; gallinaça aut gallinaço aliis.* Eus. Nieremberg, *page 224.* — *Zopilotl sive aura.* Hernandès, *page 331;* Fernandès, *page 37.* — *Zamuro*, sur les côtes de l'Amérique méridionale; & *Suyuntu* au Pérou. Nieremberg, *ibid. pag. 224.* — Galinache ou Marchand. *Voyage de Desmarchais*, tome III, page 329. — Marchand. *Hist. des Aventuriers, par Oexmelin*, tome II, page 13. — Les Anglois de la Jamaïque l'ont nommé *Cavion Crow*, & les Anglois d'Europe *Turkey Buzard.* Buse à figure de paon. Catesby, *tome I, page 6, avec une figure coloriée. Nota. Turkey Buzzard*, en Anglois, ne signifie pas *Buse à figure de paon* en François; c'est une faute du Traducteur. *Turkey Buzzard* signifie *dindon buse.*

(n) Nota. On a mis par méprise le nom d'*urubu* à la planche n.° 428 du roi des vautours; mais c'est à l'oiseau dont il est ici question que ce nom appartient.

Zopilott par ceux du Mexique, & auquel nos François de Saint-Domingue & nos Voyageurs, ont donné le ſurnom de *marchand:* c'eſt encore une eſpèce qu'on doit rapporter au genre des vautours *(o)*, parce qu'il eſt du même naturel, & qu'il a, comme eux, le bec crochu, & la tête & le cou dénués de plumes; quoique par d'autres caractères il reſſemble au dindon *(p)*, ce qui lui a fait donner par les Eſpagnols & les Portugais, le nom de *gallinaça* ou *gallinaço:* il n'eſt guère que de la grandeur d'une oie ſauvage; il paroît avoir la tête petite, parce qu'elle n'eſt couverte, ainſi que le cou, que de la peau nue, & ſemée ſeulement de quelques poils noirs aſſez rares; cette peau eſt raboteuſe & variée de bleu, de blanc & de rougeâtre: les ailes, lorſqu'elles ſont pliées, s'étendent au-delà de la queue, qui cependant eſt elle-même aſſez longue: le bec eſt d'un blanc jaunâtre & n'eſt crochu qu'à l'extrémité; la peau nue qui en recouvre la baſe s'étend preſqu'au milieu du bec, & elle eſt d'un jaune rougeâtre; l'iris de l'œil eſt orangé, & les paupières ſont blanches; les plumes de tout le corps ſont brunes ou noirâtres, avec un reflet de couleur changeante de vert & de pourpre obſcurs; les pieds ſont d'une couleur livide, & les ongles ſont

(o) Vultur pullus, capite implumi, cute craſſâ rugoſâ, ultra aperturas naſales laxata, tecto. Browne, *Hiſt. nat. of Jamaïc.* pag. 471. — Le Vautour du Breſil. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 468.

(p) Vultur gallinæ Africanæ facie. Sloane, *Of Jamaïc.* pag. 294, avec une figure.

noirs;

noirs: cet oiseau a les narines encore plus longues à proportion que les autres vautours *(q)*; il est aussi plus lâche, plus sale & plus vorace qu'aucun d'eux, se nourrissant plutôt de chair morte & de vidanges, que de chair vivante; il a néanmoins le vol élevé & assez rapide, pour poursuivre une proie s'il en avoit le courage, mais il n'attaque guère que les cadavres; & s'il chasse quelquefois, c'est, en se réunissant en grandes troupes, pour tomber en grand nombre sur quelque animal endormi ou blessé.

Le marchand est le même oiseau que celui qu'a décrit Kolbe, sous le nom d'*aigle du cap;* il se trouve donc également dans le continent de l'Afrique & dans celui de l'Amérique méridionale, & comme on ne le voit pas fréquenter les terres du Nord, il paroît qu'il a traversé la mer entre le Bresil & la Guinée. Hans Sloane, qui a vu & observé plusieurs de ces oiseaux en Amérique, dit qu'ils volent comme les milans, qu'ils sont toujours maigres. Il est donc très-possible qu'étant aussi légers de vol & de corps, ils aient franchi l'intervalle de mer qui sépare les deux continens. Hernandès dit qu'ils ne se nourrissent que de cadavres d'animaux & même d'excrémens humains;

(q) Nota. J'ai cru devoir donner une courte description de cet oiseau, parce que j'ai trouvé que celles des autres Auteurs ne s'accordent pas parfaitement avec ce que j'ai vu; cependant comme il n'y a que de legères différences, il est à présumer que ce sont des variétés individuelles, & par conséquent leurs descriptions peuvent être aussi bonnes que la mienne.

qu'ils se rassemblent sur de grands arbres d'où ils descendent en troupes pour dévorer les charognes; il ajoute que leur chair a une mauvaise odeur, plus forte que celle de la chair du corbeau. Nieremberg dit aussi qu'ils volent très-haut & en grandes troupes; qu'ils passent la nuit sur des arbres ou des rochers très-élevés, d'où ils partent le matin pour venir autour des lieux habités; qu'ils ont la vue très-perçante, & qu'ils voient de haut & de très-loin les animaux morts, qui peuvent leur servir de pâture; qu'ils sont très-silencieux, ne criant, ni ne chantant jamais, & qu'on ne les entend que par un murmure peu fréquent; qu'ils sont très-communs dans les terres de l'Amérique méridionale, & que leurs petits sont blancs dans le premier âge, & deviennent ensuite bruns ou noirâtres en grandissant. Marcgrave, dans la description qu'il donne de cet oiseau, dit qu'il a les pieds blanchâtres, les yeux beaux &, pour ainsi dire, couleur de rubis; la langue en gouttière & en scie sur les côtés. Ximenés assure que ces oiseaux ne volent jamais qu'en grandes troupes & toujours très-haut; qu'ils tombent tous ensemble sur la même proie, qu'ils dévorent jusqu'aux os & sans aucun débat entr'eux, & qu'ils se remplissent au point de ne pouvoir reprendre leur vol: ce sont de ces mêmes oiseaux dont Acosta fait mention sous le nom de *poullazes (r)*, « qui sont, dit-il, d'une admirable

(r) Histoire des Indes, par Joseph Acosta, *page 196*.

légèreté, ont la vue très-perçante, & qui sont fort « propres pour nétoyer les cités, d'autant qu'ils n'y « laissent aucunes charognes ni choses mortes; ils passent « la nuit sur les arbres ou sur les rochers, & au matin « viennent aux cités, se mettent sur le sommet des plus « hauts édifices, d'où ils épient & attendent leur prise; « leurs petits ont le plumage blanc, qui change ensuite « en noir avec l'âge ». « Je crois, dit Desmarchais, que ces oiseaux appelés *gallinaches* par les Portugais, & « *marchands* par les François de Saint-Domingue, « sont une espèce de coq-d'inde *(f)*, qui au lieu de « vivre de grains, de fruits & d'herbes comme les « autres, se sont accoutumés à être nourris de corps « morts & de charognes; ils suivent les chasseurs, sur- « tout ceux qui ne vont à la chasse que pour la peau « des bêtes; ces gens abandonnent les chairs, qui « pourriroient sur les lieux & infecteroient l'air sans le « secours de ces oiseaux, qui ne voient pas plutôt « un corps écorché, qu'ils s'appellent les uns les « autres, & fondent dessus comme des vautours, & « en moins de rien en dévorent la chair & laissent « les os aussi nets que s'ils avoient été raclés avec un « couteau. Les Espagnols des grandes îles & de la « terre-ferme, aussi-bien que les Portugais, habitans «

(f) Nota. Que quoique cet oiseau ressemble au coq-d'inde par la tête, le cou & la grandeur du corps, il n'est pas de ce genre; mais de celui du vautour dont il a non-seulement le naturel & les mœurs, mais encore le bec crochu & les serres.

» des lieux où l'on fait des cuirs, ont un soin tout
» particulier de ces oiseaux, à cause du service qu'ils
» leur rendent, en dévorant les corps morts & em-
» pêchant ainsi qu'ils ne corrompent l'air; ils con-
» damnent à une amende les chasseurs qui tombent
» dans cette méprise; cette protection a extrêmement
» multiplié cette vilaine espèce de coq-d'inde; on
» en trouve en bien des endroits de la Guiane, aussi-
» bien que du Bresil, de la nouvelle Espagne & des
» grandes iles; ils ont une odeur de charogne que rien
» ne peut ôter; on a beau leur arracher le croupion
» dès qu'on les a tués, leur ôter les entrailles, tous
» ces soins sont inutiles; leur chair dure, coriace,
» filasseuse, a contracté une mauvaise odeur insup-
portable ».

« Ces oiseaux (dit Kolbe) se nourrissent d'animaux
» morts; j'ai moi-même vu plusieurs fois des squelettes
» de vaches, de bœufs & d'animaux sauvages qu'ils
» avoient devorés; j'appelle ces restes des squelettes, &
» ce n'est pas sans fondement, puisque ces oiseaux
» séparent avec tant d'art les chairs d'avec les os &
» la peau, que ce qui reste est un squelette parfait,
» couvert encore de la peau, sans qu'il y ait rien de
» dérangé; on ne sauroit même s'apercevoir que ce
» cadavre est vide que lorsqu'on en est tout près:
» pour cela, voici comme ils s'y prennent; d'abord
» ils font une ouverture au ventre de l'animal, d'où
» ils arrachent les entrailles, qu'ils mangent, & entrant

dans le vide qu'ils viennent de faire ils séparent les « chairs; les Hollandois du Cap appellent ces aigles « *ſtront-vogels* ou *ſtront-jagers (t)*, c'eſt-à-dire, *oiſeaux* « *de fiente*, ou qui vont à la chaſſe de la fiente; il « arrive ſouvent qu'un bœuf qu'on laiſſe retourner ſeul « à ſon étable, après l'avoir ôté de la charue, ſe « couche ſur le chemin pour ſe repoſer; ſi ces aigles « l'aperçoivent elles tombent immanquablement ſur lui « & le dévorent; lorſqu'elles veulent attaquer une vache « ou un bœuf, elles ſe raſſemblent & viennent fondre « deſſus au nombre de cent & quelquefois même « davantage; elles ont l'œil ſi excellent qu'elles « découvrent leur proie à une extrême hauteur, & « dans le temps qu'elles-mêmes échappent à la vue la « plus perçante, & auſſitôt qu'elles voient le moment « favorable elles tombent perpendiculairement ſur l'a- « nimal qu'elles guettent; ces aigles ſont un peu plus « groſſes que les oies ſauvages, leurs plumes ſont en « partie noires, & en partie d'un gris clair, mais la « partie noire eſt la plus grande; elles ont le bec gros, « crochu & fort pointu; leurs ſerres ſont groſſes & « aiguës *(u)* ».

» Cet oiſeau (dit Cateſby) pèſe quatre livres &

(t) Cette eſpèce d'aigle eſt appelée *turkey buzzard, dindon buſe*, par Cateſby. *Hiſt. Nat. Carol.* Tab. VI; & par Hans Sloane, *Hiſt. nat. Jamaïc. &c.* Note de l'Éditeur de Kolbe.

(u) Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe; *tome III, pages 158 & 159.*

» demie, il a la tête & une partie du cou rouge, chauve » & charnu comme celui d'un dindon, clairement » semés de poils noirs; le bec de deux pouces & demi » de long, moitié couvert de chair, & dont le bout » qui est blanc est crochu comme celui d'un faucon; » mais il n'a point de crochets aux côtés de la man- » dibule supérieure; les narines sont très-grandes & » très-ouvertes, placées en avant à une distance » extraordinaire des yeux; les plumes de tout le corps » ont un mélange de pourpre foncé & de vert; ses » jambes sont courtes & de couleur de chair, ses » doigts longs comme ceux des coqs domestiques, » & ses ongles qui sont noirs ne sont pas si crochus » que ceux des faucons: ils se nourrissent de charognes » & volent sans cesse pour tâcher d'en découvrir; ils » se tiennent long-temps sur l'aile & montent & » descendent d'un vol aisé, sans qu'on puisse s'aper- » cevoir du mouvement de leurs ailes; une charogne » attire un grand nombre de ces oiseaux, & il y a du » plaisir à être présent aux disputes qu'ils ont entr'eux » en mangeant *(x)*: un aigle préside souvent au festin & » les fait tenir à l'écart pendant qu'il se repaît; ces » oiseaux ont un odorat merveilleux; il n'y a pas » plutôt une charogne, qu'on les voit venir de toutes » parts en tournant toujours, & descendant peu à peu

(x) Nota. Ce fait est contraire à ce que disent Nieremberg, Marcgrave & Desmarchais, du silence & de la concorde de ces oiseaux en mangeant.

jusqu'à ce qu'ils tombent sur leur proie; on croit « généralement qu'ils ne mangent rien qui ait vie, « mais je sais qu'il y en a qui ont tué des agneaux, « & que les serpens sont leur nourriture ordinaire. « La coutume de ces oiseaux est de se jucher plusieurs « ensemble sur des vieux pins & des cyprès, où ils « restent le matin pendant plusieurs heures, les ailes « déployées *(y)* : ils ne craignent guère le danger « & se laissent approcher de près, sur-tout lorsqu'ils « mangent ».

Nous avons cru devoir rapporter au long tout ce que l'on sait d'historique au sujet de cet oiseau, parce que c'est souvent des pays étrangers, & sur-tout des déserts, qu'il faut tirer les mœurs de la Nature; nos animaux, & même nos oiseaux, continuellement fugitifs devant nous, n'ont pu conserver leurs véritables habitudes naturelles, & c'est dans celles de ce vautour des déserts de l'Amérique, que nous devons voir ce que seroient celles de nos vautours, s'ils n'étoient pas sans cesse inquiétés dans nos contrées, trop habitées pour les laisser se rassembler, se multiplier & se nourrir en si grand nombre; ce sont-là leurs mœurs primitives; par-tout ils sont voraces, lâches, dégoûtans, odieux, & comme les loups, aussi nuisibles pendant leur vie, qu'inutiles après leur mort.

(y) Nota. Par cette habitude des ailes déployées, il paroît encore que ces oiseaux sont du genre des vautours, qui tous tiennent leurs ailes étendues lorsqu'ils sont posés.

V.

LE CONDOR *(z)*.

Si la faculté de voler eſt un attribut eſſentiel à l'oiſeau, le Condor doit être regardé comme le plus grand de tous; l'autruche, le caſoar, le dronte, dont les ailes & les plumes ne ſont pas conformées pour le vol, & qui par cette raiſon ne peuvent quitter la terre, ne doivent pas lui être comparés; ce ſont, pour ainſi dire, des oiſeaux imparfaits, des eſpèces d'animaux terreſtres, bipèdes, qui font une nuance mitoyenne entre les oiſeaux & les quadrupèdes dans un ſens, tandis que les rouſſettes, les rougettes & les chauve-ſouris font une ſemblable nuance, mais en ſens contraire, entre les quadrupèdes & les oiſeaux. Le condor poſsède même à un plus haut degré que l'aigle toutes les qualités,

(z) Le Condor. *Cuntur*, au Pérou & au Chili. *Ouyrad-Ovaſſou*, (Ouyra-ouaſſou), chez les peuples du Maragnon, ce qui ſignifie grand *Ouara* ou grand *Aura*, grand oiſeau de proie; car de Léry obſerve que le mot *Ouara*, *Ouyra*, *Aura*, chez les Topinamboux, eſt un nom générique pour tous les oiſeaux de proie. — *Cuntur*, par les Peruviens; *Condor*, par les Eſpagnols; *Hiſtoire du nouveau Monde, par de Laet, page 330*. — *Ouyrad-Ouaſſou; idem, page 553*. — Oiſeau de proie nommé *Condor. Journal des Voyages du P. Feuillée, page 640*. — Condor. Fréſier, *Voyage de la mer du Sud, page 111*. — La Condamine, *Voyage de la rivière des Amazones, page 175*. — Oiſeau d'une grandeur prodigieuſe, appelé *Contour* ou *Condur. Voyage de Deſmarchais, tome III, page 320*.

toutes

toutes les puissances que la Nature a départies aux espèces les plus parfaites de cette classe d'êtres; il a jusqu'à dix-huit pieds de vol ou d'envergure, le corps, le bec & les serres à proportion aussi grandes & aussi fortes, le courage égal à la force, &c. Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée juste de la forme & des proportions de son corps, que de rapporter ce qu'en dit le P. Feuillée, le seul de tous les Naturalistes & Voyageurs qui en ait donné une description détaillée. « Le condor est un oiseau de proie de la vallée d'Ylo au Pérou .... J'en découvris un qui étoit perché sur « un grand rocher; je l'approchai à portée de fusil & « le tirai ; mais comme mon fusil n'étoit chargé que « de gros plomb, le coup ne put entièrement percer « la plume de son parement; je m'aperçus cependant « à son vol qu'il étoit blessé, car s'étant levé fort « lourdement, il eut assez de peine à arriver sur un « autre grand rocher à cinq cents pas de là, sur le bord « de la mer, c'est pourquoi je chargeai de nouveau « mon fusil d'une bale & perçai l'oiseau au-dessous de « la gorge ; je m'en vis pour lors le maître & courus « pour l'enlever, cependant il disputoit encore avec « la mort, & s'étant mis sur son dos il se défendoit « contre moi avec ses serres toutes ouvertes, en sorte « que je ne savois de quel côté le saisir ; je crois même « que s'il n'eût pas été blessé à mort, j'aurois eu beaucoup « de peine à en venir à bout; enfin je le trainai du « haut du rocher en bas, & avec le secours d'un «

» matelot je le portai dans ma tente pour le deſſiner
» & mettre le deſſin en couleur.

» Les ailes du condor, que je meſurai fort exacte-
» ment, avoient d'une extrémité à l'autre onze pieds
» quatre pouces, & les grandes plumes, qui étoient
» d'un beau noir luiſant, avoient deux pieds deux
» pouces de longueur; la groſſeur de ſon bec étoit
» proportionnée à celle de ſon corps, la longueur
» du bec étoit de trois pouces & ſept lignes, ſa partie
» ſupérieure étoit pointue, crochue & blanche à ſon
» extrémité, & tout le reſte étoit noir; un petit duvet
» court, de couleur minime, couvroit toute la tête de
» cet oiſeau; ſes yeux étoient noirs & entourés d'un
» cercle brun-rouge; tout ſon parement, & le deſſous
» du ventre, juſqu'à l'extrémité de la queue, étoit
» d'un brun-clair, ſon manteau de la même couleur
» étoit un peu plus obſcur; les cuiſſes étoient couvertes
» juſqu'au genou de plumes brunes, ainſi que celles
» du parement; le femur avoit dix pouces & une ligne
» de longueur, & le tibia cinq pouces & deux lignes;
» le pied étoit compoſé de trois ſerres antérieures &
» d'une poſtérieure; celle-ci avoit un pouce & demi
» de longueur & une ſeule articulation, cette ſerre
» étoit terminée par un ongle noir & long de neuf
» lignes; la ſerre antérieure du milieu du pied, ou la
» grande ſerre, avoit cinq pouces huit lignes & trois
» articulations, & l'ongle qui la terminoit avoit un
» pouce neuf lignes & étoit noir comme ſont les

autres ; la ſerre intérieure avoit trois pouces deux « lignes & deux articulations, & étoit terminée par « un ongle de la même grandeur que celui de la « grande ſerre ; la ſerre extérieure avoit trois pouces « & quatre articulations, & l'ongle étoit d'un pouce ; « le tibia étoit couvert de petites écailles noires, les « ſerres étoient de même, mais les écailles en étoient « plus grandes. «

Ces animaux gîtent ordinairement ſur les mon- « tagnes où ils trouvent de quoi ſe nourrir ; ils ne « deſcendent ſur le rivage que dans la ſaiſon des pluies ; « ſenſibles au froid, ils y viennent chercher la chaleur. « Au reſte, quoique ces montagnes ſoient ſituées ſous « la Zône torride, le froid ne laiſſe pas de s'y faire « ſentir ; elles ſont preſque toute l'année couvertes « de neiges, mais beaucoup plus en hiver où nous « étions entrés depuis le 21 de ce mois. «

Le peu de nourriture que ces animaux trouvent « ſur le bord de la mer, excepté lorſque quelques « tempêtes y jettent quelques gros poiſſons, les oblige « à n'y pas faire de longs ſéjours ; ils y viennent ordi- « nairement le ſoir, y paſſent toute la nuit & s'en « retournent le matin ».

Fréſier, dans ſon voyage de la mer du Sud, parle de cet oiſeau dans les termes ſuivans : « nous tuames un jour un oiſeau de proie, appelé *condor*, qui avoit « neuf pieds de vol & une crête brune qui n'eſt « point déchiquetée comme celle du coq ; il a le «

» devant du gosier rouge, sans plumes, comme » le coq-d'inde; il est ordinairement gros & fort » à pouvoir emporter un agneau. Garcilasso dit qu'il » s'en est trouvé au Pérou, qui avoient seize pieds d'envergure ».

En effet, il paroît que ces deux condors indiqués par Feuillée & par Frésier, étoient des plus petits & des jeunes de l'espèce; car tous les autres Voyageurs leur donnent plus de grandeur *(a)*. Le P. d'Abbeville & de Laët, assurent que le condor est deux fois plus grand que l'aigle, & qu'il est d'une telle force, qu'il ravit & dévore une brebis entière, qu'il n'épargne pas même les cerfs, & qu'il renverse aisément un homme *(b)*. Il s'en est vu, disent Acosta *(c)* & Garcilasso *(d)*, qui ayant les ailes étendues, avoient quinze

(a) Ad oram (inquit D. STRONG*) maritimam Chilensem non procul à Mochâ insulâ avem hanc (Cuntur) offendimus, clivo maritimo excelso prope littus insidentem. Glande plumbeâ trajectæ & occisæ spatium & magnitudinem socii navales attoniti, mirabantur: quippe ab extremo ad extremum alarum extensarum commensurata tredecim pedes latitudine æquabat. Hispani regionis ejus incolæ interrogati affirmabant se ab illis valde timere ne liberos suos raperent & dilaniarent.* Ray, *Synopf. Avi.* p. 11.

(b) Hist. du nouveau Monde, par de Laet, *page 553.*

(c) Les oiseaux que les habitans du Perou appellent *Condores*, sont d'une grandeur extrême & d'une telle force, que non-seulement ils ouvrent & dépècent un mouton, mais aussi un veau tout entier. *Hist. des Indes, par Jos. Acosta, page 197.*

(d) Ceux qui ont mesuré la grandeur des conturs, que les Espagnols appellent *Condors*, ont trouvé seize pieds de la pointe

& même ſeize pieds d'un bout de l'aile à l'autre; ils ont le bec ſi fort qu'ils percent la peau d'une vache, & deux de ces oiſeaux en peuvent tuer & manger une, & même ils ne s'abſtiennent pas des hommes; heureuſement il y en a peu, car, s'ils étoient en grande quantité, ils détruiroient tout le bétail *(e)*. Deſmarchais dit que ces oiſeaux ont plus de dix-huit pieds de vol ou d'envergure, qu'ils ont les ſerres groſſes, fortes & crochues, & que les Indiens de l'Amérique aſſurent, qu'ils empoignent & emportent une biche ou une jeune vache, comme ils feroient un lapin; qu'ils ſont de la groſſeur d'un mouton; que leur chair eſt coriace & ſent la charogne; qu'ils ont la vue perçante, le regard aſſuré & même cruel; qu'ils ne fréquentent guère les forêts, qu'il leur faut trop d'eſpace pour remuer leurs grandes ailes; mais qu'on les trouve ſur les bords de la mer & des rivières, dans les ſavanes ou prairies naturelles *(f)*.

d'une aile à l'autre. . . . . ils ont le bec ſi fort & ſi dur qu'ils percent aiſément le cuir des bœufs. Deux de ces oiſeaux attaquent une vache ou un taureau, & en viennent à bout: ils ont même attaqué des jeunes garçons de dix ou douze ans, dont ils ont fait leur proie. Leur plumage eſt ſemblable à celui des pies; ils ont une crête ſur le front, différente de celle des coqs, en ce qu'elle n'eſt point dentelée; leur vol, au reſte, eſt effroyable, & quand ils fondent à terre ils étourdiſſent par leur grand bruit. *Hiſtoire des Incas, tome II, page 201.*

(e) Hiſt. du nouveau Monde, par de Laët, *page 330.*

(f) Voyage de Deſmarchais, *tome III, pages 321 & 322.*

M. Ray *(g)*, & presque tous les Naturalistes après lui *(h)*, ont pensé que le condor étoit du genre des vautours, à cause de sa tête & de son cou dénués de plumes: cependant on pourroit en douter encore, parce qu'il paroît que son naturel tient plus de celui des aigles; il est, disent les Voyageurs, courageux & très-fier; il attaque seul un homme, & tue aisément un enfant de dix ou douze ans *(i)*; il arrête un

— c'est aussi au condor qu'il faut rapporter les passages suivans. Nos matelots, dit G. Spilberg, prirent dans l'île de Loubet, aux côtes du Pérou, deux oiseaux d'une grandeur extraordinaire qui avoient un bec, des ailes & des griffes comme en ont les aigles; un cou comme celui d'une brebis & une tête comme celle d'un coq, si bien que leur figure étoit aussi extraordinaire que leur grandeur. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome IV, page 528.* — Il y avoit, dit Ant. de Solis, dans la ménagerie de l'empereur du Mexique, des oiseaux d'une grandeur & d'une fierté si extraordinaire, qu'ils paroissoient des monstres. . d'une taille surprenante & d'une prodigieuse voracité, jusque-là, qu'on trouve un Auteur qui avance, qu'un de ces oiseaux mangeoit un mouton à chaque repas. *Hist. de la Conquête du Mexique, t. I, p. 5.*

(g) Hujus generis (vulturini) *esse videtur avis illa ingens Chilensis* contur *dicta; avis ista ex descriptione rudi qualem extorquere potui, quin vultur fuerit ex* aurarum *dictarum genere minime dubito; a nautis ob caput calvum seu implume pro gallopavone per errorem initio habita est, ut &* aura *a primis nostræ gentis* (Anglicæ) *Americæ colonis.* Ray, *Synop. Avi.* pag. 11 & 12.

(h) Vultur Gryps, *Gryphus*, Greif-Geier, Klein, *Ord. Avi.* pag. 45. — Le condor. Brisson, *Ornith.* tome I, page 473.

(i) Il est souvent arrivé qu'un seul de ces oiseaux a tué & mangé des enfans de dix ou douze ans. *Transf. Philos.* n.° 208. Sloane.

troupeau de moutons, & choisit à son aise celui qu'il veut enlever; il emporte les chevreuils, tue les biches & les vaches, & prend aussi de gros poissons: il vit donc comme les aigles du produit de sa chasse, il se nourrit de proies vivantes & non pas de cadavres; toutes ces habitudes sont plus de l'aigle que du vautour. Quoi qu'il en soit, il me paroît que cet oiseau qui est encore peu connu, parce qu'il est rare par-tout, n'est cependant pas confiné aux seules terres méridionales de l'Amérique; je suis persuadé qu'il se trouve également en Afrique, en Asie & peut-être même en Europe. Garcilasso a eu raison de dire que le condor du Pérou & du Chili *(k)*, est le même oiseau que le *ruch* ou *roc* des Orientaux, si fameux dans les contes Arabes, & dont Marc Paul a parlé; & il a eu encore raison de citer Marc Paul avec les contes Arabes, parce qu'il y a dans sa relation presque autant d'exagération.

— Le fameux oiseau, appelé au Pérou *Cuntur*, & par corruption *condor*, que j'ai vu en plusieurs endroits des montagnes de la province de Quito, se trouve aussi, si ce qu'on m'a assuré est vrai, dans les pays-bas des bords du Maragnon: j'en ai vu planer au-dessus d'un troupeau de moutons; il y a apparence que la vue du berger les empêchoit de rien entreprendre; c'est une opinion universellement répandue, que cet oiseau enlève un chevreuil, & qu'il a quelquefois fait sa proie d'un enfant: on pretend que les Indiens lui presentent pour appât une figure d'enfant d'une argile très-visqueuse, sur laquelle il fond d'un vol rapide, & qu'il y engage ses serres, de manière qu'il ne lui est plus possible de s'en depetrer. *Voyage de la rivière des Amazones, par M. de la Condamine, page 172.*

(k) Hist. des Incas, *tome I, page 27.*

« Il se trouve (dit-il) dans l'île de Madagascar,
» une merveilleuse espèce d'oiseau qu'ils appellent
» *roc*, qui a la ressemblance de l'aigle, mais qui est
» sans comparaison beaucoup plus grand . . . les plumes
» des ailes étant de six toises de longueur & le corps
» grand à proportion ; il est de telle force & puissance,
» que seul & sans aucune aide, il prend & arrête un
» éléphant qu'il enlève en l'air & laisse tomber à
terre pour le tuer, & se repaître ensuite de sa chair *(l)* ».
Il n'est pas nécessaire de faire sur cela des réflexions critiques, il suffit d'y opposer des faits plus vrais, tels que ceux qui viennent de précéder & ceux qui vont suivre. Il me paroît que l'oiseau, presque grand comme une autruche, dont il est parlé dans l'histoire des Navigations aux terres Australes *(m)*, ouvrage que M. le président de Brosses a rédigé, avec autant de discernement que de soin, doit être le même que le condor des Américains & le roc des Orientaux ; de

(l) Description géographique, &c. par Marc Paul, *livre III, chapitre 40.*

(m) Aux branches de l'arbre qui produit les fruits appelés *Pains de Singe*, étoient suspendus des nids qui ressembloient à de grands paniers ovales, ouverts par en bas & tissus confusément de branches d'arbres assez grosses ; je n'eus pas la satisfaction de voir les oiseaux qui les avoient construits ; mais les habitans du voisinage m'assurèrent qu'ils avoient assez la figure de cette espèce d'aigle qu'ils appellent *Ntann.* À juger de la grandeur de ces oiseaux par celle de leurs nids, elle ne devoit pas être *beaucoup inférieure à celle de l'autruche. Hist. des Navigations aux terres Australes, tome II, page 104.*

même,

même, il me paroit que l'oiseau de proie des environs de Tarnasar *(n)*, ville des Indes orientales, qui est bien plus grand que l'aigle, & dont le bec sert à faire une poignée d'épée, est encore le condor, ainsi que le vautour du Sénégal *(o)*, qui ravit & enlève des enfans; que l'oiseau sauvage de Lapponie *(p)*, gros & grand comme un mouton, dont parlent Regnard & la Martinière, & dont Olaüs Magnus a fait graver le nid, pourroit bien encore être le même. Mais sans aller prendre nos comparaisons si loin, à quelle autre espèce peut-on rapporter le *laemmer geier* des Allemands!

(n) In regione circa Tarnasar urbem Indiæ complura avium genera sunt, raptu præsertim viventia, longe aquilis proceriora; nam ex superiore rostri parte ensium capuli fabricantur. Id rostri fulvum cæruleo colore distinctum..... Aliti vero colos est niger & item purpureus intercursantibus pennis nonnullis. Lud. patritius apud Gesnerum, *Avi.* pag. 206.

(o) Il y a au Sénégal des vautours aussi gros que des aigles, qui dévorent les petits enfans quand ils en peuvent attraper à l'écart. *Voyage de le Maire, page 106.*

(p) Il se trouve aussi dans la Lapponie Moscovite, un oiseau sauvage de couleur d'un gris-de-perle, gros & grand comme un mouton, ayant la tête faite comme un chat, les yeux fort étincelans & rouges; le bec comme un aigle, les pieds & les griffes de même. *Voyage des pays septentrionaux, par la Martiniere, page 76, avec une figure.* — Il n'y a guère moins d'oiseaux que de bêtes à quatre pieds en Lapponie; les aigles s'y rencontrent en abondance; il s'en trouve d'une grosseur si prodigieuse qu'elles peuvent, comme je l'ai déjà dit ailleurs, emporter des faons de rennes lorsqu'ils sont jeunes, dans leurs nids qu'ils font au sommet des plus hauts arbres; ce qui fait qu'il y a toujours quelqu'un pour les garder. Regnard, *Voyage de Lapponie,* page 181.

ce vautour des agneaux ou des moutons, qui a ſouvent été vu en Allemagne & en Suiſſe en différens temps, & qui eſt beaucoup plus grand que l'aigle, ne peut être que le condor. Geſner rapporte, d'après un Auteur digne de foi (George Fabricius), les faits ſuivans. Des paiſans d'entre Mieſen & Briſa, villes d'Allemagne, perdant tous les jours quelques pièces de bétail qu'ils cherchoient vainement dans les forêts, aperçurent un très-grand nid poſé ſur trois chênes, conſtruit de perches & de branches d'arbres, & ſi étendu qu'un char pouvoit être à l'abri deſſous; ils trouvèrent dans ce nid trois jeunes oiſeaux déjà ſi grands, que leurs ailes étendues avoient ſept aunes d'envergure; leurs jambes étoient plus groſſes que celles d'un lion, leurs ongles auſſi grands & auſſi gros que les doigts d'un homme; il y avoit dans ce nid pluſieurs peaux de veaux & de brebis *(q)*. M. Valmont de Bomare & M. Salerne, ont penſé comme moi, que le *laemmer geier* des Alpes, devoit être le condor du Pérou. Il a, dit M. de Bomare, quatorze pieds de vol, & fait une guerre cruelle aux chèvres, aux brebis, aux chamois, aux lièvres & aux marmottes. M. Salerne rapporte auſſi un fait très-poſitif à ce ſujet, & qui eſt aſſez important pour le citer ici tout au long. « En 1719, M. Déradin, beau-père de M. du Lac, » tua à ſon château de Mylourdin, paroiſſe de Saint-

(q) Diction. d'Hiſt. nat. par M. Valmont de Bomare, article de l'*Aigle*.

Martin d'Abat, un oiſeau qui peſoit dix-huit livres, « & qui avoit dix-huit pieds de vol; il voloit depuis « quelques jours autour d'un étang; il fut percé de « deux balles ſous l'aile. Il avoit le deſſus du corps « bigarré de noir, de gris & de blanc, & le deſſus « du ventre rouge comme de l'écarlate, & ſes plumes « étoient friſées; on le mangea tant au château de « Mylourdin, qu'à Châteauneuf-ſur-Loire; il fut « trouvé dur, & ſa chair ſentoit un peu le maré- « cage; j'ai vu & examiné une des moindres plumes « de ſes ailes; elle eſt plus groſſe que la plus groſſe « plume de cygne. Cet oiſeau ſingulier ſembleroit être « le contur ou condor *(r)*; » en effet, l'attribut de grandeur exceſſive doit être regardé comme un caractère déciſif, & quoique le *laemmer geier* des Alpes, diffère du condor du Pérou, par les couleurs du plumage, on ne peut s'empêcher de les rapporter à la même eſpèce, du moins juſqu'à ce que l'on ait une deſcription plus exacte de l'un & de l'autre.

Il paroît par les indications des Voyageurs, que le condor du Pérou a le plumage comme une pie, c'eſt-à-dire, mêlé de blanc & de noir; & ce grand oiſeau tué en France, au château de Mylourdin, lui reſſemble donc, non-ſeulement par la grandeur, puiſqu'il avoit dix-huit pieds d'envergure, & qu'il peſoit dix-huit livres, mais encore par les couleurs, étant auſſi mêlé de noir & de blanc: on peut donc croire avec toute

(r) Ornithol. de Salerne, *page 10.*

apparence de raiſon, que cette eſpèce principale, & première dans les oiſeaux, quoique très-peu nombreuſe, eſt néanmoins répandue dans les deux continens, & que pouvant ſe nourrir de toute eſpèce de proie *(ſ)*, & n'ayant à craindre que les hommes, ces oiſeaux fuient les lieux habités & ne ſe trouvent que dans les grands déſerts ou les hautes montagnes.

(ſ) Les deſerts de la province de Pachacamac, au Pérou, inſpirent une ſecrète horreur; on n'y entend le chant d'aucun oiſeau, & dans toutes ces montagnes je n'en vis qu'un, nommé *condur*, qui eſt de la groſſeur d'un mouton, & qui ſe perche ſur les montagnes les plus arides & ſe nourrit des vers qui naiſſent dans ces ſables. *Nouv. voyage autour du monde, par le Gentil, tome I, page 129.*



LE MILAN
ET
LES BUSES.

Les Milans & les Buſes, oiſeaux ignobles, immondes & lâches, doivent ſuivre les vautours auxquels ils reſſemblent par le naturel & les mœurs: ceux-ci, malgré leur peu de généroſité, tiennent par leur grandeur & leur force, l'un des premiers rangs parmi les oiſeaux. Les milans & les buſes qui n'ont pas ce même avantage, & qui leur ſont inférieurs en grandeur, y ſuppléent & les ſurpaſſent par le nombre; par-tout ils ſont beaucoup plus communs, plus incommodes que les vautours; ils fréquentent plus ſouvent & de plus près les lieux habités; ils font leur nid dans des endroits plus acceſſibles; ils reſtent rarement dans les déſerts; ils préfèrent les plaines & les collines fertiles aux montagnes ſtériles: comme toute proie leur eſt bonne, que toute nourriture leur convient; & que plus la terre produit de végétaux, plus elle eſt en même temps peuplée d'inſectes, de reptiles, d'oiſeaux & de petits animaux; ils établiſſent ordinairement leur domicile au pied des montagnes, dans les terres les plus vivantes, les plus abondantes en gibier, en volaille, en poiſſon; ſans être courageux ils ne ſont pas timides, ils ont une ſorte de ſtupidité féroce, qui leur donne

l'air de l'audace tranquille, & ſemble leur ôter la connoiſſance du danger: on les approche, on les tue bien plus aiſément que les aigles ou les vautours; détenus en captivité, ils ſont encore moins ſuſceptibles d'éducation: de tout temps on les a proſcrits, rayés de la liſte des oiſeaux nobles, & rejetés de l'école de la Fauconnerie: de tout temps on a comparé l'homme groſſièrement impudent au milan, & la femme triſtement bête à la buſe.

Quoique ces oiſeaux ſe reſſemblent par le naturel, par la grandeur du corps *(a)*, par la forme du bec, & par pluſieurs autres attributs, le milan eſt néanmoins aiſé à diſtinguer, non-ſeulement des buſes, mais de tous les autres oiſeaux de proie, par un ſeul caractère facile à ſaiſir; il a la queue fourchue, les plumes du milieu étant beaucoup plus courtes que les autres, laiſſent paroitre un intervalle qui s'aperçoit de loin, & lui a fait improprement donner le ſurnom d'*aigle à queue fourchue:* il a auſſi les ailes proportionnellement plus longues que les buſes, & le vol bien plus aiſé: auſſi paſſe-t-il ſa vie dans l'air; il ne ſe repoſe preſque jamais, & parcourt chaque jour des eſpaces immenſes; & ce grand mouvement n'eſt point un exercice de chaſſe ni de pourſuite de proie, ni même de décou-

(a) Milvus regalis magnitudine & habitu buteoni conformis eſt. . . . crura illi ſunt crocea humiliora, buteonis ultrà poplites propendentibus plumis ſimiliter ferrugineis dilatis obteguntur. Schwenckfeld. *Avi. Sil.* pag. 303.

verte, car il ne chaſſe pas; mais il ſemble que le vol ſoit ſon état naturel, ſa ſituation favorite: l'on ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont il l'exécute, ſes ailes longues & étroites paroiſſent immobiles; c'eſt la queue qui ſemble diriger toutes ſes évolutions, & elle agit ſans ceſſe; il s'élève ſans effort, il s'abaiſſe comme s'il gliſſoit ſur un plan incliné; il ſemble plutôt nager que voler; il précipite ſa courſe, il la ralentit; s'arrête & reſte comme ſuſpendu ou fixé à la même place pendant des heures entières, ſans qu'on puiſſe s'apercevoir d'aucun mouvement dans ſes ailes.

Il n'y a, dans notre climat, qu'une ſeule eſpèce de milan *(voyez les pl. enluminées, n.° 422, & la pl. VII dans ce volume)*, que nos François ont appelé *milan royal (b)*,

(b) Milan Royal. En Grec, Ἰκτῖς; en Latin, *Milvus*; en Italien, *Milvio, Nibbio, Poyana*; en Eſpagnol, *Milano*; en Allemand, *Weike* ou *Weiher*; en Hollandois, *Wouwe*; en Anglois, *Kite* ou *Glead*; en Polonois, *Kania*; en Suédois, *Glada*; en vieux françois, *Écouſſe*, *Écouffe*, *Huau*, *Milion*. — Milan royal. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, pag. 129. — Milan royal, Albin. *tom. I, pag. 4, pl. coloriée.* — *The Kite, Milvus Regalis, Brit. Zoology, pl.* A 2 *avec une figure coloriée.* — Le Milan royal. Briſſon, *Ornith.* tom. I, pag. 414, pl. 33. *Nota.* Les Grecs appeloient Ἰκτῖς, le putois; & il eſt probable qu'ils ont donné au milan le même nom, parce que le milan attaque & tue les volailles, comme le putois. — Les Latins l'ont appelé *Milvus, quaſi mollis avis*, oiſeau lâche; les noms *Huau* ou *Huo* en vieux françois, & *Wowe* en Hollandois, ſemblent être des dénominations empruntées de ſon cri *hu-o*. — *Glead* en Anglois & *Glada* en Suédois, ſont tirés de ce qu'il paroît gliſſer en volant. — *Milion* eſt un mot corrompu de Milan.

parce qu'il fervoit aux plaifirs des Princes qui lui faifoient donner la chaffe, & livrer combat par le faucon ou l'épervier; on voit en effet, avec plaifir, cet oifeau lache, quoique doué de toutes les facultés qui devroient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de force, ni de légèreté, refufer de combattre, & fuir devant l'épervier beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant & s'élevant, comme pour fe cacher dans les nues, jufqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coups d'ailes, de ferres & de bec, & le ramène à terre moins bleffé que battu, & plus vaincu par la peur que par la force de fon ennemi.

Le milan, dont le corps entier ne pèfe guère que deux livres & demie, qui n'a que feize ou dix-fept pouces de longueur, depuis le bout du bec jufqu'à l'extrémité des pieds, a néanmoins près de cinq pieds de vol ou d'envergure : la peau nue qui couvre la bafe du bec eft jaune, auffi-bien que l'iris des yeux & les pieds : le bec eft de couleur de corne & noirâtre vers le bout, & les ongles font noirs : fa vue eft auffi perçante que fon vol eft rapide; il fe tient fouvent à une fi grande hauteur, qu'il échappe à nos yeux, & c'eft de-là qu'il vife & découvre fa proie ou fa pâture, & fe laiffe tomber fur tout ce qu'il peut dévorer ou enlever fans réfiftance: il n'attaque que les plus petits animaux & les oifeaux les plus foibles; c'eft fur-tout aux jeunes pouffins qu'il en veut; mais la feule colère de la mère-poule fuffit pour le repouffer & l'éloigner. « Les milans font

» des

des animaux tout-à-fait lâches, m'écrit un de mes « amis *(c)*, je les ai vu pourſuivre à deux un oiſeau de « proie pour lui dérober celle qu'il tenoit, plutôt que de « fondre ſur lui, & encore ne purent-ils y réuſſir : les « corbeaux les inſultent & les chaſſent; ils ſont auſſi « voraces, auſſi gourmands que lâches : je les ai vu « prendre, à la ſuperficie de l'eau, des petits poiſſons « morts & à demi corrompus; j'en ai vu emporter « une longue couleuvre dans leurs ſerres; d'autres ſe « poſer ſur des cadavres de chevaux & de bœufs : « j'en ai vu fondre ſur des tripailles que des femmes « lavoient le long d'un petit ruiſſeau, & les enlever « preſqu'à côté d'elles : je m'aviſai une fois de pré- « ſenter à un jeune milan que des enfans nourriſſoient « dans la maiſon que j'habitois, un aſſez gros pigeon- « neau, il l'avala tout entier avec les plumes ».

Cette eſpèce de milan eſt commune en France, ſur-tout dans les provinces de Franche-comté, du Dauphiné, du Bugey, de l'Auvergne, & dans toutes les autres qui ſont voiſines des montagnes : ce ne ſont pas des oiſeaux de paſſage, car ils font leur nid dans le pays, & l'établiſſent dans des creux de rochers. Les Auteurs de la Zoologie Britannique *(d)*, diſent de même qu'ils nichent en Angleterre, & qu'ils y

(c) M. Hébert, que j'ai déjà cité comme ayant bien obſervé pluſieurs faits relatifs à l'hiſtoire des oiſeaux.

(d) Some, have ſuppoſed theſe to be birds of paſſage but in england they certainly continue the whole year. Britiſch Zoology. *Species VI, the kite.*

restent pendant toute l'année: la femelle pond deux ou trois œufs qui, comme ceux de tous les oiseaux carnassiers, sont plus ronds que les œufs de poule: ceux du milan sont blanchâtres, avec des taches d'un jaune sale. Quelques Auteurs ont dit qu'il faisoit son nid dans les forêts sur de vieux chênes ou de vieux sapins; sans nier absolument le fait, nous pouvons assurer que c'est dans des trous de rochers qu'on les trouve communément.

L'espèce paroît être répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Suède jusqu'au Sénégal *(e)*, mais je ne sais si elle se trouve aussi dans le nouveau, car

(e) Il paroît que le milan royal se trouve dans le nord, puisque M. Linnæus l'a compris dans sa liste des oiseaux de Suède, sous la dénomination de *falco cerâ flavâ, caudâ forcipatâ; corpore ferrugineo, capite albidiore. Faun. Suec.* n.° 59; & l'on voit aussi par les témoignages des Voyageurs, qu'il se trouve dans les provinces les plus chaudes de l'Afrique; on rencontre encore ici (en Guinée), dit Bosman, une espèce d'oiseau de proie; ce sont les milans: ils enlèvent, outre les poulets dont ils tirent leur nom, tout ce qu'ils peuvent découvrir & attraper, soit viande, soit poisson, & cela avec tant de hardiesse, qu'ils arrachent aux femmes nègres les poissons qu'elles portent vendre au marché, ou qu'elles crient dans les rues. *Voyage de Guinée, page 278.* Près du desert, au long du Sénégal, dit un autre Voyageur, on trouve un oiseau de proie de l'espèce du milan, auquel les François ont donné le nom d'écouffe. . . . . . toute nourriture convient à sa faim dévorante; il n'est point épouvanté des armes à feu; la chair cuite ou crue le tente si vivement, qu'il enlève aux matelots leurs morceaux dans le temps qu'ils les portent à leur bouche. *Hist. générale des Voyages, par M. l'abbé Prevost, tome III, page 306.*

ſes relations d'Amérique n'en ſont aucune mention : il y a ſeulement un oiſeau qu'on dit être naturel au Pérou, & qu'on ne voit dans la Caroline qu'en été, qui reſſemble au milan à quelques égards, & qui a, comme lui, la queue fourchue. M. Cateſby en a donné la deſcription & la figure *(f)*, ſous le nom d'*épervier à queue d'hirondelle*, & M. Briſſon l'a appelé *milan de la Caroline (g)*. Je ſerois aſſez porté à croire que c'eſt une eſpèce voiſine de celle de notre milan, & qui la remplace dans le nouveau continent.

Mais il y a une autre eſpèce encore plus voiſine & qui ſe trouve dans nos climats comme oiſeau de paſſage, que l'on a appelé le *milan noir (Voyez les planches enluminées, n.° 472)*. Ariſtote diſtingue cet oiſeau du précédent, qu'il appelle ſimplement *milan*, & il donne à celui-ci l'épithète de milan Étolien *(h)*, parce que probablement il étoit de ſon temps plus commun en Étolie qu'ailleurs; Belon *(i)* fait auſſi mention de ces deux milans; mais il ſe trompe lorſqu'il dit que le premier, qui eſt le milan royal, eſt plus noir que le ſecond, qu'il appelle néanmoins *milan noir;* ce n'eſt

(f) Hiſt. nat. de la Caroline, par Cateſby, *tome I, page 4, pl. IV, avec une bonne figure coloriée.*

(g) Le milan de la Caroline. Briſſon, *Ornith. tome I, page 418.*

(h) Pariunt milvi ova bina magnâ ex parte, interdum tamen & terna, totidemque excludunt pullos ; ſed qui Etolius nuncupatur, vel quaternos aliquandò excludit. Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. VI, cap. 6.

(i) Milan noir. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux, page 131.*

peut-être qu'une faute d'impreſſion ; car il eſt certain que le milan royal eſt moins noir que l'autre ; au reſte, aucun des Naturaliſtes, anciens & modernes, n'a fait mention de la différence la plus apparente entre ces deux oiſeaux, & qui conſiſte, en ce que le milan royal a la queue fourchue, & que le milan noir l'a égale ou preſque égale dans toute ſa largeur, ce qui néanmoins n'empêche pas que ces deux oiſeaux ne ſoient d'eſpèce très-voiſine, puiſqu'à l'exception de cette forme de la queue ils ſe reſſemblent par tous les autres caractères, car le milan noir, quoiqu'un peu plus petit & plus noir que le milan royal, a néanmoins les couleurs du plumage diſtribuées de même, les ailes proportionnellement auſſi étroites & auſſi longues, le bec de la même forme, les plumes auſſi étroites & auſſi alongées, & les habitudes naturelles entièrement conformes à celles du milan royal.

Aldrovande dit que les Hollandois appellent ce milan *kukenduf;* que quoiqu'il ſoit plus petit que le milan royal, il eſt néanmoins plus fort & plus agile; Schwenckfeld aſſure au contraire qu'il eſt plus foible & encore plus lâche, & qu'il ne chaſſe que les mulots, les ſauterelles & les petits oiſeaux qui ſortent de leurs nids; il ajoute que l'eſpèce en eſt très-commune en Allemagne; cela peut être, mais nous ſommes certains qu'en France & en Angleterre elle eſt beaucoup plus rare que celle du milan royal; celui-ci eſt un oiſeau du pays, & qui y demeure toute l'année; l'autre au contraire eſt un



LE MILAN.

oiſeau de paſſage, qui quitte notre climat en automne pour ſe rendre dans des pays plus chauds: Belon a été témoin oculaire de leur paſſage d'Europe en Égypte; ils s'attroupent & paſſent en files nombreuſes ſur le pont Euxin, en automne, & repaſſent dans le même ordre au commencement d'Avril; ils reſtent pendant tout l'hiver en Égypte, & ſont ſi familiers qu'ils viennent dans les villes & ſe tiennent ſur les fenêtres des maiſons; ils ont la vue & le vol ſi ſûrs, qu'ils ſaiſiſſent en l'air les morceaux de viande qu'on leur jette.



LA BUSE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 419; & pl. VIII de ce volume.

LA Buse est un oiseau assez commun, assez connu pour n'avoir pas besoin d'une ample description; elle n'a guère que quatre pieds & demi de vol, sur vingt ou vingt-un pouces de longueur de corps; sa queue n'a que huit pouces, & ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent un peu au-delà de son extrémité; l'iris de ses yeux est d'un jaune pâle & presque blanchâtre; les pieds sont jaunes, aussi-bien que la membrane qui couvre la base du bec, & les ongles sont noirs.

Cet oiseau demeure pendant toute l'année dans nos forêts; il paroît assez stupide, soit dans l'état de domesticité, soit dans celui de liberté; il est assez sédentaire & même paresseux; il reste souvent plusieurs

(a) En Grec, Τρίορχης, parce qu'on a cru faussement que cet oiseau avoit trois testicules; en Latin, *Buteo;* en Italien, *Buzza, Bucciario;* en Allemand, *Busz-hen, Buzant, Buze, Bushard;* en Anglois, *Buzzard, Common-Buzzard,* Puttok. — *Buteo.* Gesner, *Avi.* pag. 45. — *Buteo seu triorchis.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 362. — *Buteo vulgaris.* Willughby, *Ornith.* page 38. — *Buse* ou *Busard,* ou *Cassard.* Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 100. — Buzard. Albin, *tome I, page 1, pl. 1, figure coloriée.* — La Buse. Brisson, *Ornith.* tome I, page 406. — *The Common Buzzard.* Briutsch Zoology, *pl. XLIII, avec une figure coloriée.*



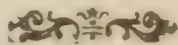
LA BUSE.

heures de ſuite perché ſur le même arbre; ſon nid eſt conſtruit avec de petites branches, & garni en dedans de laine ou d'autres petits matériaux légers & mollets; la buſe pond deux ou trois œufs qui ſont blanchâtres, tachetés de jaune; elle élève & ſoigne ſes petits plus long-temps que les autres oiſeaux de proie, qui preſque tous les chaſſent du nid avant qu'ils ſoient en état de ſe pourvoir aiſément; M. Ray *(b)* aſſure même que le mâle de la buſe nourrit & ſoigne ſes petits lorſqu'on a tué la mère.

Cet oiſeau de rapine ne ſaiſit pas ſa proie au vol, il reſte ſur un arbre, un buiſſon ou une motte de terre, & de-là ſe jette ſur tout le petit gibier qui paſſe à ſa portée; il prend les levreaux & les jeunes lapins, auſſi-bien que les perdrix & les cailles; il dévaſte les nids de la plupart des oiſeaux; il ſe nourrit auſſi de grenouilles, de lézards, de ſerpens, de ſauterelles, &c. lorſque le gibier lui manque.

Cette eſpèce eſt ſujette à varier, au point que ſi l'on compare cinq ou ſix buſes enſemble, on en trouve à peine deux bien ſemblables. Il y en a de preſque entièrement blanches, d'autres qui n'ont que la tête blanche, d'autres enfin qui ſont mélangées différemment les unes des autres, de brun & de blanc: ces différences dépendent principalement de l'âge & du ſexe, car on les trouve toutes dans notre climat.

(b) Ray's Letters 53. Voyez auſſi *Britiſch Zoology.* Species VII.



LA BONDRÉE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 420.

Comme la Bondrée diffère peu de la Buſe, elle n'en a été diſtinguée que par ceux qui les ont ſoigneuſement comparées. Elles ont, à la vérité, beaucoup plus de caractères communs que de caractères différens; mais ces différences extérieures, jointes à celles de quelques habitudes naturelles, ſuffiſent pour conſtituer deux eſpèces, qui, quoique voiſines, ſont néanmoins diſtinctes & ſéparées. La bondrée eſt auſſi groſſe que la buſe, & pèſe environ deux livres; elle a vingt-deux pouces de longueur, depuis le bout du bec juſqu'à celui de la queue, & dix-huit pouces juſqu'à celui des pieds; ſes ailes, lorſqu'elles ſont pliées, s'étendent au-delà des trois quarts de la queue; elle a quatre pieds deux pouces de vol ou d'envergure: ſon bec eſt un peu plus long que celui de la buſe; la peau nue qui en couvre la baſe, eſt jaune *(b)*, épaiſſe & inégale;

(a) *Goiran* ou *Bondrée*. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 101, fig. page 102. — *Buteo apivorus* ſeu *Veſpivorus*. Willughby, *Ornithol.* pag. 39, fig. tab. 3. — Bondrée. Albin, *tome I, page 3, fig. coloriée, pl. II.* — *Falco* pedibus *ſeminudis, flavis; cerâ nigrâ; capite cinereo,* caudæ faſciâ cinereâ, *apice albo.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 66. — *Buteo apivorus*. La Bondrée. Briſſon, *tome I, page 410.*

(b) Quelques Naturaliſtes ont dit que cette peau de la baſe du bec

inégale; les narines ſont longues & courbées; lorſqu'elle ouvre le bec, elle montre une bouche très-large & de couleur jaune: l'iris des yeux eſt d'un beau jaune; les jambes & les pieds ſont de la même couleur, & les ongles, qui ne ſont pas fort crochus, ſont forts & noirâtres: le ſommet de la tête paroit large & aplati; il eſt d'un gris cendré. On trouve une ample deſcription de cet oiſeau dans l'ouvrage de M. Briſſon & dans celui d'Albin: ce dernier auteur, après avoir décrit les parties extérieures de la bondrée, dit qu'elle a les boyaux plus courts que la buſe; & il ajoute qu'on a trouvé dans l'eſtomac d'une bondrée, pluſieurs chenilles vertes, comme auſſi pluſieurs chenilles communes & autres inſectes.

Ces oiſeaux, ainſi que les buſes, compoſent leur nid avec des bûchettes, & le tapiſſent de laine à l'intérieur, ſur laquelle ils dépoſent leurs œufs, qui ſont d'une couleur cendrée & marquetée de petites taches brunes. Quelquefois ils occupent des nids étrangers; on en a trouvé dans un vieux nid de milan. Ils nourriſſent leurs petits de chryſalides, & particulièrement de celles des guêpes. On a trouvé des têtes & des morceaux de guêpes dans un nid où il y avoit deux petites bondrées: elles ſont, dans ce premier âge,

bec étoit noire; mais on peut préſumer que cette différence vient de l'âge, puiſque cette peau qui couvre la baſe du bec eſt blanche dans le premier âge de ces oiſeaux: elle peut paſſer par le jaune, & devenir enfin brune & noirâtre.

couvertes d'un duvet blanc, tacheté de noir; elles ont alors les pieds d'un jaune pâle, & la peau qui est sur la base du bec, blanche. On a aussi trouvé dans l'estomac de ces oiseaux, qui est fort large, des grenouilles & des lézards entiers. La femelle est dans cette espèce, comme dans toutes celles des grands oiseaux de proie, plus grosse que le mâle; & tous deux piettent & courent, sans s'aider de leurs ailes, aussi vîte que nos coqs de basse-cour.

Quoique Belon dise qu'il n'y a petit berger, dans la Limagne d'Auvergne, qui ne sache connoitre la bondrée, & la prendre par engin avec des grenouilles, quelquefois aussi aux gluaux, & souvent au lacet, il est cependant très-vrai qu'elle est aujourd'hui beaucoup plus rare en France que la buse commune. Dans plus de vingt buses qu'on m'a apportées en différens temps, en Bourgogne, il ne s'est pas trouvé une seule bondrée; & je ne sais de quelle province est venue celle que nous avons au cabinet du Roi. M. Salerne dit que dans le pays d'Orléans, c'est la buse ordinaire qu'on appelle *bondrée;* mais cela n'empêche pas que ce ne soient deux oiseaux différens.

La bondrée se tient ordinairement sur les arbres en plaine, pour épier sa proie. Elle prend les mulots, les grenouilles, les lézards, les chenilles & les autres insectes. Elle ne vole guère que d'arbre en arbre & de buissons en buissons, toujours bas & sans s'élever comme le milan, auquel du reste elle ressemble assez

par le naturel, mais dont on pourra toujours la diſtinguer de loin & de près, tant par ſon vol que par ſa queue, qui n'eſt pas fourchue comme celle du milan. On tend des piéges à la bondrée, parce qu'en hiver elle eſt très-graſſe & aſſez bonne à manger.



L'OISEAU SAINT-MARTIN (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 459.

LES Naturalistes modernes ont donné à cet oiseau le nom de *Faucon-lanier* ou *Lanier cendré;* mais il nous paroît être non-seulement d'une espèce, mais d'un genre différent de ceux du faucon & du lanier. Il est un peu plus gros qu'une corneille ordinaire, & il a proportionnellement le corps plus mince & plus dégagé, il a les jambes longues & menues, en quoi il diffère des faucons qui les ont robustes & courtes, & encore du lanier que Belon dit être plus court *empiété* qu'aucun

(a) Autre oiseau Saint-Martin. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 104. — *Laniarius cinereus sive falco cinereo albus*. Frisch, *planche LXXIX, avec une figure coloriée.* — *The blue Hawk*. Le Faucon bleu. Edwards, *Glanures, pl. CCXXV, avec une figure bien coloriée.* — Le Lanier cendré. Brisson, *Ornith. tome I, page 365.*

Nota. Belon n'hésite pas à dire qu'il est de la même espèce que le jean-le-blanc, & en même-temps il convient qu'il approche beaucoup du milan: « il est, dit-il, encore une autre espèce de » jean-le-blanc ou oiseau saint-martin, semblablement nommée *blanche* » *queue, de même espèce* que le susdit; mais il ressemble beaucoup » mieux à la couleur d'un milan royal, n'étoit qu'il est de moindre » corpulence. . . . . Il ressemble au milan royal de si près, qu'on n'y » trouveroit différence, n'étoit qu'il est plus petit & plus blanc sous » le ventre, ayant les plumes qui touchent le croupion en la queue, » tant dessus que dessous de couleur blanche; aussi est-ce de cela qu'il est nommé *queue blanche* ». *Hist. nat. des Oiseaux, page 104.*

faucon, mais par ce caractère des longues jambes, il ressemble au jean-le-blanc & à la soubuse; il n'a donc d'autre rapport au lanier que l'habitude de déchirer avec le bec tous les petits animaux qu'il saisit, & qu'il n'avale pas entiers, comme le font les autres gros oiseaux de proie : il faut, dit M. Edwards, le ranger dans la classe des faucons à longues ailes; ce seroit, à mon avis, plutôt avec les buses qu'avec les faucons, que cet oiseau devroit être rangé, ou plutôt il faut lui laisser sa place auprès de la soubuse, à laquelle il ressemble par un grand nombre de caractères, & par les habitudes naturelles.

Au reste, cet oiseau se trouve assez communément en France, aussi-bien qu'en Allemagne & en Angleterre : celui de notre planche enluminée a été tué en Bourgogne. M. Frisch a donné deux planches de ce même oiseau, *n.os 79 & 80*, qui ne diffèrent pas assez l'un de l'autre pour qu'on doive les regarder avec lui comme étant d'espèce différente; car les variétés qu'il remarque entre ces deux oiseaux sont trop légères, pour ne les pas attribuer au sexe ou à l'âge. M. Edwards, qui a aussi donné la figure de cet oiseau, dit que celui de sa planche enluminée a été tué près de Londres, & il ajoute que quand on l'aperçut, il voltigeoit autour du pied de quelques vieux arbres, dont il paroissoit quelquefois frapper le tronc avec le bec & les serres, en continuant cependant à voltiger, ce dont on ne put découvrir la raison qu'après l'avoir tué & ouvert; car on lui

trouva, dans l'estomac, une vingtaine de petits lézards, déchirés ou coupés en deux ou trois morceaux.

En comparant cet oiseau, avec ce que dit Belon, de son second oiseau saint-martin, on ne pourra douter que ce ne soit le même, & indépendamment des rapports de grandeur, de figure & de couleur, ces habitudes naturelles de voler bas, & de chercher avec avidité & constance les petits reptiles, appartiennent moins aux faucons & aux autres oiseaux nobles, qu'à la buse, à la harpaye & aux autres oiseaux de ce genre, dont les mœurs sont plus ignobles, & approchent de celles des milans. Cet oiseau bien décrit & très-bien représenté par M. Edwards *(planche 225)*, n'est pas, comme le disent les Auteurs de la Zoologie Britannique, le *henharrier*, dont ils ont donné la figure. Ce sont des oiseaux différens, dont le premier, que nous appelons d'après Belon, l'*oiseau saint-martin*, a, comme je l'ai dit, été indiqué par M.rs Frisch & Brisson, sous le nom de *faucon-lanier* & *lanier cendré;* le second de ces oiseaux qui est le *subbuteo* de Gesner, & que nous appelons *soubuse*, a été nommé *aigle à queue blanche* par Albin, & *faucon à collier* par M. Brisson. Au reste, les Fauconniers nomment cet oiseau saint-martin, *la harpaye-épervier. Harpaye* est parmi eux un nom générique, qu'ils donnent non-seulement à l'oiseau saint-martin, mais encore à la soubuse & au busard-roux ou rousseau, dont nous parlerons dans la suite.



LA SOUBUSE (a).

Voyez les planches enluminées, n.es 443 & 480; & planche IX de ce volume.

LA Soubuse ressemble à l'oiseau saint-martin, par le naturel & les mœurs; tous deux volent bas pour saisir des mulots & des reptiles; tous deux entrent dans les basses-cours, fréquentent les colombiers pour prendre les jeunes pigeons, les poulets; tous deux sont oiseaux ignobles, qui n'attaquent que les foibles, & dès-lors on ne doit les appeler ni faucons ni laniers comme l'ont fait nos Nomenclateurs. Je voudrois donc retrancher de la liste des faucons, ce faucon à collier, & ne lui laisser que le nom de *soubuse,* comme au lanier cendré, celui d'*oiseau saint-martin.*

Le mâle dans la soubuse, est, comme dans les autres oiseaux de proie, considérablement plus petit que la femelle; mais l'on peut remarquer en les comparant,

(a) *Subbuteo.* Gesner, *Avi.* pag. 48. — *Pygargus accipiter.* Willughby, *Ornithol.* page 40. — Aigle à queue blanche. Albin, *tome II, page 3, planche V, avec une figure coloriée du mâle* . . . . . Perturbateur des poules. Albin, *tome III, page 2, planche III, avec une figure coloriée de la femelle.* — Les Anglois appellent le mâle, *Henharrow* ou *Henharrier,* c'est-à-dire, *Déchireur de poules.* — *Falco torquatus;* le Faucon à collier. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 345. — *The Henharrier; the male,* pl. A 6. *The Ringtail; the female,* pl. A 7. *Britisch Zoology* . . . .

qu'il n'a point comme elle de collier, c'est-à-dire; de petites plumes hérissées autour du cou : cette différence qui paroîtroit être un caractère spécifique, nous portoit à croire que l'oiseau représenté *(planche 480)* n'étoit pas le mâle de la soubuse femelle, représenté *n.° 443;* mais de très-habiles Fauconniers nous ont assuré la chose comme certaine, & en y regardant de près, nous avons en effet trouvé les mêmes proportions entre la queue & les ailes, la même distribution dans les couleurs, la même forme de cou, de tête & de bec, &c.... en sorte que nous n'avons pu résister à leur avis : ce qui sur cela nous rendoit plus difficiles, c'est que presque tous les Naturalistes ont donné à la soubuse un mâle tout différent, & qui est celui que nous avons appelé oiseau *saint-martin;* & ce n'est qu'après mille & mille comparaisons, que nous avons cru pouvoir nous déterminer avec fondement contre leur autorité. Nous observerons que la soubuse se trouve en France, aussi-bien qu'en Angleterre; qu'elle a les jambes longues & menues comme l'oiseau saint-martin; qu'elle pond trois ou quatre œufs rougeâtres dans des nids qu'elle construit sur des buissons épais; qu'enfin ces deux oiseaux, avec celui dont nous parlerons dans l'article suivant, sous le nom de *harpaye*, semblent former un petit genre à part plus voisin de celui des milans & des buses, que de celui des faucons.



LA HARPAYE.



LA SOUBUSE.

LA HARPAYE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 460.

HARPAYE est un ancien nom générique que l'on donnoit aux oiseaux du genre des busards ou busards de marais, & à quelques autres espèces voisines, telles que la soubuse & l'oiseau saint-martin, qu'on appeloit *harpaye-épervier:* nous avons rendu ce nom spécifique, en l'appliquant à l'espèce dont il est ici question, à laquelle les Fauconniers d'aujourd'hui donnent le nom de *harpaye-rousseau:* nos Nomenclateurs l'ont nommé *busard-roux*, & M. Frisch l'a appelé improprement *vautour lanier moyen*, comme il a de même & tout aussi improprement appelé le busard de marais, *grand vautour lanier:* nous avons préféré le nom simple de *harpaye*, parce qu'il est certain que cet oiseau n'est ni un vautour ni un busard: il a les mêmes habitudes naturelles que les deux oiseaux dont nous avons parlé dans les deux articles précédens: il prend le poisson comme le jean-le-blanc, & le tire vivant hors de l'eau; il paroît, dit M. Frisch, avoir la vue plus perçante que tous les autres oiseaux de rapine, ayant les sourcils plus avancés sur les yeux. Il se trouve en France comme en Allemagne, & fréquente de préférence les lieux bas &

(a) Frisch, *tome I, planche LXXVIII.* — Le Busard roux. Brisson, *tome I, page 404.*

les bords des fleuves & des étangs; & comme pour le reste de ses habitudes naturelles, il ressemble aux précédens, nous n'entrerons pas à son sujet dans un plus grand détail.

LE BUSARD (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 424; & planche X de ce volume.

On appelle communément cet oiseau, le *Busard de marais;* mais comme il n'existe réellement dans notre climat que cette seule espèce de busard, nous lui avons conservé ce nom simple : on l'appeloit autrefois *fau-perdrieux,* & quelques Fauconniers le nomment aussi *harpaye à tête blanche;* cet oiseau est plus vorace & moins paresseux que la buse, & c'est peut-être par cette seule raison qu'il paroit moins stupide & plus méchant : il fait une cruelle guerre aux lapins, & il est aussi avide de poisson que de gibier; au lieu d'habiter comme la buse, les forêts en montagne, il

(a) En Grec, Κίρκος; en Latin, *Circus.* — Le Fau-perdrieux. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 114. — *Circus.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 351 . . . . . *Milvus æruginosus.* Aldrov. *tom. I, pag. 396.* — Busard de marais. Albin, *tome I, page 4, planche III, avec une figure coloriée.* — *Vultur fuscus,* sive *Laniarius.* Frisch, *pl. LXXVII, avec une bonne figure coloriée.* — Le Busard de marais. Brisson, *Ornith.* tome I, page 401. — *The moor Buzzard. Britisch Zoology,* pl. A 5, avec une figure coloriée.

ne ſe tient que dans les buiſſons, les haies, les joncs, & à portée des étangs, des marais & des rivières poiſſonneuſes: il niche dans les terres baſſes, & fait ſon nid à peu de hauteur de terre, dans des buiſſons, ou même ſur des mottes couvertes d'herbes épaiſſes: il pond trois œufs, quelquefois quatre; & quoiqu'il paroiſſe produire en plus grand nombre que la buſe, qu'il ſoit comme elle, oiſeau ſédentaire & naturel en France, & qu'il y demeure toute l'année, il eſt néanmoins bien plus rare ou bien plus difficile à trouver.

On ne confondra pas le buſard avec le milan noir, quoiqu'il lui reſſemble à pluſieurs égards, parce que le buſard a comme la buſe, la bondrée, &c.... le cou gros & court; au lieu que les milans l'ont beaucoup plus long, & on diſtingue aiſément le buſard de la buſe, 1.° par les lieux qu'il habite; 2.° par le vol qu'il a plus rapide & plus ferme; 3.° parce qu'il ne ſe perche pas ſur de grands arbres, & que communément il ſe tient à terre ou dans des buiſſons: 4.° on le reconnoit à la longueur de ſes jambes qui, comme celles de l'oiſeau ſaint-martin & de la ſoubuſe, ſont à proportion plus hautes & plus menues que celles des autres oiſeaux de rapine.

Le buſard chaſſe de préférence les poules d'eau, les plongeons, les canards & les autres oiſeaux d'eau; il prend les poiſſons vivans & les enlève dans ſes ſerres: au défaut de gibier ou de poiſſon, il ſe nourrit

de reptiles, de crapauds, de grenouilles & d'insectes aquatiques: quoiqu'il soit plus petit que la buse, il lui faut une plus ample pâture, & c'est vraisemblablement parce qu'il est plus vif, & qu'il se donne plus de mouvement, qu'il a plus d'appétit; il est aussi bien plus vaillant. Belon assure en avoir vu qu'on avoit élevés à chasser & prendre des lapins, des perdrix & des cailles: il vole plus pesamment que le milan; & lorsqu'on veut le faire chasser par des faucons, il ne s'élève pas comme celui-ci, mais fuit horizontalement: un seul faucon ne suffit pas pour le prendre, il sauroit s'en débarrasser & même l'abattre; il descend au duc comme le milan, mais il se défend mieux, & il a plus de force & de courage; en sorte qu'au lieu d'un seul faucon, il en faut lâcher deux ou trois pour en venir à bout. Les hobreaux & les cresserelles le redoutent, évitent sa rencontre, & même fuient lorsqu'il les approche.



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport au MILAN, *aux* BUSES *&* SOUBUSES.

I.

L'OISEAU appelé par Castesby *(a)*, l'*Épervier à queue d'hirondelle ;* & par M. Brisson, le *Milan de la Caroline.* Cet oiseau, « dit Catesby, pèse quatorze onces : il a le bec noir & crochu ; mais il n'a point de crochets « aux côtés de la mandibule supérieure comme les « autres éperviers : il a les yeux fort grands & noirs, « & l'iris rouge ; la tête, le cou, la poitrine & le ventre « sont blancs, le haut de l'aile & le dos d'un pourpre « foncé, mais plus brunâtre vers le bas, avec une « teinture de vert ; les ailes sont longues à proportion « du corps, & ont quatre pieds, lorsqu'elles sont « déployées : la queue est d'un pourpre foncé, mêlé « de vert & très-fourchue ; la plus longue plume des « côtés ayant huit pouces de long de plus que la plus « courte du milieu : ces oiseaux volent long-temps, « comme les hirondelles, & prennent en volant les « escarbots, les mouches, & autres insectes sur les « arbres & sur les buissons : on dit qu'ils font leur proie «

(a) Hist. nat. de la Caroline, *tome I, page 4, planche IV*, avec une bonne figure coloriée.

» de lézards & de ſerpens, ce qui fait que quelques-» uns les ont appelés *éperviers à ſerpens.* Je crois, ajoute » M. Cateſby, que ce ſont des oiſeaux de paſſage » (en Caroline), n'en ayant jamais vu aucuns pendant l'hiver ».

Nous remarquerons, au ſujet de ce que dit ici cet Auteur, que l'oiſeau dont il eſt queſtion n'eſt point un épervier, n'en ayant ni la forme ni les mœurs; il approche beaucoup plus, par les deux caractères, de l'eſpèce du milan; & ſi on ne veut pas le regarder comme une variété de l'eſpèce du milan d'Europe, on peut au moins aſſurer que c'eſt le genre dont il approche le plus, & que ſon eſpèce eſt infiniment plus voiſine de celle du milan que de celle de l'épervier.

II.

L'OISEAU appelé *Caracara,* par les Indiens du Breſil, & dont Marcgrave a donné la figure & une aſſez courte indication *(b),* puiſqu'il ſe contente de dire que le *caracara* du Breſil, nommé *gavion* par les Portugais, eſt une eſpèce d'épervier ou de petit aigle *(niſus)* de la grandeur d'un milan; qu'il a la queue longue de neuf pouces, les ailes de quatorze, qui ne s'étendent pas, lorſqu'elles ſont pliées juſqu'à l'extrémité de la queue; le plumage roux & taché de points blancs & jaunes; la queue variée de blanc & de brun; la tête comme celle d'un épervier; le bec noir, crochu &

(b) Marcgrave, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 211.



LE BUSARD.

médiocrement grand ; les pieds jaunes, les ſerres ſemblables à celles des éperviers, avec des ongles ſémilunaires, longs, noirs & très-aigus, & les yeux d'un beau jaune; il ajoute que cet oiſeau eſt le grand ennemi des poules, & qu'il varie dans ſon eſpèce, en ayant vu d'autres dont la poitrine & le ventre étoient blancs.

III.

L'OISEAU des terres de la baie de Hudſon, auquel M. Edwards a donné le nom de *buſe cendrée (c)*, & qu'il décrit à peu près dans les termes ſuivans. Cet oiſeau eſt de la grandeur d'un coq ou d'une poule de moyenne groſſeur : il reſſemble par la figure, & en partie par les couleurs, à la buſe commune; le bec & la peau qui en couvre la baſe, ſont d'une couleur plombée bleuâtre; la tête & la partie ſupérieure du cou, ſont couvertes de plumes blanches, tachées de brun-foncé dans leur milieu : la poitrine eſt blanche comme la tête, mais marquée de taches brunes plus grandes : le ventre & les côtés ſont couverts de plumes brunes, marquées de taches blanches, rondes ou ovales; les jambes ſont couvertes de plumes douces & blanches, irrégulièrement tachées de brun; les couvertures du deſſous de la queue ſont rayées tranſverſalement de blanc & de noir : toutes les parties ſupérieures du cou,

(c) The ash coloured Buzzard. Edwards, *Hiſt. of Birds, tome II, page 53, pl. LIII, avec une figure bien coloriée.*

du dos, des ailes & de la queue, ſont couvertes de plumes d'un brun cendré plus foncé dans leur milieu, & plus clair ſur les bords; les couvertures du deſſous des ailes ſont d'un brun ſombre avec des taches blanches; les plumes de la qüeue ſont croiſées par-deſſus de lignes étroites & de couleur obſcure, & par-deſſous croiſées de lignes blanches; les jambes & les pieds ſont d'une couleur cendrée bleuâtre; les ongles ſont noirs, & les jambes ſont couvertes, juſqu'à la moitié de leur longueur, de plumes d'une couleur obſcure: cet oiſeau, ajoute M. Edwards, qui ſe trouve dans les terres de la baie de Hudſon, fait principalement ſa proie des gelinotes blanches. Après avoir comparé cet oiſeau, décrit par M. Edwards, avec les buſes, ſoubuſes, harpayes & buſards, il nous a paru différer de tous par la forme de ſon corps & par ſes jambes courtes: il a le port de l'aigle & les jambes courtes comme le faucon, & bleues comme le lanier; il ſemble donc qu'il vaudroit mieux le rapporter au genre du faucon ou à celui du lanier, qu'au genre de la buſe. Mais comme M. Edwards eſt un des hommes du monde qui connoît le mieux les oiſeaux, & qu'il a rapporté celui-ci aux buſes; nous avons cru devoir ne pas tenir à notre opinion & ſuivre la ſienne: c'eſt par cette raiſon que nous plaçons ici cet oiſeau à la ſuite des buſes.



L'ÉPERVIER.

L'ÉPERVIER (a).

Voyez les planches enluminées, n.es 466, 467 & 412; voyez aussi planche XI de ce volume.

QUOIQUE les Nomenclateurs aient compté plusieurs espèces d'éperviers, nous croyons qu'on doit les réduire à une seule. M. Brisson fait mention de quatre espèces ou variétés; savoir, l'Épervier commun, l'Épervier tacheté, le petit Épervier & l'Épervier des Alouettes; mais nous avons reconnu que cet épervier

(a) En Grec, Σπιζίας; en Grec moderne, Ξεντει; en Latin, *accipiter fringillarius, quod fringillas & minores aves rapiat;* en Italien, *Sparviero;* en Allemand, *Sperber* ou *Sperwen;* en Polonois, *Croguler;* en Suède, *Spacshoek;* en Anglois, *Spar-hawk* ou *Sparrow-hawk;* en France, on appelle le mâle *Émouchet* ou *Mouchet.* — *Accipiter fringillarius.* Gesner, *Avium, pag. 51.* — *Accipiter minor, idem, pag. 52*..... *Nisus recentiorum.* Gesner, *Icon. Avium, pag. 7. Nisus à conatu, nisu, quod aves multò se majores rapere nitatur.* — Épervier ou Éparvier. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, page 121. Fringillarius accipiter vulgò nisus dictus.* Aldrov. *Avi. tom. I, pag. 344.* — Épervier. Albin, *tome I, page 6, planche V,* avec une figure coloriée de la femelle; *& tome III, page 2, planche IV,* avec une figure coloriée du mâle. — *Nisus sagittatus, sive accipiter fringillarius.* Frisch, *planche XC,* avec une figure coloriée de l'épervier hagard ou vieux..... *Nisus sagittatus alter idem, planche XCII,* avec une figure coloriée de l'épervier-sors ou jeune. *Nota.* Ces deux planches ne représentent pas deux oiseaux differens...... *Nisus striatus, idem, planche XC,* avec une figure coloriée du mâle. — L'Épervier. Brisson, *Ornithol. tome I, page 310.* — *The Sparrow-hawk. Britisch Zoology,* planche A 10; *The male,* planche A 12, *The female.*

des alouettes n'eſt que la creſſerelle femelle. Nous avons trouvé de même, que le petit épervier n'eſt que le tiercelet ou mâle de l'épervier commun; en ſorte qu'il ne reſte plus que l'épervier tacheté, qui n'eſt qu'une variété accidentelle de l'eſpèce commune de l'épervier. M. Klein *(b)* eſt le premier qui ait indiqué cette variété, il dit que cet oiſeau lui fut envoyé du pays de Marienbourg; il faut donc réduire à l'eſpèce commune le petit épervier, auſſi-bien que l'épervier tacheté, & ſéparer de cette eſpèce, l'épervier des alouettes qui n'eſt que la femelle de la creſſerelle.

On obſervera, d'après nos planches enluminées, que le tiercelet-ſors d'épervier, *n.° 466,* diffère du tiercelet-hagard, *n.° 467,* en ce que le ſors a la poitrine & le ventre beaucoup plus blancs, & avec beaucoup moins de mélange de roux que le tiercelet hagard, qui a ces parties preſqu'entièrement rouſſes & traverſées de bandes brunes; au lieu que l'autre n'a ſur la poitrine que des taches ou des bandes beaucoup plus irrégulières. Le tiercelet d'épervier s'appelle *mouchet* par les Fauconniers, il eſt d'autant plus brun ſur le dos, qu'il eſt plus âgé; & les bandes tranſverſales de la poitrine ne ſont bien régulières que quand il a paſſé ſa première ou ſa ſeconde mue: il en eſt de même de la femelle, *n.° 412,* qui n'a des bandes régulières que lorſqu'elle a paſſé ſa ſeconde mue; & pour donner une idée plus détaillée de ces différences & de ces changemens dans la diſtribution des couleurs, nous

(b) Klein, *Ordo Avium, pag. 53.*

remarquerons que ſur le tiercelet-ſors ces taches de la poitrine & du ventre, ſont preſque toutes ſéparées les unes des autres, & qu'elles préſentent plutôt la figure d'un cœur ou d'un triangle émouſſé, qu'une ſuite continue & uniforme de couleur brune, telle qu'on la voit dans les bandes tranſverſales de la poitrine & du ventre du tiercelet-hagard d'épervier, c'eſt-à-dire, du tiercelet qui a ſubi ſes deux premières mues: les mêmes changemens arrivent dans la femelle; ces bandes tranſverſales brunes, telles qu'on les voit repréſentées dans la planche, ne ſont dans la première année que des taches ſéparées; & l'on verra dans l'article de l'autour, que ce changement eſt encore plus conſidérable que dans l'épervier; rien ne prouve mieux combien ſont fautives les indications que nos Nomenclateurs ont voulu tirer de la diſtribution des couleurs, que de voir le même oiſeau porter la première année des taches ou des bandes longitudinales brunes, deſcendant du haut en bas, & préſenter au contraire, dans la ſeconde année, des bandes tranſverſales de la même couleur: ce changement, quoique très-ſingulier, eſt plus ſenſible dans l'autour & dans les éperviers, mais il ſe trouve auſſi plus ou moins dans pluſieurs autres eſpèces d'oiſeaux; de ſorte que toutes les méthodes fondées ſur l'énonciation des différences de couleur & de la diſtribution des taches, ſe trouvent ici entièrement démenties.

L'épervier reſte toute l'année dans notre pays; l'eſpèce en eſt aſſez nombreuſe: on m'en a apporté

plusieurs dans la plus mauvaise saison de l'hiver, qu'on avoit tués dans les bois; ils sont alors très-maigres, & ne pèsent que six onces: le volume de leur corps est à peu près le même que celui du corps d'une pie; la femelle est beaucoup plus grosse que le mâle; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts; elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs, qui sont tachés d'un jaune rougeâtre vers leurs bouts. Au reste l'épervier, tant mâle que femelle, est assez docile: on l'apprivoise aisément, & l'on peut le dresser pour la chasse des perdreaux & des cailles; il prend aussi des pigeons séparés de leur compagnie, & fait une prodigieuse destruction des pinçons & des autres petits oiseaux qui se mettent en troupes pendant l'hiver: il faut que l'espèce de l'épervier soit encore plus nombreuse qu'elle ne le paroît, car indépendamment de ceux qui restent toute l'année dans notre climat, il paroît que dans certaines saisons, il en passe en grande quantité dans d'autres pays *(c)*, & qu'en général l'espèce se

(c) Nota. Je crois devoir rapporter ici en entier un assez long récit de Belon, qui prouve le passage de ces oiseaux, & indique en même temps la manière dont on les prend. « Nous étions, dit-il, à la bouche » du Pont-Euxin, où commence le détroit du Propontide; nous » étions montés sur la plus haute montagne, nous trouvames un Oi- » seleur qui prenoit des éperviers de belle manière; & comme c'étoit » vers la fin d'Avril, lorsque tous oiseaux sont empêchés à faire leurs » nids, il nous sembloit étrange voir tant de milans & d'éperviers de » venir de-là par de devers le côté dextre de la mer majeure: l'Oi- » seleur les prennoit avec grande industrie, & n'en failloit pas un; il » en prennoit plus d'une douzaine à chaque heure, il étoit caché



L'ÉPERVIER.

trouve répandue dans l'ancien continent *(d)*, depuis la Suède *(e)* jusqu'au cap de Bonne-espérance *(f)*.

derrière un buisson, au-devant duquel il avoit fait une aire unie & « carree, qui avoit deux pas en diamètre, distante environ de deux ou « trois pas du buisson; il y avoit six bâtons fichés autour de l'aire, « qui étoient de la grosseur d'un pouce & de la hauteur d'un homme, « trois de chaque côté, à la sommité desquels il y avoit en chacun une « coche entaillée du côté de la place, tenant un rets de fil vert fort « délié, qui étoit attaché aux coches des bâtons, tendus à la hauteur « d'un homme, & au milieu de la place il y avoit un piquet de la « hauteur d'une coudée, au faîte duquel il y avoit une cordelette atta- « chée, qui répondoit à l'homme caché derrière le buisson; il y avoit « aussi plusieurs oiseaux attachés à la cordelette, qui paissoient le grain « dedans l'aire, lesquels l'Oiseleur faisoit voler lorsqu'il avoït advisé « l'épervier de loin venant du côté de la mer; & l'épervier ayant si « bonne vue, dès qu'il les voyoit d'une demi-lieue, lors prenoit son « vol à ailes déployées, & venoit si roidement donner dans le filet, « pensant prendre les petits oiseaux, qu'il demeuroit encré leans « enséveli dedans les rets; alors l'Oiseleur le prennoit & lui fichoit les « ailes jusqu'au pli dedans un linge qui étoit là tout prêt expressément « cousu, duquel il lui lioit le bas des ailes avec les cuisses & la queue, « & l'ayant, laissoit l'épervier contre terre qui ne pouvoit ne se remuer « ne se débattre: Nul ne sauroit penser de quelle part venoient tant « d'éperviers, car étant arrêté deux heures, il en print plus de trente; « tellement qu'en un jour un homme seul en prendroit bien près « d'une centaine. Les milans & les éperviers venoient à la file qu'on « advisoit d'aussi loin que la vue se pouvoit étendre. Belon, *Hist. nat.* « *des Oiseaux, page 121* ».

(d) Les éperviers sont communs au Japon, de même que par-tout ailleurs dans les Indes orientales. Kœmpfer, *Hist. du Japon, tome I, page 113.*

(e) Linnæus, *Fauna Suecica, n.° 68.*

(f) Kolbe, *Descript. du cap de Bonne-espér. t. III, p. 167 & 168.*



L'AUTOUR (a).

Voyez les planches enluminées, n.os 461 & 418;
Voyez aussi planche XII de ce volume.

L'AUTOUR eſt un bel oiſeau, beaucoup plus grand que l'Épervier, auquel il reſſemble néanmoins par les habitudes naturelles, & par un caractère qui leur eſt commun, & qui dans les oiſeaux de proie n'appartient qu'à eux & aux pie-grièches; c'eſt d'avoir les ailes courtes; en ſorte que quand elles ſont pliées, elles ne s'étendent pas à beaucoup près à l'extrémité de la queue: il reſſemble encore à l'épervier, parce qu'il a, comme lui, la première plume de l'aile courte, arrondie par ſon extrémité; & que la quatrième plume de l'aile

(a) En Grec, Ἀστερίας..... *Accipiter ſtellaris;* en Latin moderne, *Aſtur;* en Italien, *Aſtore;* en Allemand, *Habich*, *Groſſer-Habich;* en Polonois, *Jaſtrzabwielki* ou *Jaſtrzabgolebiow;* en Anglois, *Staſ-hawk* ou *Goſ-hawk*, ou *Egret. Accipiter major firmico & recentioribus aſtur.* Geſner, *Icon. Avi. pag. 7*..... Geſner, *Avium, pag. 3*..... *Accipiter palumbarius.* Geſner, *Avi. pag. 51.* — Aldrov. *tome I, page 342*..... *Aſterias.* Aldrov. *tome I, page 336.* — Autour. Albin, *tome II, page 5, planche VIII*, avec une figure coloriée... *Milvus, ſive aſtur.* Autour. Friſch, *pl. LXXII*, avec une figure coloriée. —*Nota.* C'eſt l'Autour blond-ſors.... *Accipiter ſtellarius ſive guttatus Milan.* Friſch, *pl. LXXIII. Nota.* C'eſt une variété de l'autour blond-ſors..... *Falco ſagittatus.* Friſch, *planche LXXXI*, avec la figure coloriée de la femelle après ſa première mue... *Falco.* Friſch, *planche LXXXII*, avec la figure de la même femelle, mais plus vieille. — L'Autour. Briſſon, *tome I, page 317.*

eſt la plus longue de toutes. Les Fauconniers diſtinguent les oiſeaux de chaſſe en deux claſſes; ſavoir, ceux de la fauconnerie proprement dite, & ceux qu'ils appellent de l'*autourſerie;* & dans cette ſeconde claſſe, ils comprennent non-ſeulement l'autour, mais encore l'épervier, les harpayes, les buſes, &c.

L'autour avant ſa première mue, c'eſt-à-dire, pendant la première année de ſon âge, porte ſur la poitrine & ſur le ventre, des taches brunes perpendiculairement longitudinales; mais lorſqu'il a ſubi ſes deux premières mues, ces taches longitudinales diſparoiſſent, & il s'en forme de tranſverſales, qui durent enſuite pour tout le reſte de la vie; en ſorte qu'il eſt très-facile de ſe tromper ſur la connoiſſance de cet oiſeau qui dans deux âges différens, eſt marqué ſi différemment; & c'eſt ce que nous avons voulu prévenir & faire connoître, en le repréſentant dans ſes deux âges: la *planche 461* eſt le jeune autour, & la *planche 418* l'autour plus âgé.

Au reſte, l'autour a les jambes plus longues que les autres oiſeaux qu'on pourroit lui comparer & prendre pour lui *(b),* comme le gerfaut qui eſt à très-peu près de ſa grandeur: le mâle autour, eſt comme la plupart des oiſeaux de proie, beaucoup plus petit que la femelle.

(b) Nota. M. Linnæus a pris le gerfaut pour l'autour, *Gyr. falco.* Linn. *Hiſt. nat. edit. VI, gen. 36, ſp. 10.* Il eſt néanmoins très-aiſé de les diſtinguer, car ordinairement l'autour a les pieds d'un beau jaune, & le gerfaut les a pâles & bleuâtres.

tous deux ſont des oiſeaux de poing & non de leurre ; ils ne volent pas auſſi haut que ceux qui ont les ailes plus longues à proportion du corps ; ils ont, comme je l'ai dit, plusieurs habitudes communes avec l'épervier; jamais ils ne tombent à plomb ſur leur proie ; ils la prennent de côté. On a vu par le récit de Belon, que nous avons cité, comment on peut prendre les éperviers : on peut prendre les autours de la même manière ; on met un pigeon blanc, pour qu'il ſoit vu de plus loin, entre quatre filets de neuf ou dix pieds de hauteur, & qui renferment autour du pigeon qui eſt au centre, un eſpace de neuf ou dix pieds de longueur ſur autant de largeur; l'autour arrive obliquement, & la manière dont il s'empêtre dans les filets, indique qu'ils ne ſe précipitent point ſur leur proie, mais qu'ils l'attaquent de côté pour s'en ſaiſir : les entraves du filet ne l'empêchent pas de dévorer le pigeon, & il ne fait de grands efforts pour s'en débarraſſer, que quand il eſt repu.

L'autour ſe trouve dans les montagnes de Franche-comté, du Dauphiné, du Bugey, & même dans les forêts de la province de Bourgogne & aux environs de Paris ; mais il eſt encore plus commun en Allemagne qu'en France, & l'eſpèce paroît s'être répandue dans les pays du Nord juſqu'en Suède ; & dans ceux de l'Orient & du Midi, juſqu'en Perſe & en Barbarie ; ceux de Grèce ſont les meilleurs de tous, pour la fauconnerie, ſelon Belon ; « ils ont, dit-il, la tête » grande, le cou gros & beaucoup de plumes ; ceux d'Arménie,

d'Arménie, ajoute-t-il, ont les yeux verts; ceux « de Perse les ont clairs, concaves & enfoncés; ceux « d'Afrique, qui sont les moins estimés, ont les yeux « noirs dans le premier âge, & rouges après la première « mue »; mais ce caractère n'est pas particulier aux autours d'Afrique; ceux de notre climat ont les yeux d'autant plus rouges qu'ils sont plus âgés; il y a même dans les autours de France, une différence ou variété de plumage & de couleur qui a induit les Naturalistes en une espèce d'erreur *(c)*; on a appelé *busard (voyez les planches enluminées n.° 423)*, un autour dont le plumage est blond, & dont le naturel plus lâche que celui de l'autour brun, & moins susceptible d'une bonne éducation, l'a fait regarder comme une espèce de buse ou busard, & lui en a fait donner le nom: c'est néanmoins très-certainement un autour, mais que les Fauconniers rejettent de leur école. Il y a encore une variété assez légère dans cet autour blond, qui consiste en ce qu'il s'en trouve dont les ailes sont tachées de blanc, & ce caractère lui a fait donner le nom de *busard varié;* mais cet oiseau varié, aussi-bien que celui qui est blond, sont également des autours, & non pas des busards.

(c) Nota. M. Brisson a donné sous le nom de *gros busard (tome I, page 398)*, cet autour blond, dont il fait une espèce particulière, non-seulement différente de celle de l'autour, mais encore de toutes les autres espèces de busards; cependant il est très-certain que ce n'est qu'une variété, même légère dans l'espèce de l'autour, car il n'en diffère en rien que par la couleur du plumage.

J'ai fait nourrir long-temps un mâle & une femelle de l'efpèce de l'autour brun ; la femelle étoit au moins d'un tiers plus groffe que le mâle ; il s'en falloit plus de fix pouces que les ailes, lorfqu'elles étoient pliées, ne s'étendiffent jufqu'à l'extrémité de la queue : elle étoit plus groffe dès l'âge de quatre mois, qui m'a paru être le terme de l'accroiffement de ces oifeaux, qu'un gros chapon. Dans le premier âge jufqu'à cinq ou fix femaines, ces oifeaux font d'un gris blanc ; ils prennent enfuite du brun fur tout le dos, le cou & les ailes ; le ventre & le deffous de la gorge changent moins, & font ordinairement blancs ou blancs jaunâtres, avec des taches longitudinales brunes dans la première année, & des bandes tranfverfales brunes dans les années fuivantes. Le bec eft d'un bleu fale, & la membrane qui en couvre la bafe eft d'un bleu livide : les jambes font dénuées de plumes, & les doigts des pieds font d'un jaune foncé : les ongles font noirâtres, & les plumes de la queue qui font brunes, font marquées par des raies tranfverfales fort larges, de couleur d'un gris fale. Le mâle a fous la gorge, dans cette première année d'âge, les plumes mêlées d'une couleur rouffâtre, ce que n'a pas la femelle, à laquelle il reffemble par tout le refte, à l'exception de la groffeur, qui, comme nous l'avons dit, eft de plus d'un tiers au-deffous.

On a remarqué que quoique le mâle fût beaucoup plus petit que la femelle, il étoit plus féroce & plus

méchant : ils ſont tous deux aſſez difficiles à priver ; ils ſe battoient ſouvent, mais plus des griffes que du bec, dont ils ne ſe ſervent guère que pour dépecer les oiſeaux ou autres petits animaux, ou pour bleſſer & mordre ceux qui les veulent ſaiſir : ils commencent par ſe défendre de la griffe, ſe renverſent ſur le dos, en ouvrant le bec, & cherchent beaucoup plus à déchirer avec les ſerres qu'à mordre avec le bec. Jamais on ne s'eſt aperçu que ces oiſeaux, quoique ſeuls dans la même volière, aient pris de l'affection l'un pour l'autre ; ils y ont cependant paſſé la ſaiſon entière de l'été, depuis le commencement de mai juſqu'à la fin de novembre, où la femelle, dans un accès de fureur, tua le mâle dans le ſilence de la nuit, à neuf ou dix heures du ſoir, tandis que tous les autres oiſeaux étoient endormis : leur naturel eſt ſi ſanguinaire, que quand on laiſſe un autour en liberté avec pluſieurs faucons, il les égorge tous les uns après les autres ; cependant il ſemble manger de préférence les ſouris, les mulots & les petits oiſeaux : il ſe jette avidement ſur la chair ſaignante, & refuſe aſſez conſtamment la viande cuite ; mais en le faiſant jeûner, on peut le forcer de s'en nourrir : il plume les oiſeaux fort proprement, & enſuite les dépèce avant de les manger, au lieu qu'il avale les ſouris tout entières. Ses excrémens ſont blanchâtres & humides : il rejette ſouvent par le vomiſſement les peaux roulées des ſouris qu'il a avalées.

Son cri eſt fort rauque, & finit toujours par des ſons aigus, d'autant plus déſagréables qu'il les répète plus ſouvent ; il marque auſſi une inquiétude continuelle dès qu'on l'approche, & ſemble s'effaroucher de tout; en ſorte qu'on ne peut paſſer auprès de la volière où il eſt detenu, ſans le voir s'agiter violemment, & l'entendre jeter pluſieurs cris répétés.





L'AUTOUR.



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport à l'Épervier & à l'Autour.

I.

L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne ſans aucun nom, & que nous avons fait repréſenter dans nos planches enluminées, *n.° 464,* ſous la dénomination d'*Épervier à gros bec de Cayenne,* parce qu'en effet il a plus de rapport à l'épervier qu'à tout autre oiſeau de proie; il eſt ſeulement un peu plus gros, & d'une forme de corps un peu plus arrondie que l'épervier; il a auſſi le bec plus gros & plus long, les jambes un peu plus courtes; le deſſous de la gorge d'une couleur uniforme & vineuſe; au lieu que l'épervier a cette même partie blanche ou blanchâtre, mais du reſte, il reſſemble aſſez à l'épervier d'Europe, pour qu'on puiſſe le regarder comme étant d'une eſpèce voiſine, & qui peut-être ne doit ſon origine qu'à l'influence du climat.

II.

L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne ſans nom, & auquel nous avons cru devoir donner celui de petit *autour de Cayenne,* parce qu'il a été jugé du genre de l'autour par de très-habiles Fauconniers. J'avoue qu'il nous a paru avoir plus de rapport avec le lanier, tel qu'il a été décrit par Belon, qu'avec

l'autour; car il a les jambes fort courtes & de couleur bleue, ce qui fait deux caractères du lanier, mais peut-être n'est-il réellement ni lanier ni autour. Il arrive tous les jours qu'en voulant rapporter des oiseaux ou des animaux étrangers aux espèces de notre climat, on leur donne des noms qui ne leur conviennent pas, & il est très-possible que cet oiseau de Cayenne que nous présentons ici *(planche 473)*, soit d'une espèce particulière & différente de celles de l'autour & du lanier.

III.

L'OISEAU de la Caroline, donné par Catesby *(a)*, sous le nom d'*épervier des pigeons*, qui a le corps plus mince que l'épervier ordinaire, l'iris des yeux jaune, ainsi que la peau qui couvre la base du bec, les pieds de la même couleur; le bec blanchâtre à son origine, & noir vers son crochet; le dessus de la tête, du cou, du dos, du croupion, des ailes & de la queue, couvert de plumes blanches mêlées de quelques plumes brunes; les jambes couvertes de longues plumes blanches, mêlées d'une légère teinte rouge, & variées de taches longitudinales brunes.... Les plumes de la queue brunes comme celles des ailes, mais rayées de quatre bandes transversales blanches.

(a) Pigeon hawk. Hist. nat. of. Carol. by Marc. Catesby, *tome I, page 3, planche III*, avec une figure coloriée.



LE GERFAUT (a).

Voyez les planches enluminées, n.ºs 210, 462 & 446; voyez aussi planche XIII *de ce volume.*

LE Gerfaut, tant par sa figure que par le naturel, doit être regardé comme le premier de tous les oiseaux de la fauconnerie; car il les surpasse de beaucoup en grandeur: il est au moins de la taille de l'autour; mais il en diffère par des caractères généraux & constans, qui distinguent tous les oiseaux propres à être élevés pour la fauconnerie, de ceux auxquels on ne peut pas donner la même éducation. Ces oiseaux de chasse noble sont les gerfauts, les faucons, les sacres, les laniers, les hobreaux, les émerillons & les cresserelles: ils ont tous les ailes presqu'aussi longues que la queue; la première plume de l'aile appelée *le cerceau*, presqu'aussi longue que celle qui la suit, le bout de cette plume

(a) En Italien, *Zerifalco* ou *Girifalco* ou *Gerifalco;* en Allemand, *Gierfalck* ou *Girfalck* ou *Mattel-falck;* en Polonois, *Bialozor;* en Moscovie, *Kretzel* ou *Kiezot;* en Anglois, *Gyrfalcon* ou *Gersalcon;* les Anglois appellent le mâle *Jerkin. Nota.* Ce mot *Gerfaut* ou *Gyrfalco*, signifie *Faucon-vautour, Gyr* ou *Gyer*, signifiant *Vautour* en Allemand. — Gerfaut. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 94. — *Gyrfalco.* Aldrov. *tome I, page 471.* — *Morphnos Belonii.* Aldrov. *Avi.* tome I, page 212. — Faucon d'Islande. *Hist. d'Islande, par Anderson*, tome I, page 80. — Le Gerfaut, *planche XXX, fig. 2,* Brisson, *Ornith.* tome I, page 370; & page 373, planche XXXI.

en penne ou en forme de tranchant ou de lame de couteau, ſur une longueur d'environ un pouce à ſon extrémité; au lieu que dans les autours, les éperviers, les milans & les buſes, qui ne ſont pas oiſeaux auſſi nobles ni propres aux mêmes exercices; la queue eſt plus longue que les ailes, & cette première plume de l'aile eſt beaucoup plus courte & arrondie par ſon extrémité; & ils diffèrent encore en ce que la quatrième plume de l'aile eſt dans ces derniers oiſeaux la plus longue, au lieu que c'eſt la ſeconde dans les premiers. On peut ajouter que le gerfaut diffère ſpécifiquement de l'autour par le bec & les pieds qu'il a bleuâtres, & par ſon plumage qui eſt brun ſur toutes les parties ſupérieures du corps, blanc taché de brun ſur toutes les parties inférieures, avec la queue griſe, traverſée de lignes brunes, *voyez les planches enluminées, n.° 210.* Cet oiſeau ſe trouve aſſez communément en Iſlande, & il paroît qu'il y a variété dans l'eſpèce; car il nous a été envoyé de Norvège, un gerfaut qui ſe trouve également dans les pays les plus ſeptentrionaux *(voyez les planches enluminées, n.° 462),* qui diffère un peu de l'autre par les nuances & par la diſtribution des couleurs, & qui eſt plus eſtimé des Fauconniers que celui d'Iſlande, parce qu'ils lui trouvent plus de courage, plus d'activité & plus de docilité; & indépendamment de cette première variété, qui paroît être variété de l'eſpèce, il y en a une ſeconde qu'on pourroit attribuer au climat, ſi tous n'étoient pas également des pays froids; cette ſeconde

ſeconde variété eſt le gerfaut blanc *(voyez les planches enluminées, n.° 446)*, qui diffère beaucoup des deux premiers, & nous préſumons que dans c ux de Norvège auſſi-bien que dans ceux d'Iſlande, il s'en trouve de blancs ; en ſorte qu'il eſt probable que c'eſt une ſeconde variété commune aux deux premières, & qu'il exiſte en effet dans l'eſpèce du gerfaut trois races conſtantes & diſtinctes, dont la première eſt le gerfaut d'Iſlande, la ſeconde le gerfaut de Norvège, & la troiſième le gerfaut blanc ; car d'habiles Fauconniers nous ont aſſuré que ces derniers étoient blancs dès la première année, & conſervoient leur blancheur dans les années ſuivantes; en ſorte qu'on ne peut attribuer cette couleur à la vieilleſſe de l'animal ou au climat plus froid, les bruns ſe trouvant également dans le même climat. Ces oiſeaux ſont naturels aux pays froids du Nord, de l'Europe & de l'Aſie ; ils habitent en Ruſſie, en Norvège, en Iſlande, en Tartarie ; & ne ſe trouvent point dans les climats chauds, ni même dans nos pays tempérés. C'eſt, après l'aigle, le plus puiſſant, le plus vif, le plus courageux de tous les oiſeaux de proie : ce ſont auſſi les plus chers & les plus eſtimés de tous ceux de la fauconnerie : on les tranſporte d'Iſlande & de Ruſſie en France *(b)*, en Italie & juſqu'en Perſe & en

(b) Nous ne verrions point le gerfaut, s'il ne nous étoit apporté d'etrange pays : on dit qu'il vient de Ruſſie où il fait ſon airé, & qu'il ne hante ne Italie ne France, & qu'il eſt oiſeau paſſager en Allemagne.... C'eſt un oiſeau bon à tous vols ; car il ne refuſe jamais rien, & il eſt

Turquie *(c)*; & il ne paroit pas que la chaleur plus grande de ces climats leur ôte rien de leur force & de leur vivacité ; ils attaquent les plus grands oiseaux, & font aisément leur proie de la cigogne, du héron & de la grue ; ils tuent les lièvres en se laissant tomber à plomb dessus : la femelle est, comme dans les autres oiseaux de proie, beaucoup plus grande & plus forte que le mâle ; on appelle celui-ci *tiercelet de gerfaut*, qui ne sert dans la fauconnerie que pour voler le milan, le héron & les corneilles.

plus hardi que nul autre oiseau de proie. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, pages 94 & 95.*

(c) *Nota.* C'est au gerfaut qu'il faut rapporter le passage suivant : « Il ne faut pas oublier de faire mention d'un oiseau de proie qui vient » de Moscovie, d'où on le transporte en Perse, & qui est presqu'aussi » gros qu'un aigle ; ces oiseaux sont rares, & il n'y a que le Roi seul » qui puisse en avoir. Comme c'est la coutume en Perse d'évaluer les » presens que l'on fait au Roi, sans en rien excepter, ces oiseaux sont » mis à cent tomans la pièce, qui font quinze cents écus ; & s'il en » meure quelques-uns en chemin, l'Ambassadeur en apporte à Sa » Majesté la tête & les ailes, & on lui tient compte de l'oiseau, comme » s'il étoit vivant : on dit que cet oiseau fait son nid dans la neige, » qu'il perce jusqu'à terre par la chaleur de son corps, & quelquefois jusqu'à une toise de hauteur, &c. . . . » *Voyage de Chardin, tome II, page 31.*





De Seve del.

LE GERFAUT.

LE LANIER (a).

CET oiſeau qu'Aldrovande appelle *Laniarius gallorum*, & que Belon dit être naturel en France, & plus employé par les Fauconniers qu'aucun autre, eſt devenu ſi rare que nous n'avons pu nous le procurer; il n'eſt dans aucun de nos cabinets, ni dans les ſuites d'oiſeaux coloriés par M.rs Edwards, Friſch & les Auteurs de la Zoologie Britannique; Belon lui-même, qui en fait une deſcription aſſez détaillée, n'en donne pas la figure; il en eſt de même de Geſner, d'Aldrovande & des autres Naturaliſtes modernes. M.rs Briſſon & Salerne avouent ne l'avoir jamais vu: la ſeule repréſentation qu'on en ait eſt dans Albin, dont on ſait que les planches ſont très-mal coloriées. Il paroit donc que le lanier qui eſt aujourd'hui ſi rare en France, l'a également & toujours été en Allemagne, en Angleterre, en

(a) En Italien, *Laniero*; en Allemand, *Swimere* ou *Schmeymer*; en Anglois & en François, on appelle le mâle *Lanneret*. — Lanier. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 123. *Nota.* Lanier vient du latin *laniare*, dechirer, parce que cet oiſeau dechire cruellement les poules & les autres animaux dont il fait ſa proie. Lanneret eſt le diminutif de lanier, & c'eſt pour cela qu'on appelle le mâle *Lanneret*, qui eſt conſidérablement plus petit que la femelle. — *Laniarius gallorum*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 488. — Petit Lanier. Albin, *tome II, page 4, planche VII*, avec une figure coloriée. — *Falco pedibus roſtroque cæruleis, maculis albis nigriſque longitudinalibus*. Linn. *Faun. Suec. n.° 61.* Le Lanier. Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 363.

Suiſſe, en Italie, puiſqu'aucun des Auteurs de ces différens pays n'en ont parlé que d'après Belon : cependant il ſe retrouve en Suède, puiſque M. Linnæus le met dans la liſte des oiſeaux de ce pays, mais il n'en donne qu'une légère deſcription, & point du tout l'hiſtoire : ne le connoiſſant donc que par les indications de Belon, nous ne pouvons rien faire de plus que de les rapporter ici par extrait. « Le lanier ou faucon-» lanier, dit-il, fait ordinairement ſon aire en France, » ſur les plus hauts arbres des forêts ou dans les rochers » les plus élevés : comme il eſt d'un naturel plus doux » & de mœurs plus faciles que les faucons ordinaires, » on s'en ſert communément *à tous propos*. Il eſt de » plus petite corpulence que le faucon-gentil, & de » plus beau plumage que le ſacre, ſur-tout après la mue ; » il eſt auſſi plus court *empiété* que nul des autres faucons. » Les Fauconniers choiſiſſent le lanier ayant groſſe tête, » les pieds bleus & orés ; le lanier vole tant pour rivière » que pour les champs ; il ſupporte mieux la nourriture » de groſſes viandes qu'aucun autre faucon ; on le » reconnoît ſans pouvoir s'y méprendre, car il a le bec » & les pieds bleus ; les plumes de devant mêlées de » noir ſur le blanc, avec des taches droites le long des » plumes, & non pas traverſées comme au faucon..... » quand il étend ſes ailes, & qu'on les regarde par-» deſſous, les taches paroiſſent différentes de celles des » autres oiſeaux de proie ; car elles ſont ſemées & rondes » *comme petits deniers*. Son cou eſt court & aſſez gros,

aussi-bien que son bec: on appelle la femelle *lanier*, «
elle est plus grosse que le mâle qu'on nomme *lanneret*: «
tous deux sont assez semblables par les couleurs du «
plumage; il n'est aucun oiseau de proie qui tienne plus «
constamment sa perche, & il reste au pays pendant «
toute l'année; on l'instruit aisément à voler & prendre «
la grue: la saison où il chasse le mieux est après la «
mue, depuis la mi-juillet jusqu'à la fin d'octobre; «
mais en hiver il n'est pas bon à l'exercice de la chasse ».



LE SACRE (a).

JE crois devoir séparer cet oiseau de la liste des faucons, & le mettre à la suite du lanier, quoique quelques-uns de nos Nomenclateurs *(b)*, ne regardent le Sacre que comme une variété de l'espèce du faucon, parce qu'en le considérant comme variété, elle appartiendroit bien plutôt à l'espèce du lanier qu'à celle du faucon : en effet, le sacre a, comme le lanier, le bec & les pieds bleus, tandis que les faucons ont les pieds jaunes. Ce caractère qui paroît spécifique, pourroit même faire croire que le sacre ne seroit réellement qu'une variété du lanier; mais il en diffère beaucoup par les couleurs, & constamment par la grandeur; il paroît que ce sont deux espèces distinctes & voisines, qu'on ne doit pas mêler avec celles des faucons : ce qu'il y a de singulier ici, c'est que Belon est encore le seul qui nous ait donné des indications de cet oiseau; sans lui, les Naturalistes ne connoitroient que peu ou point du tout le sacre & le lanier : tous deux sont devenus également rares, & c'est ce qui doit faire présumer encore qu'ils ont les mêmes habitudes natu-

(a) *Sacre,* la femelle ; *Sacret,* le mâle.... Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, page 108, avec la figure, page 109.* En latin moderne, *Falco-sacer;* en Italien, *Sacro;* en Allemand, *Sacker;* en Anglois, *Sacre.*

(b) *Falco-sacer.* Le Sacre. Brisson, *Ornithologie,* tome I, page 337. *Nota.* Cet Auteur en fait la douzième variété de l'espece du faucon.

relles, & que par conſéquent ils ſont d'eſpeces très-voiſines. Mais Belon les ayant décrits, comme les ayant vus tous deux, & les donnant comme des oiſeaux réellement différens l'un de l'autre, il eſt juſte de s'en rapporter à lui, & de citer ce qu'il dit du ſacre, comme nous avons cité ce qu'il dit du lanier. « Le ſacre eſt de plus laid pennage que nul des oiſeaux de faucon- « nerie; car il eſt de couleur comme entre roux & « enfumé, ſemblable à un milan; il eſt court empiété, « ayant les jambes & les doigts bleus, reſſemblant en « ce quelque choſe au lanier: il ſeroit quaſi pareil au « faucon en grandeur, n'étoit qu'il eſt compaſſé plus « rond. Il eſt oiſeau de moult hardi courage, comparé « en force au faucon pélerin : auſſi eſt oiſeau de paſſage, « & eſt rare de trouver homme qui ſe puiſſe vanter « d'avoir oncq'veu l'endroit où il fait ſes petits : il « y a quelques Fauconniers qui ſont d'opinion qu'il « vient de Tartarie & Ruſſie, & de devers la mer « majeur, & que faiſant ſon chemin pour aller vivre « certaine partie de l'an vers la partie du midi, eſt « prins au paſſage par les Fauconniers qui les aguettent « en diverſes îles de la mer Égée, Rhodes, Chypre, « &c. Et combien qu'on faſſe de hauts vols avec le « ſacre pour le milan, toutes fois on le peut auſſi « dreſſer pour le gibier & pour la campagne à prendre « oyes ſauvages, oſtardes, olives, faiſends, perdrix, « lièvres & à toute autre manière de gibier.... Le « ſacret eſt le mâle & le ſacre la femelle, entre leſquels «

il n'y a d'autre différence ſinon du grand au petit ».

En comparant cette deſcription du ſacre, avec celle que le même Auteur a donnée du lanier, on ſe perſuadera aiſément, 1.° que ces deux oiſeaux ſont plus voiſins l'un de l'autre que d'aucune autre eſpèce; 2.° que tous deux ſont oiſeaux paſſagers, quoique Belon diſe que le lanier étoit de ſon temps naturel en France, il eſt preſque ſûr qu'on ne l'y trouve plus aujourd'hui; 3.° que ces deux oiſeaux paroiſſent différer eſſentiellement des faucons, en ce qu'ils ont le corps plus arrondi, les jambes plus courtes, le bec & les pieds bleus, & c'eſt à cauſe de toutes ces différences que nous avons cru devoir les en ſéparer.

Il y a pluſieurs années que nous avons fait deſſiner à la ménagerie du Roi, un oiſeau de proie qu'on nous dit être le *ſacre*, & que nous donnons ici *(planche XIV de ce volume)*; mais la deſcription qui en fut faite alors ayant été égarée, nous n'en pouvons rien dire de plus.



LE FAUCON.



De Sève del.

LE SACRE.

LE FAUCON (a).

LORSQU'ON jette les yeux sur les listes de nos Nomenclateurs d'Histoire Naturelle *(b)*, on seroit porté à croire qu'il y a dans l'espèce du Faucon autant de

(a) En grec moderne, Φαλκων; en latin moderne, *Falco*; en Italien, *Falcone*; en Espagnol, *Halkon*; en Allemand, *Falck*; en Pol. *Sokol*; en Anglois, *Falcon*. — *Falco apud Firmicum, Suidam & recentiores.* Gesner. *Icon Avi. pag. 110.* — *Faucon.* Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 115. — *Falco.* Aldrov. *Avi. tom I, pag. 429.* — *Accipiter fuscus.* Frisch. *planche LXXIV, avec une figure coloriée.* — *Accipiter fuscus oris pennarum rufescentibus, rectricibus fuscis fusco saturatiore transversim striatis.* . . . . *Falco*, le Faucon. Brisson, *Ornith. tome I, page 321.*

(b) M. Brisson compte treize variétés dans cette première espèce, savoir; le faucon-sors, le faucon-hagard ou bossu, le faucon à tête blanche, le faucon blanc, le faucon noir, le faucon tacheté, le faucon brun, le faucon rouge, le faucon rouge des Indes, le faucon d'Italie, le faucon d'Islande & le sacre; & en même temps il compte douze autres espèces ou variétés de faucons, différentes de la première, savoir; le faucon-gentil, le faucon-pèlerin, dont le faucon de Barbarie & le faucon de Tartarie sont des variétés; le faucon à collier, le faucon de roche ou rochier; le faucon de montagne ou montagner, dont le faucon de montagne cendré est une variété; le faucon de la baie de Hudson, le faucon-etoilé, le faucon-hupé des Indes, le faucon des Antilles, & le faucon-pêcheur de la Caroline. M. Linnæus comprend sous l'indication générique de faucon, vingt-six espèces différentes; mais il est vrai qu'il confond sous ce même nom, comme il fait en tout, les espèces éloignées, aussi-bien que les espèces voisines, car on trouve dans cette liste de faucons, les aigles, les pygargues, les orfraies, les cresselles, les buses, &c. Au moins la liste de M. Brisson, quoique d'un tiers trop nombreuse, est faite avec plus de circonspection & de discernement.

variétés que dans celle du pigeon, de la poule ou des autres oiseaux domestiques: cependant rien n'est moins vrai: l'homme n'a point influé sur la nature de ces animaux; quelqu'utiles aux plaisirs, quelqu'agréables qu'ils soient pour le faste des Princes chasseurs, jamais on n'a pu en élever, en multiplier l'espèce: on dompte à la vérité, le naturel féroce de ces oiseaux, par la force de l'art & des privations *(c)*: on leur fait acheter leur vie par des mouvemens qu'on leur commande; chaque morceau de leur subsistance ne leur est accordé que pour un service rendu: on les attache, on les garotte, on les affuble, on les prive même de

(c) Pour dresser le faucon, l'on commence par l'armer d'entraves, appelées *jets*, au bout desquelles on met un anneau, sur lequel est écrit le nom du maître; on y ajoute des sonnettes qui servent à indiquer le lieu où il est lorsqu'il s'écarte de la chasse; on le porte continuellement sur le poing; on l'oblige de veiller: s'il est méchant & qu'il cherche à se défendre, on lui plonge la tête dans l'eau; enfin on le contraint par la faim & par la lassitude à se laisser couvrir la tête d'un chaperon qui lui enveloppe les yeux; cet exercice dure souvent trois jours & trois nuits de suite: il est rare qu'au bout de ce temps, les besoins qui le tourmentent & la privation de la lumière ne lui fassent pas perdre toute idée de liberté: on juge qu'il a oublié sa fierté naturelle, lorsqu'il se laisse aisément couvrir la tête, & que decouvert il saisit le pât ou la viande qu'on a soin de lui présenter de temps en temps; la répétition de ces leçons en assure peu à peu le succès: les besoins étant le principe de la dependance, on cherche à les augmenter en lui nétoyant l'estomac par des cures; ce sont de petites pelottes de filasse qu'on lui fait avaler, & qui augmentent son appétit; on le satisfait après l'avoir excité, & la reconnoissance attache l'oiseau à celui même qui l'a tourmenté. *Encyclopédie, à l'article de la fauconnerie.*

la lumière & de toute nourriture, pour les rendre plus dépendans, plus dociles, & ajouter à leur vivacité naturelle l'impétuosité du besoin *(d)*; mais ils servent

(d) Lorsque les premières leçons ont réussi, & que l'oiseau montre de la docilité; on le porte sur le gazon dans un jardin, là on le découvre, & avec l'aide de la viande, on le fait sauter de lui-même sur le poing; quand il est assuré à cet exercice, on juge qu'il est temps de lui donner le vif, & de lui faire connoître le leurre; c'est une représentation de proie, un assemblage de pieds & d'ailes, dont les fauconniers se servent pour réclamer les oiseaux, & sur lequel on attache leur viande; il est important qu'ils soient non-seulement accoutumés, mais affriandés à ce leurre; dès que l'oiseau a fondu dessus & qu'il a pris seulement une beccade, quelques fauconniers sont dans l'usage de retirer le leurre, mais par cette méthode on court risque de rebuter l'oiseau; il est plus sûr, lorsqu'il a fait ce qu'on attend de lui, de le paître tout-à-fait, & ce doit être la récompense de sa docilité; le leurre est l'appât qui doit le faire revenir lorsqu'il sera élevé dans les airs, mais il ne seroit pas suffisant sans la voix du fauconnier qui l'avertit de se tourner de ce côté-là; il faut que ces leçons soient souvent répétées.... Il faut chercher à bien connoître le caractère de l'oiseau, parler souvent à celui qui paroît moins attentif à la voix, laisser jeûner celui qui revient moins avidement au leurre; laisser aussi veiller plus long-temps celui qui n'est pas assez familier; couvrir souvent du chaperon celui qui craint ce genre d'assujettissement: lorsque la familiarité & la docilité de l'oiseau sont suffisamment confirmées dans un jardin, on le porte en pleine campagne, mais toujours attaché à la filière, qui est une ficelle longue d'une dixaine de toises; on le découvre, & en l'apelant à quelques pas de distance, on lui montre le leurre, lorsqu'il fond dessus, on se sert de la viande & on lui en laisse prendre bonne gorge; pour continuer de l'assurer, le lendemain on la lui montre d'un peu plus loin, & il parvient enfin à fondre dessus du bout de la filière, c'est alors qu'il faut faire connoître & manier plusieurs fois à l'oiseau le gibier auquel on le destine; on en conserve de privés pour

par néceſſité, par habitude & ſans attachement; ils demeurent captifs, ſans devenir domeſtiques; l'individu ſeul eſt eſclave, l'eſpèce eſt toujours libre, toujours également éloignée de l'empire de l'homme: ce n'eſt même qu'avec des peines infinies qu'on en fait quelques-uns priſonniers, & rien n'eſt plus difficile que d'étudier leurs mœurs dans l'état de nature; comme ils habitent les rochers les plus eſcarpés des plus hautes montagnes, qu'ils s'approchent très-rarement de terre, qu'ils volent d'une hauteur & d'une rapidité ſans égale; on ne peut avoir que peu de faits ſur leurs habitudes naturelles: on a ſeulement remarqué qu'ils choiſiſſent toujours pour élever leurs petits, les rochers expoſés au midi; qu'ils ſe placent dans les *trous & les anfractures* les plus inacceſſibles; qu'ils font ordinairement quatre œufs, dans les derniers mois de l'hiver, qu'ils ne couvent pas long-temps; car les petits ſont adultes vers le 15 de Mai, qu'ils changent de couleur ſuivant le ſexe, l'âge & la mue; que les femelles ſont conſidérablement plus groſſes que les mâles; que tous deux jettent des cris perçans, déſagréables & preſque continuels, dans le temps qu'ils chaſſent leurs petits pour les dépaïſer, ce qui ſe fait, comme chez les aigles, par la dure néceſſité, qui rompt les liens des

cet uſage, cela s'appelle *donner l'eſcap;* c'eſt la dernière leçon, mais elle doit ſe répéter juſqu'à ce qu'on ſoit parfaitement aſſuré de l'oiſeau: alors on le met hors de filière, & on le vole pour lors. *Encyclopédie, art. de la fauconnerie.*

familles & de toute ſociété, dès qu'il n'y a pas aſſez pour partager, ou qu'il y a impoſſibilité de trouver aſſez de vivres pour ſubſiſter enſemble dans les mêmes terres.

Le faucon eſt peut-être l'oiſeau dont le courage eſt le plus franc, le plus grand, relativement à ſes forces : il fond ſans détour & perpendiculairement ſur ſa proie; au lieu que l'autour & la plupart des autres arrivent de côté : auſſi prend-on l'autour avec des filets dans leſquels le faucon ne s'empêtre jamais; il tombe à plomb ſur l'oiſeau victime, expoſé au milieu de l'enceinte des filets, le tue, le mange ſur le lieu, s'il eſt gros, ou l'emporte, s'il n'eſt pas trop lourd, en ſe relevant à plomb: s'il y a quelque faiſanderie dans ſon voiſinage, il choiſit cette proie de préférence; on le voit tout-à-coup fondre ſur un troupeau de faiſans comme s'il tomboit des nues, parce qu'il arrive de ſi haut, & en ſi peu de temps, que ſon apparition eſt toujours imprévue & ſouvent inopinée : on le voit fréquemment attaquer le milan, ſoit pour exercer ſon courage, ſoit pour lui enlever une proie; mais il lui fait plutôt la honte que la guerre, il le traite comme un lâche, le chaſſe, le frappe avec dédain, & ne le met point à mort, parce que le milan ſe défend mal, & que probablement ſa chair répugne au faucon encore plus que ſa lâcheté ne lui déplaît.

Les gens qui habitent dans le voiſinage de nos grandes montagnes, en Dauphiné, Bugey, Auvergne

& aux pieds des Alpes, peuvent s'aſſurer de tous ces faits *(e)*. On a envoyé de Geneve, à la fauconnerie du Roi, des jeunes faucons pris dans les montagnes voiſines au mois d'avril, & qui paroiſſent avoir acquis toutes les dimenſions de leur taille & toutes leurs forces avant le mois de juin. Lorſqu'ils ſont jeunes, on les appelle *faucon-ſors*, comme l'on dit *harengs-ſors*, parce qu'ils ſont alors plus bruns que dans les années ſuivantes *(voyez les planches enluminées, n.° 470, & planche XV de ce volume)*; & l'on appelle les vieux faucons, *hagards*, qui ont beaucoup plus de blanc que les jeunes *(f)*, *voyez planche XVI de ce volume, & les planches enluminées n.° 421)*; le faucon qui eſt repréſenté dans cette dernière planche nous paroît être de la ſeconde année, ayant encore un aſſez grand nombre de taches brunes ſur la poitrine & ſur le ventre; car à la troiſième année ces taches diminuent, & la quantité du blanc ſur le plumage augmente, comme on le peut voir dans le faucon repréſenté, planche enluminée, *n.° 430*, dans laquelle on a gravé, par erreur, le nom de *lanier*, au lieu de *tiercelet de faucon de la troiſième année.*

Comme ces oiſeaux cherchent par-tout les rochers les plus hauts, & que la plupart des îles ne ſont que

(e) Nota. Ils m'ont été rendus par des témoins oculaires, & particulièrement par M. Hebert, que j'ai déjà cité plus d'une fois, & qui a chaſſé pendant cinq ans dans les montagnes du Bugey.

(f) Nota. Puiſque le faucon-ſors & le faucon-hagar ou boſſu ne ſont que le même faucon, jeune & vieux, on ne doit pas en faire des variétés dans l'eſpèce.

des groupes & des pointes de montagnes; il y en a beaucoup à Rhodes, en Chypre, à Malte, & dans les autres îles de la Méditerranée, aussi-bien qu'aux Orcades & en Islande; mais on peut croire que suivant les différens climats, ils paroissent subir des variétés différentes, dont il est nécessaire que nous fassions quelque mention.

Le faucon qui est naturel en France est gros comme une poule: il a dix-huit pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, & autant jusqu'à celui des pieds: la queue a un peu plus de cinq pouces de longueur, & il a près de trois pieds & demi de vol ou d'envergure: ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent presque jusqu'au bout de la queue: je ne dirai rien des couleurs, parce qu'elles changent aux différentes mues, à mesure que l'oiseau avance en âge, & que d'ailleurs elles sont fidèlement représentées par les trois planches enluminées que nous venons de citer ci-dessus. J'observerai seulement que la couleur la plus ordinaire des pieds du faucon, est verdâtre, & que quand il s'en trouve qui ont les pieds & la membrane du bec jaunes, comme celui qui est représenté dans cette planche enluminée, *n.° 430;* les Fauconniers les appellent *faucons bec jaune,* & les regardent comme les plus laids & les moins nobles de tous les faucons; en sorte qu'ils les rejettent de l'école de la fauconnerie: j'observerai encore qu'ils se servent du tiercelet de faucon, c'est-à-dire, du mâle, lequel est d'un tiers plus

petit que la femelle, pour voler les perdrix, pies, geais, merles & autres oiseaux de cette espèce; au lieu qu'on emploie la femelle au vol du lièvre, du milan, de la grue & des autres grands oiseaux.

Il paroit que cette espèce de faucon, qui est assez commune en France, se trouve aussi en Allemagne. M. Frisch *(g)* a donné la figure coloriée d'un faucon-sors à pieds & à membrane du bec jaunes, sous le nom de *enten-stosser* ou *schwartz-braune habigt*, & il s'est trompé en lui donnant le nom d'*autour brun;* car il diffère de l'autour par la grandeur & par le naturel. Il paroît qu'on trouve aussi en Allemagne, & quelquefois en France, une espèce différente de celle-ci, qui est le faucon pattu à tête blanche, que M. Frisch appelle mal-à-propos *vautour.* « Ce vautour à pieds velus ou » à culotte de plume, est, dit-il, de tous les oiseaux » de proie diurnes à bec crochu, le seul qui ait des » plumes jusqu'à la partie inférieure des pieds, auxquels » elles s'appliquent exactement: l'aigle des rochers a » aussi des plumes semblables, mais qui ne vont que » jusqu'à la moitié des pieds: les oiseaux de proie » nocturnes, comme les chouettes, en ont jusqu'aux » ongles, mais ces plumes sont une espèce de duvet:

(g) *Nota.* Voici ce que M. Frisch dit de cet oiseau, qu'il appelle l'*ennemi des canards* ou l'*autour d'un brun-noir.* Il a été pourvu par la Nature de longues ailes & de plumes serrées les unes sur les autres... C'est des oiseaux de proie l'un des plus vigoureux, il poursuit de préférence les canards, les poules d'eau & autres oiseaux d'eau, *planche LXXIV.*

» ce *vautour*

ce *vautour* poursuit toute sorte de proie, & on ne « le trouve jamais auprès des cadavres » *(h)*, c'est parce que ce n'est pas un vautour, mais un faucon, qu'il ne se nourrit pas de cadavres; & ce faucon a paru à quelques-uns de nos Naturalistes assez semblable à notre faucon de France *(i)*, pour n'en faire qu'une variété: s'il ne différoit en effet de notre faucon que par la blancheur de la tête, tout le reste est assez semblable pour qu'on ne dût le considérer que comme variété; mais le caractère des pieds couverts de plumes jusqu'aux ongles, me paroît être spécifique, ou tout au moins l'indice d'une variété constante, & qui fait race à part dans l'espèce du faucon.

Une seconde variété est le faucon blanc, qui se trouve en Russie, & peut-être dans les autres pays du Nord; il y en a de tout-à-fait blancs & sans taches, à l'exception de l'extrémité des grandes plumes des ailes qui sont noirâtres: il y en a d'autres de cette espèce, qui sont aussi tout blancs, à l'exception de quelques taches brunes sur le dos & sur les ailes, & de quelques raies brunes sur la queue *(k)*: comme ce faucon blanc est de la même grandeur que notre faucon, & qu'il n'en diffère que par la blancheur,

(h) Frisch, *planche LXXV, avec une figure coloriée.* — Le Faucon à tête blanche. Brisson, *tome I, page 325; & tome VI, supplément, page 22, planche 1.*

(i) Voyez l'Ornithologie de M. Brisson, *page 325.*

(k) Brisson, *tome I, page 326.*

qui eſt la couleur que les oiſeaux, comme les autres animaux, prennent aſſez généralement dans les pays du Nord, on peut préſumer avec fondement que ce n'eſt qu'une variété de l'eſpèce commune, produite par l'influence du climat: cependant il paroît qu'en Iſlande, il y a auſſi des faucons de la même couleur que les nôtres, mais qui ſont un peu plus gros, & qui ont les ailes & la queue plus longues; comme ils reſſemblent preſqu'en tout à notre faucon, & qu'ils n'en diffèrent que par ces légers caractères, on ne doit pas les ſéparer de l'eſpèce commune. Il en eſt de même de celui qu'on appelle *faucon-gentil,* que preſque tous les Naturaliſtes ont donné comme différent du faucon commun, tandis que c'eſt le même, & que le nom de *gentil* ne leur eſt appliqué que lorſqu'ils ſont bien élevés, bien faits & d'une jolie figure; auſſi nos anciens Auteurs de fauconnerie, ne comptoient que deux eſpèces principales de faucon, le faucon-gentil ou faucon de notre pays, & le faucon-pélerin ou étranger, & regardoient tous les autres comme de ſimples variétés de l'une ou de l'autre de ces deux eſpèces. Il arrive en effet quelques faucons des pays étrangers, qui ne font que ſe montrer ſans s'arrêter, & qu'on prend au paſſage: il en vient ſur-tout du côté du midi, que l'on prend à Malte, & qui ſont beaucoup plus noirs que nos faucons d'Europe *(voyez les planches enluminées, n.° 469);* on en a pris même quelquefois de cette eſpèce en France; & celui dont nous donnons ici la figure enluminée, a été

pris en Brie: c'eſt par cette raiſon que nous avons cru pouvoir l'appeler *faucon paſſager;* il paroît que ce faucon noir paſſe en Allemagne comme en France, car c'eſt le même que M. Friſch a donné ſous le nom de *falco fuſcus, faucon brun (planche LXXXIII),* & qu'il voyage beaucoup plus loin; car c'eſt encore le même faucon que M. Edwards a décrit & repréſenté, *tome I, page 4,* ſous le nom de *faucon noir de la baie de Hudſon,* & qui en effet lui avoit été envoyé de ce climat. J'obſerverai à ce ſujet, que le faucon paſſager ou pélerin, décrit par M. Briſſon, *page 341,* n'eſt point du tout un faucon étranger ni paſſager, & que c'eſt abſolument le même que notre faucon-hagard, repréſenté dans la planche enluminée, *n.° 421;* en ſorte que l'eſpèce du faucon commun ou paſſager, ne nous eſt connue juſqu'à préſent que par le faucon d'Iſlande, qui n'eſt qu'une variété de l'eſpèce commune, & par le faucon noir d'Afrique, qui en diffère aſſez, ſur-tout par la couleur, pour pouvoir être regardé comme formant une eſpèce différente.

On pourroit peut-être rapporter à cette eſpèce le faucon Tuniſien ou Punicien dont parle Belon *(l),* « & qu'il dit être un peu plus petit que le faucon-pélerin, « qui a la tête plus groſſe & ronde, & qui reſſemble par « la grandeur & le plumage au lanier »; peut-être auſſi le faucon de Tartarie *(m),* qui au contraire, eſt un peu

(l) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux, page 117.*

(m) Ibidem, page 116.

plus grand que le faucon-pélerin, & que Belon dit en différer encore, en ce que le dessus de ses ailes est roux, & que ses doigts sont plus alongés.

En rassemblant & resserrant les différens objets que nous venons de présenter en détail, il paroit 1.° qu'il n'y a en France qu'une seule espèce de faucon bien connue, pour y faire son aire dans nos provinces montagneuses; que cette même espèce se trouve en Suisse, en Allemagne, en Pologne & jusqu'en Islande vers le Nord, en Italie *(n)*, en Espagne & dans les îles de la Méditerranée, & peut-être jusqu'en Égypte *(o)* vers le midi; 2.° que le faucon blanc n'est dans cette même espèce, qu'une variété produite par l'influence du climat du nord; 3.° que le faucon-gentil n'est pas d'une espèce différente de notre faucon commun *(p)*; 4.° que le

(n) Aldrov. *Avi. tom. I, pag. 429.*

(o) Prosper Alpin, *Ægypt. tome I, page 200.*

(p) Nota. Jean de Franchières, qui est l'un des plus anciens & peut-être le meilleur de nos Auteurs sur la fauconnerie, ne compte que sept espèces d'oiseaux auxquels il donne le nom de *faucon*, savoir; le faucon-gentil, le faucon-pelerin, le faucon-tartaret, le gerfaut, le sacre, le lanier & le faucon-tunisien ou tunicien: en retranchant de cette liste le gerfaut, le sacre & le lanier, qui ne sont pas proprement des faucons, il ne reste que le faucon-gentil & le faucon-pélerin, dont le tartaret & le tunisien sont deux variétés. Cet Auteur ne connoissoit donc qu'une seule espèce de faucon naturelle en France, qu'il indique sous le nom de *faucon-gentil*, & cela prouve encore ce que j'ai avancé, que le faucon-gentil & le faucon commun, ne sont tous deux qu'une seule & même espèce.

faucon-pélerin ou paſſager eſt d'une eſpèce différente, qu'on doit regarder comme étrangère, & qui peut-être renferme quelques variétés, telles que le faucon de Barbarie, le faucon Tuniſien, &c...... Il n'y a donc, quoiqu'en diſent les Nomenclateurs, que deux eſpèces réelles de faucons en Europe, dont la première eſt naturelle à notre climat, & ſe multiplie chez nous, & l'autre qui ne fait qu'y paſſer, & qu'on doit regarder comme étrangère : en rappelant donc à l'examen la liſte la plus nombreuſe de nos Nomenclateurs, au ſujet des faucons, & ſuivant article par article celle de M. Briſſon, nous trouverons 1.° que le faucon-ſors n'eſt que le jeune de l'eſpèce commune; 2.° que le faucon-hagard n'en eſt que le vieux; 3.° que le faucon à tête blanche & à pieds pattus, eſt une variété ou race conſtante dans cette même eſpèce; 4.° ſous le nom de *faucon blanc*, M. Briſſon indique deux différentes eſpèces d'oiſeaux, & peut-être trois, car le premier & le troiſième pourroient être, abſolument parlant, des faucons qui auroient ſubi la variété commune aux oiſeaux du nord, qui eſt le blanc; mais pour le ſecond, dont M. Briſſon ne paroît parler que d'après M. Friſch, dont il cite la *planche LXXX*, ce n'eſt certainement pas un faucon, mais un oiſeau de rapine, commun en France, auquel on donne le nom de *harpaye*: 5.° que le faucon noir eſt le véritable faucon-pélerin ou paſſager, qu'on doit regarder comme étranger; 6.° que le faucon tacheté, n'eſt que le jeune de ce même

faucon étranger; 7.° que le faucon brun eſt moins un faucon qu'un buſard; M. Friſch eſt le ſeul qui en ait donné la repréſentation *(q)*, & cet Auteur nous dit que cet oiſeau attrape quelquefois en volant les pigeons ſauvages; que ſon vol eſt très-haut, & qu'on le tire rarement, mais que néanmoins il guette les oiſeaux aquatiques, ſur les étangs & dans les autres lieux marécageux: ces indices réunis, nous portent à croire que ce faucon brun de M. Briſſon n'eſt vraiſemblablement qu'une variété dans l'eſpèce des buſards, quoiqu'il n'ait pas la queue auſſi longue que les autres buſards; 8.° que le faucon rouge n'eſt qu'une variété dans notre eſpèce commune du faucon, que Belon dit, avec quelques anciens Fauconniers, ſe trouver dans les lieux marécageux qu'il fréquente de préférence; 9.° que le faucon rouge des Indes, eſt un oiſeau étranger, dont nous parlerons dans la ſuite; 10.° que le faucon d'Italie, dont M. Briſſon ne parle que d'après Jonſton, peut encore être, ſans ſcrupule, regardé comme une variété de l'eſpèce commune de notre faucon des Alpes; 11.° que le faucon d'Iſlande eſt, comme nous l'avons dit, une autre variété de l'eſpèce commune, dont il ne diffère que par un peu plus de grandeur; 12.° que le ſacre n'eſt point, comme le dit M. Briſſon, une variété du faucon, mais une eſpèce différente qu'il faut conſidérer à part; 13.° que le faucon-gentil n'eſt point une eſpèce diffé-

(q) Friſch, *tome I, planche LXXVI.*

rente de celle de notre faucon commun, & que ce n'eſt que le faucon-ſors de cette eſpèce commune, que M. Briſſon a décrit ſous le nom de *faucon-gentil;* mais dans un temps de mue, différent de celui qu'il a décrit ſous le ſimple nom de *faucon;* 14.° que le faucon appelé *pélerin* par M. Briſſon, n'eſt que notre même faucon commun, devenu par l'âge faucon-hagard, tel que nous l'avons repréſenté dans la planche enluminée, *n.° 421,* & que par conſéquent ce n'eſt qu'une variété de l'âge, & non pas une diverſité d'eſpèce; 15.° que le faucon de Barbarie n'eſt qu'une variété dans l'eſpèce du faucon étranger, que nous avons nommé *faucon paſſager,* & que nous avons fait repréſenter, planche enluminée, *n.° 469;* 16.° qu'il en eſt de même du faucon de Tartarie; 17.° que le faucon à collier n'eſt point un faucon, mais un oiſeau d'un tout autre genre, auquel nous avons donné le nom de *ſoubuſe;* 18.° que le faucon de roche n'eſt point encore un faucon, puiſqu'il approche beaucoup plus du hobreau & de la creſſerelle; & que par conſéquent c'eſt un oiſeau qu'il faut conſidérer à part; 19.° que le faucon de montagne n'eſt qu'une variété du rochier; 20.° que le faucon de montagne cendré n'eſt qu'une variété de l'eſpèce commune du faucon; 21.° que le faucon de la baie de Hudſon eſt un oiſeau étranger, d'une eſpèce différente de celle d'Europe, & dont nous parlerons dans l'article ſuivant; 22.° que le faucon étoilé eſt un oiſeau d'un autre genre que le

faucon; 23.° que le faucon huppé des Indes, le faucon des Antilles, le faucon-pêcheur des Antilles, & le faucon-pêcheur de la Caroline, sont encore des oiseaux étrangers dont il sera fait mention dans la suite. On peut voir par cette longue énumération, qu'en séparant même les oiseaux étrangers, & qui ne sont pas précisément des faucons; & en ôtant encore le faucon pattu, qui n'est peut-être qu'une variété ou une espèce très-voisine de celle du faucon commun, il y en a dix-neuf que nous réduisons à quatre espèces; savoir, le faucon commun, le faucon passager, le sacre & le busard, dont il n'y en a plus que deux qui soient en effet des faucons.

Après cette réduction faite de tous les prétendus faucons, aux deux espèces du faucon commun ou gentil, & du faucon passager ou pélerin; voici les différences que nos anciens Fauconniers trouvoient dans leur nature & mettoient dans leur éducation. Le faucon-gentil mue dès le mois de mars, & même plus tôt; le faucon pélerin ne mue qu'au mois d'août: il est plus plein sur les épaules, & il a les yeux plus grands, plus enfoncés, le bec plus gros, les pieds plus longs & mieux fendus que le faucon-gentil *(r)*: ceux qu'on prend au nid s'appellent *faucons-niais;* lorsqu'ils sont pris trop jeunes, ils sont souvent criards & difficiles à élever; il ne faut donc pas les dénicher avant qu'ils

(r) Fauconnerie d'Artelouche, imprimée à la suite de la Vénerie de du Fouilloux, & des Fauconneries de Jean de Franchières & de Guillaume Tardif. *Paris, 1614, page 89.*

soient

ſoient un peu grands, ou ſi l'on eſt obligé de les ôter de leur nid, il ne faut point les manier, mais les mettre dans un nid le plus ſemblable au leur qu'on pourra, & les nourrir de chair d'ours, qui eſt une viande aſſez commune dans les montagnes où l'on prend ces oiſeaux, & au défaut de cette nourriture on leur donnera de la chair de poulet: ſi l'on ne prend pas ces précautions, les ailes ne leur croiſſent pas *(ſ)*, & leurs jambes ſe caſſent ou ſe déboitent aiſément: les faucons-ſors, qui ſont les jeunes, & qui ont été pris en ſeptembre, octobre & novembre, ſont les meilleurs & les plus aiſés à élever: ceux qui ont été pris plus tard en hiver ou au printemps ſuivant, & qui par conſéquent ont neuf ou dix mois d'âge, ſont déjà trop accoutumés à leur liberté pour ſubir aiſément la ſervitude, & demeurer en captivité ſans regret, & l'on n'eſt jamais ſûr de leur obéiſſance & de leur fidélité dans le ſervice: ils trompent ſouvent leur maître, & quittent lorſqu'il s'y attend le moins. On prend tous les ans les faucons-pélerins au mois de ſeptembre, à leur paſſage dans les îles, ou ſur les falaiſes de la mer. Ils ſont de leur naturel prompts, propres à tout faire, dociles & fort aiſés à inſtruire *(t)*: on peut les faire voler pendant tout le mois de mai & celui

(ſ) Recueil de tous les oiſeaux de proie qui ſervent à la fauconnerie, par G. B. imprimé à la ſuite des Fauconneries citées dans la note précédente, *page 114, verſo.*

(t) Fauconnerie de Jean de Franchières, *page 2, recto.*

de juin, parce qu'ils ſont tardifs à muer; mais auſſi dès que la mue commence, ils ſe dépouillent en peu de temps. Les lieux où l'on prend le plus de faucons-pélerins, ſont non-ſeulement les côtes de Barbarie, mais toutes les îles de la Méditerranée, & particulièrement celle de Candie, d'où nous venoient autrefois les meilleurs faucons.

Comme les Arts n'appartiennent point à l'Hiſtoire Naturelle, nous n'entrerons point ici dans les détails de l'art de la fauconnerie; on les trouvera dans l'Encyclopédie *(u)*, dont nous avons déjà emprunté deux notes. « Un bon faucon, dit M. le Roi, auteur de » l'article *Fauconnerie*, doit avoir la tête ronde, le bec » court & gros, le cou fort long, la poitrine nerveuſe, » les mahutes larges, les cuiſſes longues, les jambes » courtes, la main large, les doigts déliés, alongés & » nerveux aux articles, les ongles fermes & recourbés, » les ailes longues; les ſignes de force & de courage, » ſont les mêmes pour le gerfaut & pour le tiercelet, » qui eſt le mâle dans toutes les eſpèces d'oiſeaux de » proie, & qu'on appelle ainſi, parce qu'il eſt d'un » tiers plus petit que la femelle; une marque de bonté » moins équivoque dans un oiſeau, eſt de chevau-» cher contre le vent, c'eſt-à-dire, de ſe roidir

(u) Voyez cet article *Fauconnerie*, au ſujet de l'éducation des faucons, de ſes maladies & des ſoins propres à les prévenir, ou des remèdes néceſſaires pour les guérir. *Par M. le Roy, Lieutenant des Chaſſes de Sa Majeſté, à Verſailles.*



De Sève del.   R. De Launay le j.e Sculp.

LE FAUCON SORT.



De Seve delin. Blanchon Sculp. 1770

LE FAUCON HAGARD.

contre, & ſe tenir ferme ſur le poing lorſqu'on l'y « expoſe: le pennage d'un faucon doit être brun & « tout d'une pièce, c'eſt-à-dire, de même couleur; la « bonne couleur des mains eſt de vert-d'eau; ceux dont « les mains & le bec ſont jaunes, ceux dont le plumage « eſt ſemé de taches, ſont moins eſtimés que les autres: « on fait cas des faucons noirs, mais quel que ſoit leur « plumage, ce ſont toujours les plus forts en courage « qui ſont les meilleurs..... Il y a des faucons lâches « & pareſſeux, il y en a d'autres ſi fiers, qu'ils s'irritent « contre tous les moyens de les apprivoiſer; il faut « abandonner les uns & les autres, &c ».

M. Forget, Capitaine du vol à Verſailles, a bien voulu me communiquer la notice ſuivante.

« Il n'y a, dit-il, de différence eſſentielle entre les faucons de différens pays, que par la groſſeur; ceux qui « viennent du Nord, ſont ordinairement plus grands que « ceux des montagnes, des Alpes & des Pyrénées; ceux-ci « ſe prennent, mais dans leurs nids; les autres ſe prennent « au paſſage, dans tous les pays; ils paſſent en octobre & « en novembre, & repaſſent en février & mars... L'âge « des faucons ſe déſigne très-diſtinctement la ſeconde « année, c'eſt-à-dire, à la première mue, mais dans la ſuite « les connoiſſances deviennent bien plus difficiles; indé- « pendamment des changemens de couleur, on peut les « diſtinguer juſqu'à la troiſième mue, c'eſt-à-dire, par la « couleur des pieds & celle de la membrane du bec ».



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport au Gerfaut & aux Faucons.

I.

LE faucon d'Islande, que nous avons dit être une variété dans l'espèce de notre faucon commun, & qui n'en diffère en effet, qu'en ce qu'il est un peu plus grand & plus fort.

II.

Voyez les planches enluminées, n.° 469.

Le faucon noir qui se prend au passage à Malte, en France, en Allemagne, dont nous avons parlé, & que M.rs Frisch *(a)* & Edwards *(b)* ont indiqué & décrit, qui nous paroît être d'une espèce étrangère & différente de celle de notre faucon commun; j'observerai que la description qu'en donne M. Edwards est exacte, mais que M. Frisch n'est pas fondé à prononcer, que ce faucon doit être sans doute le plus fort des oiseaux de proie de sa grandeur, parce que près de l'extrémité du bec supérieur, il y a une espèce de dent triangulaire ou de pointe tranchante, & que les jambes sont garnies de plus grands doigts & ongles qu'aux

(a) Frisch, *tome I, planche LXXXIII.*

(b) Edwards, *tome I, page 4, planche IV.*

autres faucons ; car en comparant les doigts & les ongles de ce faucon noir, que nous avons en nature, avec ceux de notre faucon, nous n'avons pas trouvé qu'il y eût de différence, ni pour la grandeur, ni pour la force de ces parties; & en comparant de même le bec de ce faucon noir avec le bec de nos faucons, nous avons trouvé que dans la plupart de ceux-ci, il y avoit une pareille dent triangulaire, vers l'extrémité de la mandibule supérieure; en sorte qu'il ne diffère point à ces deux égards du faucon commun, comme M. Frisch semble l'insinuer; au reste, le faucon tacheté dont M. Edwards donne la description & la figure *(c)*, & qu'il dit être du même climat que le faucon noir, c'est-à-dire, des terres de la baie de Hudson, ne nous paroît être en effet que le faucon-sors ou jeune de cette même espèce, & par conséquent ce n'est qu'une variété produite dans les couleurs par la différence de l'âge, & non pas une variété réelle ou variété de race dans cette espèce. On nous a assuré que la plupart de ces faucons noirs arrivent du côté du midi; cependant nous en avons vu un qui avoit été pris sur les côtes de l'Amérique septentrionale, près du banc de Terre-neuve; & comme M. Edwards dit qu'il se trouve aussi dans les terres voisines de la baie de Hudson, on peut croire que l'espèce est fort répandue, & qu'elle fréquente également les climats chauds, tempérés ou froids.

(c) Edwards, *tome I, page 3, planche 111.*

Nous obſerverons que cet oiſeau que nous avons eu en nature, avoit les pieds d'un bleu bien décidé, & que ceux que l'on trouve repréſentés dans les planches enluminées de M.rs Edwards & Friſch avoient les pieds jaunes; cependant il n'eſt pas douteux que ce ne ſoient les mêmes oiſeaux : nous avons déjà reconnu en examinant les balbuzards, qu'il y en avoit à pieds bleus, & d'autres à pieds jaunes; ce caractère eſt donc beaucoup moins fixe qu'on ne l'imaginoit : il en eſt de la couleur des pieds à peu près comme de celle du plumage; elle varie ſouvent avec l'âge ou par d'autres circonſtances.

I I I.

L'OISEAU qu'on peut appeler le *faucon rouge des Indes orientales*, très-bien décrit par Aldrovande *(d)*, & à peu près dans les termes ſuivans. La femelle qui eſt d'un tiers plus groſſe que le mâle, a le deſſus de la tête large & preſque plat : la couleur de la tête, du cou, de tout le dos & du deſſus des ailes, eſt d'un cendré tirant ſur le brun; le bec eſt très-gros, quoique le crochet en ſoit aſſez petit; la baſe du bec eſt jaune, & le reſte juſqu'au crochet eſt de couleur cendrée; la pupille des yeux eſt très-noire, l'iris brune, la poitrine entière, la partie ſupérieure du deſſous des ailes, le ventre, le croupion & les cuiſſes, ſont d'un

(d) *Falco rubeus indicus.* Aldrov. *Avi.* pag. 494; *fig.* pages 495 & 496.

orangé presque rouge : il y a cependant au-dessus de la poitrine sous le menton, une tache longue de couleur cendrée, & quelques petites taches de cette même couleur sur la poitrine : la queue est rayée de bandes en demi-cercle, alternativement brunes & cendrées ; les jambes & les pieds sont jaunes, & les ongles noirs. Dans le mâle toutes les parties rouges sont plus rouges, & toutes les parties cendrées sont plus brunes ; le bec est plus bleu, & les pieds sont plus jaunes. Ces faucons, ajoute Aldrovande, avoient été envoyés des Indes orientales au grand duc Ferdinand, qui les fit dessiner vivans *(e)*. Nous devons observer ici que Tardif *(f)*, Albert & Crescent *(g)*, ont parlé du faucon rouge comme d'une espèce ou d'une variété qu'on connoissoit en Europe, & qui se trouve dans les pays de plaines & de marécages ; mais ce faucon rouge n'est pas assez bien décrit, pour qu'on puisse dire si c'est le même que le faucon rouge des Indes, qui pourroit bien voyager & venir en Europe comme le faucon passager.

I V.

L'OISEAU indiqué par Willughby *(h)*, sous la dénomination de *falco indicus cirratus*, qui est plus gros que

(e) Rouge faucon est souvent trouvé ès lieux pleins & en marais : il est hardi ; mais difficile à gouverner. *Fauconnerie de Tardif, première partie, chapitre III.*

(f) Albert, *verso 23, cap. XII.*

(g) *Petr. Crescentius*, lib. X, cap. IV.

(h) Willughby, *Ornithol.* pag. 48.

le faucon, & presque égal à l'autour; qui a sur la tête une huppe dont l'extrémité se divise en deux parties qui pendent sur le cou. Cet oiseau est noir sur toutes les parties supérieures de la tête & du corps; mais sur la poitrine & le ventre, son plumage est traversé de lignes noires & blanches alternativement: les plumes de la queue sont aussi rayées de lignes alternativement noires & cendrées; les pieds sont couverts de plumes jusqu'à l'origine des doigts; l'iris des yeux, la peau qui couvre la base du bec, & les pieds sont jaunes; le bec est d'un bleu noirâtre, & les ongles sont d'un beau noir.

Au reste, il paroit par le témoignage des Voyageurs, que le genre des faucons est l'un des plus universellement répandus; nous avons dit qu'on en trouve partout en Europe, du Nord au Midi, qu'on en prend en quantité dans les iles de la Méditerranée, qu'ils sont communs sur la côte de Barbarie. M. Shaw *(i)*, dont j'ai trouvé les relations presque toujours fidèles, dit qu'au royaume de Tunis, il y a des faucons & des éperviers en assez grande abondance, & que la chasse à l'oiseau est un des plus grands plaisirs des Arabes & des gens un peu au-dessus du commun : on les trouve encore plus fréquemment au Mogol *(k)* & en Perse *(l)*, où l'on

(i) Voyage de M. Shaw, *tome I, page 389*.

(k) On se sert du faucon, au Mogol, pour la chasse du daim & des gazelles. *Voyage de Jean Ovington, tome I, page 279*.

(l) Les Persans entendent tout-à-fait bien à enseigner les oiseaux de chasse,

où l'on prétend que l'art de la fauconnerie est plus

de chasse, & ordinairement ils dressent les faucons à voler sur toutes sortes d'oiseaux, & pour cela ils prennent des grues & d'autres oiseaux qu'ils laissent aller, après leur avoir bouché les yeux; aussitôt ils font voler le faucon, qui les prend fort aisément. . . . Il y a des faucons pour la chasse de la gazelle, qu'ils instruisent de la manière qui suit: ils ont des gazelles contrefaites (empaillées), sur le nez desquelles ils donnent toujours à manger à ces faucons, & jamais ailleurs: après qu'ils les ont ainsi élevés, ils les mènent à la campagne; & lorsqu'ils ont découvert une gazelle, ils lâchent deux de ces oiseaux, dont l'un va fondre sur le nez de la gazelle, & lui donne en arrière des coups de pieds: la gazelle s'arrête & se secoue pour s'en délivrer; l'oiseau bat des ailes pour se retenir, ce qui empêche encore la gazelle de bien courir, & même de voir devant elle; enfin, lorsqu'avec bien de la peine elle s'en est défaite, l'autre faucon qui est en l'air prend la place de celui qui est à bas, lequel se relève pour succéder à son compagnon quand il sera tombé; & de cette sorte ils retardent tellement la course de la gazelle, que les chiens ont le temps de l'attraper. Il y a d'autant plus de plaisir à ces chasses, que le pays est plat & découvert, y ayant fort peu de bois. *Relation de Thevenot, tome II, page 200 . . . . . . Voyage de Jean Ovington, tome I, page 279.* — La manière dont les Persans dressent les faucons à la chasse des bêtes fauves, est d'en écorcher une & d'en remplir la peau de paille, & d'attacher toujours la viande dont on repaît les faucons sur la tête de cette peau bourrée, que l'on fait mouvoir sur quatre roues par une machine, tant que l'oiseau mange, afin de l'y accoutumer. . . . . Si la bête est grande, on lâche plusieurs oiseaux après elle, qui la tourmentent l'un après l'autre. . . . . Ils se servent aussi de ces oiseaux pour les rivières & les marais, dans lesquels ils vont, comme les chiens, chercher le gibier. . . . . Comme tous les gens d'épée sont chasseurs, ils portent d'ordinaire à l'arçon de la selle une petite timbale de huit à neuf pouces de diamètre, qui leur sert à rappeler l'oiseau en frappant dessus. *Voyage de Chardin, tome II, pages 32*

cultivé que par-tout ailleurs *(m)*; on en trouve jusqu'au Japon, où Kœmpfer *(n)* dit qu'on les tient plutôt par faste, que pour l'utilité de la chasse, & ces faucons du Japon viennent des parties septentrionales de cette île. Kolbe *(o)* fait aussi mention des faucons du cap de Bonne-espérance, & Bosman de ceux de Guinée *(p)*; en sorte qu'il n'y a, pour ainsi dire, aucune terre, aucun climat dans l'ancien continent, où l'on ne trouve l'espèce du faucon; & comme ces oiseaux supportent très-bien le froid, & qu'ils volent facilement & très-rapidement, on ne doit pas être surpris de les

& 33. — La Perse ne manque pas d'oiseaux de proie; il s'y trouve quantité de faucons, d'éperviers & de lannerets, & autres semblables oiseaux de chasse, dont la Vénerie du Roi est très-bien pourvue, & on y en compte plus de huit cents: les uns sont pour le sanglier, l'âne sauvage & la gazelle; les autres pour voler les grues, les herons, les oies & les perdrix. Une grande partie de ces oiseaux de chasse s'apporte de Russie; mais les plus grands & les plus beaux viennent des montagnes qui s'étendent vers le Midi, depuis Schyras jusqu'au golfe Persique. *Voyage de Dampierre, tome II, page 23 & suiv.*

(m) Les Persans qui sont fort patiens, prennent aussi plaisir à dresser un corbeau de la même manière qu'ils dressent un épervier. *Voyage de Dampierre, tome II, page 25.*

(n) Kœmpfer, *Hist. du Japon, tome I, page 115.*

(o) Kolbe, *Description du cap de Bonne-espérance, tome III, page 146.*

(p) Sur cette côte de Guinée, on voit encore un autre oiseau de proie, qui ressemble fort à un faucon, & qui, quoiqu'un peu plus gros qu'un pigeon, est si hardi & si fort, qu'il se jette sur les plus grosses poules & les emporte. *Voyage de Guillaume Bosman, lettre 15.e page 268.*

retrouver dans le nouveau continent ; il y en a dans le Groenland *(q)*, dans les parties montagneuſes de l'Amérique ſeptentrionale & méridionale *(r)*, & juſque dans les iles de la mer du Sud *(ſ)*.

V.

L'OISEAU appelé *tanas* par les Nègres du Sénégal, & qui nous a été donné par M. Adanſon, ſous le nom de *faucon-pêcheur (voyez les planches enluminées, n.° 478)*, il reſſemble preſque en tout à notre faucon par les couleurs du plumage ; il eſt néanmoins un peu plus petit, & il a ſur la tête de longues plumes éminentes qui ſe rabattent en arrière & qui forment une eſpèce

(q) On trouve dans le Groenland des faucons blancs & gris, en très-grand nombre, & plus qu'en autre lieu du monde. On portoit anciennement de ces oiſeaux pour grande rareté aux rois de Danemarck, à cauſe de leur bonté merveilleuſe, & les rois de Danemarck en faiſoient des préſens aux rois & princes leurs voiſins ou amis, parce que la chaſſe de l'oiſeau n'eſt du tout point en uſage dans le Danemarck, non plus qu'aux autres endroits du Septentrion. *Recueil des Voyages du Nord, tome I, page 99.*

(r) On a envoyé pluſieurs & diverſes ſortes de faucons de la neuve Eſpagne & du Perou aux ſeigneurs d'Eſpagne, d'autant qu'on en fait grande eſtime. Il y a même des hérons & des aigles de diverſes ſortes, & il n'y a point de doute que ces eſpèces d'oiſeaux, & autres ſemblables, n'y aient paſſé bien plus tôt que les lions & les tigres. *Hiſt. naturelle des Indes occidentales, par Acoſta, page 193.* — *Nota.* L'oiſeau que les Mexicains appeloient *Hotli*, indiqué par Fernandès, paroît être le même que le faucon noir dont nous avons parlé.

(ſ) Hiſt. des Navigations aux terres Auſtrales, *tome III, page 197.*

de huppe, par laquelle on pourra toujours distinguer cet oiseau des autres du même genre : il a aussi le bec jaune, moins courbé & plus gros que le faucon ; il en diffère encore en ce que les deux mandibules ont des dentelures très-sensibles ; & son naturel est aussi différent ; car il pêche plutôt qu'il ne chasse : je crois que c'est à cette espèce qu'on doit rapporter l'oiseau duquel Dampierre *(t)* fait mention sous ce même nom de *faucon-pêcheur :* « il ressemble, dit-il, à nos plus petits » faucons pour la couleur & la figure : il a le bec & » les ergots faits tout de même ; il se perche sur les » troncs des arbres & sur les branches sèches qui » donnent sur l'eau dans les criques, les rivières ou » au bord de la mer ; & dès que ces oiseaux voient » quelques petits poissons auprès d'eux, ils volent à » fleur d'eau, les enfilent avec leurs griffes, & s'élèvent aussitôt en l'air, sans toucher l'eau de leurs ailes » : il ajoute « qu'ils n'avalent pas le poisson tout entier, » comme font les autres oiseaux qui en vivent, mais » qu'ils le déchirent avec leur bec, & le mangent par morceaux ».

(t) Nouveau Voyage autour du monde, par Guillaume Dampierre, *tome III, page 318.*



LE HOBREAU (a).

Voyez les planches enluminées, n.os 431 & 432; & planche XVII de ce volume.

LE Hobreau eſt bien plus petit que le faucon, & en diffère auſſi par les habitudes naturelles: le faucon eſt plus fier, plus vif & plus courageux; il attaque des oiſeaux beaucoup plus gros que lui. Le hobreau eſt plus lâche de ſon naturel; car à moins qu'il ne ſoit dreſſé, il ne prend que les alouettes & les cailles; mais il ſait compenſer ce défaut de courage & d'ardeur par ſon induſtrie: dès qu'il aperçoit un chaſſeur & ſon chien, il les ſuit d'aſſez près ou plane au-deſſus de leur tête, & tâche de ſaiſir les petits oiſeaux qui s'élèvent devant eux; ſi le chien fait lever une alouette, une caille, & que le chaſſeur la manque, il ne la manque pas: il a l'air de ne pas craindre le bruit, & de ne pas connoître l'effet des armes à feu, car il s'approche de très-près du chaſſeur qui le tue, ſouvent

(a) En Anglois, *Hobby;* en Italien, *Barello.* — Hobreau. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 118. — *Subbuteo.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 373..... *Falco arborarius.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 492. — Hobreau. Albin, *tome I, page 7, pl. VI,* avec une figure coloriée. — *Litho-Falco ſive æſalus, Rochier, æſalon.* Friſch, *pl. LXXXVI,* avec une figure coloriée. — Le Hobreau. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 375. — *The Hobby.* Britiſh Zoology, *planche A 9,* avec une figure coloriée.

lorsqu'il ravit sa proie: il fréquente les plaines voisines des bois, & sur-tout celles où les alouettes abondent; il en détruit un très-grand nombre, & elles connoissent si bien ce mortel ennemi, qu'elles ne l'aperçoivent jamais sans le plus grand effroi, & qu'elles se précipitent du haut des airs, pour se cacher sous l'herbe ou dans des buissons : c'est la seule manière dont elles puissent échapper; car quoique l'alouette s'élève beaucoup, le hobreau vole encore plus haut qu'elle, & on peut le dresser au leurre comme le faucon & les autres oiseaux du plus haut vol; il demeure & niche dans les forêts où il se perche sur les arbres les plus élevés. Dans quelques-unes de nos provinces on donne le nom de *hobreau (b)* aux petits seigneurs qui tyrannisent leurs païsans, & plus particulièrement au gentilhomme à lièvre, qui va chasser chez ses voisins, sans en être prié, & qui chasse moins pour son plaisir que pour le profit.

On peut observer que dans cette espèce le plumage de l'oiseau est plus noir dans la première année qu'il ne l'est dans les années suivantes : il y a aussi dans notre climat une variété de cet oiseau, qui nous a paru assez singulière pour mériter d'être représentée *(voyez les planches enluminées, n.° 431)*; les différences consistent en ce que la gorge, le dessous du cou, la

(b) Ce nom de *Hobreau*, appliqué aux Gentilshommes de campagne, peut venir aussi de ce qu'autrefois tous ceux qui n'étoient point assez riches pour entretenir une fauconnerie, se contentoient d'élever des hobreaux pour la chasse.



LE HOBREAU.

poitrine, une partie du ventre & les grandes plumes des ailes ſont cendrées & ſans taches; tandis que dans le hobreau commun, la gorge & le deſſous du cou ſont blancs, la poitrine & le deſſus du ventre blancs auſſi, avec des taches longitudinales brunes, & que les grandes plumes des ailes ſont preſque noirâtres: il y a de même d'aſſez grandes différences dans les couleurs de la queue, qui dans le hobreau commun eſt blanchâtre par-deſſous, traverſée de brun, & qui dans l'autre eſt abſolument brune. Mais ces différences n'empêchent pas que ces deux oiſeaux ne puiſſent être regardés comme de la même eſpèce; car ils ont la même grandeur, le même port, & ſe trouvent de même en France; & d'ailleurs ils ſe reſſemblent par un caractère ſpécifique très-particulier, c'eſt qu'ils ont tous deux le bas du ventre & les cuiſſes garnies de plumes d'un roux vif, & qui tranche beaucoup ſur les autres couleurs de cet oiſeau; il n'eſt pas même impoſſible que cette variété, dont toutes les différences ſe réduiſent à des nuances de couleurs, ne proviennent de l'âge ou des différens temps de la mue de cet oiſeau; & c'eſt encore une raiſon de plus pour ne le pas ſéparer de l'eſpèce commune. Au reſte, le hobreau ſe porte ſur le poing, découvert & ſans chaperon, comme l'émérillon, l'épervier & l'autour; & l'on en faiſoit autrefois un grand uſage pour la chaſſe des perdrix & des cailles.



LA
CRESSERELLE (a).

Voyez les planches enluminées, n.[os] *401 & 471; & planche* XVIII *de ce volume.*

LA Cresserelle est l'oiseau de proie le plus commun dans la plupart de nos provinces de France, & sur-tout en Bourgogne:

(a) En Grec, Κέγχρις ou Κένχρις; *Cenchris seu miliaria dicitur hæc avis, ait Gesnerus, quod punctis nigris milii æmulis insignis sit;* en Latin, *Tinnunculus;* en Italien, *Canibello, Tittinculo, Tintarello, Garinello;* en Espagnol, *Cernicalo* ou *Zernicalo;* en Allemand, *Roethel-weih* ou *Wannen-wacher, quod alas extendat* (ait Schwenckfeld) *ventiletque instar ventilabri quod vannum nominant;* en Polonois, *Pustolka;* en Anglois, *Kestril* ou *Kestrel. Nota.* Ce pourroit être de ce mot Anglois *Kestrel,* qu'est dérivé le nom *Cristel* que les Bourguignons donnent à cet oiseau; en Écosse, *Stanchel* ou *Stannel* ou *Stonegall;* on l'a aussi appelé en vieux François, & encore actuellement dans quelques provinces de France, *Cercerelle, Quercerelle, Écrecelle.* Salerne dit qu'on l'appelle en Sologne, *Mezy;* à Châlons-sur-Marne, *Rabaillet;* en Provence, *Ratier;* en Touraine, *Pitriou;* à Saumur, *Pitri;* en Beauce, *Preneur de mulots, &c.*... Cresserelle ou Cercerelle. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 114. — *Tinnunculus seu Cenchris.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 356. — Crecerelle. Albin, *tome I, page 8, planche* VII, avec une figure coloriée, qui est celle de la femelle..... *Coc de Windhover.* Albin, *tome III, planche* V, avec une figure coloriée, qui est celle du mâle. — *Tinnunculus verus.* Frisch, *planche* LXXXIV, avec une figure coloriée, qui est celle du mâle..... *Falco rufus.* Frisch, *planche* LXXXVIII, avec une figure coloriée, qui est celle de la femelle. — La Cresserelle. Brisson,

en Bourgogne : il n'y a point d'ancien château ou de tour abandonnée qu'elle ne fréquente & qu'elle n'habite ; c'eſt ſur-tout le matin & le ſoir qu'on la voit voler autour de ces vieux bâtimens, & on l'entend encore plus ſouvent qu'on ne la voit ; elle a un cri précipité *pli, pli, pli* ou *pri, pri, pri,* qu'elle ne ceſſe de répéter en volant, & qui effraie tous les petits oiſeaux ſur leſquels elle fond comme une flèche, & qu'elle ſaiſit avec ſes ſerres ; ſi par haſard elle les manque du premier coup, elle les pourſuit ſans crainte du danger juſque dans les maiſons ; j'ai vu plus d'une fois mes gens prendre une creſſerelle & le petit oiſeau qu'elle pourſuivoit, en fermant la fenêtre d'une chambre ou la porte d'une galerie, qui étoient éloignées de plus de cent toiſes des vieilles tours d'où elle étoit partie : lorſqu'elle a ſaiſi & emporté l'oiſeau, elle le tue & le plume très-proprement avant de le manger : elle ne prend pas tant de peine pour les ſouris & les mulots ; elle avale les plus petits tout entiers, & dépèce les autres. Toutes les parties molles du corps de la ſouris ſe digèrent dans l'eſtomac de cet oiſeau ; mais la peau ſe roule & forme une petite pelote, qu'il rend par le bec, & non par le bas ; car ſes excrémens ſont preſque liquides & blanchâtres : en mettant ces pelotes qu'elle vomit, dans l'eau chaude, pour les ramollir &

Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 393. — *Keſtril.* British Zoology, *planche A 8*, fig. 1, *The male ;* fig. 2, *The femal. :* ces deux figures ſont coloriées.

les étendre, on retrouve la peau entière de la souris comme si on l'eût écorchée. Les ducs, les chouettes, les buses, & peut-être beaucoup d'oiseaux de proie, rendent de pareilles pelotes dans lesquelles, outre la peau roulée, il se trouve quelquefois des portions les plus dures des os: il en est de même des oiseaux pêcheurs; les arêtes & les écailles des poissons se roulent dans leur estomac, & ils les rejettent par le bec.

La cresserelle est un assez bel oiseau; elle a l'œil vif & la vue très-perçante, le vol aisé & soutenu: elle est diligente & courageuse; elle approche par le naturel, des oiseaux nobles & généreux; on peut même la dresser, comme les émérillons, pour la fauconnerie. La femelle est plus grande que le mâle, & elle en diffère en ce qu'elle a la tête rousse, le dessus du dos, des ailes & de la queue rayé de bandes transversales brunes; & qu'en même temps toutes les plumes de la queue sont d'un brun roux plus ou moins foncé; au lieu que dans le mâle, la tête & la queue sont grises, & que les parties supérieures du dos & des ailes sont d'un roux vineux, semé de quelques petites taches noires; on peut voir les différences du mâle & de la femelle dans les planches enluminées que nous avons citées.

Nous ne pouvons nous dispenser d'observer que quelques-uns de nos Nomenclateurs modernes *(b)*,

(b) Brisson, *tome I, page 379.*

ont appelé *épervier des alouettes*, la cresserelle femelle, & qu'ils en ont fait une espèce particulière & différente de celle de la cresserelle.

Quoique cet oiseau fréquente habituellement les vieux bâtimens, il y niche plus rarement que dans les bois; & lorsqu'il ne dépose pas ses œufs dans des trous de murailles ou d'arbres creux, il fait une espèce de nid très-négligé, composé de bûchettes & de racines, & assez semblable à celui des geais, sur les arbres les plus élevés des forêts: quelquefois il occupe aussi les nids que les corneilles ont abandonnés; il pond plus souvent cinq œufs que quatre, & quelquefois six & même sept, dont les deux bouts sont teints d'une couleur rougeâtre ou jaunâtre, assez semblable à celle de son plumage. Ses petits, dans le premier âge, ne sont couverts que d'un duvet blanc; d'abord il les nourrit avec des insectes, & ensuite il leur apporte des mulots en quantité qu'il aperçoit sur terre du plus haut des airs où il tourne lentement, & demeure souvent stationnaire pour épier son gibier sur lequel il fond en un instant: il enlève quelquefois une perdrix rouge beaucoup plus pesante que lui; souvent aussi il prend des pigeons qui s'écartent de leur compagnie; mais sa proie la plus ordinaire après les mulots & les reptiles, sont les moineaux, les pinçons & les autres petits oiseaux: comme il produit en plus grand nombre que la plupart des autres oiseaux de proie, l'espèce est plus nombreuse & plus répandue; on la

trouve dans toute l'Europe, depuis la Suède *(c)* jusqu'en Italie & en Espagne *(d)*; on la retrouve même dans les pays tempérés de l'Amérique septentrionale *(e)*: plusieurs de ces oiseaux restent pendant toute l'année dans nos provinces de France; cependant j'ai remarqué qu'il y en avoit beaucoup moins en hiver qu'en été, ce qui me fait croire que plusieurs quittent le pays, pour aller passer ailleurs la mauvaise saison.

J'ai fait élever plusieurs de ces oiseaux dans de grandes volières; ils sont, comme je l'ai dit, d'un très-beau blanc pendant le premier mois de leur vie, après quoi les plumes du dos deviennent roussâtres & brunes en peu de jours: ils sont robustes & aisés à nourrir; ils mangent la viande crue qu'on leur présente, à quinze jours ou trois semaines d'âge; ils connoissent bientôt la personne qui les soigne, & s'apprivoisent assez pour ne jamais l'offenser: ils font entendre leur voix de très-bonne heure, & quoiqu'enfermés, ils répètent le même cri qu'ils font en liberté: j'en ai vu s'échapper & revenir d'eux-mêmes à la volière, après un jour ou deux d'absence, & peut-être d'abstinence forcée.

Je ne connois point de variétés dans cette espèce que quelques individus qui ont la tête & les deux

(c) Linn. *Faun. Suec.* n.° 67.

(d) Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 356.

(e) Hans Sloane, *Jamaïc.* pag. 294.



LA CRESSERELLE.

plumes du milieu de la queue grises, tels qu'ils nous sont représentés par M. Frisch (*planche LXXXV*); mais M. Salerne fait mention d'une cresserelle jaune qui se trouve en Sologne, & dont les œufs sont de cette même couleur jaune. « Cette cresserelle, dit-il, est rare, & quelquefois elle se bat généreusement « contre le jean-le-blanc, qui, quoique plus fort, est « souvent obligé de lui céder : on les a vus, ajoute-t-il, « s'accrocher ensemble en l'air, & tomber de la sorte « par terre comme une motte ou une pierre: » ce fait me paroît bien suspect; car l'oiseau jean-le-blanc est non-seulement très-supérieur à la cresserelle par la force; mais il a le vol & toutes les allures si différentes, qu'ils ne doivent guère se rencontrer.



LE ROCHIER (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 447.

L'OISEAU qu'on a nommé *faucon de roche* ou *rochier,* n'est pas si gros que la cresserelle, & me paroît fort semblable à l'émérillon, dont on se sert dans la fauconnerie; il fait, disent les Auteurs, sa retraite & son nid dans les rochers. M. Frisch est le seul avant nous qui ait donné une bonne indication de cet oiseau, & l'on peut comparer dans son ouvrage, la figure du rochier, *planche LXXXVII,* avec la nôtre, & aussi avec les cresserelles mâle & femelle, qui, toutes trois sont assez bien rendues; leurs rapports de ressemblance & de différence, sont encore mieux exprimés dans nos planches enluminées: en considérant attentivement la forme & les caractères de cet oiseau, & en les comparant avec la forme & les caractères de l'espèce d'émérillon, dont on se sert dans la fauconnerie, & que nous avons fait repré-

(a) *Litho-falcus.* Gesner, *Avi.* pag. 75. — *Falco lapidarius.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 499. — *Dendro-falco sive smerlus.* Émerillon. Frisch, *planche LXXXVII,* avec la figure coloriée. — Le Faucon de roche ou Rochier. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 349. *Nota.* Il me paroît qu'on doit rapporter à cette espèce le faucon de montagne cendré; Brisson, *tome I, page 355,* ou le *Falconis montani secundum genus* d'Aldrovande, *Avi.* tom. I, pag. 79; & que ces Auteurs ont fait un double emploi en séparant ces deux espèces d'oiseaux.

ſenter *n.° 468*, nous ſommes très-portés à croire que le rochier & cet émérillon ſont de la même eſpèce, ou du moins d'une eſpèce encore plus voiſine l'une de l'autre, que de celle de la creſſerelle. On verra dans l'article ſuivant, qu'il y a deux eſpèces d'émérillons, dont la première approche beaucoup de celle du rochier, & la ſeconde de celle de la creſſerelle; comme tous ces oiſeaux ſont à peu près de la même taille, du même naturel, & qu'ils varient autant & plus par le ſexe & par l'âge, que par la différence des eſpèces, il eſt très-difficile de les bien reconnoître, & ce n'eſt qu'à force de comparaiſons faites d'après nature, que nous ſommes parvenus à les diſtinguer les uns des autres.



L'ÉMÉRILLON (a).

Voy. les planches enluminées, n.° 468; & planche XIX de ce volume.

L'OISEAU dont il eſt ici queſtion, n'eſt point l'émérillon des Naturaliſtes, mais l'émérillon des Fauconniers, qui n'a été indiqué ni bien décrit par aucun de nos Nomenclateurs, cependant c'eſt le véritable émérillon dont on ſe ſert tous les jours dans la ſauconnerie, & que l'on dreſſe au vol pour la chaſſe; cet oiſeau eſt, à l'exception des pie-grièches, le plus petit de tous les oiſeaux de proie, n'étant que de la grandeur d'une groſſe grive, néanmoins on doit le regarder comme un oiſeau noble, & qui tient de plus près qu'un autre à l'eſpèce du faucon; il en a le plumage *(b)*, la forme & l'attitude; il a le même naturel, la même docilité, & tout autant d'ardeur & de courage: on peut en faire un bon oiſeau de chaſſe pour les alouettes, les cailles, & même les perdrix qu'il prend & tranſporte,

(a) En Grec, Αἰσάλων, *quod omni tempore appareat*; en Latin, *æſalo*; en Italien, *Smerlo* ou *Smeriglio*; en Allemand, *Myrle* ou *Smyrlin*; en Pologne, *Orzemlik*; en Anglois, *Merlin*; en Écoſſe on appelle le mâle, *Jack*; en vieux François, *Loyette*; en quelques provinces de France, *Paſſetier, Preneur de Paſſe* ou *Paſſerets*.—*The Merlin*, Britiſh Zoology, *planche A 12*. — Friſch, *tome I, page 89*.

(b) *Nota*. Il reſſemble en effet par les nuances & la diſtribution des couleurs au faucon-fors.

quoique

quoique beaucoup plus pesantes que lui ; souvent il les tue d'un seul coup, en les frappant de l'estomac, sur la tête ou sur le cou.

Cette petite espèce, si voisine d'ailleurs de celle du faucon par le courage & le naturel *(c)*, ressemble néanmoins plus au hobreau par la figure, & encore plus au rochier; on le distinguera cependant du hobreau, en ce qu'il a les ailes beaucoup plus courtes, & qu'elles ne s'étendent pas à beaucoup près jusqu'à l'extrémité de la queue, au lieu que celles du hobreau s'étendent un peu au-delà de cette extrémité; mais, comme nous l'avons déjà fait sentir dans l'article précédent, ses ressemblances avec le rochier sont si grandes, tant pour la grosseur & la longueur du corps; la forme du bec, des pieds & des serres; les couleurs du plumage, la distribution des taches, &c... qu'on seroit très-bien fondé à regarder le rochier comme une variété de l'émérillon, ou du moins comme une espèce si voisine, qu'on doit suspendre son jugement sur la diversité de ces deux espèces: au reste, l'émérillon s'éloigne de l'espèce du faucon & de celle de tous les autres oiseaux de proie, par un attribut qui le rapproche de la classe commune des autres oiseaux; c'est que le mâle & la femelle sont

(c) Plusieurs Auteurs ayant fait la remarque de la conformité de l'émérillon avec le faucon, l'ont appelé *petit faucon*, *falco parvus merlinus*. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 349. — *Falconellus.* Rzac. *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 354.

dans l'émérillon de la même grandeur, au lieu que dans tous les autres oiſeaux de proie, le mâle eſt bien plus petit que la femelle : cette ſingularité ne tient donc point à leur manière de vivre, ni à rien de tout ce qui diſtingue les oiſeaux de proie des autres oiſeaux ; elle ſembleroit d'abord appartenir à la grandeur, parce que dans les pie-grièches, qui ſont encore plus petites que les émérillons, le mâle & la femelle ſont auſſi de la même groſſeur ; tandis que dans les aigles, les vautours, les gerfauts, les autours, les faucons & les éperviers, le mâle eſt d'un tiers ou d'un quart plus petit que la femelle. Après avoir réfléchi ſur cette ſingularité, & reconnu qu'elle ne pouvoit pas dépendre des cauſes générales, j'ai recherché s'il n'y en avoit pas de particulières auxquelles on pût attribuer cet effet ; & j'ai trouvé en comparant les paſſages de ceux qui ont diſſéqué des oiſeaux de proie, qu'il y a dans la plupart des femelles un double *cæcum* aſſez gros & aſſez étendu ; tandis que dans les mâles il n'y a qu'un *cæcum*, & quelquefois point du tout : cette différence de la conformation intérieure, qui ſe trouve toujours en plus dans les femelles que dans les mâles, peut être la vraie cauſe phyſique de leur excès en grandeur. Je laiſſe aux gens qui s'occupent d'anatomie à vérifier plus exactement ce fait, qui ſeul m'a paru propre à rendre raiſon de la ſupériorité de grandeur de la femelle ſur le mâle, dans preſque toutes les eſpèces des grands oiſeaux de proie.

L'émérillon vole bas, quoique très-vîte & très-légèrement; il fréquente les bois & les buissons pour y saisir les petits oiseaux, & chasse seul sans être accompagné de sa femelle; elle niche dans les forêts en montagnes, & produit cinq ou six petits.

Mais indépendamment de cet émérillon dont nous venons de donner l'histoire & la représentation, il existe une autre espèce d'émérillon mieux connue des Naturalistes, dont M. Frisch a donné la figure *(pl. LXXXIX)*, & qui a été décrit d'après nature par M. Brisson, *tome I, page 382*: cet émérillon diffère en effet par un assez grand nombre de caractères de l'émérillon des Fauconniers; il paroît même approcher beaucoup plus de l'espèce de la cresserelle, du moins autant qu'il nous est permis d'en juger par la représentation, n'ayant pu nous le procurer en nature; mais ce qui semble appuyer notre conjecture, c'est que les oiseaux d'Amérique qui nous ont été envoyés sous les noms *d'émérillon de Cayenne (voyez les planches enluminées, n.° 444)*, & émérillon de Saint-Domingue *(voyez les planches enluminées, n.° 465)*, ne nous paroissent être que des variétés d'une seule espèce, & peut-être l'un de ces oiseaux n'est-il que le mâle ou la femelle de l'autre; mais tous deux ressemblent si fort à l'émérillon donné par M. Frisch, qu'on doit les regarder comme étant d'espèce très-voisine; & cet émérillon d'Europe, aussi-bien que ces émérillons d'Amérique dont les espèces sont si voisines, paroîtront à tous ceux qui

les considèreront attentivement beaucoup plus près de la cresserelle que de l'émérillon des Fauconniers: il se peut donc que cette espèce ait passé d'un continent à l'autre; & en effet M. Linnæus fait mention des cresserelles en Suède, & ne dit pas que les émérillons s'y trouvent; ceci semble confirmer encore notre opinion, que ce prétendu émérillon des Naturalistes n'est qu'une variété, ou tout au plus une espèce très-voisine de celle de la cresserelle; on pourroit même lui donner un nom particulier, si on vouloit la distinguer, soit de l'émérillon des Fauconniers, soit de la cresserelle, & ce nom seroit celui qu'on lui donne dans les îles Antilles. « L'émérillon, dit le P. du Tertre, que nos » habitans appellent *gry gry*, à cause qu'en volant il » jette un cri qu'ils expriment par ces syllabes *gry gry*, » est un autre petit oiseau de proie qui n'est guère » plus gros qu'une grive; il a toutes les plumes de » dessus le dos & des ailes rousses, tachées de noir, » & le dessous du ventre blanc, moucheté d'hermine; » il est armé de bec & de griffes à proportion de sa » grandeur; il ne fait la chasse qu'aux petits lézards & » aux sauterelles, & quelquefois aux petits poulets quand » ils sont nouvellement éclos; je leur en ai fait lâcher » plusieurs fois, ajoute-t-il; la poule se défend contre » lui & lui donne la chasse; les habitans en mangent, mais il n'est pas bien gras *(d)* ».

(d) Hist. nat. des Antilles, par du Tertre, *tome II, pages 253 & 254.*



De Seve del.

L'ÉMERILLON

La ressemblance du cri de cet émerillon du P. du Tertre *(e)*, avec le cri de notre cresserelle est encore un autre indice du voisinage de ces espèces ; & il me paroit qu'on peut conclure assez positivement que tous ces oiseaux donnés par les Naturalistes, sous les noms d'*émerillon d'Europe*, *émerillon de la Caroline* ou *de Cayenne* ; *&* *émerillon de Saint-Domingue* ou *des Antilles*, ne sont qu'une variété dans l'espèce de la cresserelle à laquelle on pourroit donner le nom de *gry gry* pour la distinguer de la cresserelle commune.

(e) Nota. Le cri de la cresserelle est *pri pri*, ce qui approche beaucoup de *gry gry*, qui est le nom qu'on donne aux Antilles à cet oiseau à cause de son cri.



LES

PIE-GRIÈCHES.

CES oiſeaux, quoique petits, quoique délicats de corps & de membres, doivent néanmoins par leur courage, par leur large bec, fort & crochu; & par leur appétit pour la chair, être mis au rang des oiſeaux de proie, même des plus fiers & des plus ſanguinaires; on eſt toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grièche combat contre les pies, les corneilles, les creſſerelles, tous oiſeaux beaucoup plus grands & plus forts qu'elle; non-ſeulement elle combat pour ſe défendre, mais ſouvent elle attaque, & toujours avec avantage, ſur-tout lorſque le couple ſe réunit pour éloigner de leurs petits les oiſeaux de rapine; elles n'attendent pas qu'ils approchent, il ſuffit qu'ils paſſent à leur portée, pour qu'elles aillent au devant; elles les attaquent à grands cris, leur font des bleſſures cruelles, & les chaſſent avec tant de fureur, qu'ils fuient ſouvent ſans oſer revenir; & dans ce combat inégal contre d'auſſi grands ennemis, il eſt rare de les voir ſuccomber ſous la force, ou ſe laiſſer emporter; il arrive ſeulement qu'elles tombent quelquefois avec l'oiſeau contre lequel elles ſe ſont accrochées avec tant d'acharnement, que le combat ne finit que par la chute & la mort de tous deux: auſſi les oiſeaux

de proie les plus braves les respectent; les milans, les buses, les corbeaux paroissent les craindre & les fuir plutôt que les chercher; rien dans la Nature ne peint mieux la puissance & les droits du courage, que de voir ce petit oiseau qui n'est guère plus gros qu'une alouette, voler de pair avec les éperviers, les faucons & tous les autres tyrans de l'air, sans les redouter; & chasser dans leur domaine, sans craindre d'en être punis; car quoique les pie-grièches se nourrissent communément d'insectes, elles aiment la chair de préférence: elles poursuivent au vol tous les petits oiseaux; on en a vu prendre des perdreaux & de jeunes levreaux; les grives, les merles, & les autres oiseaux pris au lacet ou au piége, deviennent leur proie la plus ordinaire; elles les saisissent avec les ongles, leur crèvent la tête avec le bec, leur serrent & déchiquètent le cou, & après les avoir étranglés ou tués, elles les plument pour les manger, les dépecer à leur aise, & en emporter dans leur nid les débris en lambeaux.

Le genre de ces oiseaux est composé d'un assez grand nombre d'espèces; mais nous pouvons réduire à trois principales ceux de notre climat, la première est celle de la pie-grièche grise, la seconde celle de la pie-grièche rousse, & la troisième celle de la pie-grièche appelée vulgairement l'*écorcheur*. Chacune de ces trois espèces mérite une description particulière, & contient quelques variétés que nous allons indiquer.



LA PIE-GRIÈCHE GRISE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 445; & planche XX *de ce volume.*

CETTE Pie-grièche grise eſt très-commune dans nos provinces de France, & paroît être naturelle à notre climat, car elle y paſſe l'hiver & ne le quitte en aucun temps; elle habite les bois & les montagnes en été, & vient dans les plaines & près des habitations en hiver; elle fait ſon nid ſur les arbres les plus élevés des bois ou des terres en montagnes; ce nid eſt composé au dehors de mouſſe blanche entrelaſſée

(a) En Grec moderne, Κολλυειων; en Latin, *Lanius;* en Italien, *Gaza ſperviera, Falconello, Oreſto, Caſtrica, Verla, Stragazzina, Ragazzoia;* en Savoye, *Montagaſſe, Arneat;* en Bourgogne, *Pouchari* ou *Bouchari*, mot qui vient de l'Anglois *Butcher, Butchery*, qu'on prononce en François *Boutcher, Boutchery, Boucher, Boucherie;* en Allemand, *Thorn-Kretzer, Thorn-Tracer; Walot-he, Warkengel; Nun-moerder, Nun-toeder;* en Polonois, *d'Zierzba, Strokos, Wiekſzy;* en Suède, *Warfogel;* en Anglois, *Butcher-bird, Adder-bird, Matagaſſe.* — *Lanius Cinereus.* Geſner, *Avi.* pag. 579. *Cum icone maris.* — *Collurio.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 389. *Cum icone fæminæ.* — Grande Pie-grièche. Belon, *Hiſt. naturelie des Oiſeaux*, page 126; *fig.* page 127. — *Caſtrica palumbina. Olina*, pag. 41, avec une figure. — Grand Ecorcheur cendré. Albin, *tome II, page 9*, avec une figure coloriée, planche XIII. — *Lanius medius ſeu ſecundus. Pica mediæ magnitudinis.* Friſch, *tab.* LX. *Icones maris & fæminæ.*

d'herbes

d'herbes longues, & au dedans il est bien doublé & tapissé de laine; ordinairement il est appuyé sur une branche à double & triple fourche; la femelle qui ne diffère pas du mâle par la grosseur, mais seulement par la teinte des couleurs plus claires que celles du mâle, pond ordinairement cinq ou six & quelquefois sept, ou même huit œufs, gros comme ceux d'une grive; elle nourrit ses petits de chenilles & d'autres insectes dans les premiers jours, & bientôt elle leur fait manger de petits morceaux de viande que leur père leur apporte avec un soin & une diligence admirables; bien différente des autres oiseaux de proie qui chassent leurs petits avant qu'ils soient en état de se pourvoir d'eux-mêmes, la pie-grièche garde & soigne les siens tout le temps du premier âge, & quand ils sont adultes, elle les soigne encore; la famille ne se sépare pas, on les voit voler ensemble pendant l'automne entier, & encore en hiver, sans qu'ils se réunissent en grandes troupes: chaque famille fait une petite bande à part, ordinairement composée du père, de la mère & de cinq ou six petits, qui tous prennent un intérêt commun à ce qui leur arrive, vivent en paix, & chassent de concert, jusqu'à ce que le sentiment ou le besoin d'amour, plus fort que tout autre sentiment, détruise les liens de cet attachement, & enlève les enfans à leurs parens; la famille ne se sépare que pour en former de nouvelles.

Il est aisé de reconnoître les pie-grièches de loin,

non-feulement à caufe de cette petite troupe qu'elles forment après le temps des nichées, mais encore à leur vol qui n'eft ni direct, ni oblique à la même hauteur, & qui fe fait toujours de bas en haut, & de haut en bas, alternativement & précipitamment; on peut auffi les reconnoitre, fans les voir à leur cri aigu *trèui trèui,* qu'on entend de fort loin, & qu'elles ne ceffent de répéter lorfqu'elles font perchées au fommet des arbres.

Il y a dans cette première efpèce, variété pour la grandeur, & variété pour la couleur: nous avons au Cabinet une pie-grièche qui nous a été envoyée d'Italie, & qui ne diffère de la pie-grièche commune, que par une teinte de roux fur la poitrine & le ventre *(voyez les planches enluminées, n.° 32, figure 1),* on en trouve d'abfolument blanches dans les Alpes *(b)*, & ces pie-grièches blanches, auffi-bien que celles qui ont une teinte de roux fur le ventre, font de la même grandeur que la pie-grièche grife, qui n'eft elle-même pas plus groffe que le *mauvis (c),* autrement la *grive-mauviette (d);* mais il s'en trouve d'autres en Allemagne & en Suiffe qui font un peu plus grandes, & dont

(b) Lanius albus. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 387. *Cum icone.*

(c) Lanius major. Gefner, *Avi.* pag. 581. *Cum icone.* — *Pica cinerea feu lanius major.* Frifch, *tab. LIX,* avec des figures coloriées du mâle & de la femelle.

(d) Nota. Elle diffère de la première en ce qu'elle eft plus grande & plus groffe, & en ce qu'elle a les plumes fcapulaires & les petites couvertures du deffus des ailes d'une couleur rouffâtre; mais comme

quelques Naturalistes ont voulu faire une espèce particulière, quoiqu'il n'y ait aucune autre différence entre ces oiseaux que celle d'un peu plus de grandeur, ce qui pourroit bien provenir de la nourriture, c'est-à-dire, de l'abondance ou de la disette des pays qu'ils habitent; ainsi la pie-grièche grise varie, même dans nos climats d'Europe, par la grandeur & par les couleurs: on ne doit donc pas être surpris si elle varie encore davantage dans des climats plus éloignés, tels que ceux de l'Amérique, de l'Afrique & des Indes; la pie-grièche grise de la Louisiane *(voyez les planches enluminées, n.° 476, figure 2)* est le même oiseau que la pie-grièche grise d'Europe, de laquelle elle paroît différer aussi peu que la pie-grièche d'Italie; on n'y remarqueroit même aucune différence bien sensible, si elle n'étoit pas un peu plus petite & un peu plus foncée de couleur sur les parties supérieures du corps.

La pie-grièche du cap de Bonne-espérance *(c)*,

elle ressemble par tout le reste à la pie-grièche commune, ces différences, qui peut-être ne sont pas générales ni bien constantes, ne nous paroissent pas suffisantes pour établir une espèce distincte & séparée de la première.

(c) Nota. C'est à cette espèce qu'on doit aussi rapporter l'oiseau des Indes orientales, que les Anglois qui fréquentent les côtes de Bengale ont appelé *Dial-bird* (l'horloge ou le cadran), & qui a été indiqué par Albin, *tome III, page 8*, avec des figures coloriées du male *(pl. XVII)*, & de la femelle *(pl. XVIII)*: « cette pie-grieche, dit-il, est grande à peu près comme notre pie-grièche grise, avec « le bec noir, les coins de la bouche jaunes, l'iris des yeux de la «

(*voyez les planches enluminées, n.° 477, figure 1*), la pie-grièche grise du Sénégal (*voyez les planches enluminées, n.° 297, figure 1*) & la pie-grièche bleue de Madagascar (*voyez les planches enluminées, n.° 298, figure 1*), sont encore trois variétés très-voisines l'une de l'autre, & appartiennent également à l'espèce commune de la pie-grièche grise d'Europe; celle du Cap ne diffère de celle d'Europe qu'en ce qu'elle a toutes les parties supérieures du corps d'un brun noirâtre; celle du Sénégal les a d'un brun plus clair, & celle de Madagascar a ces mêmes parties d'un beau bleu; mais ces différences dans la couleur du plumage, tout le reste étant égal & semblable d'ailleurs, ne suffisent pas à beaucoup près pour en faire des espèces distinctes & séparées de la pie-grièche commune. Nous donnerons plusieurs exemples de changemens de couleur tout aussi grands dans d'autres oiseaux, même dans notre climat; à plus forte raison, ces changemens doivent-ils arriver dans des climats différens & aussi éloignés les uns des autres: l'influence de la température se marque par des rapports que des gens attentifs ne doivent pas laisser échapper; par exemple, nous

» même couleur, les jambes & les pieds bruns: le mâle a la tête, » le cou, le dos, le croupion, les couvertures du dessus de la queue, » les plumes scapulaires, la gorge & la poitrine noires; le ventre, les » côtés & les couvertures du dessous de la queue blanches; toutes les » plumes de la queue également longues, noires en dessus & blanches » en dessous: la femelle ne diffère du mâle qu'en ce que les couleurs sont moins foncées ».



De Sève del. Baron Sculp.

LA PIE-GRIECHE GRISE

trouvons ici que la pie-grièche étrangère qui ressemble le plus à notre pie-grièche d'Italie, est celle de la Louisiane : or la température de ces deux climats n'est pas fort inégale ; & nous trouvons au contraire que celle du Cap, du Sénégal & de Madagascar ressemble moins, parce que ces climats sont en effet d'une température très-différente de celle d'Italie.

Il en est de même du climat de Cayenne, où la pie-grièche prend un plumage varié ou rayé de longues taches brunes *(voyez les planches enluminées, n.° 297)*; mais comme elle est de la même grandeur que notre pie-grièche grise, & qu'elle lui ressemble à tous autres égards, nous avons cru pouvoir la rapporter avec fondement à cette espèce commune.

LA
PIE-GRIÈCHE ROUSSE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 9, fig. 2, le mâle; & n.° 31, fig. 1, la femelle.

CETTE Pie-grièche rousse est un peu plus petite que la grise, & très-aisée à reconnoître par le roux

(a) *Collurionis primum genus.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 389. *Cum icone maris.* — Écorcheur à tête rouge. Albin, *tome II, page [illegible]0*, avec une figure coloriée du mâle, planche XVI . . . Petit Écorcheur femelle. *Idem, ibidem*, avec une figure coloriée de la femelle,

qu'elle a ſur la tête, qui eſt quelquefois rouge & ordinairement d'un roux vif; on peut auſſi remarquer qu'elle a les yeux d'un gris blanchâtre ou jaunâtre; au lieu que la pie-grièche griſe les a bruns; elle a auſſi le bec & les jambes plus noires: le naturel de cette pie-grieche rouſſe eſt à très-peu près le même que celui de la pie-grièche griſe: toutes deux ſont auſſi hardies, auſſi méchantes l'une que l'autre; mais ce qui prouve que ce ſont néanmoins deux eſpèces différentes, c'eſt que la première reſte au pays toute l'année; au lieu que celle-ci le quitte en automne, & ne revient qu'au printemps; la famille qui ne ſe ſépare pas à la ſortie du nid, & qui demeure toujours raſſemblée, part vers le commencement de ſeptembre, ſans ſe réunir avec d'autres familles, & ſans faire de longs vols: ces oiſeaux ne vont que d'arbre en arbre, & ne volent pas de ſuite, même dans le temps de leur départ; ils reſtent pendant l'été dans nos campagnes, & font leur nid ſur quelque arbre touffu; au lieu que la pie-grièche griſe habite les bois dans cette même ſaiſon, & ne vient guère dans nos plaines que quand la pie-grièche rouſſe eſt partie: on prétend auſſi que de toutes les pie-grièches celle-ci eſt la meilleure,

planche XV. — *Pica minima; Lanius minor ſeu tertius.* Friſch, *tab. LXI,* avec des figures coloriées du mâle & de la femelle. — *Ampelis dorſo griſeo maculâ ad oculos longitudinali* (fœmina). Linn. *Faun. Suec.* tab. 2, n.° 180. — *Lanius rufus.* La Pie-grièche rouſſe. Briſſon, *tome II, page 147.*

ou ſi l'on veut, la ſeule, qui ſoit bonne à manger *(b)*.

Le mâle & la femelle ſont à très-peu près de la même groſſeur; mais ils diffèrent par les couleurs aſſez pour paroître des oiſeaux de différente eſpèce: nous renvoyons ſur cela aux planches enluminées que nous venons de citer, & qu'il ſuffira de comparer pour le reconnoître; nous obſerverons ſeulement au ſujet de cette eſpèce & de la ſuivante, appelée l'*écorcheur,* que ces oiſeaux font leur nid avec beaucoup d'art & de propreté, à peu près avec les mêmes matériaux qu'emploie la pie-grièche griſe; la mouſſe & la laine y ſont ſi bien entrelaſſées avec les petites racines ſouples, les herbes fines & longues, les branches pliantes des petits arbuſtes, que cet ouvrage paroît avoir été tiſſu: ils produiſent ordinairement cinq ou ſix œufs, & quelquefois davantage; & ces œufs dont le fond eſt de couleur blanchâtre, ſont en tout ou en partie tachés de brun ou de fauve.

(b) Lanius minor rutilus ad cibum aptior reliquis, delicatus & ſalubris. Schwenckfeld, *Theriotrop. Sil.* pag. 292.



L'ÉCORCHEUR (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 31, figure 2; & n.° 475, figure 1; & planche XXI *de ce volume.*

L'ÉCORCHEUR eſt un peu plus petit que la pie-grièche rouſſe, & lui reſſemble aſſez par les habitudes naturelles, comme elle il arrive au printemps, fait ſon nid ſur des arbres ou même dans des buiſſons en pleine campagne & non pas dans les bois, part avec ſa famille vers le mois de ſeptembre, ſe nourrit communément d'inſectes, & fait auſſi la guerre aux petits oiſeaux; en ſorte qu'on ne peut trouver aucune différence eſſentielle entr'eux, ſinon la grandeur, la diſtribution & les nuances des couleurs, qui paroiſſent être conſtamment différentes dans chacune de ces eſpèces, tant celles du mâle que celles de la femelle; néanmoins comme entre le mâle & la femelle de chacune de ces deux eſpèces il y a

(a) Petite Pie-grièche, Pie-eſcrayère, Pie-ancrouelle. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 128; & *Portraits d'Oiſeaux, page 21, recto,* avec figure. — *Coliurionis parvi tertium genus.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 390. *Cum icone . . . Merulæ congeneralia. Idem,* tom. II, pag. 625. *Cum alterâ icone.* — *Ampelis dorſo griſeo maculâ ad oculos longitudinali.* Linnæus, *Faun. Suec.* n.° 180. *Cum icone maris non accuratâ. Nota.* M. Linnæus s'eſt trompé en prenant l'eſpèce précédente & celle-ci pour la femelle & le mâle de la même eſpèce. — Petit Écorcheur, Albin, *tome II, page 10*, avec une figure coloriée, *planche* XIV . . . *Collurio.* L'Écorcheur. Briſſon, *tome II, page 151.*

dans

dans ce même caractère de la couleur encore plus de différence que d'une espèce à l'autre, on seroit très-bien fondé à ne les regarder que comme des variétés, & à réunir sous la même espèce, la pie-grièche rousse, l'écorcheur & l'écorcheur varié *(b)*, dont quelques Naturalistes ont encore fait une espèce distincte, & qui cependant pourroit bien être la femelle de celui dont il est ici question; nous renvoyons aux planches enluminées pour en juger par la comparaison.

Au reste, ces deux espèces de pie-grièches avec leurs variétés, nichent dans nos climats, & se trouvent en Suède comme en France; en sorte qu'elles ont pu passer d'un continent à l'autre : il est donc à présumer que les espèces étrangères de ce même genre, & qui ont des couleurs rousses, ne sont que des variétés de l'écorcheur, d'autant qu'ayant l'usage de passer tous les ans d'un climat à l'autre, elles ont pu se naturaliser dans des climats éloignés, encore plus aisément que la pie-grièche qui reste constamment dans notre pays.

Rien ne prouve mieux le passage de ces oiseaux de notre pays dans des climats plus chauds, pour y passer l'hiver, que de les retrouver au Sénégal; la pie-grièche rousse des planches enluminées, *n.° 477, figure 2*, nous a été envoyée par M. Adanson, & c'est absolument le même oiseau que notre pie-grièche rousse d'Europe;

(b) Collurionis parvi secundum genus. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 390. *Cum icone. . . . . Collurio varius.* L'Écorcheur varié. Brisson, *tome II, page 154. An præcedentis fœmina. Idem, ibidem*, pag. 158.

il y en a une autre (*voyez les planches enluminées, n.° 479*) qui nous a été également envoyée du Sénégal, & qui doit n'être regardée que comme une simple variété dans l'espèce, puisqu'elle ne diffère des autres que par la couleur de la tête qu'elle a noire, & par un peu plus de longueur de queue, ce qui ne fait pas à beaucoup près une assez grande différence pour en former une espèce distincte & séparée.

Il en est de même de l'oiseau que nous avons appelé l'*écorcheur des Philippines* (c), *voyez les planches*

(c) *Nota.* Il nous paroît que cet oiseau est le même que celui que M. Edwards a donné sous le nom de *pie-grièche rouge* ou *rousse huppée.* « Cet oiseau, dit-il, s'appelle *Charah*, dans le pays de Bengale, & diffère de nos pie-grièches par une huppe qu'il porte sur la tête »; mais cette différence est bien legère, car cette huppe n'en est pas une, c'est seulement une disposition de plumes qui paroissent hérissées comme celle du geai lorsqu'il est en colère, & que M. Edwards avoue lui-même qu'il n'a vue que dans l'oiseau mort; en sorte qu'on ne peut pas assurer si ces plumes n'avoient pas été redressées par quelque froissement avant ou après la mort de l'oiseau, ce qui est bien différent d'une huppe naturelle. La preuve de ce que je viens de dire, c'est qu'on voit une semblable huppe sur la tête de la pie-grièche blanche & noire de Surinam, dont le même M. Edwards a donné la figure dans la première partie de ses Glanures *: or nous avons cette espèce au Cabinet du Roi, & il est certain qu'elle n'a point de huppe; dès-lors nous ne pouvons nous empêcher de présumer que cette apparence de huppe, ou plutôt de plumes hérissées sur la tête, qui se trouve dans ces deux pie-grièches de M. Edwards, ne soit une disposition accidentelle ou momentanée, & qui probablement ne se manifeste que quand l'oiseau

* Glanures d'Edwards, *partie I, page 35, planche CCXXVI.*



L'ECORCHEUR.

enluminées, n.° 476, figure 1; & encore de celle que nous avons appelée *pie-grièche de la Louisiane (voyez les planches enluminées, n.° 397)*, qui nous ont été envoyées de ces deux climats si éloignés l'un de l'autre, & qui néanmoins se ressemblent assez pour ne paroître que le même oiseau, & qui dans le réel ne font ensemble qu'une variété de notre écorcheur, à la femelle duquel cette variété ressemble presqu'en tout.

est en colère; ainsi nous persistons à croire que cette pie-grièche de Bengale n'est qu'une variété de l'espèce de la pie-grièche rousse ou de l'écorcheur d'Europe.



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport à la PIE-GRIÈCHE grise & à l'ÉCORCHEUR.

I.

LE FINGAH.

L'OISEAU des Indes orientales, appelé à Bengale *Fingah*, dont M. Edwards a donné la description sous le nom de *pie-grièche des Indes*, à queue fourchue, qui est certainement une espèce différente de toutes les autres pie-grièches. Voici la traduction de ce que dit M. Edwards à ce sujet : la forme du bec, les moustaches ou poils, qui en surmontent la base, la force des jambes m'ont déterminé à donner à cet oiseau le nom de *pie-grièche*, quoique sa queue soit faite tout autrement que celle des pie-grièches dont les plumes du milieu sont les plus longues ; au lieu que dans celle-ci elles sont beaucoup plus courtes que les plumes extérieures ; en sorte que la queue paroît fourchue, c'est-à-dire, vide au milieu vers son extrémité : il a le bec épais & fort, voûté en arc, à peu près comme celui de l'épervier, plus long à proportion de sa grosseur, & moins crochu, avec des narines assez grandes ; la base de la mandibule supérieure est environnée de poils roides.... La tête entière, le cou, le dos & les

couvertures des ailes sont d'un noir brillant, avec un reflet de bleu, de pourpre & de vert, & qui se décide ou varie suivant l'incidence de la lumière....... La poitrine est d'une couleur cendrée, sombre & noirâtre: tout le ventre, les jambes & les couvertures du dessous de la queue sont blanches; les jambes, les pieds & les ongles sont d'un brun noirâtre: je doutois, ajoute M. Edwards, si je devois ranger cet oiseau avec les pie-grièches ou avec les pies; car il me paroissoit également voisin de chacun de ces deux genres, & je pense que tous deux pourroient n'en faire qu'un, les pies convenant en beaucoup de choses avec les pie-grièches; quoique personne en Angleterre ne l'ait remarqué, il paroît qu'en France on y a fait attention, & qu'on a observé cette conformité de nature dans ces deux oiseaux, puisqu'on les a tous deux appelés *pies (a)*.

(a) Edwards, *Hist. nat. of birds, tome II, page 56, planche LVI,* avec une figure bien coloriée.

II.

ROUGE-QUEUE.

L'OISEAU des Indes orientales, indiqué & décrit par Albin, sous le nom de *Rouge-queue de Bengale;* il est de la même grandeur que la pie-grièche grise d'Europe: le bec est d'un cendré brun; l'iris des yeux est blanchâtre, le dessus & le derrière de la tête noirs; il y a au-dessous des yeux une tache d'un rouge vif

terminée de blanc, & sur le cou quatre taches noires en portion de cercle; le dessus du cou, le dos, le croupion, les couvertures du dessus de la queue, celles du dessous des ailes, & les plumes scapulaires sont brunes; la gorge, le dessus du cou, la poitrine, le haut du ventre, les côtés & les jambes sont blanches; le bas du ventre & les couvertures du dessous de la queue sont rouges; la queue est d'un brun clair; les pieds & les ongles sont noirs *(b)*.

(b) Rouge-queue de Bengale. Albin, *tome III, page 24, planche LVI*, avec une figure coloriée. — La Pie-grièche de Bengale. Brisson, *tome II, page 175*.

III.

LANGRAIEN ET TCHA-CHERT.

Voyez les planches enluminées, n.° 9, figure 1; & n.° 32, fig. 2.

LES oiseaux envoyés de Manille & de Madagascar, le premier sous le nom de *Langraien*, & le second sous celui de *tcha-chert*, que l'on a rapportés peut-être mal-à-propos au genre des pie-grièches *(c)*, parce qu'ils en diffèrent par un caractère essentiel, ayant les ailes, lorsqu'elles sont pliées, aussi longues que la queue; tandis que toutes les autres pie-grièches, ainsi que les oiseaux étrangers, que nous y rapporterons, ont les ailes beaucoup plus courtes à proportion, ce

(c) Brisson, *tome II, pages 180 & 195*.

qui pourroit faire croire que ce ſont des oiſeaux d'un autre genre: néanmoins, comme celui de Madagaſcar approche aſſez de l'eſpèce de notre pie-grièche griſe, à cette différence près de la longueur des ailes, on pourroit le regarder comme faiſant la nuance entre notre pie-grièche & cet oiſeau de Manille, auquel il reſſemble encore plus qu'à notre pie-grièche; & comme nous ne connoiſſons aucun genre d'oiſeaux, auquel on puiſſe rapporter directement cet oiſeau de Manille, nous avons ſuivi le ſentiment des autres Naturaliſtes, en lui donnant le nom de *pie-grièche*, auſſi-bien qu'à celui de Madagaſcar; mais nous avons cru devoir ici marquer nos doutes ſur la juſteſſe de cette dénomination.

I V.

BÉCARDES.

Voyez les planches enluminées, n.os 304 & 377.

Les oiſeaux envoyés de Cayenne; le premier, *n.o 304,* ſous le nom de *Pie-grièche griſe;* & le ſecond, ſous celui de pie-grièche tachetée, qui ſont d'une eſpèce différente de nos pie-grièches d'Europe, & que nous avons cru devoir appeler *bécardes,* à cauſe de la groſſeur & de la longueur de leur bec, qu'ils ont auſſi de couleur rouge; ces bécardes diffèrent encore de nos pie-grièches en ce qu'elles ont la tête toute noire, & l'habitude du corps plus épaiſſe & plus longue;

mais d'ailleurs elles leur reſſemblent plus qu'à tout autre oiſeau. Au reſte, l'une nous paroît être le mâle & l'autre la femelle de la même eſpèce, ſur laquelle nous obſerverons qu'il ſe trouve encore d'autres eſpèces ſemblables par la groſſeur du bec dans ce même climat de Cayenne, & dans d'autres climats très-éloignés, comme on le va voir dans les articles ſuivans.

V.

BÉCARDE À VENTRE JAUNE.

Voyez les planches enluminées, n.° 296.

L'OISEAU envoyé de Cayenne, ſous le nom de *Pie-grièche jaune*, qui par ſon long bec nous paroît être d'une eſpèce aſſez voiſine de la précédente, & que, par cette raiſon, nous avons appelé la *bécarde à ventre jaune*, car elles ne diffèrent guère que par les couleurs; les planches enluminées ſuffiront pour les faire reconnoître & diſtinguer aiſément l'une de l'autre.

V I.

LE VANGA OU BÉCARDE À VENTRE BLANC.

Voyez les planches enluminées, n.° 228.

L'OISEAU envoyé de Madagaſcar par M. Poivre, ſous le nom de *Vanga*, & qui quoique différent par l'eſpèce de nos pie-grièches & de nos écorcheurs, peut-être

peut-être même étant d'un autre genre, a néanmoins plus de rapport avec ces oiseaux qu'avec aucun autre ; c'eſt pour cette raiſon que nous l'avons nommé ſur les planches enluminées, *pie-grièche* ou *écorcheur de Madagaſcar.* Mais on pourroit à plus juſte titre le rapporter au genre des bécardes dont nous venons de parler, & l'appeler *bécarde à ventre blanc.*

VII.

LE SCHET-BÉ.

Voyez les planches enluminées, n.° 298, fig. 2.

L'OISEAU envoyé de Madagaſcar par M. Poivre, ſous le nom de *Schet-bé,* & dont l'eſpèce nous paroît ſi voiſine de la précédente, qu'on pourroit les regarder toutes deux comme n'en faiſant qu'une, ſi le climat de Cayenne n'étoit pas auſſi éloigné qu'il eſt de celui de Madagaſcar. Nous avons appelé cet oiſeau *pie-grièche rouſſe de Madagaſcar,* par la même raiſon que nous avons appelé le précédent *pie-grièche jaune de Cayenne ;* & il faut avouer que cette pie-grièche rouſſe de Madagaſcar, approche un peu plus que celle de Cayenne de nos pie-grièches d'Europe, parce qu'elle a le bec plus court, & par conſéquent différent de celui de nos pie-grièches d'Europe; au reſte, ces deux eſpèces étrangères ſont plus voiſines l'une de l'autre, que de nos pie-grièches d'Europe.

VIII.

LE TCHA-CHERT-BÉ.

Voyez les planches enluminées, n.° 374.

L'OISEAU envoyé de Madagascar par M. Poivre, sous le nom de *Tcha-chert-bé,* & que nous avons nommé au bas de nos planches enluminées, *grande pie-grièche verdâtre,* & qui ne nous paroît être qu'une espèce très-voisine, ou même une variété d'âge ou de sexe dans l'espèce précédente, dont elle ne diffère guère que parce qu'elle a le bec un peu plus court & moins crochu, & les couleurs un peu différemment distribuées. Au reste, ces cinq oiseaux étrangers & à gros bec; savoir, la pie-grièche grise & la pie-grièche jaune de Cayenne, la pie-grièche rousse, l'écorcheur & la pie-grièche verdâtre de Madagascar, pourroient bien faire un petit genre à part auquel nous avons donné le nom de *bécardes,* à cause de la grandeur & de la grosseur de leur bec, parce que dans le réel, tous ces oiseaux diffèrent assez des pie-grièches pour devoir en être séparés.

IX.

LE GONOLEK.

Voyez les planches enluminées, n.° 56.

L'OISEAU qui nous a été envoyé du Sénégal par M. Adanson, sous le nom de *Pie-grièche rouge du Sénégal,*

& que les Nègres, dit-il, appellent *gonolek*, c'eſt-à-dire, mangeur d'inſectes. C'eſt un oiſeau remarquable par les couleurs vives dont il eſt peint; il eſt à très-peu près de la même grandeur que la pie-grièche d'Europe, & n'en diffère, pour ainſi dire, que par les couleurs, qui néanmoins ſuivent dans leur diſtribution à peu près le même ordre que ſur la pie-grièche griſe d'Europe; mais comme les couleurs en elles-mêmes ſont très-différentes, nous avons cru devoir regarder cet oiſeau comme étant d'une eſpèce différente.

X.

LE CALI-CALIC ET LE BRUIA.

Voyez les planches enluminées, n.° 299, fig. 1, le mâle; & fig. 2, la femelle.

L'OISEAU envoyé de Madagaſcar par M. Poivre, tant le mâle que la femelle, le premier ſous le nom de *Cali-calic*, & le ſecond ſous celui de *Bruia*, que l'on peut rapporter au genre de notre écorcheur d'Europe, à cauſe de ſa petiteſſe; mais qui du reſte en diffère aſſez pour être regardé comme un oiſeau d'eſpèce différente.

X I.

PIE-GRIÈCHE HUPPÉE.

Voyez les planches enluminées, n.° 475, fig. 2.

L'OISEAU envoyé du Canada sous le nom de *Pie-grièche huppée,* & qui porte en effet, sur le sommet de la tête, une huppe molle & de plumes longuettes qui retombent en arrière; mais qui du reste est une vraie pie-grièche, & assez semblable à notre pie-grièche rousse par la disposition des couleurs, pour qu'on puisse la regarder comme une espèce voisine, qui n'en diffère guère que par les caractères de cette huppe & du bec qui est un peu plus gros.



LES

OISEAUX DE PROIE NOCTURNES.

Les yeux de ces oiſeaux ſont d'une ſenſibilité ſi grande, qu'ils paroiſſent être éblouis par la clarté du jour, & entièrement offuſqués par les rayons du ſoleil: il leur faut une lumière plus douce, telle que celle de l'aurore naiſſante ou du crépuſcule tombant; c'eſt alors qu'ils ſortent de leurs retraites pour chaſſer, ou plutôt pour chercher leur proie, & ils font cette quête avec grand avantage; car ils trouvent dans ce temps les autres oiſeaux & les petits animaux endormis, ou prêts à l'être: les nuits où la lune brille ſont pour eux les beaux jours, les jours de plaiſir, les jours d'abondance, pendant leſquels ils chaſſent pluſieurs heures de ſuite, & ſe pourvoient d'amples proviſions: les nuits où la lune fait défaut ſont beaucoup moins heureuſes; ils n'ont guère qu'une heure le ſoir & une heure le matin pour chercher leur ſubſiſtance; car il ne faut pas croire que la vue de ces oiſeaux qui s'exerce ſi parfaitement à une foible lumière, puiſſe ſe paſſer de toute lumière, & qu'elle perce en effet dans l'obſcurité la plus profonde; dès que la nuit eſt bien cloſe, ils ceſſent de voir, & ne diffèrent pas à cet égard des autres animaux, tels que les lièvres, les loups, les cerfs, qui

ſortent le ſoir des bois pour repaître ou chaſſer pendant la nuit: ſeulement ces animaux voient encore mieux le jour que la nuit; au lieu que la vue des oiſeaux nocturnes eſt ſi fort offuſquée pendant le jour, qu'ils ſont obligés de ſe tenir dans le même lieu ſans bouger, & que quand on les force à en ſortir, ils ne peuvent faire que de très-petites courſes, des vols courts & lents, de peur de ſe heurter; les autres oiſeaux qui s'aperçoivent de leur crainte ou de la gêne de leur ſituation, viennent à l'envi les inſulter: les mézanges, les pinçons, les rouge-gorges, les merles, les geais, les grives, &c. arrivent à la file: l'oiſeau de nuit perché ſur une branche, immobile, étonné, entend leurs mouvemens, leurs cris qui redoublent ſans ceſſe, parce qu'il n'y répond que par des geſtes bas, en tournant ſa tête, ſes yeux & ſon corps d'un air ridicule; il ſe laiſſe même aſſaillir & frapper, ſans ſe défendre; les plus petits, les plus foibles de ſes ennemis ſont les plus ardens à le tourmenter, les plus opiniâtres à le huer: c'eſt ſur cette eſpèce de jeu de moquerie ou d'antipathie naturelle, qu'eſt fondé le petit art de la pipée; il ſuffit de placer un oiſeau nocturne, ou même d'en contrefaire la voix, pour faire arriver les oiſeaux à l'endroit où l'on a tendu les gluaux *(a)*: il faut s'y

(a) Nota. Cette eſpèce de chaſſe étoit connue des Anciens; car Ariſtote l'indique clairement dans les termes ſuivans: *Die cœteræ aviculæ omnes noctuam circumvolant, quod mirari vocatur, advolanteſque percutiunt. Qua propter eâ conſtitutâ avicularum genera & varia multa capiunt. Hiſt. anim.* lib. IX, cap. 1.

prendre une heure avant la fin du jour, pour que cette chaſſe ſoit heureuſe; car ſi l'on attend plus tard, ces mêmes petits oiſeaux qui viennent pendant le jour provoquer l'oiſeau de nuit, avec autant d'audace que d'opiniâtreté, le fuient & le redoutent dès que l'obſcurité lui permet de ſe mettre en mouvement, & de déployer ſes facultés.

Tout cela doit néanmoins s'entendre avec certaines reſtrictions qu'il eſt bon d'indiquer, 1.° toutes les eſpèces de hiboux & de chouettes, ne ſont pas également offuſquées par la lumière du jour; le grand duc voit aſſez clair pour voler & fuir à d'aſſez grandes diſtances en plein jour; la chevèche, ou la plus petite eſpèce de chouettes chaſſe, pourſuit & prend des petits oiſeaux long-temps avant le coucher & après le lever du ſoleil. Les Voyageurs nous aſſurent que le grand duc ou hibou de l'Amérique ſeptentrionale *(b)*, prend les gélinottes blanches en plein jour, & même lorſque la neige en augmente encore la lumière; Belon dit très-bien dans ſon vieux langage *(c)*, que *quiconque prendra garde à la vue de ces oiſeaux, ne la trouvera pas ſi imbécille qu'on la crie;* 2.° il paroît que le hibou commun ou moyen duc voit plus mal que le ſcops ou petit duc,

(b) Voyage à la baie de Hudſon, *tome I, page 56.*

(c) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 133. *Nota.* C'eſt en effet avec cette reſtriction qu'on doit entendre ce que diſent à cet égard la plupart des Ecrivains, & entr'autres Schwenckfeld. *Noctu perſpicaciſſimè videntes, diu cæcutientes. Theriotrop. Sil.* pag. 308.

& que c'est de tous les hiboux celui qui est le plus offusqué par la lumière du jour, comme le sont aussi le chat-huant, l'effraie & la hulotte; car on voit les oiseaux s'attrouper également pour les insulter à la pipée; mais avant de donner les faits qui ont rapport à chaque espèce en particulier, il faut en présenter les distinctions générales.

On peut diviser en deux genres principaux les oiseaux de proie nocturnes, le genre du hibou & celui de la chouette, qui contiennent chacun plusieurs espèces différentes; le caractère distinctif de ces deux genres, c'est que tous les hiboux ont deux aigrettes de plumes en forme d'oreilles, droites de chaque côté de la tête *(d)*, tandis que les chouettes ont la tête arrondie sans aigrettes & sans aucunes plumes proéminentes *(e)*; nous réduirons à trois les espèces contenues dans le genre du hibou. Ces trois espèces sont, 1.° le duc ou grand duc, 2.° le hibou ou moyen duc, 3.° le scops ou petit duc; mais nous ne pouvons réduire à

(d) Nota. Ces oiseaux peuvent remuer & faire baisser ou élever ces aigrettes de plumes à volonté.

(e) Il paroît que Pline avoit remarqué cette différence générique, lorsqu'il dit: *Pennatorum animalium buboni tantùm & oto plumæ velut aures.* Lib. XI, cap. 37. Et ailleurs: *Otis bubone minor est, noctuis major, auribus plumeis eminentibus, unde & nomen illi; quidam latinè asionem vocant.* Lib. X, cap. 23. *Nota.* Qu'il y a trois espèces de hiboux qui ont en effet des aigrettes de plumes, & que ces trois espèces sont le grand duc, *bubo;* le moyen duc, *otus;* & le petit duc, *asio,* que Pline confond avec l'*otus.*

moins

moins de cinq les espèces du genre de la chouette, & ces espèces sont, 1.° la hulotte ou huette, 2.° le chat-huant, 3.° l'effraie ou fresaie, 4.° la chouette ou grande chevêche, 5.° la chevêche ou petite chouette: ces huit espèces se trouvent toutes en Europe & même en France; quelques-unes ont des variétés qui paroissent dépendre de la différence des climats; d'autres ont des représentans dans le nouveau continent; la plupart des hiboux & des chouettes de l'Amérique ne diffèrent pas assez de celles de l'Europe, pour qu'on ne puisse leur supposer une même origine.

Aristote fait mention de douze espèces d'oiseaux qui voient dans l'obscurité, & volent pendant la nuit; & comme dans ces douze espèces il comprend l'orfraie & le tette-chèvre ou crapaud volant, sous les noms de *phinis* & d'*ægotilas;* & trois autres sous les noms de *capriceps*, de *chalcis* & de *charadrios*, qui sont du nombre des oiseaux pêcheurs & habitans des marais ou des rives des eaux & des torrens; il paroît qu'il a réduit à sept espèces tous les hiboux & toutes les chouettes qui étoient connus en Grèce de son temps; le hibou ou moyen duc qu'il appelle Ὦτος, *otus*, précède & conduit, dit-il, les cailles, lorsqu'elles partent pour changer de climat *(f)*, & c'est par cette raison qu'on appelle cet oiseau *dux* ou *duc;* l'étymologie me paroît

(f) Cum coturnices abeunt loca, sine ducibus pergunt; at cum hinc abeunt, ducibus lingulaca, oto & matrice proficiscuntur. Aristote, *Hist. anim.* lib. VIII, cap. 12.

ſûre, mais le fait eſt plus qu'incertain : il eſt vrai que les cailles qui, lorſqu'elles partent en automne, ſont ſurchargées de graiſſe, ne volent guère que la nuit, & qu'elles ſe repoſent pendant le jour à l'ombre pour éviter la chaleur, & que par conſéquent on a pu s'apercevoir que le hibou accompagnoit ou précédoit quelquefois ces troupes de cailles; mais il ne paroît par aucune obſervation, par aucun témoignage bien conſtaté, que le hibou ſoit comme la caille un oiſeau de paſſage; le ſeul fait que j'aie trouvé dans les Voyageurs, qui aille à l'appui de cette opinion, eſt dans la Préface de l'Hiſtoire Naturelle de la Caroline, par Cateſby; il dit « qu'à vingt-ſix degrés de latitude nord, » à peu près entre les deux continens d'Afrique & » d'Amérique, c'eſt-à-dire, à ſix cents lieues environ » de l'un & de l'autre, il vit en allant à la Caroline » un hibou au-deſſus du vaiſſeau où il étoit, ce qui » le ſurprit d'autant plus que ces oiſeaux ayant les ailes » courtes, ne peuvent voler fort loin, & ſont aiſément » laſſés par les enfans, ce qui arrive tout au plus à la » troiſième volée; il ajoute que ce hibou diſparut » après avoir fait des tentatives pour ſe repoſer ſur le vaiſſeau *(g)* ».

On peut dire en faveur du fait, que tous les hiboux & toutes les chouettes n'ont pas les ailes courtes, puiſque dans la plupart de ces oiſeaux elles s'étendent au-delà de l'extrémité de la queue, & qu'il n'y a que

(g) Hiſt. nat. de la Caroline, par M. Cateſby. *Préface, page 7.*

le grand duc & le *scops* ou petit duc, dont les ailes, lorsqu'elles sont pliées, n'arrivent pas jusqu'au bout de la queue; d'ailleurs on voit, ou plutôt on entend tous ces oiseaux faire d'assez longs vols en criant; dès-lors il semble que la puissance de voler au loin pendant la nuit leur appartient aussi-bien qu'aux autres; mais que n'ayant pas d'aussi bons yeux, & ne voyant pas de loin, ils ne peuvent se former un tableau d'une grande étendue de pays, & que c'est par cette raison qu'ils n'ont pas, comme la plupart des autres oiseaux, l'instinct des migrations, qui suppose ce tableau pour se déterminer à faire de grands voyages; quoi qu'il en soit, il paroît qu'en général nos hiboux & nos chouettes sont assez sédentaires: on m'en a apporté de presque toutes les espèces, non-seulement en été, au printemps, en automne, mais même dans les temps les plus rigoureux de l'hiver; il n'y a que le *scops* ou petit duc qui ne se trouve pas dans cette saison; & j'ai été en effet informé que cette petite espèce de hibou part en automne, & arrive au printemps; ainsi ce seroit plutôt au petit duc qu'au moyen duc qu'on pourroit attribuer la fonction de conduire les cailles; mais encore une fois ce fait n'est pas prouvé, & de même je ne sais pas sur quoi peut être fondé un autre fait avancé par Aristote, qui dit que le chat-huant (*glaux, noctua,* selon son interprète Gaza) *(h),* se cache pendant quelques

(h) Paucis quibusdam diebus (glaux) *noctua latet.* Arist. *Hist. anim.* lib. VIII, cap. 16.

jours de ſuite ; car on m'en a apporté dans la plus mauvaiſe ſaiſon de l'année, qu'on avoit pris dans les bois ; & ſi l'on prétendoit que le mot *glaux, noctua*, indique ici l'effraie, le fait ſeroit encore moins vrai ; car à l'exception des ſoirées très-ſombres & pluvieuſes, on l'entend tous les jours de l'année ſouffler & crier à l'heure du crépuſcule.

Les douze oiſeaux de nuit, indiqués par Ariſtote, ſont : [1] *byas*, [2] *otos*, [3] *ſcops*, [4] *phinis*, [5] *ægotilas*, [6] *eleos*, [7] *nycticorax*, [8] *ægolios*, [9] *glaux*, [10] *charadrios*, [11] *chalcis*, [12] *ægocephalos*, traduits en latin par Théodore Gaza.

[1] *Bubo*, [2] *otus*, [3] *aſio*, [4] *oſſifraga*, [5] *caprimulgus*, [6] *aluco*, [7] {*cicumia*, *cicuma*, *ulula*,} [8] *ulula*, [9] *noctua*, [10] *charadrius*, [11] *chalcis*, [12] *capriceps* ; j'ai cru devoir interpréter en françois les neuf premiers comme il ſuit :

Le [1] *duc* ou grand *duc*, le [2] *hibou* ou moyen *duc*, le [3] petit *duc*, l'[4] *orfraie*, le [5] *tette-chèvre* ou *crapaud volant*, [6] *l'effraie* ou *freſſaie*, la [7] *hulotte*, la [8] *chouette* ou grande *chevêche*, [9] *le chat-huant.*

Tous les Naturaliſtes & les Littérateurs conviendront aiſément avec moi, 1.° que le *byas* des Grecs, *bubo* des Latins, eſt notre duc ou grand duc ; 2.° que l'*otos* des Grecs, *otus* des Latins, eſt notre hibou ou moyen duc ; 3.° que le *ſcops* des Grecs, *aſio* des Latins, eſt notre petit duc ; 4.° que le *phinis* des

Grecs, *ossifraga* des Latins, est notre orfraie ou grand aigle de mer; 5.° que l'*ægotilas* des Grecs, *caprimulgus* des Latins, est notre tette-chèvre ou crapaud volant; 6.° que l'*eleos* des Grecs, *aluco* des Latins, est notre effraie ou fressaie; mais ils me demanderont en même temps par quelle raison je prétends que le *glaux* est notre chat-huant, le *nycticorax*, notre hulotte & l'*ægolios*, notre chouette ou grande chevêche; tandis que tous les Interprètes & tous les Naturalistes qui m'ont précédé ont attribué le nom *ægolios* à la hulotte, & qu'ils sont forcés d'avouer qu'ils ne savent à quel oiseau rapporter celui de *nycticorax*, non plus que ceux du *charadrios*, du *chalcis* & du *capriceps*, & qu'on ignore absolument quels peuvent être les oiseaux désignés par ces noms; & enfin ils me reprocheront que c'est mal-à-propos que je transporte aujourd'hui le nom de *glaux* au chat-huant, tandis qu'il appartient de tout temps, c'est-à-dire, du consentement de tous ceux qui m'ont précédé, à la chouette ou grande chevêche, & même à la petite chouette ou chevêche proprement dite, comme à la grande.

Je vais leur exposer les raisons qui m'ont déterminé, & je les crois assez fondées pour les satisfaire, & pour éclaircir l'obscurité qui résulte de leurs doutes & de leurs fausses interprétations. De tous les oiseaux de nuit dont nous avons fait l'énumération, le chat-huant est le seul qui ait les yeux bleuâtres, & la hulotte la seule qui les ait noirâtres; tous les autres ont l'iris des

yeux d'un jaune couleur d'or, ou du moins couleur de safran. Or les Grecs dont j'ai souvent admiré la justesse de discernement & la précision des idées, par les noms qu'ils ont imposés aux objets de la Nature, & qui sont toujours relatifs à leurs caractères distinctifs & frappans, n'auroient eu aucune raison de donner le nom *glaux (glaucus)* vert de mer ou bleuâtre, à ceux de ces oiseaux qui n'ont rien de bleuâtre, & dont les yeux sont noirs ou orangés ou jaunes; & ils auront avec fondement imposé ce nom à l'espèce de ces oiseaux, qui parmi toutes les autres, est la seule en effet qui ait les yeux de cette couleur bleuâtre; de même ils n'auront pas appelé *nycticorax*, c'est-à-dire, corbeau de nuit, des oiseaux qui ayant les yeux jaunes ou bleus, & le plumage blanc ou gris, n'ont aucun rapport au corbeau, & ils auront donné avec juste raison ce nom à la hulotte, qui est la seule de tous ces oiseaux nocturnes, qui ait les yeux noirs & le plumage aussi presque noir, & qui de plus approche du corbeau plus qu'aucun autre par sa grosseur.

Il y a encore une raison de convenance qui ajoute à la vraisemblance de mon interprétation, c'est que le nycticorax chez les Grecs, & même chez les Hébreux, étoit un oiseau commun & connu, puisqu'ils en empruntoient des comparaisons *(sicut nycticorax in domicilio)*; il ne faut pas s'imaginer, comme le croient la plupart de ces Littérateurs, que ce fût un oiseau si solitaire & si rare, qu'on ne puisse aujourd'hui en

retrouver l'espèce : la hulotte est par-tout assez commune; c'est de toutes les chouettes la plus grosse, la plus noire & la plus semblable au corbeau : toutes les autres espèces en sont absolument différentes; je crois donc que cette observation, tirée de la chose même, doit avoir plus de poids que l'autorité de ces Commentateurs, qui ne connoissent pas assez la Nature, pour en bien interpréter l'histoire.

Or le *glaux* étant le chat-huant, ou si l'on veut, la chouette aux yeux bleuâtres, & le *nycticorax* étant la hulotte ou chouette aux yeux noirs, l'*ægolios* ne peut être autre que la chouette aux yeux jaunes; ceci mérite encore quelque discussion.

Théodore Gaza traduit le mot *nycticorax*, d'abord par *cicuma*, ensuite par *ulula*, & enfin par *cicunia*; cette dernière interprétation n'est vraisemblablement qu'une faute des Copistes, qui de *cicuma* ont fait *cicunia*; car Festus avant Gaza, avoit également traduit *nycticorax* par *cicuma*, & Isidore par *cecuma*, & quelques autres par *cecua* : c'est même à ces noms qu'on pourroit rapporter l'étymologie des mots *zueta* en italien, *chouette* en françois : si Gaza eût fait attention aux caractères du *nycticorax*, il s'en seroit tenu à sa seconde interprétation *ulula*, & il n'eût pas fait double emploi de ce terme, car il eût alors traduit *ægolios* par *cicuma*; il me paroît donc par cet examen comparé de ces différens objets & par ces raisons critiques, que le *glaux* est le chat-huant, le *nycticorax* la hulotte; & l'*ægolios* la chouette ou grande chevêche.

Il reste le *charadrios*, le *chalcis* & le *capriceps.* Gaza ne leur donne point de noms latins particuliers, & se contente de copier le mot grec, & de les indiquer par *charadrius, chalcis & capriceps:* comme ces oiseaux sont d'un genre différent de ceux dont nous traitons, & que tous trois paroissent être des oiseaux de marais, & habitant le bord des eaux, nous n'en ferons pas ici plus ample mention; nous nous réservons d'en parler lorsqu'il sera question des oiseaux pêcheurs, parmi lesquels il y a, comme dans les oiseaux de proie, des espèces qui ne voient pas bien pendant le jour, & qui ne pêchent que dans le temps où les hiboux & les chouettes chassent, c'est-à-dire, lorsque la lumière du jour ne les offusque plus: en nous renfermant donc dans le sujet que nous traitons, & ne considérant à présent que les oiseaux du genre des hiboux & des chouettes, je crois avoir donné la juste interprétation des mots grecs qui les désignent tous; il n'y a que la seule chevêche ou petite chouette dont je ne trouve pas le nom dans cette langue. Aristote n'en fait aucune mention nulle part, & il y a grande apparence qu'il n'a pas distingué cette petite espèce de chouette de celle du *scops* ou petit duc, parce qu'elles se ressemblent en effet par la grandeur, la forme, la couleur des yeux, & qu'elles ne diffèrent essentiellement que par la petite plume proéminente que le scops porte de chaque côté de la tête; & dont la chevêche ou petite chouette est dénuée: mais toutes ces différences particulières seront

expofées

exposées plus au long dans les articles suivans.

Aldrovande remarque avec raison, que la plupart des erreurs en Histoire Naturelle, sont venues de la confusion des noms, & que dans celle des oiseaux nocturnes, on trouve l'obscurité & les ténèbres de la nuit; je crois que ce que nous venons de dire pourra les dissiper en grande partie: nous ajouterons, pour achever d'éclaircir cette matière, quelques autres remarques; le nom *ule, eule* en Allemand; *owl, houlet* en Anglois; *huette, hulote* en François, vient du Latin *ulula,* & celui-ci vient du cri de ces oiseaux nocturnes de la grande espèce; il est très-vraisemblable, comme le dit M. Frisch, qu'on n'a d'abord nommé ainsi que les grandes espèces de chouettes, mais que les petites leur ressemblant par la forme & par le naturel, on leur a donné le même nom, qui dès-lors est devenu un nom général & commun à tous ces oiseaux; de-là la confusion à laquelle on n'a qu'imparfaitement remédié, en ajoutant à ce nom général une épithète prise du lieu de leur demeure ou de leur forme particulière, ou de leurs différens cris; par exemple, *stein-eule* en Allemand, chouette des rochers, qui est notre chouette ou grande chevêche; *kirch-eule* en Allemand, *churchowl* en Anglois, chouette des églises ou des clochers en François, qui est notre effraie, qu'on a aussi appelée *schleyer-eule*, chouette voilée, *perl-eule*, chouette perlée ou marquée de petites taches rondes; *ohr-eule* en Allemand, *horn-owl* en Anglois, chouette ou hibou à oreilles en François, qui est notre hibou ou moyen

duc; *knapp-eule,* chouette qui fait avec son bec le bruit que l'on fait en cassant une noisette, ce qui néanmoins ne peut désigner aucune espèce particulière, puisque toutes les grosses espèces de hiboux & de chouettes font ce même bruit avec leur bec; le nom *bubo* que les Latins ont donné à la plus grande espèce de hibou, c'est-à-dire au grand duc, vient du rapport de son cri avec le mugissement du bœuf; & les Allemands ont désigné le nom de l'animal par le cri même, *uhu (ouhou), puhu (pouhou).*

Les trois espèces de hiboux & les cinq espèces de chouettes que nous venons d'indiquer par des dénominations précises, & par des caractères aussi précis, composent le genre entier des oiseaux de proie nocturnes; ils diffèrent des oiseaux de proie diurnes. 1.° Par le sens de la vue, qui est excellent dans ceux-ci, & qui paroît fort obtus dans ceux-là, parce qu'il est trop sensible & trop affecté de l'éclat de la lumière; on voit leur pupille, qui est très-large, se rétrécir au grand jour d'une manière différente de celle des chats: la pupille des oiseaux de nuit reste toujours ronde en se rétrécissant concentriquement, au lieu que celle des chats devient perpendiculairement étroite & longue. 2.° Par le sens de l'ouïe, il paroît que ces oiseaux de proie nocturnes ont ce sens supérieur à tous les autres oiseaux, & peut-être même à tous les animaux; car ils ont, toute proportion gardée, les conques des oreilles bien plus grandes qu'aucun des animaux; il y a aussi

plus d'appareil & de mouvement dans cet organe, qu'ils sont maîtres de fermer & d'ouvrir à volonté, ce qui n'est donné à aucun animal. 3.° Par le bec dont la base n'est pas comme dans les oiseaux de proie diurnes, couverte d'une peau lisse & nue, mais est au contraire garnie de plumes tournées en devant; & de plus ils ont le bec court & mobile dans ses deux parties comme le bec des perroquets *(h)*, & c'est par la facilité de ces deux mouvemens, qu'ils font si souvent craquer leur bec, & qu'ils peuvent aussi l'ouvrir assez pour prendre de très-gros morceaux que leur gosier aussi ample, aussi large que l'ouverture de leur bec, leur permet d'avaler tout entiers. 4.° Par les serres dont ils ont un doigt antérieur de mobile, & qu'ils peuvent à volonté retourner en arrière, ce qui leur donne plus de fermeté & de facilité qu'aux autres pour se tenir perchés sur un seul pied. 5.° Par leur vol qui se fait en culbutant lorsqu'ils sortent de leur trou, & toujours de travers & sans aucun bruit, comme si le vent les emportoit: ce sont-là les différences générales entre ces oiseaux de proie nocturnes, & les oiseaux de proie diurnes, qui, comme l'on voit, n'ont pour ainsi dire rien de semblable que leurs armes, rien de commun que leur appétit pour la chair & leur goût pour la rapine.

(h) Utrumque rostrum sive mandibulæ ambæ mobiles sunt; insignesque superiori musculi ab utrâque parte dati qui illud removeant adducantque ad inferius rostrum relictus adductorum alter in uno latere ab occipite venien tendinosâ expansione in palato desinit. Klein, *de Avib.* pag. 54.



LE DUC (a)
OU
GRAND DUC.

Voyez les planches enluminées, n.° 435 & 385 ; voyez aussi planche XXII dans ce volume.

Les Poëtes ont dédié l'Aigle à Jupiter, & le Duc à Junon ; c'est en effet l'aigle de la nuit, & le roi de cette tribu d'oiseaux, qui craignent la lumière du jour, & ne volent que quand elle s'éteint : le duc paroît être au premier coup d'œil aussi gros, aussi fort que l'aigle commun ; cependant il est réellement plus petit, & les proportions de son corps sont toutes différentes ; il a les jambes, le corps & la queue plus courtes que l'aigle, la tête beaucoup plus grande, les

(a) En Grec, *βύας*; en Latin, *Bubo;* en Espagnol, *Buho;* en Portugais, *Mocho;* en Italien, *Duco, Dugo;* en Savoyard, *Chasseton;* en Allemand, *Uhu, Huhu, Schussut, Bhu, Berghu, Hukuy, Hub, Huo, Puhi;* en Polonois, *Puhacz, Swalezna;* en Suédois, *Uf;* en Anglois, *Great horn owl, Eagle-owl.* — On l'appelle aussi en François, *Grand Hibou cornu;* en quelques endroits de l'Italie, *Barbagiani;* en quelques endroits de la France, *Barbaïan;* & en Provence, *Petuve.* — *Bubo.* Gesner, *Avium*, pag. 233. — Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 502. — Grand duc. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 135. — Grand chat-huant. Albin, *tome II, page 5, planche IX*, avec une figure coloriée. — *Bubo noctua maxima.* Frisch, *planche XCIII*, avec une figure coloriée. — le Grand duc. Brisson, *Ornith.* tome I, page 477.

ailes bien moins longues, l'étendue du vol ou l'envergure n'étant que d'environ cinq pieds : on diſtingue aiſément le duc à ſa groſſe figure, à ſon énorme tête, aux larges & profondes cavernes de ſes oreilles, aux deux aigrettes qui ſurmontent ſa tête, & qui ſont élevées de plus de deux pouces & demi ; à ſon bec court, noir & crochu ; à ſes grands yeux fixes & tranſparens ; à ſes larges prunelles noires & environnées d'un cercle de couleur orangée ; à ſa face entourée de poils, ou plutôt de petites plumes blanches & décompoſées qui aboutiſſent à une circonférence d'autres petites plumes friſées ; à ſes ongles noirs, très-forts & très-crochus ; à ſon cou très-court, à ſon plumage d'un roux brun taché de noir & de jaune ſur le dos, & de jaune ſur le ventre, marqué de taches noires & traverſé de quelques bandes brunes mêlées aſſez confuſément ; à ſes pieds couverts d'un duvet épais & de plumes rouſſâtres juſqu'aux ongles *(b)*; enfin à ſon cri effrayant *(c)* *hŭihōu, hŏuhōu, bŏuhōu, pŏuhōu,* qu'il

(b) *Nota.* La femelle ne diffère du mâle, qu'en ce que les plumes ſur le corps, les ailes & la queue, ſont d'une couleur plus ſombre.

(c) Voici ce que rapporte M. Friſch au ſujet des différens cris du *Puhu, Schuffut,* ou *Grand Duc,* qu'il a long-temps gardé vivant : Lorſqu'il avoit faim, dit cet Auteur, il formoit un ſon aſſez ſemblable à celui qui exprime ſon nom (en Allemand, *Puhu*) *Poukou;* lorſqu'il entendoit touſſer ou cracher un vieillard, il commençoit très-haut & très-fort, à peu-près du ton d'un payſan ivre qui éclate en riant, & il faiſoit durer ſon cri *Ouhou* ou *Pouhou,* autant qu'il pouvoit être de temps ſans reprendre haleine ; il m'a paru, ajoute

fait retentir dans le ſilence de la nuit, lorſque tous les autres animaux ſe taiſent; & c'eſt alors qu'il les éveille, les inquiète, les pourſuit & les enlève, ou les met à mort pour les dépecer & les emporter dans les cavernes qui lui ſervent de retraite; auſſi n'habite-t-il que les rochers ou les vieilles tours abandonnées & ſituées au-deſſus des montagnes : il deſcend rarement dans les plaines, & ne ſe perche pas volontiers ſur les arbres, mais ſur les égliſes écartées & ſur les vieux châteaux. Sa chaſſe la plus ordinaire ſont les jeunes lièvres, les lapins, les taupes, les mulots, les ſouris qu'il avale tout entières, & dont il digère la ſubſtance charnue, vomit le poil *(d)*, les os & la peau

M. Friſch, que cela arrivoit lorſqu'il étoit en amour, & qu'il prenoit ce bruit qu'un homme fait en touſſant, pour le cri de ſa femelle : mais quand il crie par angoiſſe ou de peur, c'eſt un cri très-déſagréable, très-fort, & cependant aſſez ſemblable à celui des oiſeaux de proie diurnes. *Traduit de l'Allemand* de Friſch, article du *Bulo* ou *Grand Duc.*

(d) J'ai eu deux fois, dit M. Friſch, des grands Ducs vivans, & je les ai conſervés long-temps; je les nourriſſois de chair & de foie de bœuf, dont ils avaloient ſouvent de fort gros morceaux; lorſqu'on jetoit des ſouris à cet oiſeau, il leur briſoit les côtes & les autres os avec ſon bec, puis il les avaloit l'une après l'autre, quelquefois juſqu'à cinq de ſuite; au bout de quelques heures, les poils & les os ſe raſſembloient, ſe pelotonnoient dans ſon eſtomac par petites maſſes, après quoi il les ramenoit en haut, & les rejetoit par le bec; au défaut d'autre pâture, il mangeoit toute ſorte de poiſſons de rivière, petits & moyens, & après avoir de même briſé & pelotonné les arêtes dans ſon eſtomac, il les ramenoit le long

en pelotes arrondies; il mange aussi les chauve-souris, les serpens, les lézards, les crapauds, les grenouilles, & en nourrit ses petits : il chasse alors avec tant d'activité, que son nid regorge de provisions; il en rassemble plus qu'aucun autre oiseau de proie.

On garde ces oiseaux dans les ménageries à cause de leur figure singulière; l'espèce n'en est pas aussi nombreuse en France que celle des autres hiboux, & il n'est pas sur qu'ils restent au pays toute l'année, ils y nichent cependant quelquefois sur des arbres creux, & plus souvent dans des cavernes de rochers, ou dans des trous de hautes & vieilles murailles; leur nid a près de trois pieds de diamètre, & est composé de petites branches de bois sec entrelassées de racines souples, & garni de feuilles en dedans : on ne trouve souvent qu'un œuf ou deux dans ce nid, & rarement trois; la couleur de ces œufs tire un peu sur celle du plumage de l'oiseau; leur grosseur excède celle des œufs de poule : les petits sont très-voraces, & les pères & mères très-habiles à la chasse qu'ils font dans le silence, & avec beaucoup plus de légèreté que leur grosse corpulence ne paroit le permettre; souvent ils se battent avec les buses, & sont ordinairement les plus

de son cou, & les recevoit par le bec : il ne vouloit point du tout boire, ce que j'ai observé de même de quelques oiseaux de proie diurnes. *Nota.* Qu'à la vérité ces oiseaux peuvent se passer de boire, mais que cependant, quand ils sont à portée, ils boivent, en se cachant. *Voyez sur cela l'article du* jean-le-blanc.

forts & les maitres de la proie qu'ils leur enlèvent; ils supportent plus aisément la lumière du jour que les autres oiseaux de nuit, car ils sortent de meilleure heure le soir & rentrent plus tard le matin: on voit quelquefois le duc assailli par des troupes de corneilles qui le suivent au vol & l'environnent par milliers; il soutient leur choc *(e)*, pousse des cris plus forts qu'elles, & finit par les disperser, & souvent par en prendre quelqu'une lorsque la lumière du jour baisse; quoiqu'ils aient les ailes plus courtes que la plupart des oiseaux de haut vol, ils ne laissent pas de s'élever assez haut, sur-tout à l'heure du crépuscule; mais ordinairement ils ne volent que bas & à de petites distances dans les autres heures du jour: on se sert du duc dans la fauconnerie pour attirer le milan; on attache au duc une queue de renard, pour rendre sa figure encore plus extraordinaire; il vole à fleur de terre, & se pose dans la campagne, sans se percher sur aucun arbre; le milan qui l'aperçoit de loin, arrive & s'approche du duc, non pas pour le combattre ou l'attaquer, mais comme pour l'admirer, & il se tient auprès de lui assez long-temps pour se laisser tirer par le chasseur, ou prendre par les oiseaux de proie qu'on lâche à sa poursuite: la plupart des faisandiers tiennent aussi dans leur faisanderie un duc qu'ils mettent toujours en cage sur des juchoirs dans un lieu découvert, afin

(e) Fortissima avis sæpius valde tumultuatur inter millenarii numeri cornices. Klein, *Avi.* pag. 54 & suivantes.

que

que les corbeaux & les corneilles s'aſſemblent autour de lui, & qu'on puiſſe tirer & tuer un plus grand nombre de ces oiſeaux criards qui inquiètent beaucoup les jeunes faiſans; & pour ne pas effrayer les faiſans, on tire les corneilles avec une ſarbacane *(f)*.

On a obſervé à l'égard des parties intérieures de cet oiſeau, qu'il a la langue courte & aſſez large, l'eſtomac très-ample, l'œil enfermé dans une tunique cartilagineuſe en forme de capſule, & le cerveau recouvert d'une ſimple tunique plus épaiſſe que celle des autres oiſeaux, qui, comme les animaux quadrupèdes, ont deux membranes qui recouvrent la cervelle *(g)*.

Il paroît qu'il y a dans cette eſpèce une première variété qui ſemble en renfermer une ſeconde: toutes deux ſe trouvent en Italie, & ont été indiquées par Aldrovande, on peut appeler l'un le *duc aux ailes noires (h)*, & le ſecond le *duc aux pieds nus (i)*; le

(f) Voyez Friſch, à l'article du *grand Duc.*

(g) Vide Schwenckfeld, *Theriotrop. Sil.* pag. 308. *Nota.* Ceux qui voudront avoir des connoiſſances exactes ſur la ſtructure des parties intérieures des oiſeaux de ce genre, les trouveront dans les obſervations 51 & 52 de Jean de Muralto. *Éphemerid. des curieux de la Nature, an. 1682; & Coll. Acad. part. étrangère*, tome III, pages 474 & 475.

(h) Bubo noſter. Aldrov. *Avi.* tome I, page 508. — Grand duc aux ailes noires. Albin, *tome III, page 3.* — Le grand duc d'Italie. Briſſon, *tome I, page 482.* — Le grand hibou cornu d'Athènes. Edwards, *Glanures*, page 37, planche CCXXVII.

(i) Bubo noſter. Aldrov. *Avi.* tome I, page 508. — Le grand duc déchauſſé. Briſſon, *tome I, page 483.*

premier ne diffère en effet du grand duc commun que par les couleurs qu'il a plus brunes ou plus noires sur les ailes, le dos & la queue; & le second qui ressemble en entier à celui-ci par ces couleurs plus noires, n'en diffère que par la nudité des jambes & des pieds qui sont très-peu fournis de plumes; ils ont aussi tous deux les jambes plus menues & moins fortes que le duc commun.

Indépendamment de ces deux variétés qui se trouvent dans nos climats, il y en a d'autres dans des climats plus éloignés: le duc blanc de Lapponie, marqué de taches noires, qu'indique Linnæus *(k)*, ne paroît être qu'une variété produite par le froid du Nord; on sait que la plupart des animaux quadrupèdes sont naturellement blancs ou le deviennent dans les pays très-froids; il en est de même d'un grand nombre d'oiseaux: celui-ci qu'on trouve dans les montagnes de Lapponie est blanc, taché de noir, & ne diffère que par cette couleur du grand duc commun; ainsi on le peut rapporter à cette espèce comme simple variété.

Comme cet oiseau craint peu le chaud, & ne craint pas le froid, on le trouve également dans les deux continens au Nord & au Midi, & non-seulement on y trouve l'espèce même, mais encore les variétés de l'espèce: le jacurutu du Bresil *(l)*, décrit par Marcgrave,

(k) Strix capite aurito, corpore albido. Linnæus, *Faun. Suec.* numero 46. — Le grand duc de Lapponie. Brisson, *tome I, page 486.*

(l) Jacurutu *Brasiliensibus*, Buso *Lusitanis noctua est; magnitudine*

est absolument le même oiseau que notre grand duc commun; celui qui est représenté dans les planches enluminées, *n.° 385*, & qui nous a été apporté des terres Magellaniques, ne diffère pas assez du grand duc d'Europe pour en faire une espèce séparée; celui qui est indiqué par l'Auteur du voyage à la baie de Hudson, sous le nom de *hibou couronné (m)*, & par M. Edwards sous le nom de *duc de Virginie (n)*, sont

æquat anseres: caput habet rotundum instar felis: rostrum aduncum nigrum, superiori parte longius: oculos magnos, elatos, rotundos & splendentes instar crystalli, in quibus interius circulus flavus versus extrema apparet; latitudo oculorum aliquantò major grosso misnico; prope aurium foramina plumas habet duos digitos longas, quæ instar aurium in acutum desinunt & attolluntur: cauda lata est, neque alæ pertingunt ad illius extremitatem; crura pennis vestita usque ad pedes, in quibus quatuor digiti, tres anterius, unus posterius versus, atque in quolibet unguis incurvatus, niger, plusquam digitum longus & acutissimus; pennæ totius corporis variegantur e flavo, albo & nigricante pereleganter. Marcg. *Hist. nat. Brasil.* pag. 199.

(m) Le grand hibou couronné est fort commun dans les terres voisines de la baie de Hudson; c'est un oiseau fort singulier, & dont la tête n'est guère plus petite que celle d'un chat; ce qu'on appelle ses cornes sont des plumes qui *s'élèvent précisément au-dessus du bec*, où elles sont mêlées de blanc, devenant peu à peu d'un rouge-brun marqueté de noir. *Voyage de la baie de Hudson, tome I, page 55.*

(n) « Cet oiseau, dit M. Edwards, est de la plus grande espèce des hiboux, & très-approchant de la grandeur du hibou cornu, « que nous appelons *hibou aigle* (grand duc); sa tête est aussi grosse « que celle d'un chat..... le bec est noir, la mandibule supérieure « en est crochue & surpasse la mandibule inférieure comme dans les «

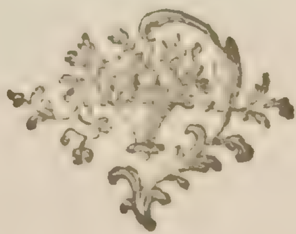
des variétés qui se trouvent en Amérique les mêmes qu'en Europe; car la différence la plus remarquable qu'il y ait entre le duc commun & le duc de la baie de Hudson & de Virginie, c'est que les aigrettes

» aigles; il est recouvert d'une peau dans laquelle sont placées les » narines, & qui est recouverte à la base par des plumes grises qui » environnent le bec; les yeux sont grands, & l'iris en est brillante » & couleur d'or. . . . . *Les plumes qui composent les cornes, prennent* » *leur naissance immédiatement au-dessus du bec,* où elles sont mélangées » d'un peu de blanc; mais à mesure qu'elles s'élèvent au-dessus de » la tête, elles deviennent d'un rouge-brun & se terminent par du » noir au dehors; le dessus de la tête, du cou, du dos, des ailes » & de la queue, sont d'un brun obscur, taché & entre-mêlé assez » confusément de petites lignes transversales rougeâtres & cendrées. . . » le haut de la gorge, sous le bec, est blanc; un peu plus bas, jaune-» orangé, taché de noir; le bas de la poitrine, le ventre, les jambes » & le dessous de la queue est blanc ou d'un gris-pale, assez régu-» lièrement traversé de barres brunes; le dedans des ailes est varié & » coloré de la même façon; les pieds sont couverts, jusqu'aux ongles, » de plumes d'un gris-blanc, & les ongles sont d'une couleur de » corne brune & foncée: j'ai dessiné, ajoute M. Edwards, cet oiseau » vivant à Londres, où il étoit venu de Virginie: j'en ai chez moi la » dépouille d'un autre qui est empaillé, & qui a été apporté de la baie » de Hudson; il m'a paru qu'il étoit de la même espèce que le premier, » étant de la même grandeur & n'en différant que par quelques nuances de couleur ». Je ne ferai qu'une réflexion sur cette description dont je viens de donner la traduction par extrait, c'est qu'il n'y a que le caractère des aigrettes partant du bec, & non pas des oreilles, qui puisse faire regarder cet oiseau d'Amérique comme faisant une variété constante dans l'espèce du grand duc; & que cette variété se trouvant en Europe aussi-bien qu'en Amérique, elle est non-seulement constante, mais générale, & fait une branche particulière, une famille différente dans cette espèce.



LE GRAND DUC

partent du bec au lieu de partir des oreilles. Or on peut voir de même dans les figures des trois ducs, données par Aldrovande, qu'il n'y a que le premier, c'est-à-dire, le duc commun dont les aigrettes partent des oreilles; & que dans les autres, qui néanmoins sont des variétés qui se trouvent en Italie, les plumes des aigrettes ne partent pas des oreilles, mais de la base du bec, comme dans le duc de Virginie, décrit par M. Edwards: il me paroît donc que M. Klein a prononcé trop légèrement, lorsqu'il a dit que ce grand duc de Virginie étoit d'une espèce toute différente de l'espèce d'Europe, parce que les aigrettes partent du bec, au lieu que celles de notre duc partent des oreilles; s'il eût comparé les figures d'Aldrovande & celles de M. Edwards, il eût reconnu que cette même différence, qui ne fait qu'une variété, se trouve en Italie comme en Virginie, & qu'en général les aigrettes dans ces oiseaux ne partent pas précisément du bord des oreilles, mais plutôt du dessus des yeux & des parties supérieures à la base du bec.



LE HIBOU (a)
OU
MOYEN DUC.

Voyez les planches enluminées, n.[os] 29 & 473; & la planche XXII de ce volume.

LE Hibou, *Otus* ou moyen Duc, a, comme le grand duc, les oreilles fort ouvertes, & ſurmontées d'une aigrette compoſée de ſix plumes tournées en avant *(b)*; mais ces aigrettes ſont plus courtes que celles

(a) En Grec, Ὦτος; en Latin, *Aſio* ou *Otus*; en Italien, *Gufo*, *Barbagianni*; en Eſpagnol, *Mochuelo*; en Allemand, *Orheule* ou *Rautzeule*, *Ohrreutz*, *Kautzlein*; en Polonois, *Cluk-nocny* ou *Sowa-urſata*; en Suédois, *Horn-ugla*; en Anglois, *Horn-owl*; on l'appelle en quelques endroits *Chat-huant cornu*; en Bourgogne, *Choue Cornerote*; en Gaſcogne, *Ducquet*, c'eſt-à-dire, *Petit-Duc*; en Sologne, *Chat-huant de bruyères*, parce qu'il ſe tient dans les landes & bruyères; en Anjou & en Bretagne, *Chouant*, & dans quelques autres endroits *Choudet*, à cauſe de ſon cri *clou*, *cloud*. — *Aſio*. Geſner, *Avi.* pag. 223;..... *Otus*. *Idem*, pag. 635. — Moyen Duc ou Hibou cornu. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 137. — Grand Duc. Albin, *tome I*, *page 6*, *planche 10*, avec une figure coloriée. — *Noctua minor aurita. Scops.* Friſch, *planche XCIX*, avec une figure coloriée. — Le moyen Duc ou le Hibou. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 486. — *The long Eared owl.* Le Hibou à longues oreilles. Britiſh Zoology. *Pl. B 4*, *fig. 1*.

(b) *Nota.* Aldrovande dit avoir obſervé que chaque plume auriculaire qui compoſe l'aigrette, peut ſe mouvoir ſéparément, & que

du grand duc, & n'ont guère plus d'un pouce de longueur; elles paroiſſent proportionnées à ſa taille, car il ne peſe qu'environ dix onces, & n'eſt pas plus gros qu'une corneille; il forme donc une eſpèce évidemment différente de celle du grand duc, qui eſt gros comme une oie, & de celle du ſcops ou petit duc, qui n'eſt pas plus grand qu'un merle, & qui n'a au-deſſus des oreilles que des aigrettes très-courtes. Je fais cette remarque, parce qu'il y a des Naturaliſtes, qui n'ont regardé le moyen & le petit duc, que comme de ſimples variétés d'une ſeule & même eſpèce: le moyen duc a environ un pied de longueur de corps, depuis le bout du bec juſqu'aux ongles, trois pieds de vol ou d'envergure, & cinq ou ſix pouces de longueur de queue; il a le deſſus de la tête, du cou, du dos & des ailes rayé de gris, de roux & de brun; la poitrine & le ventre ſont roux, avec des bandes brunes irrégulières & étroites; le bec eſt court & noirâtre, les yeux ſont d'un beau jaune, les pieds ſont couverts de plumes rouſſes juſqu'à l'origine des ongles, qui ſont aſſez grands & d'un brun noirâtre; on peut obſerver de plus qu'il a la langue charnue & un peu fourchue, les ongles très-aigus & très-tranchans, le doigt extérieur mobile, & pouvant ſe tourner en arrière, l'eſtomac aſſez ample, la véſicule du fiel très-grande, les boyaux longs d'environ vingt pouces, les deux *cæcum* de deux

la peau qui recouvre la cavité des oreilles naît de la partie intérieure la plus voiſine de l'œil.

pouces & demi de profondeur, & plus gros à proportion que dans les autres oiseaux de proie. L'espèce en est commune & beaucoup plus nombreuse dans nos climats *(c)*, que celle du grand duc, qu'on n'y rencontre que rarement en hiver; au lieu que le moyen duc y reste toute l'année, & se trouve même plus aisément en hiver qu'en été: il habite ordinairement dans les anciens bâtimens ruinés, dans les cavernes des rochers *(d)*, dans le creux des vieux arbres, dans les forêts en montagne, & ne descend guère dans les plaines; lorsque d'autres oiseaux l'attaquent, il se sert très-bien, & des griffes & du bec; il se retourne aussi sur le dos, pour se défendre, quand il est assailli par un ennemi trop fort.

Il paroît que cet oiseau, qui est commun dans nos provinces d'Europe, se trouve aussi en Asie; car Belon dit en avoir rencontré un dans les plaines de Cilicie.

Il y a dans cette espèce plusieurs variétés dont la première se trouve en Italie, & a été indiquée par Aldrovande; ce hibou d'Italie est plus gros que le hibou commun, & en diffère aussi par les couleurs:

(c) *Nota.* Il est plus commun en France & en Italie qu'en Angleterre. On le trouve très-fréquemment en Bourgogne, en Champagne, en Sologne & dans les montagnes de l'Auvergne.

(d) Sta il Gufo nelle grotte, per le buche degli alberi, nell'antriaglie o crepature di muri e tetti di case disabitate, ne dirupi e luoghi eremi. Olina. *Uccellier.* fog. 56.

voyez

voyez & comparez les deſcriptions qu'il a faites de l'un & de l'autre *(e)*.

Ces oiſeaux ſe donnent rarement la peine de faire un nid, ou ſe l'épargnent en entier; car tous les œufs & les petits qu'on m'a apportés, ont toujours été trouvés dans des nids étrangers, ſouvent dans des nids de pies, qui, comme l'on ſait, abandonnent chaque année leur nid, pour en faire un nouveau; quelquefois dans des nids de buſes, mais jamais on n'a pu me trouver un nid conſtruit par un hibou: ils pondent ordinairement quatre ou cinq œufs, & leurs petits qui ſont blancs en naiſſant, prennent des couleurs au bout de quinze jours.

Comme ce hibou n'eſt pas fort ſenſible au froid, qu'il paſſe l'hiver dans notre pays, & qu'on le trouve en Suède comme en France *(f)*, il a pu paſſer d'un continent à l'autre; il paroît qu'on le retrouve en Canada & dans pluſieurs autres endroits de l'Amérique ſeptentrionale *(g)*; il ſe pourroit même que le hibou

(e) Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 519.

(f) *Strix capite aurito, pennis ſex.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 47.

(g) *Nota.* 1.° C'eſt au hibou commun ou moyen duc qu'il faut appliquer le paſſage ſuivant. « On entend durant la nuit, preſque dans toutes nos îles, une ſorte de chat-huant qu'on appelle *canot*, « qui jette un cri lugubre, comme qui criroit *au canot*, ce qui lui a « fait porter ce nom; ces oiſeaux ne ſont pas plus gros que des « tourterelles, mais ils ſont tout ſemblables en leur plumage aux hiboux « que nous voyons communément en France; ils ont deux ou trois « petites plumes aux deux côtés de la tête, qui ſemblent être des «

de la Caroline décrit par Catefby *(h)*, & celui de l'Amérique méridionale, indiqué par le P. Feuillée *(i)*, ne fussent que des variétés de notre hibou, produites par la différence des climats, d'autant qu'ils sont à très-peu près de la même grandeur, & qu'ils ne diffèrent que par les nuances & la distribution des couleurs.

On se sert du hibou & du chat-huant *(k)*, pour

» oreilles : ils se rassemblent quelquefois sept ou huit de ces oiseaux au-dessus des toits, où ils ne cessent de crier pendant toute la nuit ». *Nota.* 2.° Par la comparaison de la grandeur de ce hibou avec une tourterelle, il sembleroit que c'est le scops ou petit duc ; mais s'il a, comme le dit l'Auteur, plusieurs plumes éminentes aux côtés de la tête, ce ne peut être qu'une variété de l'espèce du moyen duc. Ce même Auteur ajoute que le chat-huant Canadien n'a de différence du François, qu'une petite fraise blanche autour du cou & un cri particulier. *Histoire de la nouvelle France, par Charlevoix, tome III, page 56.*

(h) Voyez la description & la figure coloriée de cet oiseau dans l'Histoire Naturelle de la Caroline, par Catesby, *page 7, planche VII.*

(i) Bubo ocro-cinereus pectore maculoso. Feuillée, *Obser. Physiq. pag. 59*, avec une figure. *Nota.* Il paroît qu'on peut rapporter à ce hibou de l'Amérique méridionale, indiqué par le P. Feuillée, celui dont Fernandès fait mention sous le nom de *Tecololt*, qui se trouve au Mexique & à la nouvelle Espagne; mais ceci n'est qu'une vrai-semblance fondée sur les rapports de grandeur & de climat, car Fernandès n'a donné non-seulement aucune figure des oiseaux dont il parle, mais même aucune description assez détaillée pour qu'on puisse les reconnoître.

(k) Il Gufo altramente Barbagianni uccellaccio notturno in forma di civetta (chat-huant) *grosso quanto una gallina, con le penne dal lato del capo che paion due cornicine, di color giallo, mesticato con profilatura*

attirer les oiseaux à la pipée, & l'on a remarqué que les gros oiseaux viennent plus volontiers à la voix du hibou, qui est une espèce de cri plaintif ou de gémissement grave & alongé *clōw, clōud,* qu'il ne cesse de répéter pendant la nuit, & que les petits oiseaux viennent en plus grand nombre à celle du chat-huant, qui est une voix haute, une espèce d'appel *hohō, hōhō:* tous deux font pendant le jour des gestes ridicules & bouffons en présence des hommes & des autres oiseaux. Aristote n'attribue cette espèce de talent ou de propriété qu'au hibou ou moyen duc, *otus;* Pline la donne au scops, & appelle ces gestes bizarres, *motus satyricos;* mais ce scops de Pline est le même oiseau que l'*otos* d'Aristote; car les Latins confondoient sous le même nom scops, l'*otos* & le *scops* des Grecs, le moyen duc & le petit duc qu'ils réunissoient sous une seule espèce, & sous le même nom, en se contentant d'avertir qu'il existoit néanmoins des grands scops & des petits.

C'est en effet au hibou, *otus*, ou moyen duc, qu'il faut principalement appliquer ce que disent les Anciens de ces gestes bouffons & mouvemens satyriques; & comme de très-habiles Physiciens & Naturalistes ont prétendu que ce n'étoit point au hibou, mais à un autre oiseau d'un genre tout différent, qu'on appelle la *demoiselle de Numidie,* qu'il faut rapporter ces passages des Anciens, nous ne pouvons nous dispenser de

di nero. Con questo succella a animali grossi come cutte cornachie e nibbii con la civetta a uccelletti d'ogni sorte. Olina. *Uccelier.* fog. 56.

discuter ici cette question, & de relever cette erreur.

Ce sont M.rs les Anatomistes de l'Académie des Sciences, qui dans la description qu'ils nous ont donnée de la demoiselle de Numidie, ont voulu établir cette opinion & s'expriment dans les termes suivans. « L'oiseau » (disent-ils) que nous décrivons est appelé *demoiselle de* » *Numidie,* parce qu'il vient de cette province d'Afrique, » & qu'il a certaines façons par lesquelles on a trouvé » qu'il sembloit imiter les gestes d'une femme qui » affecte de la grâce dans son port & dans son marcher, » qui semble tenir souvent quelque chose de la danse: » il y a plus de deux mille ans que les Naturalistes qui » ont parlé de cet oiseau, l'ont désigné par cette » particularité de l'imitation des gestes & des conte- » nances de la femme. Aristote lui a donné le nom » de *bateleur,* de *danseur* & de *bouffon,* contrefaisant » ce qu'il voit faire...... Il y a apparence que cet » oiseau danseur & bouffon étoit rare parmi les Anciens, » parce que Pline croit qu'il est fabuleux, en mettant » cet animal qu'il appelle *satyrique* au rang des pégases, » des griffons & des sirènes; il est encore croyable » qu'il a été jusqu'à présent inconnu aux Modernes, » puisqu'ils n'en ont point parlé comme l'ayant vu, » mais seulement comme ayant lû dans les écrits des » Anciens, la description d'un oiseau appelé *scops* & » *otus* par les Grecs, & *asio* par les Latins, à qui ils » avoient donné le nom de *danseur,* de *bateleur* & » de *comédien,* de sorte qu'il s'agit de voir si notre

demoiſelle de Numidie peut paſſer pour le *ſcops* & «
pour l'*otus* des Anciens ; la deſcription qu'ils nous «
ont laiſſée de l'*otus* ou *ſcops*, conſiſte en trois parti- «
cularités remarquables..... la première eſt d'imiter «
les geſtes..... la ſeconde eſt d'avoir des éminences «
de plumes aux deux côtés de la tête, en forme «
d'oreilles..... & la troiſième eſt la couleur du plu- «
mage, qu'Alexandre Myndien, dans Athénée, dit «
être de couleur de plomb : or la demoiſelle de «
Numidie a ces trois attributs, & Ariſtote ſemble «
avoir voulu exprimer leur manière de danſer, qui «
eſt de ſauter l'une devant l'autre, lorſqu'il dit qu'on «
les prend quand elles danſent l'une contre l'autre. «
Belon croit néanmoins que l'*otus* d'Ariſtote eſt le «
hibou, par la ſeule raiſon que cet oiſeau, à ce qu'il «
dit, fait beaucoup de mines avec la tête ; la plupart «
des Interprètes d'Ariſtote, qui ſont auſſi de notre «
opinion, ſe fondent ſur le nom d'*otus*, qui ſignifie, «
ayant des oreilles ; mais ces eſpèces d'oreilles dans «
ces oiſeaux ne ſont pas tout-à-fait particulières au «
hibou, & Ariſtote fait aſſez voir que l'*otus* n'eſt pas «
le hibou, quand il dit que l'*otus* reſſemble au hibou, «
& il y a apparence que cette reſſemblance ne conſiſte «
que dans ces oreilles : toutes les demoiſelles de Nu- «
midie que nous avons diſſéquées, avoient aux côtés «
des oreilles, ces plumes qui ont donné le nom à l'*otus* «
des Anciens.... Leur plumage étoit d'un gris-cendré, «
tel qu'il eſt décrit par Alexandre Myndien dans l'*otus* ».

Comparons maintenant ce qu'Ariſtote dit de l'*otus*, avec ce qu'en diſent ici M.rs de l'Académie : *otus noctuæ ſimilis eſt, pinnulis circiter aures eminentibus prœditus, unde nomen accepit, quaſi auritum dicas; nonnulli eum ululam appellant, alii aſionem. Blatero hic eſt, & hallucinator & planipes, ſaltantes enim imitatur. Capitur intentus in altero aucupe, altero circumeunte ut noctua.* L'*otus*, c'eſt-à-dire le hibou ou moyen duc eſt ſemblable au *noctua*, c'eſt-à-dire au chat-huant; ils ſont en effet ſemblables, ſoit par la grandeur, ſoit par le plumage, ſoit par toutes les habitudes naturelles : tous deux ils ſont oiſeaux de nuit, tous deux du même genre & d'une eſpèce très-voiſine, au lieu que la demoiſelle de Numidie eſt ſix fois plus groſſe & plus grande, d'une forme toute différente, & d'un genre très-éloigné, & qu'elle n'eſt point du nombre des oiſeaux de nuit; l'*otus* ne diffère, pour ainſi dire, du *noctua*, que par les aigrettes de plumes, qu'il porte ſur la tête auprès des oreilles, & c'eſt pour diſtinguer l'une de l'autre qu'Ariſtote dit, *pinnulis circiter aures eminentibus prœditus, unde nomen accepit quaſi auritum dicas.* Ce ſont des petites plumes, *pinnulæ*, qui s'élèvent droites & en aigrette auprès des oreilles, *circiter aures eminentibus*, & non pas de longues plumes qui ſe rabattent & qui pendent de chaque côté de la tête, comme dans la demoiſelle de Numidie; ce n'eſt donc pas de cet oiſeau, qui n'a point d'aigrettes de plumes relevées & en forme d'oreilles, qu'a été tiré le nom de *otus*, quaſi *auritus ;* c'eſt au

contraire du hibou qu'on pourroit appeler *noctua aurita*, que vient évidemment ce nom, & ce qui achève de le démontrer, c'est ce qui suit immédiatement dans Aristote, *nonnulli eum (otum) ululam appellant alii asionem.* C'est donc un oiseau du genre des hiboux & des chouettes, puisque quelques-uns lui donnoient ces noms; ce n'est donc point la demoiselle de Numidie aussi différente de tous ces oiseaux, qu'un dindon peut l'être d'un épervier. Rien, à mon avis, n'est donc plus mal fondé, que tous ces prétendus rapports que l'on a voulu établir entre l'*otus* des Anciens, & l'oiseau appelé *demoiselle de Numidie*, & l'on voit bien que tout cela ne porte que sur les gestes & les mouvemens ridicules, que se donne la demoiselle de Numidie; elle a en effet ces gestes bien supérieurement au hibou, mais cela n'empêche pas que celui-ci, aussi-bien que la plupart des oiseaux de nuit, ne soit *blatero*, bavard ou criard *(l)*; *hallucinator*, se contrefaisant; *planipes*, bouffon. Ce n'est encore qu'au hibou qu'on peut attribuer de se laisser prendre aussi aisément que les autres chouettes, comme le dit Aristote, &c. Je pourrois m'étendre encore plus sur cette critique, en exposant & comparant ce que dit Pline à ce sujet; mais en voilà

(l) M. Frisch, en parlant de ce hibou, dit que son cri est très-fréquent & fort, qu'il ressemble aux huées des enfans lorsqu'ils poursuivent quelqu'un dont ils se moquent; que cependant ce cri est commun à plusieurs espèces de chouettes. *Voyez Frisch, à l'article des Oiseaux nocturnes.*

plus qu'il n'en faut pour mettre la chose hors de doute, & pour assurer que l'*otos* des Grecs n'a jamais pu désigner la demoiselle de Numidie, & ne peut s'appliquer qu'à l'oiseau de nuit, auquel nous donnons le nom de *hibou* ou moyen *duc*: j'observerai seulement que tous ces mouvemens bouffons ou *satyriques* attribués au hibou par les Anciens, appartiennent aussi à presque tous les oiseaux de nuit *(m)*, & que dans le fait ils se réduisent à une contenance étonnée, à de fréquens tournemens de cou, à des mouvemens de tête, en haut, en bas & de tous côtés, à des craquemens de bec, à des trépidations de jambes, & des mouvemens de pieds dont ils portent un doigt, tantôt en arrière, & tantôt en avant, & qu'on peut aisément remarquer tout cela en gardant quelques-uns de ces oiseaux en captivité; mais j'observerai encore qu'il faut les prendre très-jeunes lorsqu'on veut les nourrir; les autres refusent toute la nourriture qu'on leur présente dès qu'ils sont enfermés.

(m) Tous les hiboux peuvent tourner leur tête comme l'oiseau appelé *torcol*. Si quelque chose d'extraordinaire arrive, ils ouvrent de grands yeux, dressent leurs plumes & paroissent une fois plus gros; ils étendent aussi les ailes, se baissent ou s'accroupissent, mais ils se relèvent promptement, comme étonnés; ils font craquer deux ou trois fois leur bec. *Idem, ibidem.*



LE SCOPS



Desève del.   F. Hubert Sculp.

LE HIBOU ou MOYEN DUC

LE SCOPS (a)
OU
PETIT DUC.

Voy. les planches enluminées, n.° 436; & la pl. XXIV. de ce volume.

VOICI la troisième & dernière espèce du genre des Hiboux, c'est-à-dire, des oiseaux de nuit qui portent

(a) En Grec, Σκὼψ; en Latin, *Asio;* en Italien, *Zivetta* ou *Zuetta*, *Alochavello*, *Chivino;* en Allemand, *Stokeule;* en Polonois, *Sowka;* en Anglois, *Little horn - owl. Scops Aldrovandi. Avi.* tom. I, pag. 530. — Huette ou Hulotte ou Chouette, nommée par aucuns, *Petit Duc.* Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 141. Et Portraits d'oiseaux, *page 27.* — *Noctua minor, noctua aucuparia. Scops Plinii.* Rzac. *Hist. nat. Pol.* pag. 288. *Noctua minor. Scops Aldrovandi.* Rzac. *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 398. — *Scops Aldrovandi.* Willulghby, *Ornith.* p. 65, tab. XII. — Le petit Duc. *Pl. XXXVII, fig. 1. Ornith.* Brisson, *tome I, page 495.* — *The short eared owl.* Le Hibou à oreilles courtes. Britisch Zoology, *pl. B 3; & pl. B 4, fig. 2. Nota.* C'est pour ne rien omettre & pour tout indiquer, que je cite ici la Zoologie Britannique; car cet ouvrage, dont le principal mérite consiste dans les planches, est même à cet égard encore très-défectueux : par exemple, les aigrettes des hiboux, qui ne sont composées que de plumes, y sont représentées comme si c'étoit de vraies oreilles de chair, &c..... De même il est dit dans le texte que le hibou à oreilles courtes a treize pouces & demi Anglois de longueur, ce qui fait plus de douze pouces & demi de France : or ce même oiseau n'a que sept pouces & demi tout au plus; ainsi c'est probablement le moyen duc, que l'Auteur aura pris pour le petit duc; & ce qui prouve encore son peu de connoissance & d'exactitude,

des plumes élevées au-dessus de la tête, & elle est aisée à distinguer des deux autres, d'abord par la petitesse même du corps de l'oiseau, qui n'est pas plus gros qu'un merle, & ensuite par le raccourcissement très-marqué de ces aigrettes qui surmontent les oreilles, lesquelles dans cette espèce ne s'élèvent pas d'un demi-pouce, & ne sont composées que d'une seule petite plume *(b)*; ces deux caractères suffisent pour

c'est d'avoir également indiqué ce même oiseau dans les *planches B 3 & B 4, fig. 2*. On voit, au premier coup d'œil, que ce ne doit pas être le même oiseau, puisque la figure représentée dans la *planche B 4, fig. 2*, est d'un tiers plus petite que celle qui est représentée dans la *planche B 3*, & que le moyen duc qui est représenté dans la *planche B 4, fig. 1*, n'est pas plus grand que le petit duc, *B 4, fig. 2:* or le moyen duc ayant, comme le dit Willulghby, quatorze pouces & demi; si le petit duc en avoit treize & demi, comme le dit l'Auteur de la Zoologie Britannique, pourquoi ne pas appuyer sur ce fait & relever l'erreur de ceux qui ne lui donnent que sept pouces? ou bien dire qu'en Angleterre les petits ducs sont plus gros qu'ailleurs, ou bien encore que c'est une espèce particulière à la Grande-Bretagne: cela valoit bien la peine d'être discuté; mais cet Auteur ne discute rien, ne dit rien de nouveau, ni même rien de moderne, car il paroît ignorer beaucoup de choses qui ont été dites avant lui sur les sujets qu'il traite. L'ouvrage de M. Edwards est infiniment meilleur; car independamment de ce que les dessins & les planches coloriées sont plus correctes, c'est que ses descriptions sont plus exactes, ses comparaisons plus justes, & que par-tout il paroît avoir une pleine connoissance de ce qui a été fait avant lui sur les objets qui ont rapport à ceux qu'il nous présente.

(b) Aures vel plumulæ in aurium modum surrectæ, in mortuo vix apparent, in vivo manifestiores, ex unâ tantùm pinnulâ constantes. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 531.

diſtinguer le petit duc du moyen & du grand duc, & on le reconnoitra encore aiſément à la tête qui eſt proportionnellement plus petite par rapport au corps que celle des deux autres, & encore à ſon plumage plus élégamment bigarré & plus diſtinctement tacheté que celui des autres, car tout ſon corps eſt très-joliment varié de gris, de roux, de brun & de noir; & ſes jambes ſont couvertes juſqu'à l'origine des ongles, de plumes d'un gris-rouſſâtre mêlé de taches brunes; il diffère auſſi des deux autres par le naturel, car il ſe réunit en troupe en automne & au printemps, pour paſſer dans d'autres climats; il n'en reſte que très-peu, ou point du tout en hiver dans nos provinces, & on les voit partir après les hirondelles, & arriver à peu près en même temps; quoiqu'ils habitent de préférence les terreins élevés, ils ſe raſſemblent volontiers dans ceux où les mulots ſe ſont le plus multipliés, & y font un grand bien par la deſtruction de ces animaux qui ſe multiplient toujours trop, & qui dans de certaines années pullulent à un tel point, qu'ils dévorent toutes les graines & toutes les racines des plantes les plus néceſſaires à la nourriture & à l'uſage de l'homme: on a ſouvent vu dans les temps de cette eſpèce de fléau, les petits ducs arriver en troupe, & faire ſi bonne guerre aux mulots qu'en peu de jours ils en purgent la terre *(c)*; les hiboux ou moyens ducs

(c) Nota. 1.° Samuel Dale en cite deux exemples d'après Childrey, & il les rapporte dans les termes ſuivans. *In the year 1580 at*

ſe réuniſſent auſſi quelquefois en troupe de plus de cent; nous en avons été informés deux fois par des témoins oculaires, mais ces aſſemblées ſont rares, au lieu que celles des ſcops ou petits ducs ſe font tous les ans; d'ailleurs c'eſt pour voyager qu'ils ſemblent ſe raſſembler, & il n'en reſte point au pays, au lieu qu'on y trouve des hiboux ou moyens ducs en tout temps; il eſt même à préſumer que les petits ducs font des voyages de long cours, & qu'ils paſſent d'un continent à l'autre; l'oiſeau de la nouvelle Eſpagne indiqué par Nieremberg, ſous le nom de *talchicuatli*, eſt ou de la même eſpèce, ou d'une eſpèce très-voiſine de celle du ſcops ou petit duc *(d)*; au reſte, quoiqu'il voyage par troupes nombreuſes, il eſt aſſez rare partout, & difficile à prendre; on n'a jamais pu m'en procurer ni les œufs ni les petits, & on a même de

hallontide an army of mices ſo overrun the marshes near ſouth-minſter that the eat up the graſſ to the very roots . . . . . But at lenght a great number of Strange painted *owls came and devoured all the* mice. *The like happened again in Eſſex anno 1648.* Childrey, *Britanniâ botanicâ*, pag. 100. —*Dale's appendix tho the hiſtory of Harwich.* London, 1732, pag. 397. *Nota.* 2.° Que quoique Dale rapporte ces faits à l'*otus* ou *moyen duc*, je crois qu'il faut les attribuer au ſcops ou petit duc, à cauſe de l'indication *Strange painted owls*, qui ſuffit pour faire reconnoître ici le ſcops ou petit duc.

(d) Exoticum oti genus talchicuatli videtur: cornuta avis eſt ſive auriculata, parva corpore, reſima, roſtro brevi, nigra lumine, luteâ erubeſcens iride fuſca & cinerea plumis uſque ad crura, atra & incurva unguibus. Cætera ſimilis noſtrati oto. Euſeb. Nieremberg, *Hiſt. nat.* Lib. X, cap. XXXIX, pag. 221.



De Seve delin. Menil Sculp.

LE SCOPS ou PETIT DUC.

la peine à l'indiquer aux Chaſſeurs qui le confondent toujours avec la chevêche, parce que ces deux oiſeaux ſont à peu près de la même groſſeur, & que les petites plumes éminentes qui diſtinguent le petit duc ſont très-courtes, & trop peu apparentes pour faire un caractère qu'on puiſſe reconnoître de loin.

Au reſte, la couleur de ces oiſeaux varie beaucoup ſuivant l'âge & le climat, & peut-être le ſexe; ils ſont tous gris dans le premier âge, il y en a de plus bruns les uns que les autres quand ils ſont adultes, la couleur des yeux paroît ſuivre celle du plumage, les gris n'ont les yeux que d'un jaune très-pâle, les autres les ont plus jaunes ou d'une couleur de noiſette plus brune, mais ces légères différences ne ſuffiſent pas pour en faire des eſpèces diſtinctes & ſéparées.



LA HULOTTE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 441.

LA Hulotte qu'on peut appeler aussi la *chouette noire*, & que les Grecs appeloient *nyčticorax* ou le *corbeau de nuit*, est la plus grande de toutes les chouettes; elle a

(a) En Grec, Νυκτικόραξ; en Latin, *Ulula*, & aussi en Italien selon Gesner; *Alocho* & quelquefois *Lucharo* selon Aldrovande; en Portugais, *Corusa*; en Catalogne, *Xura, Kuta*; en Allemand, *Huhu*; en Polonois, *Lelok, Sowka, Puszzik*; en Anglois, *Howlet*; on l'appelle en Bourgogne *Choüe*, ce qui est un augmentatif de *Chouette*. Salerne dit qu'on l'appelle en Champagne le *Trembleur*, parce que cet oiseau crie comme en frissonnant & tremblant de froid. *Ulula*. Gesner. *Avi*. pag. 772. — Aldrov. *Avi*. tom. I, pag. 538. — *Ulula Latinis*. *Ray, Syn. Avi*. pag. 26, n.° 4. . . . . *Ulula Gesneri, idem, ibidem*, n.° 5. — *Ulula Aldrovandi*. Willugh. *Ornith*. pag. 68. — Hibou sans cornes ou Chat-huant. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 139. . . . Hibou, Chat-huant, appelé aussi *Dame*. *Idem*. Portraits d'Oiseaux, *page 26, A*. *Nota*. Cette dénomination *Dame* vient probablement de ce que cet oiseau a la face environnée d'un collier & d'une espèce de chaperon assez semblable à ceux que portent les femmes pour se couvrir la tête; mais on peut dire la même chose de l'effraie & du chat-huant. — *Ulula*. Aldrov. *Avi*. tom. I, pag. 538. . . *Aluco*. *Idem*, tom. I, pag. 534. — Chouette noire. Albin, *tome III, page 4, planche VIII*, avec une figure mal coloriée. *Nota*. Albin me paroît avoir fait une faute, en disant dans sa description, que cet oiseau a l'iris des yeux jaune, à moins qu'il n'appelle jaune le brun couleur de noisette, couleur où il entre en effet un peu de jaune obscur. — *Noctua major*. Frisch, *planche XCIV*, avec une figure bien coloriée. — La Hulotte. Brisson, *Ornithol*. tome I, page 507.

près de quinze pouces de longueur, depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles; elle a la tête très-grosse, bien arrondie & sans aigrettes, la face enfoncée & comme encavée dans sa plume, les yeux aussi enfoncés & environnés de plumes grisâtres & décomposées, l'iris des yeux noirâtre ou plutôt d'un brun foncé, ou couleur de noisette obscure, le bec d'un blanc-jaunâtre ou verdâtre, le dessus du corps couleur de gris-de-fer foncé, marqué de taches noires & de taches blanchâtres; le dessous du corps blanc, croisé de bandes noires transversales & longitudinales; la queue d'un peu plus de six pouces, les ailes s'étendant un peu au-delà de son extrémité, l'étendue du vol de trois pieds, les jambes couvertes jusqu'à l'origine des doigts, de plumes blanches tachetées de points noirs *(b)*; ces caractères sont plus que suffisans pour faire distinguer la hulotte de toutes les autres chouettes; elle vole légèrement & sans faire de bruit avec ses ailes, & toujours de côté comme toutes les autres chouettes; c'est son cri *(c)*,

(b) On peut encore ajouter à ces caractères un signe distinctif, c'est que la plume la plus exterieure de l'aile est plus courte de deux ou trois pouces que la seconde, qui est elle-même plus courte d'un pouce que la troisième, & que les plus longues de toutes sont la quatrième & la cinquième, au lieu que dans l'effraie la seconde & la troisième sont les plus longues, & l'exterieure n'est plus courte que d'un demi-pouce.

(c) Cet oiseau pousse la nuit, sur-tout quand il gèle, une voix terrible, qui fait peur aux femmes & aux enfans. Salerne, *Ornithol.* page 53.

hoū oū oū oū oŭ oŭ oŭ, qui reſſemble aſſez au hurlement du loup, qui lui a fait donner par les Latins le nom d'*ulula*, qui vient d'*ululare*, heurler ou crier comme le loup, & c'eſt par cette même analogie que les Allemands l'appellent *hū hū* ou plutôt *hōu hōu (d)*.

La hulotte ſe tient pendant l'été dans les bois, toujours dans des arbres creux; quelquefois elle s'approche en hiver de nos habitations, elle chaſſe & prend les petits oiſeaux, & plus encore les mulots & les campagnols: elle les avale tout entiers, & en rend auſſi par le bec les peaux roulées en pelotons; lorſque la chaſſe de la campagne ne lui produit rien, elle vient dans les granges pour y chercher des ſouris & des rats; elle retourne au bois de grand matin à l'heure de la rentrée des lièvres, & elle ſe fourre dans les taillis les plus épais, ou ſur les arbres les plus feuillés, & y paſſe tout le jour, ſans changer de lieu: dans la mauvaiſe ſaiſon, elle demeure dans des arbres creux pendant le jour, & n'en ſort qu'à la nuit; ces habitudes

(d) *Nota.* C'eſt d'après Geſner que je dis ici que les Allemands appellent cette chouette, *hu hu;* cependant c'eſt le grand duc auquel appartient ce nom: il dit auſſi qu'ils l'appellent *ul* & *eul.* M. Friſch ne lui donne que le nom générique *eule*, & dit que les autres ſurnoms qu'on lui donne en Allemand ſont ſans fondement, comme celui de *knapp eule*, par exemple, qui exprime le craquement que cet oiſeau fait avec ſon bec, mais que toutes les eſpèces de chouettes ſont également; & *nacht eul* qui ſignifie *chouette de nuit*, puiſque toutes les chouettes ſont également des oiſeaux de nuit.

lui sont communes avec le hibou ou moyen duc, aussi-bien que celle de pondre leurs œufs dans des nids étrangers, sur-tout dans ceux des buses, des cresserelles, des corneilles & des pies; elle fait ordinairement quatre œufs d'un gris sale, de forme arrondie, & à peu près aussi gros que ceux d'une petite poule.



LE CHAT-HUANT (a).

Voy. les planches enluminées, n.° 437; & la pl. XXV de ce volume.

APRÈS la hulotte, qui est la plus grande de toutes les chouettes, & qui a les yeux noirâtres, se trouvent le Chat-huant qui les a bleuâtres, & l'Effraie qui les a jaunes : tous deux sont à peu près de la même grandeur; ils ont environ douze à treize pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, ainsi ils n'ont guère que deux pouces de moins que la hulotte, mais ils paroissent sensiblement moins gros à proportion. On reconnoîtra le chat-huant d'abord à ses yeux bleuâtres, & ensuite à la beauté & à la variété distincte de son plumage *(b)*; & enfin à son

(a) En Grec, Γλαῦξ; en Latin, *Noctua;* en Catalogne, *Cabeca;* en Allemand, *Milchsanger, Kinder, Mielcker, Stock-eule;* en Anglois, *Common brown-owl* ou *Leech-owl.* — *Strix.* Gesner, *Avi,* pag. 738. —Aldrov. *Avi,* tom. I, pag. 561. — Chouette. Albin, *tome I, page 10, planche IX,* avec une figure mal coloriée. — *Noctua major.* Frisch, *pl. XCVI,* avec une figure coloriée du mâle; *& pl. XCV,* avec une figure coloriée de la femelle. — Le Chat-huant. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 500. — *The tawny owl.* Britisch Zoology, *planche B 3. Nota.* Que faute d'exactitude, l'Auteur de la Zoologie Britannique a marqué du même *numero B 3,* deux planches differentes, & que l'une de ces planches représente le hibou ou moyen duc, & l'autre le chat-huant dont il est ici question.

(b) Voyez-en la description très-détaillée & très-exacte dans

cri *hehō, héhō, hōhōhōhō,* par lequel il ſemble huer, hôler ou appeler à haute voix.

Geſner, Aldrovande, & pluſieurs autres Naturaliſtes après eux, ont employé le mot *ſtrix,* pour déſigner cette eſpèce, mais je crois qu'ils ſe ſont trompés, & que c'eſt à l'effraie qu'il faut le rapporter : *ſtrix,* pris dans cette acception, c'eſt-à-dire, comme nom d'un oiſeau de nuit, eſt un mot plutôt latin que grec ; Ovide nous en donne l'étymologie, & indique aſſez clairement quel eſt l'oiſeau nocturne auquel il appartient, par le paſſage ſuivant :

—— Strigum
Grande caput, ſtantes oculi, roſtra apta rapinæ
Canities pennis, unguibus hamus ineſt.
Eſt illis ſtrigibus nomen, Sed nominis hujus
Cauſa quod horrenda ſtridere nocte ſolent.

La tête groſſe, les yeux fixes, le bec propre à la rapine, les ongles en hameçon, ſont des caractères communs à tous ces oiſeaux ; mais la blancheur du plumage, *canities pennis*, appartient plus à l'effraie qu'à aucun autre ; & ce qui détermine ſur cela mon ſentiment, c'eſt que le mot *ſtridor,* qui ſignifie en latin un

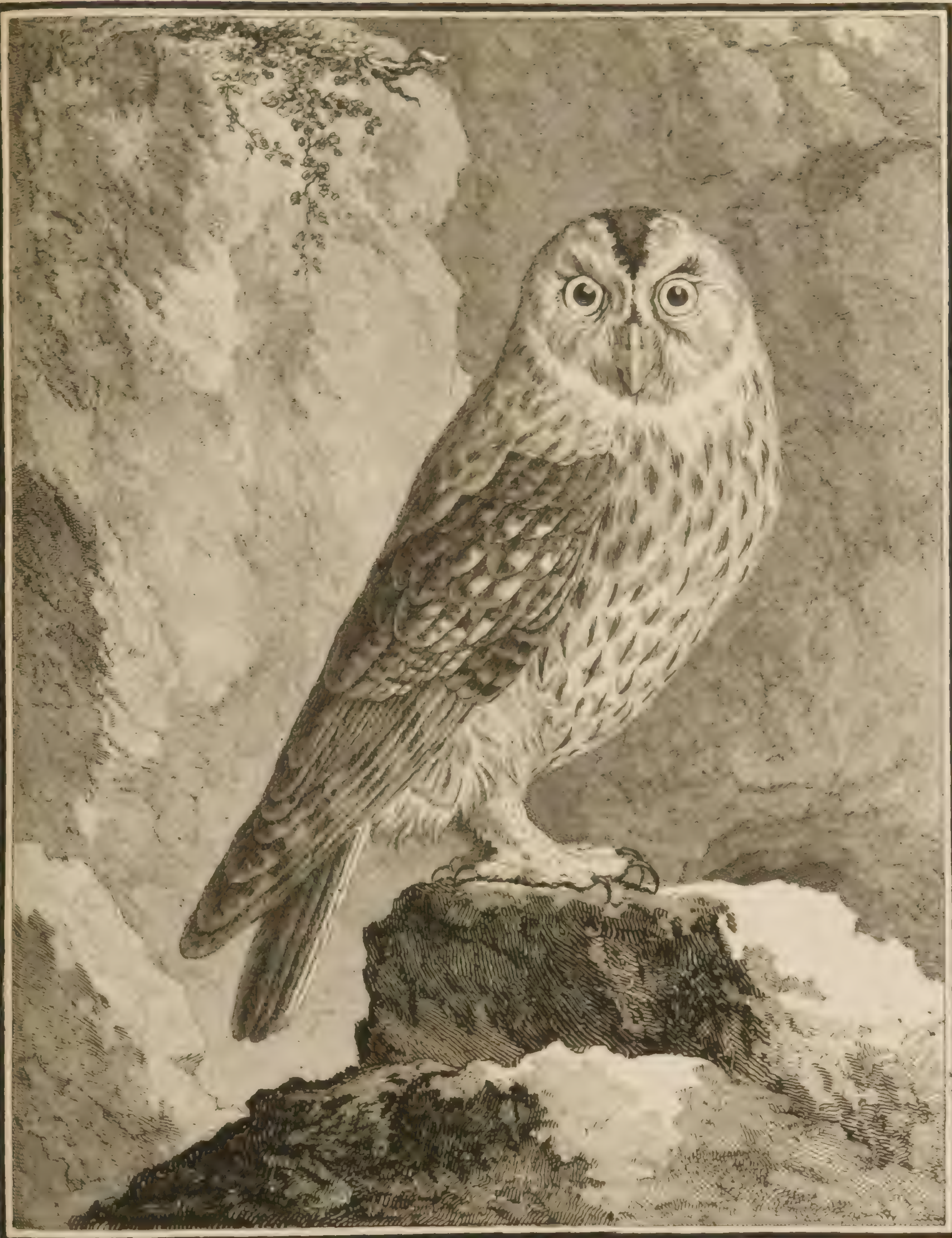
l'Ornithologie de M. Briſſon, *tome I, page 500 & ſuivantes :* il ſuffit de dire ici que les couleurs du chat-huant ſont bien plus claires que celles de la hulotte ; le mâle chat-huant eſt à la vérité plus brun que la femelle, mais il n'a que très-peu de noir en comparaiſon de la hulotte, qui de toutes les chouettes eſt la plus grande & la plus brune.

craquement, un grincement, un bruit désagréablement entrecoupé & semblable à celui d'une scie, est précisément le cri *grě, grëi* de l'effraie; au lieu que le cri du chat-huant est plutôt une voix haute, un hôlement qu'un grincement.

On ne trouve guère les chat-huans ailleurs que dans les bois; en Bourgogne ils sont bien plus communs que les hulottes, ils se tiennent dans des arbres creux, & l'on m'en a apporté quelques-uns dans le temps le plus rigoureux de l'hiver, ce qui me fait présumer qu'ils restent toujours dans le pays, & qu'ils ne s'approchent que rarement de nos habitations. M. Frisch donne le chat-huant comme une variété de l'espèce de la hulotte, & prend encore pour une seconde variété de cette même espèce le mâle du chat-huant: sa *planche cotée XCIV*, est la hulotte; la *planche XCV*, la femelle du chat-huant; & la *planche XCVI* le chat-huant mâle: ainsi au lieu de trois variétés qu'il indique, ce sont deux espèces différentes, ou si l'on vouloit que le chat-huant ne fût qu'une variété de l'espèce de la hulotte, il faudroit pouvoir nier les différences constantes & les caractères qui les distinguent l'un de l'autre, & qui me paroissent assez sensibles & assez multipliés pour constituer deux espèces distinctes & séparées.

Comme le chat-huant se trouve en Suède & dans les autres terres du Nord *(c)*, il a pu passer d'un

(c) *Strix capite lævi, corpore ferrugineo, remige tertiâ longiore.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 55.



LE CHAT-HUANT.

continent à l'autre; auſſi le retrouve-t-on en Amérique juſque dans les pays chauds. Il y a au cabinet de M. Mauduyt, un chat-huant qui lui a été envoyé de Saint-Domingue, qui ne nous paroît être qu'une variété de l'eſpèce d'Europe, dont il ne diffère que par l'uniformité des couleurs ſur la poitrine & ſur le ventre qui ſont rouſſes & preſque ſans taches, & encore par les couleurs plus foncées des parties ſupérieures du corps.



L'EFFRAIE
OU
LA FRESAIE (a).

Voyez les planches enluminées, n.os 474 & 440; & la planche XXVI de ce volume.

L'EFFRAIE qu'on appelle communément la chouette des clochers, effraie en effet par ses soufflemens, *chē, chēi, chēū, chiōū*, ses cris âcres & lugubres *grēī, grē*,

(a) En Grec, Ἐλέος; en Latin, *Aluco;* en Allemand & en Flamand, *Kirch-eule*, ce qui signifie *Chouette des églises; Schleyer-eule*, Chouette voilée, parce qu'elle semble avoir la tête encapuchonnée; *Perl-eule*, parce que son plumage est parsemé de taches rondes comme des perles ou des gouttes de liqueur; en Anglois, *White-owl*, Chouette blanche. *Nota.* Salerne dit qu'on l'appelle dans l'Orléanois, la Sologne, &c. . . . . *Fréſaie;* en Poitou, *Préſaie;* en Gaſcogne, *Breſague* ou *Freſaco;* dans le Vendômois, *Chouart.* — Effraie ou Freſaïe. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 142 . . . Petit Chat-huant plombé. *Idem.* Portraits d'oiſeaux, *page 26, B. Nota.* Il paroît que Belon confond, à quelques égards, l'effraie ou freſaïe avec le tette-chèvre ou crapaud-volant, & Geſner le lui a reproché avec juſte raiſon. — *Aluco minor.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 536. — *Ululæ genus alterum quod quidam flammeatum cognominant.* Geſner, *Avi*, pag. 774. — *Aluco minor Aldrovandi.* Willulgh. *Ornith.* pag. 67, tab. XIII. — Lucheran ou Chouette-blanche. Albin, *tome II, page 7, planche XI*, avec une figure coloriée. — *Noctua guttata.* Friſch, *pl. XCVII*, avec une figure coloriée. — Le petit Chat-huant. Briſſon, *Ornith.* tome I, page 503. — *The White owl.* Britiſch Zoology, *planche B.*

creï, & sa voix entrecoupée qu'elle fait souvent retentir dans le silence de la nuit ; elle est, pour ainsi dire domestique, & habite au milieu des villes les mieux peuplées; les tours, les clochers, les toits des églises & des autres bâtimens élevés lui servent de retraite pendant le jour, & elle en sort à l'heure du crépuscule, son soufflement qu'elle réitère sans cesse, ressemble à celui d'un homme qui dort la bouche ouverte; elle pousse aussi en volant & en se reposant, différens sons aigres, tous si désagréables que cela joint à l'idée du voisinage des cimetières & des églises, & encore à l'obscurité de la nuit, inspire de l'horreur & de la crainte aux enfans, aux femmes, & même aux hommes soumis aux mêmes préjugés, & qui croient aux revenans, aux sorciers, aux augures; ils regardent l'effraie comme l'oiseau funèbre, comme le messager de la mort; ils croient que quand il se fixe sur une maison, & qu'il y fait retentir une voix différente de ses cris ordinaires, c'est pour appeler quelqu'un au cimetière.

On la distingue aisément des autres chouettes par la beauté de son plumage ; elle est à peu près de la même grandeur que le chat-huant, plus petite que la hulotte, & plus grande que la chouette proprement dite, dont nous parlerons dans l'article suivant; elle a un pied ou treize pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, qui n'a que cinq pouces de longueur; elle a le dessus du corps jaune, ondé de gris & de brun, & taché de points blancs; le

deſſous du corps blanc, marqué de points noirs; les yeux environnés très-régulièrement d'un cercle de plumes blanches & ſi fines, qu'on les prendroit pour des poils; l'iris d'un beau jaune, le bec blanc, excepté le bout du crochet qui eſt brun; les pieds couverts de duvet blanc, les doigts blancs & les ongles noirâtres; il y en a d'autres qui, quoique de la même eſpèce, paroiſſent au premier coup d'œil être aſſez différentes; elles ſont d'un beau jaune ſur la poitrine & ſur le ventre, marquées de même de points noirs; d'autres ſont parfaitement blanches ſur ces mêmes parties, ſans la plus petite tache noire: d'autres enfin ſont parfaitement jaunes & ſans aucune tache, telle que la planche, *n.° 440*, la repréſente.

J'ai eu pluſieurs de ces chouettes vivantes, il eſt fort aiſé de les prendre, en oppoſant un petit filet, une trouble à poiſſon aux trous qu'elles occupent dans les vieux bâtimens; elles vivent dix ou douze jours dans les volières où elles ſont renfermées, mais elles refuſent toute nourriture, & meurent d'inanition au bout de ce temps; le jour elles ſe tiennent ſans bouger au bas de la volière, le ſoir elles montent au ſommet des juchoirs où elles ſont entendre leur ſoufflement, *chē, chēi*, par lequel elles ſemblent appeler les autres: j'ai vu pluſieurs fois en effet, d'autres effraies arriver au ſoufflement de l'effraie priſonnière, ſe poſer au-deſſus de la volière, y faire le même ſoufflement, & s'y laiſſer prendre au filet. Je n'ai jamais entendu leur

cri âcre *(ſtridor), creï, greï* dans les volières; elles ne pouſſent ce cri qu'en volant & lorſqu'elles ſont en pleine liberté; la femelle eſt un peu plus groſſe que le mâle, & a les couleurs plus claires & plus diſtinctes; c'eſt de tous les oiſeaux nocturnes celui dont le plumage eſt le plus agréablement varié.

L'eſpèce de l'effraie eſt nombreuſe, & par-tout très-commune en Europe; comme on la voit en Suède auſſi-bien qu'en France *(b)*, elle a pu paſſer d'un continent à l'autre; auſſi la trouve-t-on en Amérique, depuis les terres du Nord juſqu'à celles du Midi. Marcgrave l'a vue & reconnue au Breſil, où les naturels du pays l'appellent *tuidara (c)*.

L'effraie ne va pas comme la hulotte & le chat-huant, pondre dans des nids étrangers; elle dépoſe ſes œufs à crud dans des trous de murailles, ou ſur des ſolives ſous les toits, & auſſi dans des creux d'arbres; elle n'y met ni herbes ni racines, ni feuilles pour les recevoir; elle pond de très-bonne heure au printemps, c'eſt-à-dire, dès la fin de mars ou le commencement d'avril; elle fait ordinairement cinq œufs & quelquefois

(b) Strix capite lævi, corpore luteo. Linn. *Faun. Suec.* n.° 49. *Nota.* M. Salerne s'eſt trompé lorſqu'il a dit que Linnæus n'en parle point, & qu'apparemment la freſaie ne ſe trouve point en Suède. *Voyez Salerne,* Ornithol. *page 50.*

(c) Tuidara Braſilienſibus; ululæ eſt ſpecies, Germanis SCHLEIER-EULE, *Belgis kerkuyle..... Deſcribitur & à Geſnero.* Marcgr. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 205.

ſix & même ſept, d'une forme alongée, & de couleur blanchâtre; elle nourrit ſes petits d'inſectes & de morceaux de chair de ſouris; ils ſont tout blancs dans le premier âge, & ne ſont pas mauvais à manger au bout de trois ſemaines, car ils ſont gras & bien nourris; les pères & mères purgent les égliſes de ſouris; ils boivent auſſi aſſez ſouvent, ou plutôt mangent l'huile des lampes, ſur-tout ſi elle vient à ſe figer; ils avalent les ſouris & les mulots, les petits oiſeaux tout entiers, & en rendent par le bec les os, les plumes & les peaux roulées; leurs excrémens ſont blancs & liquides comme ceux de tous les autres oiſeaux de proie; dans la belle ſaiſon, la plupart de ces oiſeaux vont le ſoir dans les bois voiſins, mais ils reviennent tous les matins à leur retraite ordinaire, où ils dorment & ronflent juſqu'aux heures du ſoir; & quand la nuit arrive, ils ſe laiſſent tomber de leur trou, & volent en culbutant preſque juſqu'à terre: lorſque le froid eſt rigoureux, on les trouve quelquefois cinq ou ſix dans le même trou, ou cachées dans les fourrages; elles y cherchent l'abri, l'air tempéré & la nourriture; les ſouris ſont en effet alors en plus grand nombre dans les granges que dans tout autre temps: en automne, elles vont ſouvent viſiter pendant la nuit les lieux où l'on a tendu des *rejettoires* & des lacets pour prendre des bécaſſes & des grives *(d)*,

(d) Rejettoire, baguette de bois vert courbée, au bout de laquelle on attache un lacet, & qui par ſon reſſort en ſerre le nœud coulant & enlève l'oiſeau.



L'EFFRAIE.

elles tuent les bécasses qu'elles trouvent suspendues, & les mangent sur le lieu; mais elles emportent quelquefois les grives & les autres petits oiseaux qui sont pris aux lacets, elles les avalent souvent entiers & avec la plume, mais elles déplument ordinairement, avant de les manger, ceux qui sont un peu plus gros: ces dernières habitudes, aussi-bien que celle de voler de travers, c'est-à-dire, comme si le vent les emportoit, & sans faire aucun bruit des ailes, sont communes à l'effraie, au chat-huant, à la hulotte, & à la chouette proprement dite dont nous allons parler.



LA CHOUETTE
OU
LA GRANDE CHEVÊCHE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 438 ; & la planche XXVII de ce volume.

CETTE eſpèce, qui eſt la Chouette proprement dite, & qu'on peut appeler la *chouette des rochers* ou la *grande chevêche*, eſt aſſez commune, mais elle n'approche pas auſſi ſouvent de nos habitations que l'effraie; elle ſe tient plus volontiers dans les carrières, dans les rochers, dans les bâtimens ruinés & éloignés des lieux habités : il ſemble qu'elle préfère les pays de montagne, & qu'elle cherche les précipices eſcarpés & les endroits ſolitaires; cependant on ne la trouve pas dans les bois, & elle ne ſe loge pas dans des arbres creux *(b)*, on la

(a) En Grec, Αἰγώλιος; en Latin, *Cicuma;* en Allemand, *Stein-kutz* ou *Stein-eule;* en Polonois, *Sowa;* en Anglois, *Great Brown owl.* — *Noctua quam ſaxatilem Helvetii cognominant. Noctua ſaxatilis.* Geſner, *Avi.* pag. 622. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 545. — Grande Chevêche. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 140. . . . Chevêche grimaut; Machette. *Idem.* Portraits d'oiſeaux, *page 27, A.* Grande Chouette brune. Albin, *tome III, page 4, planche VII*, avec une figure mal coloriée. — *Ulula flammeata. Kutz* jaune ſans oreilles ou *Stein-eule.* Chouette ou Souette. Friſch, *planche XCVIII*, avec une bonne figure coloriée. — La grande Chouette. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 511.

(b) Nous laiſſerons (dit M. Friſch) à cette Chouette ſon nom

distinguera aisément de la hulotte & du chat-huant par la couleur des yeux qui sont d'un très-beau jaune, au lieu que ceux de la hulotte sont d'un brun presque noir, & ceux du chat-huant d'une couleur bleuâtre; on la distinguera plus difficilement de l'effraie, parce que toutes deux ont l'iris des yeux jaunes, environnés de même d'un grand cercle de petites plumes blanches; que toutes deux ont du jaune sous le ventre, & qu'elles sont à peu près de la même grandeur; mais la chouette des rochers est en général plus brune, marquée de taches plus grandes & longues comme de petites flammes; au lieu que les taches de l'effraie, lorsqu'elle en a, ne sont, pour ainsi dire, que des points ou des gouttes, & c'est par cette raison qu'on a appelé l'effraie *noctua guttata*, & la chouette des rochers dont il est ici question, *noctua flammeata;* elle a aussi les pieds bien plus garnis de plumes, & le bec tout brun; tandis que celui de l'effraie est blanchâtre, & n'a de brun qu'à son extrémité. Au reste, la femelle, dans cette espèce, a les couleurs plus claires, & les taches plus petites que le mâle, comme nous l'avons aussi remarqué sur la femelle du chat-huant.

Belon dit que cette espèce s'appelle la *grande chevêche;* ce nom n'est pas impropre, car cet oiseau

distinctif *Stein-eule*, parce que je ne l'ai jamais trouvée dans des arbres creux, mais seulement dans des bâtimens en ruines ou du moins abandonnés depuis long-temps, & dans les rochers. *Frisch*, article des *Oiseaux nocturnes*.

reſſemble aſſez par ſon plumage & par ſes pieds bien garnis de duvet, à la petite chevêche que nous appelons ſimplement *chevêche;* il paroît être auſſi du même naturel, ne ſe tenant tous deux que dans les rochers, les carrières, & très-peu dans les bois: ces deux eſpèces ont auſſi un nom particulier, *kautz* ou *kautz-lein* en Allemand, qui répond au nom particulier, chevêche en François. M. Salerne dit que la chouette du pays d'Orléans eſt certainement la grande chevêche de Belon; qu'en Sologne on l'appelle *chevêche,* & plus communément *chavoche* ou *caboche;* que les Laboureurs font grand cas de cet oiſeau, en ce qu'il détruit quantité de mulots; que dans le mois d'avril on l'entend crier jour & nuit *gout,* mais d'un ton aſſez doux, & que quand il doit pleuvoir, elle change de cri & ſemble dire *goyon;* qu'elle ne fait point de nid, ne pond que trois œufs tout blancs, parfaitement ronds, & gros comme ceux d'un pigeon ramier; il dit auſſi qu'elle loge dans des arbres creux, & qu'Olina ſe trompe lourdement quand il avance qu'elle couve les deux derniers mois de l'hiver: cependant ce dernier fait n'eſt pas éloigné du vrai; non-ſeulement cette chouette, mais même toutes les autres pondent au commencement de mars, & couvent par conſéquent dans ce même temps; & à l'égard de la demeure habituelle de la chouette ou grande chevêche dont il eſt ici queſtion, nous avons obſervé qu'elle ne la prend pas dans des arbres creux, comme l'aſſure M. Salerne,

mais dans des trous de rochers & dans les carrières, habitude qui lui eſt commune avec la petite chevêche dont nous allons parler dans l'article ſuivant; elle eſt auſſi conſidérablement plus petite que la hulotte, & même plus petite que le chat-huant, n'ayant guère que onze pouces de longueur depuis le bout du bec juſqu'aux ongles.

Il paroît que cette grande chevêche qui eſt aſſez commune en Europe, ſur-tout dans les pays de montagnes, ſe retrouve en Amérique dans celles du Chily, & que l'eſpèce indiquée par le P. Feuillée ſous le nom de *chevêche-lapin (c),* & à laquelle il a donné ce ſurnom de *lapin,* parce qu'il l'a trouvée dans un trou fait dans la terre, que cette eſpèce, dis-je, n'eſt qu'une variété de notre grande chevêche ou chouette des rochers d'Europe, car elle eſt de la même grandeur & n'en diffère que par la diſtribution des couleurs, ce qui n'eſt pas ſuffiſant pour en faire une eſpèce diſtincte & ſéparée. Si cet oiſeau creuſoit lui-même ſon trou, comme le P. Feuillée paroît le croire, ce ſeroit une raiſon pour le juger d'une autre eſpèce que notre chevêche *(d)*, & même que toutes nos autres

(c) Eſpèce de chevêche-lapin ou *ulula cunicularia.* Feuillée, *Journal des Obſervations phyſiques*, page 562. — La chouette de Coquimbo. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 525, où l'on peut en voir la deſcription auſſi-bien que dans l'ouvrage du P. Feuillée.

(d) *Nota.* 1.° Le P. du Tertre, en parlant de l'oiſeau nocturne appelé *diable* dans nos îles de l'Amérique, dit qu'il eſt gros comme

chouettes; mais il ne s'ensuit pas de ce qu'il a trouvé cet oiseau au fond d'un terrier, que ce soit l'oiseau qui l'ait creusé; & ce qu'on en peut seulement induire, c'est qu'il est du même naturel que nos chevêches d'Europe, qui préfèrent constamment les trous, soit dans les pierres, soit dans les terres, à ceux qu'elles pourroient trouver dans les arbres creux.

un canard, qu'il a la vue affreuse, le plumage mêlé de blanc & de noir, qu'il repaire sur les plus hautes montagnes, qu'il *se territ comme le lapin dans les trous qu'il fait dans la terre*, où il pond ses œufs, les y couve & élève ses petits..... qu'il ne descend jamais de la montagne que de nuit, & qu'en volant il fait un cri fort lugubre & effroyable. *Hist. des Antilles, tome II, page 257. Nota.* 2.° Cet oiseau est certainement le même que celui du P. Feuillée, & quelques-uns des habitans de nos îles se trouvera peut-être à portée de vérifier s'il creuse en effet un terrier pour se loger & y élever ses petits. Tout le reste des indications que nous donnent ces deux Auteurs, s'accorde à ce que cet oiseau soit de la même espèce que notre chevêche ou chouette des rochers.



LA CHEVÊCHE

LA CHEVÊCHE (a) OU PETITE CHOUETTE.

Voy. les planches enluminées, n.° 439; & la pl. XXVIII de ce volume.

LA Chevêche & le Scops ou petit Duc, sont à peu près de la même grandeur: ce sont les plus petits oiseaux du genre des hiboux & des chouettes; ils ont

(a) *Nota.* Les Grecs & les Latins n'ont pas distingué cette espèce par un nom particulier, & ils l'ont vraisemblablement confondue avec celle du scops ou petit duc, *asio.* Il en est de même des Italiens qui les appellent tous deux *Zuetta* ou *Civetta;* en Espagnol, *Lechuza;* en Portugais, *Mocho;* en Allemand, *Kutz* ou plutôt *Kautzlein;* en Polonois, *Szowa;* en Anglois, *Little owl. Noctuæ genus parvum.* Gesner, *Icon. Avi.* pag. 15. — Petite Chevêche. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 140. — *Noctua.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 543. — Petite Chouette. Albin, *tome II, page 8, planche XII,* avec une figure coloriée. — Petit Hibou. Edwards, *Glanures*, page 39, *planche CCXXVIII*, avec une bonne figure coloriée. — La petite Chouette ou la Chevêche. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 514. — *The Little owl.* Britisch Zoology, *planche B 5. Nota.* M. Edwards, M. Frisch & l'Auteur de la Zoologie Britannique ont chacun donné une planche coloriée de cet oiseau: la meilleure & la plus ressemblante à la Nature, est celle de M. Edwards; elle représente la femelle de cette espèce. La planche de la Zoologie Britannique & celle de M. Frisch représentent le mâle; mais ce dernier Auteur a fait une faute en donnant des yeux d'un bleu noirâtre à cet oiseau, car il les a d'un jaune pâle.

ſept ou huit pouces de longueur, depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des ongles, & ne ſont que de la groſſeur d'un merle; mais on ne les prendra pas l'un pour l'autre, ſi l'on ſe ſouvient que le petit duc a des aigrettes, qui ſont à la vérité, très-courtes & compoſées d'une ſeule plume, & que la chevêche a la tête dénuée de ces deux plumes éminentes; d'ailleurs elle a l'iris des yeux d'un jaune plus pâle, le bec brun à la baſe & jaune vers le bout, au lieu que le petit duc a tout le bec noir; elle en diffère auſſi beaucoup par les couleurs, & peut aiſément être reconnue par la régularité des taches blanches qu'elle a ſur les ailes & ſur le corps, & auſſi par ſa queue courte comme celle d'une perdrix; elle a encore les ailes beaucoup plus courtes à proportion, plus courtes même que la grande chevêche, elle a un cri ordinaire *poüpoü poüpoü*, qu'elle pouſſe & répète en volant, & un autre cri qu'elle ne fait entendre que quand elle eſt poſée, qui reſſemble beaucoup à la voix d'un jeune homme qui s'écrieroit, *aïmĕ, hĕmĕ, ĕſmĕ* plusieurs fois de ſuite *(b)*; elle ſe

(a) Nota. Étant couché dans une des vieilles tours du château de Montbard, une chevêche vint ſe poſer un peu avant le jour, à trois heures du matin, ſur la tablette de la fenêtre de ma chambre, & m'éveilla par ſon cri *hĕmĕ, ĕdmĕ;* comme je prêtois l'oreille à cette voix, qui me parut d'abord d'autant plus ſingulière qu'elle étoit tout près de moi, j'entendis un de mes gens, qui étoit couché dans la chambre au-deſſus de la mienne, ouvrir ſa fenêtre, & trompé par la reſſemblance du ſon bien articulé *ĕdmĕ*, répondre à l'oiſeau; *qui es-tu là-bas, je ne m'appelle pas Edme, je m'appelle Pierre.* Ce domeſtique



LA CHOUETTE.

tient rarement dans les bois, ſon domicile ordinaire eſt dans les maſures écartées des lieux peuplés, dans les carrières, dans les ruines des anciens édifices abandonnés; elle ne s'établit pas dans les arbres creux, & reſſemble par toutes ces habitudes à la grande chevêche; elle n'eſt pas abſolument oiſeau de nuit, elle voit pendant le jour beaucoup mieux que les autres oiſeaux nocturnes, & ſouvent elle s'exerce à la chaſſe des hirondelles & des autres petits oiſeaux, quoiqu'aſſez infructueuſement, car il eſt rare qu'elle en prenne; elle réuſſit mieux avec les ſouris & les petits mulots qu'elle ne peut avaler entiers & qu'elle déchire avec le bec & les ongles, elle plume auſſi très-proprement les oiſeaux avant de les manger; au lieu que les hiboux, la hulotte & les autres chouettes les avalent avec la plume, qu'elles vomiſſent enſuite, ſans pouvoir la digérer; elle pond cinq œufs qui ſont tachetés de blanc & de jaunâtre, & fait ſon nid preſqu'à crud dans des trous de rochers ou de vieilles murailles. M. Friſch dit que comme cette petite chouette cherche la ſolitude, qu'elle habite communément les égliſes, les voûtes, les cimetières où l'on conſtruit des tombeaux, quelques-uns l'ont nommée *oiſeau* d'*égliſe* ou *de cadavre*, *kircken-oder*, *leich en-huhu*, & que comme on a remarqué auſſi qu'elle voltigeoit quelquefois autour des maiſons

croyoit, en effet, que c'étoit un homme qui en appeloit un autre, tant la voix de la chevêche reſſemble à la voix humaine & articule diſtinctement ce mot.

où il y avoit des mourans... Le peuple ſuperſtitieux l'a appelée *oiſeau de mort* ou *de cadavre,* s'imaginant qu'elle préſageoit la mort des malades. M. Friſch n'a pas fait attention que c'eſt à l'effraie, & non pas à la chevêche qu'appartiennent toutes ces imputations, car cette petite chouette eſt très-rare en comparaiſon de l'effraie; elle ne ſe tient pas comme celle-ci dans les clochers, dans les toits des égliſes; elle n'a pas le soufflement lugubre, ni le cri âcre & effrayant de l'autre, & ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſi cette petite chouette ou chevêche eſt regardée en Allemagne comme l'oiſeau de la mort, en France c'eſt à l'effraie qu'on donne ce nom ſiniſtre. Au reſte, la chevêche ou petite chouette dont M. Friſch a donné la figure, & qui ſe trouve en Allemagne, paroît être une variété dans l'eſpèce de notre chevêche; elle eſt beaucoup plus noire par le plumage, & a auſſi l'iris des yeux noir, au lieu que notre chevêche eſt beaucoup moins brune, & a l'iris des yeux jaune: nous avons auſſi au cabinet une variété de l'eſpèce de la chevêche, qui nous a été envoyée de Saint-Domingue, & qui ne diffère de notre chevêche de France, qu'en ce qu'elle a un peu moins de blanc ſous la gorge, & que la poitrine & le ventre ſont rayés tranſverſalement de bandes brunes aſſez régulières; au lieu que dans notre chevêche, il n'y a que des taches brunes ſemées irrégulièrement ſur ces mêmes parties.

Pour préſenter en raccourci, & d'une manière plus

facile à saisir les caractères qui distinguent les cinq espèces de chouettes dont nous venons de parler, nous dirons: 1.° Que la hulotte est la plus grande & la plus grosse, qu'elle a les yeux noirs, le plumage noirâtre, & le bec d'un blanc-jaunâtre, qu'on peut la nommer la *grosse chouette noire aux yeux noirs:* 2.° Que le chat-huant est moins grand & beaucoup moins gros que la hulotte, qu'il a les yeux bleuâtres, le plumage roux mêlé de gris-de-fer, le bec d'un blanc-verdâtre, & qu'on peut l'appeler la *chouette rousse & gris-de-fer aux yeux bleus:* 3.° Que l'effraie est à peu près de la même grandeur que le chat-huant, qu'elle a les yeux jaunes, le plumage d'un jaune-blanchâtre, varié de taches bien distinctes, & le bec blanc avec le bout du crochet brun, & qu'on peut l'appeler la *chouette blanche* ou *jaune aux yeux orangés:* 4.° Que la grande chevêche ou chouette des rochers n'est pas si grande que le chat-huant ni l'effraie, quoiqu'elle soit à peu près aussi grosse, qu'elle a le plumage brun, les yeux d'un beau jaune & le bec brun, & qu'on peut l'appeler la *chouette brune aux yeux jaunes & au bec brun:* 5.° Que la petite chouette ou chevêche est beaucoup plus petite qu'aucune des autres, qu'elle a le plumage brun, régulièrement taché de blanc, les yeux d'un jaune pâle & le bec brun à la base, & jaune vers le bout, & qu'on peut l'appeler la *petite chouette brune aux yeux jaunâtres, au bec brun & orangé.* Ces caractères se trouveront vrais en général; les femelles & les mâles

de toutes ces espèces se ressemblant assez par les couleurs, pour que les différences ne soient pas fort sensibles; cependant il y a ici, comme dans toute la Nature, des variétés assez considérables, sur-tout dans les couleurs; il se trouve des hulottes plus noires les unes que les autres, des chat-huants, plutôt couleur de plomb que gris-de-fer foncé, des effraies plus blanches ou plus jaunes les unes que les autres, des chouettes ou chevêches grandes & petites, plutôt fauves que brunes; mais en réunissant ensemble & comparant les caractères que nous venons d'indiquer, je crois que tout le monde pourra les reconnoître, c'est-à-dire, les distinguer les unes des autres sans s'y méprendre.





...Sève del. ...uttenberg sc.

LA CHEVÈCHE ou PETITE CHOUETTE.

OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport aux HIBOUX *&* *aux* CHOUETTES.

I.

L'OISEAU appelé *Cabure* ou *Caboure* par les Indiens du Bresil, qui a des aigrettes de plumes sur la tête, & qui n'est pas plus gros qu'une litorne ou grive des genevriers; ces deux caractères suffisent pour indiquer qu'il tient de très-près à l'espèce du scops ou petit duc, si même il n'est pas une variété de cette espèce. Marcgrave est le seul qui ait décrit cet oiseau *(a)*, il n'en donne pas la figure; c'est, dit-il, une espèce de hibou de la grandeur d'une litorne *(turdela)*; il a la tête ronde, le bec court, jaune & crochu avec deux trous pour narines; les yeux beaux, grands, ronds, jaunes avec la pupille noire; sous les yeux & à côté du bec, il y a des poils longuets & bruns; les jambes sont courtes & entièrement couvertes, aussi-bien que les pieds, de plumes jaunes; quatre doigts à l'ordinaire, avec des ongles sémilunaires, noirs & aigus; la queue large, & à l'origine de laquelle se terminent les ailes; le corps, le dos, les ailes & la queue, sont de couleur d'ombre pâle, marquée sur la tête & le cou de très-petites

(a) Marcgrave, *Hist. Bras.* pag. 212.

taches blanches, & sur les ailes de plus grandes taches de cette même couleur; la queue est ondée de blanc, la poitrine & le ventre sont d'un gris-blanchâtre, marqué d'ombre pâle (c'est-à-dire d'un brun clair). Marcgrave ajoute que cet oiseau s'apprivoise aisément, qu'il peut tourner la tête & alonger le cou, de manière que l'extrémité de son bec touche au milieu de son dos; qu'il joue avec les hommes comme un singe, & fait à leur aspect diverses bouffonneries & craquemens de bec; qu'il peut outre cela remuer les plumes qui sont des deux côtés de la tête, de manière qu'elles se dressent & représentent des petites cornes ou des oreilles; enfin qu'il vit de chair crue: on voit par cette description, combien ce hibou approche de notre scops ou petit duc d'Europe, & je ne serois pas éloigné de croire que cette même espèce du Bresil se retrouve au cap de Bonne-espérance. Kolbe dit que les chouettes qu'on trouve en quantité au Cap, sont de la même taille que celles d'Europe, que leurs plumes sont partie rouges & partie noires, avec un mélange de taches grises qui les rendent très-belles, & qu'il y a plusieurs Européens au Cap, qui gardent des chouettes apprivoisées, qu'on voit courir autour de leurs maisons, & qu'elles servent à nettoyer leurs chambres de souris *(b)*: quoique cette description ne soit pas assez détaillée pour en faire une bonne comparaison avec celle de Marcgrave, on peut

(b) Description du cap de Bonne-espérance, *tome III, pages 198 & 199.*

croire

croire que ces chouettes du Cap, qui s'apprivoisent aisément, comme les hiboux du Bresil, sont plutôt de cette même espèce que de celles d'Europe, parce que les influences du climat sont à peu près les mêmes au Bresil & au Cap, & que les différences & les variétés des espèces sont toujours analogues aux influences du climat.

II.

L'OISEAU de la baie de Hudson, appelé dans cette partie de l'Amérique, *Caparacoch*, très-bien décrit, dessiné, gravé & colorié par M. Edwards, qui l'a nommé *hawk-owl (c)*, chouette-épervier, parce qu'il participe des deux, & qu'il semble faire en effet la nuance entre ces deux genres d'oiseaux; il n'est guère plus gros qu'un épervier de la petite espèce { *sparrow-hawk* / épervier des moineaux }, la longueur de ses ailes & de sa queue lui donne l'air d'un épervier; mais la forme de sa tête & de ses pieds démontre qu'il touche de plus près au genre des chouettes: cependant il vole, chasse & prend sa proie en plein jour, comme les autres oiseaux de proie diurnes; son bec est semblable à celui de l'épervier, mais sans angles sur les côtés; il est luisant & de couleur orangée, couvert presqu'en entier de poils, ou plutôt de petites plumes décomposées & grises, comme dans la plupart des espèces de chouettes; l'iris

(c) *The Little Hawk-owl.* Edwards, *Hist. of Birds*, tom. II, pag. 62, *planche LXII*, avec une bonne figure coloriée.

des yeux eſt de la même couleur que celle du bec, c'eſt-à-dire, orangée; ils ſont entourés de blanc, ombragés d'un peu de brun moucheté de petites taches longuettes & de couleur obſcure, un cercle noir environne cet eſpace blanchâtre, & s'étend autour de la face juſqu'auprès des oreilles; au-delà de ce cercle noir ſe trouve encore un peu de blanc; le ſommet de la tête eſt d'un brun foncé, marqueté de petites taches blanches & rondes; le tour du cou & les plumes, juſqu'au milieu du dos, ſont d'un brun obſcur & bordées de blanc; les ailes ſont brunes & élégamment tachées de blanc, les plumes ſcapulaires ſont rayées tranſverſalement de blanc & de brun; les trois plumes les plus voiſines du corps ne ſont pas tachées, mais ſeulement bordées de blanc; la partie inférieure du dos, le croupion & les couvertures du deſſus de la queue ſont d'un brun foncé, avec des raies tranſverſales d'un brun plus léger; la partie inférieure de la gorge, la poitrine, le ventre, les côtés, les jambes, la couverture du deſſous de la queue & les petites couvertures du deſſous des ailes ſont blanches, avec des raies tranſverſales brunes; les grandes ſont d'un cendré obſcur, avec des taches blanches ſur les deux bords; la première des grandes plumes de l'aile eſt toute brune, ſans tache ni bordure blanche, & il n'y a rien de ſemblable aux autres plumes de l'aile, comme on peut auſſi le remarquer dans les autres chouettes; les plumes de la queue ſont au nombre de douze,

d'une couleur cendrée en dessous, d'un brun obscur en dessus, avec des raies transversales étroites & blanches; les jambes & les pieds sont couverts de plumes fines, douces & blanches comme celles du ventre, traversées de lignes brunes plus étroites & plus courtes; les ongles sont crochus, aigus & d'un brun foncé.

Un autre individu de la même espèce étoit un peu plus gros, & avoit les couleurs plus claires, ce qui fait présumer que celui qu'on vient de décrire est le mâle; & ce second-ci la femelle: tous deux ont été apportés de la baie de Hudson en Angleterre, par M. Light, à M. Edwards.

III.

LE HARFANG.

Voyez les planches enluminées, n.° 458.

L'OISEAU qui se trouve dans les terres septentrionales des deux continens, que nous appellerons *Harfang,* du nom *harfaong (d),* qu'il porte en Suède, & qui par sa grandeur est à l'égard des chouettes, ce que le grand duc est à l'égard des hiboux; car ce harfang n'a point d'aigrettes sur la tête, & il est encore plus grand & plus gros que le grand duc; comme la plupart des oiseaux du Nord, il est presque par-tout d'un très-beau

(d) *Strix capite lævi, corpore albido.* Harfaong. *Linn. Faun. Suec.* n.° 54.... Nyctea. *Strix capite lævi, corpore albido, maculis lunatis distantibus fuscis. Idem. Syst. nat.* edit. X... *Noctua scandiana maxima ex albo & cinereo variegata.* Rudbeck cité par Linnæus. *Ibid.*

blanc, mais nous ne pouvons rien faire de mieux ici, que de traduire de l'Anglois la bonne description, que M. Edwards nous a donnée de cet oiseau rare, & que nous n'avons pu nous procurer: « la grande » chouette blanche, dit cet Auteur, est de la première » grandeur dans le genre des oiseaux de proie noc- » turnes, & c'est en même-temps l'espèce la plus » belle à cause de son plumage qui est blanc comme » neige; sa tête n'est pas si grosse, à proportion, que » celle des autres chouettes; ses ailes, lorsqu'elles » sont pliées, ont seize pouces (Anglois), depuis » l'épaule jusqu'à l'extrémité de la plus longue plume, » ce qui peut faire juger de sa grandeur: on dit que » c'est un oiseau diurne, & qu'il prend en plein jour » les perdrix blanches dans les terres de la baie de » Hudson *(e)*, où il demeure pendant toute l'année; » son bec est crochu comme celui d'un épervier, » n'ayant point d'angles sur les côtés; il est noir & » percé de larges ouvertures ou narines, il est de plus » presqu'entièrement couvert de plumes roides, sem- » blables à des poils plantés dans la base du bec, & » se retournant en dehors; la pupille des yeux est » environnée d'une iris brillante & jaune, la tête aussi- » bien que le corps, les ailes & la queue sont d'un » blanc pur; le dessus de la tête est seulement marqué » de petites taches brunes, la partie supérieure du

(e) Nota. Que ces perdrix blanches des terres du nord de l'Amérique ne sont pas des perdrix, mais des gelinotes.

dos eſt rayée tranſverſalement de quelques lignes « brunes, les côtés ſous les ailes ſont auſſi rayés de « même, mais par des lignes plus étroites & plus « claires; les grandes plumes des ailes ſont tachées « de brun ſur les bords extérieurs, il y a auſſi des « taches brunes ſur les couvertures des ailes, mais « leurs couvertures en deſſous ſont purement blanches, « le bas du dos & le croupion ſont blancs & ſans « taches; les jambes & les pieds ſont couverts de « plumes blanches, les ongles ſont longs, forts, d'une « couleur noire & très-aigus: j'ai eu un autre individu « de cette eſpèce, ajoute M. Edwards, qui ne différoit « de celui-ci qu'en ce qu'il avoit des taches plus « fréquentes & d'une couleur plus foncée » *(f)*. Cet oiſeau qui eſt commun dans les terres de la baie de Hudſon, eſt apparemment confiné dans les pays du Nord, car il eſt très-rare en Penſilvanie, dans le nouveau continent, & en Europe, on ne le trouve plus en-deçà de la Suède & du pays de Dantzick; il eſt preſque blanc & ſans taches dans les montagnes de Laponie. M. Klein dit que cet oiſeau qu'on appelle *hûrfang* en Suède, ſe nomme *weiſſebunte ſchlictete-eule* en Allemagne, qu'il a eu à Dantzick le mâle & la femelle vivans, pendant pluſieurs mois *(g)*, en 1747.

(f) Edwards, *Hiſt. of Birds*, tom. II, pag. *61*, *planche LXI*, avec une bonne figure coloriée.

(g) — *Ulula alba maculis terrei coloris.* Hûrfang, *Suec.* Weiſſebunte Schlictete-eule. *Ejuſmodi avem anno 1747, 3 jan. inſarcinan inter*

M. Ellis rapporte que le grand hibou blanc ſans oreilles (c'eſt-à-dire, cette grande chouette blanche), abonde auſſi-bien que le hibou couronné (c'eſt-à-dire, le grand duc), dans les terres qui avoiſinent la baie de Hudſon : il eſt, dit cet Auteur, d'un blanc éblouiſſant, & l'on a peine à le diſtinguer de la neige ; il y paroît pendant toute l'année, il vole ſouvent en plein jour, & donne la chaſſe aux perdrix blanches *(h)*: on voit par tous ces témoignages, que le harfang, qui eſt ſans comparaiſon la plus grande de toutes les chouettes, ſe trouve aſſez communément dans les terres ſeptentrionales des deux continens *(i)*; mais qu'apparemment cet oiſeau craint le chaud, puiſqu'on ne le trouve dans aucun pays du Midi.

curioſa ſocietatis Gûar repoſui. Pondus æquabat $3\frac{1}{2}$ ℔ *poſteà marem & fœminam vivos obtinui, poſt menſes ſex fœminâ mortuâ, marem libertate donavi. Eadem apud Edwardum,* tom. II, pag. 61. *Ab unco roſtri ad exitum caudæ* $1\frac{1}{16}$ *ulnæ dant alis expanſis* $2\frac{?}{8}$, *roſtrum & ungues nigri; genæ, alæ infernæ, uropygium pedes piloſa lactea; truncus ſupernè ſuper albo ex cinereo marmoratus.* Klein, *Avi.* pag. 54.

(h) Voyage de la baie de Hudſon, *tome I, pages 55 & 56. Nota.* J'ai déjà averti que ces perdrix étoient des gelinottes.

(i) Nota. On le trouve, comme on voit, en Lapponie, en Suède & dans le nord de l'Allemagne ; on le trouve à la baie de Hudſon & en Penſilvanie ; on le trouve auſſi en Iſlande, car Anderſon l'a fait deſſiner & graver. *Voyez la Deſcription de l'Iſlande, par Anderſon, tome I, page 85, planche 1;* & quoique Horrobous, qui a fait la critique de l'ouvrage d'Anderſon, aſſure qu'il n'y a aucun hibou ni chouette en Iſlande, ce fait négatif & général ne doit pas être admis ſur la parole d'un ſeul garant, dont il paroît que le but principal étoit de contredire Anderſon.

I V.

LE CHAT-HUANT de Cayenne.

Voyez les planches enluminées, n.° 442.

L'OISEAU que nous avons cru devoir appeler le *Chat-huant de Cayenne*, qui n'a été indiqué par aucun Naturaliste; il eſt en effet de la grandeur du chat-huant, dont cependant il diffère par la couleur des yeux qu'il a jaunes, en ſorte qu'on pourroit peut-être le rapporter également à l'eſpèce de l'effraie; mais dans le vrai, il ne reſſemble ni à l'un ni à l'autre, & nous paroît être un oiſeau différent de tous ceux que nous avons indiqués: il eſt particulièrement remarquable par ſon plumage roux, rayé tranſverſalement de lignes en ondes brunes & très-étroites, non-ſeulement ſur la poitrine & le ventre, mais même ſur le dos, il a auſſi le bec couleur de chair & les ongles noirs; cette courte deſcription, avec la planche enluminée, ſuffira pour faire diſtinguer cette eſpèce nouvelle de toutes les autres chouettes.

V.

La CHOUETTE ou grande CHEVÊCHE de Canada.

CET oiſeau qui a été indiqué par M. Briſſon *(k)*, ſous le nom de *Chat-huant de Canada*, nous a paru

(k) Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 518; *planche XXXVII, figure 2.*

approcher beaucoup plus de l'eſpece de la grande chevêche, & c'eſt par cette raiſon que nous lui en avons donné le nom; la planche enluminée qui le repréſente, comparée avec celle de notre chevêche & de notre chat-huant, ſuffit pour démontrer que cet oiſeau a plus de rapport avec la première qu'avec le ſecond; elle diffère néanmoins de notre chevêche, en ce qu'elle a ſur la poitrine & ſur le ventre des bandes brunes tranſverſales, régulièrement diſpoſées; & c'eſt choſe aſſez ſingulière, qui ſe trouve également dans la petite chevêche d'Amérique dont nous avons parlé à l'article de la chevêche ou petite chouette, & que nous n'avons conſidérée que comme une variété de cette petite eſpèce.

V I.

La CHOUETTE *ou grande* CHEVÊCHE *de Saint-Domingue.*

CET oiſeau nous a été envoyé de Saint-Domingue, & nous paroît être une eſpèce nouvelle différente de toutes celles qui ont été indiquées par tous les Naturaliſtes; nous avons cru devoir la rapporter par le nom à celle de la chouette ou grande chevêche d'Europe, parce qu'elle s'en éloigne moins que d'aucune autre; mais dans le réel, elle nous paroît faire une eſpèce à part, & qui mériteroit un nom particulier; elle a le bec plus grand, plus fort & plus crochu qu'aucune eſpèce

eſpèce de chouette, & elle diffère encore de notre grande chevêche, en ce qu'elle a le ventre d'une couleur rouſſâtre, uniforme, & qu'elle n'a ſur la poitrine que quelques taches longitudinales; au lieu que la chouette ou grande chevêche d'Europe, a ſur la poitrine & ſur le ventre de grandes taches brunes, oblongues & pointues, qui lui ont fait donner le nom de Chouette flambée, *noctua flammeata.*



OISEAUX
QUI NE PEUVENT VOLER.

Des Oiſeaux les plus légers & qui percent les nues, nous paſſons aux plus peſans qui ne peuvent quitter la terre; le pas eſt bruſque, mais la comparaiſon eſt la voie de toutes nos connoiſſances, & le contraſte étant ce qu'il y a de plus frappant dans la comparaiſon, nous ne ſaiſiſſons jamais mieux que par l'oppoſition, les points principaux de la nature des êtres que nous conſidérons. De même, ce n'eſt que par un coup d'œil ferme ſur les extrêmes que nous pouvons juger les milieux. La Nature déployée dans toute ſon étendue, nous préſente un immenſe tableau, dans lequel tous les ordres des êtres ſont chacun repréſentés par une chaîne qui ſoutient une ſuite continue d'objets aſſez voiſins, aſſez ſemblables pour que leurs différences ſoient difficiles à ſaiſir; cette chaîne n'eſt pas un ſimple fil qui ne s'étend qu'en longueur, c'eſt une large trame ou plutôt un faiſceau, qui, d'intervalle à intervalle, jette des branches de côté pour ſe réunir avec les faiſceaux d'un autre ordre; & c'eſt ſur-tout aux deux extrémités que ces faiſceaux ſe plient, ſe ramifient pour en atteindre d'autres. Nous avons vu dans l'ordre des quadrupèdes, l'une des extrémités de la chaîne, s'élever vers l'ordre des oiſeaux par les

polatouches, les rouſſettes, les chauve-ſouris, qui, comme eux, ont la faculté de voler. Nous avons vu cette même chaîne, par ſon autre extrémité, ſe rabaiſſer juſqu'à l'ordre des cétacées par les phoques, les morſes, les lamantins. Nous avons vu dans le milieu de cette chaîne, une branche s'étendre du ſinge à l'homme par le magot, le gibbon, le pithèque & l'orang-outang. Nous l'avons vue dans un autre point, jeter un double & triple rameau, d'un côté vers les reptiles par les fourmillers, les phatagins, les pangolins, dont la forme approche de celle des crocodiles, des iguanes, des lézards; & d'autre côté vers les cruſtacés, par les tatous, dont le corps en entier eſt revêtu d'une cuiraſſe oſſeuſe. Il en ſera de même du faiſceau qui ſoutient l'ordre très-nombreux des oiſeaux, ſi nous plaçons au premier point en haut les oiſeaux aëriens les plus légers, les mieux volans, nous deſcendrons par degrés & même par nuances preſqu'inſenſibles aux oiſeaux les plus peſans, les moins agiles, & qui denués des inſtrumens néceſſaires à l'exercice du vol, ne peuvent ni s'élever ni ſe ſoutenir dans l'air; & nous trouverons que cette extrémité inférieure du faiſceau, ſe diviſe en deux branches, dont l'une contient les oiſeaux terreſtres, tels que l'autruche, le touyou, le caſoar, le dronte, &c. qui ne peuvent quitter la terre; & l'autre ſe projette de côté ſur les pingoins & autres oiſeaux aquatiques, auxquels l'uſage ou plutôt le ſéjour de la terre & de l'air ſont également interdits, & qui

ne peuvent s'élever au-dessus de la surface de l'eau, qui paroît être leur élément particulier. Ce sont-là les deux extrêmes de la chaîne que nous avons raison de considérer d'abord avant de vouloir saisir les milieux, qui tous s'éloignent plus ou moins ou participent inégalement de la nature de ces extrêmes, & sur lesquels milieux nous ne pourrions jeter en effet que des regards incertains, si nous ne connoissions pas les limites de la Nature par la considération attentive des points où elles sont placées: Pour donner à cette vue métaphysique toute son étendue, & en réaliser les idées par de justes applications, nous aurions dû, après avoir donné l'histoire des animaux quadrupèdes, commencer celle des oiseaux par ceux dont la Nature approche le plus de celle de ces animaux. L'autruche qui tient d'une part au chameau par la forme de ses jambes, & au porc-épic par les tuyaux ou piquans dont ses ailes sont armées, devoit donc suivre les quadrupèdes; mais la Philosophie est souvent obligée d'avoir l'air de céder aux opinions populaires, & le peuple des Naturalistes qui est fort nombreux, souffre impatiemment qu'on dérange ses méthodes, & n'auroit regardé cette disposition que comme une nouveauté déplacée, produite par l'envie de contredire ou le desir de faire autrement que les autres: cependant on verra qu'indépendamment des deux rapports extérieurs dont je viens de parler, indépendamment de l'attribut de la grandeur, qui seul suffiroit pour faire placer

l'autruche à la tête de tous les oiſeaux; elle a encore beaucoup d'autres conformités par l'organiſation intérieure avec les animaux quadrupèdes, & que tenant preſqu'autant à cet ordre qu'à celui des oiſeaux, elle doit être donnée comme faiſant la nuance entre l'un & l'autre.

Dans chacune de ces ſuites ou chaînes, qui ſoutiennent un ordre entier de la Nature vivante, les rameaux qui s'étendent vers d'autres ordres ſont toujours aſſez courts & ne forment que de très-petits genres. Les oiſeaux qui ne peuvent voler, ſe réduiſent à ſept ou huit eſpèces; les quadrupèdes qui volent, à cinq ou ſix; & il en eſt de même de toutes les autres branches qui s'échappent de leur ordre ou du faiſceau principal, elles y tiennent toujours par le plus grand nombre de conformités, de reſſemblances, d'analogies, & n'ont que quelques rapports & quelques convenances avec les autres ordres; ce ſont, pour ainſi dire, des traits fugitifs que la Nature paroît n'avoir tracés que pour nous indiquer toute l'étendue de ſa puiſſance, & faire ſentir au Philoſophe qu'elle ne peut être contrainte par les entraves de nos méthodes, ni renfermée dans les bornes étroites du cercle de nos idées.



L'AUTRUCHE (a).

Voy. les planches enluminées, n.° 457; & pl. XXIX de ce volume.

L'AUTRUCHE eſt un oiſeau très-anciennement connu, puiſqu'il en eſt fait mention dans le plus ancien des Livres ; il falloit même qu'il fût très-connu, car il fournit aux Écrivains ſacrés pluſieurs comparaiſons tirées de ſes mœurs & de ſes habitudes *(b)*; & plus anciennement encore ſa chair étoit, ſelon toute apparence, une viande commune, au moins parmi le peuple, puiſque le Légiſlateur des Juifs la leur interdit comme une nourriture immonde *(c)*; enfin, il en eſt queſtion dans Hérodote, le plus ancien des Hiſtoriens profanes *(d)*, & dans les Écrits des premiers Philoſophes

(a) Autruche, en Hébreu, *Jacuah*; en Arabe, *Neamah*; en Grec, Στρουθὸς; en Latin, *Struthio*; en Eſpagnol, *Aveſtruz*; en Italien, *Strutzo*; en Allemand, *Struſſ* ou *Strauſſ*; en Anglois, *Oſtrich*. — Autruche. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 231. — Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 113*, avec une aſſez bonne figure. — Albin, *tome III, page 13, planche XXXI*, avec une figure coloriée.

(b) Habitabunt ibi ſtruthiones. Iſaïe, *chap. XIII, Ỽ. 21.* — *Filia populi mei crudelis quaſi ſtruthio in deſerto.* Jérém. *Thren.* cap. IV, Ỽ. 3. — *Luctum quaſi ſtruthionum.* Mich. *cap. I, Ỽ. 8.*

(c) Levitic. cap. XI, Ỽ. 16. — *Deuteron.* cap. XIV, Ỽ. 15.

(d) Nota. Hérodote, ſi l'on en croit M. de Salerne *(Ornithologie,*

qui ont traité des choſes naturelles ; en effet, comment

page 79), parle de trois ſortes d'autruches ; le *ſtrouthos aquatique* ou *marin*, qui eſt le poiſſon plat nommé *plye ;* l'*aërien*, qui eſt notre moineau, & le terreſtre *(katagaios),* qui eſt notre autruche. De ces trois eſpèces, la dernière eſt la ſeule dont j'aie trouvé l'indication dans Hérodote *(In Melpomene, verſus finem),* encore ne puis-je être de l'avis de M. Salerne ſur la manière d'entendre le *ſtrouthos katagaios* qui, ſelon moi, doit être ici traduit par *autruche ſe creuſant des trous dans la terre*, non que j'admette de telles autruches, mais parce qu'Hérodote parle en cet endroit des productions ſingulières & propres à une certaine région de l'Afrique, & non de celles qui lui étoient communes avec d'autres contrées *(Hæ ſunt illic feræ, & item quæ alibi).* Or l'autruche ordinaire étant très-répandue & par conſéquent très-connue dans toute l'Afrique, ou bien il n'en auroit pas fait mention en ce lieu, puiſqu'elle n'étoit pas une production propre au païs dont il parloit, ou du moins s'il en eût fait mention, il auroit omis l'épithète de terreſtre, qui n'ajoutoit rien à l'idée que tout le monde en avoit ; & en cela cet Hiſtorien n'eût fait que ſuivre ſes propres principes, puiſqu'il dit ailleurs *(in Thalia),* en parlant du chameau, *Græcis utpotè ſcientibus non puto deſcribendum.* Il faut donc, pour donner au paſſage ci-deſſus un ſens conforme à l'eſprit de l'Auteur, rendre le *katagaios* comme je l'ai rendu, d'autant plus qu'il exiſte réellement des oiſeaux qui ont l'inſtinct de ſe cacher dans le ſable, & qu'il eſt queſtion dans le même paſſage de choſes encore plus étranges, comme de ſerpens & d'ânes cornus, d'acéphales, &c. & l'on ſait que ce Père de l'Hiſtoire n'étoit pas toujours ennemi des fables ni du merveilleux.

À l'egard des deux autres eſpèces de *ſtrouthos*, l'aërien & l'aquatique, je ne puis non plus accorder à M. Salerne que ce ſoit notre moineau & le poiſſon nommé *plye*, ni imputer avec lui à la langue Grecque ſi riche, ſi belle, ſi ſage, l'énorme diſparate de comprendre ſous un même nom des êtres auſſi diſſemblables que l'autruche, le moineau & une eſpèce de poiſſon. S'il falloit prendre un parti ſur les deux

un animal ſi conſidérable par ſa grandeur, ſi remarquable par ſa forme, ſi étonnant par ſa fécondité, attaché d'ailleurs par ſa nature à un certain climat, qui eſt l'Afrique & une partie de l'Aſie, auroit-il pu demeurer inconnu dans des pays ſi anciennement peuplés, où il ſe trouve à la vérité des déſerts, mais où il ne s'en trouve point que l'homme n'ait pénétrés & parcourus!

La race de l'autruche eſt donc une race très-ancienne, puiſqu'elle prouve juſqu'aux premiers temps, mais elle n'eſt pas moins pure qu'elle eſt ancienne; elle a ſu ſe conſerver pendant cette longue ſuite de ſiècles, & toujours dans la même terre, ſans altération comme ſans méſalliance; en ſorte qu'elle eſt dans les oiſeaux, comme l'éléphant dans les quadrupèdes, une eſpèce entièrement iſolée & diſtinguée de toutes les autres eſpèces par des caractères auſſi frappans qu'invariables.

L'autruche paſſe pour être le plus grand des oiſeaux, mais elle eſt privée, par ſa grandeur même, de la principale prérogative des oiſeaux, je veux dire la puiſſance de voler: l'une de celles ſur qui Vallisnieri a fait ſes obſervations, peſoit, quoique très-maigre, cinquante-cinq livres toute écorchée & vidée de ſes parties intérieures; en ſorte que paſſant vingt à vingt-cinq

dernières ſortes de *ſtrouthos*, l'aërien & l'aquatique, je dirois que le premier eſt cette outarde à long cou, qui porte encore aujourd'hui dans plus d'un endroit de l'Afrique le nom d'*autruche volante*, & que le ſecond eſt quelque gros oiſeau aquatique à qui ſa peſanteur ou la foibleſſe de ſes ailes ne permet pas de voler.

cinq livres pour ces parties & pour la graiſſe qui lui manquoit *(e)*; on peut, ſans rien outrer, fixer le poids moyen d'une autruche vivante & médiocrement graſſe, à ſoixante & quinze ou quatre-vingts livres: or quelle force ne faudroit-il pas dans les ailes & dans les muſcles moteurs de ces ailes, pour ſoulever & ſoutenir au milieu des airs une maſſe auſſi peſante! Les forces de la Nature paroiſſent infinies lorſqu'on la contemple en gros & d'une vue générale; mais lorſqu'on la conſidère de près & en détail, on trouve que tout eſt limité; & c'eſt à bien ſaiſir les limites que s'eſt preſcrit la Nature par ſageſſe & non par impuiſſance, que conſiſte la bonne méthode d'étudier & ſes ouvrages & ſes opérations. Ici un poids de ſoixante & quinze livres, eſt ſupérieur par ſa ſeule réſiſtance à tous les moyens que la Nature ſait employer pour élever & faire voguer dans le fluide de l'atmoſphère des corps, dont la gravité ſpécifique eſt un millier de fois plus grande que celle de ce fluide; & c'eſt par cette raiſon qu'aucun des oiſeaux dont la maſſe approche de celle de l'autruche, tels que le thouiou, le caſoar, le dronte, n'ont ni ne peuvent avoir la faculté de voler; il eſt

(e) Ses deux ventricules, bien nettoyés, peſoient ſeuls ſix livres; le foie, une livre huit onces; le cœur, avec ſes oreillettes & les troncs des gros vaiſſeaux, une livre ſept onces; les deux pancréas, une livre; & il faut remarquer que les inteſtins, qui ſont très-longs & très-gros, doivent être d'un poids conſidérable. *Voy. Notomia dello Struzzo.* Tome I *des Œuvres de Vallisnieri*, page 239 & ſuivantes.

vrai que la pesanteur n'est pas le seul obstacle qui s'y oppose; la force des muscles pectoraux, la grandeur des ailes, leur situation avantageuse, la fermeté de leurs pennes *(f)*, &c. seroient ici des conditions d'autant plus nécessaires, que la résistance à vaincre est plus grande: or toutes ces conditions leur manquent absolument; car pour me renfermer dans ce qui regarde l'autruche, cet oiseau, à vrai dire, n'a point d'ailes, puisque les plumes qui sortent de ses ailerons sont toutes effilées, décomposées, & que leurs barbes sont de longues soies détachées les unes des autres, & ne peuvent faire corps ensemble pour frapper l'air avec avantage, ce qui est la principale fonction des pennes de l'aile; celles de la queue sont aussi de la même structure, & ne peuvent par conséquent opposer à l'air une résistance convenable; elles ne sont pas même disposées pour pouvoir gouverner le vol en s'étalant ou se resserrant à propos, & en prenant différentes inclinaisons; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes les plumes qui recouvrent le corps sont encore faites de même; l'autruche n'a pas, comme la plupart des autres oiseaux, des plumes de plusieurs sortes, les

(f) Nota. J'appelle & dans la suite j'appellerai toujours ainsi les grandes plumes de l'aile & de la queue qui servent, soit à l'action du vol, soit à sa direction, me conformant en cela à l'analogie de la langue latine & à l'usage des Écrivains des bons siècles, lesquels n'ont jamais employé le mot *penna* dans un autre sens. *Rapidis secat pennis.* Virgil.

unes lanugineuſes & duvetées, qui ſont immédiatement ſur la peau, les autres d'une conſiſtance plus ferme & plus ſerrée qui recouvrent les premieres, & d'autres encore plus fortes & plus longues qui ſervent au mouvement, & répondent à ce qu'on appelle *les œuvres vives* dans un vaiſſeau: toutes les plumes de l'autruche ſont de la même eſpèce, toutes ont pour barbes des filets détachés, ſans conſiſtance, ſans adhérence réciproque, en un mot, toutes ſont inutiles pour voler ou pour diriger le vol; auſſi l'autruche eſt attachée à la terre comme par une double chaine, ſon exceſſive peſanteur & la conformation de ſes ailes; & elle eſt condamnée à en parcourir laborieuſement la ſurface, comme les quadrupèdes, ſans pouvoir jamais s'élever dans l'air; auſſi a-t-elle, ſoit au dedans, ſoit au dehors, beaucoup de traits de reſſemblance avec ces animaux: comme eux, elle a ſur la plus grande partie du corps, du poil plutôt que des plumes; ſa tête & ſes flancs n'ont même que peu ou point de poil, non plus que ſes cuiſſes qui ſont très-groſſes, très-muſculeuſes, & où réſide ſa principale force; ſes grands pieds nerveux & charnus qui n'ont que deux doigts, ont beaucoup de rapport avec les pieds du chameau qui, lui-même, eſt un animal ſingulier entre les quadrupèdes par la forme de ſes pieds; ſes ailes armées de deux piquans ſemblables à ceux du porc-épic, ſont moins des ailes que des eſpèces de bras, qui lui ont été donnés pour ſe défendre; l'orifice des oreilles eſt à découvert, & ſeulement

garni de poil dans la partie intérieure où est le canal auditif; sa paupière supérieure est mobile comme dans presque tous les quadrupèdes, & bordée de longs cils comme dans l'homme & l'éléphant; la forme totale de ses yeux a plus de rapport avec les yeux humains qu'avec ceux des oiseaux, & ils sont disposés de manière qu'ils peuvent voir tous deux à la fois le même objet *(g)*; enfin les espaces calleux & dénués de plumes & de poils qu'elle a, comme le chameau, au bas du *sternum*, & à l'endroit des os *pubis*, en déposant de sa grande pesanteur, la mettent de niveau avec les bêtes de somme les plus terrestres, les plus lourdes par elles-mêmes, & qu'on a coutume de surcharger des plus rudes fardeaux. Thevenot étoit si frappé de la ressemblance de l'autruche avec le chameau dromadaire *(h)*, qu'il a cru lui voir une bosse sur le dos *(i)*; mais quoiqu'elle ait le dos arqué, on n'y trouve rien de pareil à cette éminence charnue des chameaux & des dromadaires.

Si de l'examen de la forme extérieure, nous passons à celui de la conformation interne, nous trouverons à

(g) Voyez Mémoires de l'Académie, *année 1735, page 146*.

(h) *Nota*. Il faut que les rapports de ressemblance qu'a l'autruche avec le chameau soient en effet bien frappans, puisque les Grecs modernes, les Turcs, les Persans, &c. l'ont nommée, chacun dans leur langue, *oiseau chameau*: son ancien nom grec, *strouthos*, est la racine de tous les noms, sans exception, qu'elle a dans les différentes langues de l'Europe.

(i) Voyages de Thévenot, *tome I, page 313*.

l'autruche de nouvelles dissemblances avec les oiseaux, & de nouveaux rapports avec les quadrupèdes.

Une tête fort petite *(k)*, aplatie, & composée d'os très-tendres & très-foibles *(l)*, mais fortifiée à son sommet par une plaque de corne est soutenue dans une situation horizontale sur une colonne osseuse d'environ trois pieds de haut, & composée de dix-sept vertèbres : la situation ordinaire du corps est aussi parallèle à l'horizon ; le dos a deux pieds de long & sept vertèbres, auxquelles s'articulent sept paires de côtes, dont deux de fausses & cinq de vraies : ces dernières sont doubles à leur origine, puis se réunissent en une seule branche. La clavicule est formée d'une troisième paire de fausses côtes ; les cinq véritables vont s'attacher par des appendices cartilagineuses au *sternum*, qui ne descend point jusqu'au bas du ventre, comme dans la plupart des oiseaux, il est aussi beaucoup moins saillant au dehors ; sa forme a du rapport avec celle d'un bouclier, & il a plus de largeur que dans l'homme même. De l'os sacrum naît une espèce de queue composée de sept vertèbres semblables aux vertèbres

(k) Nota. Scaliger a remarqué que plusieurs autres oiseaux pesans, tels que le coq, le paon, le dindon, &c. avoient aussi la tête petite; au lieu que la plupart des oiseaux qui volent bien, petits & grands, ont la tête plus grosse à proportion. *Exercit. in Cardanum*, fol. 308, *verso.*

(l) M.rs de l'Académie ont trouvé une fracture au crâne de l'un des sujets qu'ils ont dissequés. *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Animaux*, partie III, page 151.

humaines, le femur a un pied de long, le tibia & le tarſe, un pied & demi chacun; & chaque doigt eſt compoſé de trois phalanges comme dans l'homme, & contre ce qui ſe voit ordinairement dans les doigts des oiſeaux, leſquels ont très-rarement un nombre égal de phalanges *(m)*.

Si nous pénétrons plus à l'intérieur, & que nous obſervions les organes de la digeſtion; nous verrons d'abord un bec aſſez médiocre *(n)*, capable d'une très-grande ouverture, une langue fort courte & ſans aucun veſtige de papilles; plus loin s'ouvre un ample pharynx proportionné à l'ouverture du bec, & qui peut admettre un corps de la groſſeur du poing; l'œſophage eſt auſſi très-large & très-fort, & aboutit au premier ventricule qui fait ici trois fonctions; celle de jabot, parce qu'il eſt le premier; celle de ventricule, parce qu'il eſt en partie muſculeux, & en partie muni de fibres muſculeuſes, longitudinales & circulaires *(o)*; enfin celle du bulbe glanduleux qui ſe trouve ordinairement dans la partie inférieure de l'œſophage la plus voiſine du géſier,

(m) Voyez Ambr. Paré, *lib. XXIV, cap. 22;* & Valliſnieri, *tom. I, page 246 & ſeqq.*

(n) Nota. M. Briſſon dit que le bec eſt unguiculé; Valliſnieri, que la pointe en eſt obtuſe & ſans crochet: la langue n'eſt point non plus d'une forme ni d'une grandeur conſtante dans tous les individus. *Voyez* Animaux de Perrault, *partie II, page 125;* & Valliſnieri, *ubi ſupra.*

(o) Valliſnieri, *ubi ſupra.* — Ramby, *n.os 386 & 413 des Tranſ. Philoſophiques de Londres.*

puisqu'il est en effet garni d'un grand nombre de glandes; & ces glandes sont conglomérées, & non conglobées comme dans la plupart des oiseaux *(p)*: ce premier ventricule est situé plus bas que le second, en sorte que l'entrée de celui-ci que l'on nomme communément l'*orifice supérieur*, est réellement l'orifice inférieur par sa situation; ce second ventricule n'est souvent distingué du premier que par un léger étranglement, & quelquefois il est séparé lui-même en deux cavités distinctes par un étranglement semblable, mais qui ne paroît point au dehors; il est parsemé de glandes & revêtu intérieurement d'une tunique villeuse presque semblable à la flanelle, sans beaucoup d'adhérence, & criblée d'une infinité de petits trous répondant aux orifices des glandes: il n'est pas aussi fort que le sont communément les gésiers des oiseaux, mais il est fortifié par dehors de muscles très-puissans, dont quelques-uns sont épais de trois pouces; sa forme extérieure approche beaucoup de celle du ventricule de l'homme.

M. du Verney a prétendu que le canal hépatique se terminoit dans ce second ventricule *(q)*, comme cela a lieu dans la tanche & plusieurs autres poissons, & même quelquefois dans l'homme, selon l'observation de Galien *(r)*; mais Ramby *(s)* & Vallisnieri *(t)*

(p) Mém. pour servir à l'Histoire des Animaux, *page 129.*

(q) Hist. de l'Académie des Sciences, *année 1694, page 213.*

(r) Vallisnieri, *ubi supra.*

(s) Transactions Philosophiques, *n.° 386.*

(t) Vallisnieri, *tome I, page 241.*

assurent avoir vu constamment dans plusieurs autruches l'insertion de ce canal dans le *duodenum*, deux pouces, un pouce, quelquefois même un demi-pouce seulement au-dessous du pylore; & Vallisnieri indique ce qui auroit pu occasionner cette méprise, si c'en est une, en ajoutant plus bas, qu'il avoit vu dans deux autruches une veine allant du second ventricule au foie, laquelle veine il prit d'abord pour un rameau du canal hépatique, mais qu'il reconnut ensuite dans les deux sujets pour un vaisseau sanguin, portant du sang au foie & non de la bile au ventricule *(u)*.

Le pylore est plus ou moins large dans différens sujets, ordinairement teint en jaune & imbibé d'un suc amer, ainsi que le fond du second ventricule, ce qui est facile à comprendre, vu l'insertion du canal hépatique tout au commencement du *duodenum*, & sa direction de bas en haut.

Le pylore dégorge dans le *duodenum* qui est le plus étroit des intestins, & où s'insèrent encore les deux canaux pancréatiques, un pied & quelquefois deux & trois pieds au-dessous de l'insertion de l'hépatique, au lieu qu'ils s'insèrent ordinairement dans les oiseaux tout près du cholédoque.

Le *duodenum* est sans valvules, ainsi que le *jejunum*, l'ileon en a quelques-unes aux approches de sa jonction avec le colon: ces trois intestins grêles sont à

(u) Vallisnieri, *tome I, page 245.*

peu

peu près la moitié de la longueur de tout le tube inteſtinal, & cette longueur eſt fort ſujette à varier, même dans des ſujets d'égale grandeur, étant de ſoixante pieds dans les uns *(x)*, & de vingt-neuf dans les autres *(y)*.

Les deux *cæcum* naiſſent ou du commencement du colon, ſelon les Anatomiſtes de l'Académie, ou de la fin de l'ileon, ſelon le docteur Ramby *(z)*; chaque *cæcum* forme une eſpèce de cône creux, long de deux ou trois pieds, large d'un pouce à ſa baſe, garni à l'intérieur d'une valvule en forme de lame ſpirale, faiſant environ vingt tours de la baſe au ſommet, comme dans le lièvre, le lapin & dans le renard marin, la raie, la torpille, l'aiguille de mer, &c.

Le colon a auſſi ſes valvules en feuillet, mais au lieu de tourner en ſpirale comme dans le *cæcum*, la lame ou feuillet de chaque valvule, forme un croiſſant qui occupe un peu plus que la demi-circonférence du colon; en ſorte que les extrémités des croiſſans oppoſés empiètent un peu les unes ſur les autres, & ſe croiſent de toute la quantité dont elles ſurpaſſent le demi-cercle; ſtructure qui ſe retrouve dans le colon du ſinge & dans le *jejunum* de l'homme, & qui ſe marque au dehors de l'inteſtin par des cannelures

(x) Voyez Collections Philoſophiques, *n.° 5, article VIII.*

(y) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 132.*

(z) Tranſactions Philoſophiques, *n.° 386.*

transſverſales, parallèles, eſpacées d'un demi-pouce, & répondant aux feuillets intérieurs; mais ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que ces feuillets ne ſe trouvent pas dans toute la longueur du colon, ou plutôt c'eſt que l'autruche a deux colons bien diſtincts, l'un plus large & garni de ces feuillets intérieurs en forme de croiſſans, ſur une longueur d'environ huit pieds; l'autre plus étroit & plus long, qui n'a ni feuillets ni valvules, & s'étend juſqu'au *rectum*, c'eſt dans ce ſecond colon que les excrémens commencent à ſe figurer ſelon Vallisnieri.

Le *rectum* eſt fort large, long d'environ un pied, & muni à ſon extrémité de fibres charnues: il s'ouvre dans une grande poche ou veſſie compoſée des mêmes membranes que les inteſtins, mais plus épaiſſes, & dans laquelle on a trouvé quelquefois juſqu'à huit onces d'urine *(a)*; car les uretères s'y rendent auſſi par une inſertion très-oblique, telle qu'elle a lieu dans la veſſie des animaux terreſtres; & non-ſeulement ils y charrient l'urine, mais encore une certaine pâte blanche qui accompagne les excrémens de tous les oiſeaux.

Cette première poche, à qui il ne manque qu'un

(a) Nota. L'urine d'autruche enlève les taches d'encre, ſelon Hermolaüs; ce fait peut n'être point vrai, mais Geſner a eu tort de le nier ſur le fondement unique qu'aucun oiſeau n'avoit d'urine; car tous les oiſeaux ont des reins, des uretères, & par conſéquent de l'urine, & ils ne diffèrent des quadrupèdes, ſur ce point, qu'en ce que chez eux le *rectum* s'ouvre dans la veſſie.

col pour être une véritable veſſie, communique par un orifice muni d'une eſpèce de ſphincter à une ſeconde & dernière poche plus petite, qui ſert de paſſage à l'urine & aux excrémens ſolides, & qui eſt preſque remplie par une ſorte de noyau cartilagineux, adhérant par ſa baſe à la jonction des os pubis, & refendu par le milieu à la manière des abricots.

Les excrémens ſolides reſſemblent beaucoup à ceux des brebis & des chèvres, ils ſont diviſés en petites maſſes, dont le volume n'a aucun rapport avec la capacité des inteſtins où ils ſe ſont formés: dans les inteſtins grêles, ils ſe préſentent ſous la forme d'une bouillie, tantôt verte & tantôt noire, ſelon la quantité des alimens, qui prennent de la conſiſtance en approchant des gros inteſtins, mais qui ne ſe figurent, comme je l'ai déjà dit, que dans le ſecond colon *(b)*.

On trouve quelquefois aux environs de l'*anus*, de petits ſacs à peu près pareils à ceux que les lions & les tigres ont au même endroit.

Le méſentère eſt tranſparent dans toute ſon étendue, & large d'un pied en de certains endroits. Vallisnieri prétend y avoir vu des veſtiges non obſcurs de vaiſſeaux lymphatiques; Ramby dit auſſi que les vaiſſeaux du méſentère ſont fort apparens, & il ajoute que les glandes en ſont à peine viſibles *(c)*; mais il faut avouer qu'elles

(b) Vallisnieri, *ubi ſupra*.

(c) Tranſactions Philoſophiques, *n.°* 386.

ont été absolument invisibles pour la plupart des autres observateurs.

Le foie est divisé en deux grands lobes, comme dans l'homme, mais il est situé plus au milieu de la région des hypocondres, & n'a point de vésicule du fiel : la rate est contiguë au premier estomac, & pèse au moins deux onces.

Les reins sont fort grands, rarement découpés en plusieurs lobes, comme dans les oiseaux, mais le plus souvent en forme de guittare, avec un bassin assez ample.

Les uretères ne sont point non plus comme dans la plupart des autres oiseaux, couchés sur les reins, mais renfermés dans leur substance *(d)*.

L'épiploon est très-petit, & ne recouvre qu'en partie le ventricule; mais à la place de l'épiploon, on trouve quelquefois sur les intestins & sur tout le ventre, une couche de graisse ou de suif, renfermée entre les aponévroses des muscles du bas-ventre, épaisse depuis deux doigts jusqu'à six pouces *(e)*; & c'est de cette graisse mêlée avec le sang, que se forme la *mantèque*, comme nous le verrons plus bas: cette graisse étoit fort estimée & fort chère chez les Romains, qui, selon

(d) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 142.*

(e) Ramby, *Transactions Philosophiques*, n.° 386. — G. Warren, *ibid.* n.° 394. — Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 129.*

le témoignage de Pline, la croyoient plus efficace que celle de l'oie, contre les douleurs de rhumatisme, les tumeurs froides, la paralysie; & encore aujourd'hui les Arabes l'emploient aux mêmes usages *(f)*. Vallisnieri est peut-être le seul, qui ayant apparemment disséqué des autruches fort maigres, doute de l'existence de cette graisse, d'autant plus qu'en Italie la maigreur de l'autruche a passé en proverbe, *magro comme uno Struzzo;* il ajoute, que les deux qu'il a observées, paroissoient, étant disséquées, des squelettes décharnés, ce qui doit être vrai de toutes les autruches qui n'ont point de graisse, ou même, à qui on l'a enlevée, attendu qu'elles n'ont point de chair sur la poitrine ni sur le ventre, les muscles du bas-ventre ne commençant à devenir charnus que sur les flancs *(g)*.

Si des organes de la digestion, je passe à ceux de la génération, je trouve de nouveaux rapports avec l'organisation des quadrupèdes: le plus grand nombre des oiseaux n'a point de verge apparente; l'autruche en a une assez considérable, composée de deux ligamens blancs, solides & nerveux, ayant quatre lignes de diamètre, revêtus d'une membrane épaisse, & qui ne s'unissent qu'à deux doigts près de l'extrémité: dans quelques sujets, on a aperçu de plus dans cette partie, une substance rouge, spongieuse, garnie d'une multi-

(f) *The World Displayed*, tom. XIII, pag. 15.

(g) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 127*. — Vallisnieri, *tome I, pages 251 & 252*.

tude de vaisseaux, en un mot, fort approchante des corps caverneux qu'on observe dans la verge des animaux terrestres ; le tout est renfermé dans une membrane commune, de même substance que les ligamens, quoique cependant moins épaisse & moins dure : cette verge n'a ni gland, ni prépuce, ni même de cavité qui pût donner issue à la matière séminale, selon M.rs les Anatomistes de l'Académie *(h)*; mais G. Warren prétend avoir disséqué une autruche, dont la verge longue de cinq pouces & demi, étoit creusée longitudinalement dans sa partie supérieure, d'une espèce de sillon ou gouttière, qui lui parut être le conduit de la semence *(i)*. Soit que cette gouttière fût formée par la jonction des deux ligamens, soit que G. Warren se soit mépris, en prenant pour la verge ce noyau cartilagineux de la seconde poche du *rectum*, qui est en effet fendu, comme je l'ai remarqué plus haut; soit que la structure & la forme de cette partie soit sujette à varier en différens sujets : il paroît que cette verge est adhérente par sa base à ce noyau cartilagineux, d'où se repliant en dessous, elle passe par la petite poche, & sort par son orifice externe, qui est l'*anus*, & qui étant bordé d'un repli membraneux, forme à cette partie un faux prépuce, que le Docteur Browne a pris sans doute pour un prépuce véritable, car il est le seul qui en donne un à l'autruche *(k)*.

(h) Partie II, page 135.

(i) Transactions Philosophiques, *n.° 394, article V.*

(k) Collections Philosophiques, *n.° 5, article VIII.*

Il y a quatre muſcles qui appartiennent à *l'anus* & à la verge, & de-là réſulte entre ces parties, une correſpondance de mouvement, en vertu de laquelle, lorſque l'animal ſiente, la verge ſort de pluſieurs pouces *(l)*.

Les teſticules ſont de différentes groſſeurs en différens ſujets, & varient à cet égard dans la proportion de quarante-huit à un, ſans doute ſelon l'âge, la ſaiſon, le genre de maladie qui a précédé la mort, &c. Ils varient auſſi pour la configuration extérieure, mais la ſtructure interne eſt toujours la même: leur place eſt ſur les reins, un peu plus à gauche qu'à droite; G. Warren croit avoir aperçu des véſicules ſéminales.

Les femelles ont auſſi des teſticules; car je penſe qu'on doit nommer ainſi ces corps glanduleux, de quatre lignes de diamètre ſur dix-huit de longueur, que l'on trouve dans les femelles au-deſſus de l'ovaire, adhérente à l'aorte & à la veine-cave, & qu'on ne peut avoir pris pour des glandes ſurrénales, que par la prévention réſultante de quelque ſyſtème adopté précédemment. Les cannes-petières femelles ont auſſi des teſticules ſemblables à ceux des mâles *(m)*, & il y a lieu de croire, que les outardes femelles en ont pareillement, & que ſi M.[rs] les Anatomiſtes de l'Académie, dans leurs nombreuſes diſſections, ont cru

(l) Nota. Warren a appris ce fait de ceux qui étoient chargés du ſoin de pluſieurs autruches en Angleterre. *Voy. Tranſ. Philoſ.* n.° 394.

(m) Hiſt. de l'Académie des Sciences, *année 1756, page 44.*

n'avoir jamais rencontré que des mâles *(n)*, c'eſt qu'ils ne vouloient point reconnoître comme femelle, un animal à qui ils voyoient des teſticules. Or, tout le monde ſait que l'outarde eſt parmi les oiſeaux d'Europe, celui qui a le plus de rapport avec l'autruche, & que la canne-petière n'eſt qu'une petite outarde, en ſorte que tout ce que j'ai dit dans le traité de la génération ſur les teſticules des femelles des quadrupèdes, s'applique ici de ſoi-même à toute cette claſſe d'oiſeaux, & trouvera peut-être dans la ſuite des applications encore plus étendues.

Au-deſſous de ces deux corps glanduleux, eſt placé l'ovaire, adhérant auſſi aux gros vaiſſeaux ſanguins; on le trouve ordinairement garni d'œufs de différentes groſſeurs, renfermés dans leur calice comme un petit gland l'eſt dans le ſien, & attachés à l'ovaire par leurs pédicules; M. Perrault en a vu qui étoient gros comme des pois, d'autres comme des noix, un ſeul comme les deux poings *(o)*.

Cet ovaire eſt unique, comme dans preſque tous les oiſeaux, & c'eſt, pour le dire en paſſant, un préjugé de plus contre l'idée de ceux qui veulent que les deux corps glanduleux qui ſe trouvent dans toutes les femelles des quadrupèdes, repréſentent cet ovaire,

(n) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 108.*

(o) Ibidem, pag. 138.

qui eſt une partie ſimple *(p)*, au lieu d'avouer qu'ils repréſentent en effet les teſticules, qui ſont au nombre des parties doubles, dans les mâles des oiſeaux comme dans les quadrupèdes.

L'entonnoir de *l'oviductus* s'ouvre au-deſſous de l'ovaire, & jette à droite & à gauche, deux appendices membraneuſes, en forme d'aileron, leſquelles ont du rapport à celles qui ſe trouvent à l'extrémité de la trompe dans les animaux terreſtres *(q)*. Les œufs qui ſe détachent de l'ovaire, ſont reçus dans cet entonnoir, & conduits le long de l'*oviductus* dans la dernière poche inteſtinale, où ce canal débouche par un orifice de quatre lignes de diamètre, mais qui paroît capable d'une dilatation proportionnée au volume des œufs, étant pliſſé ou ridé dans toute ſa circonférence; l'intérieur de l'*oviductus* étoit auſſi ridé, ou plutôt

(p) Nota. Le bécharu eſt le ſeul oiſeau dans lequel M.rs les Anatomiſtes de l'Academie aient cru trouver deux ovaires; mais ces prétendus ovaires étoient, ſelon eux, deux corps glanduleux d'une ſubſtance dure & ſolide, dont l'un (c'eſt le gauche) ſe diviſoit en pluſieurs grains de groſſeurs inégales; mais ſans m'arrêter à la différente ſtructure de ces deux corps, & en tirer des conſéquences contre l'identité de leurs fonctions, je remarquerai ſeulement que c'eſt une obſervation unique & dont on ne doit rien conclure juſqu'à ce qu'elle ait été confirmée; d'ailleurs, j'aperçois dans cette obſervation même une tendance à l'unité, puiſque l'*oviductus*, qui eſt certainement une dépendance de l'ovaire, étoit unique.

(q) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 136*.

feuilleté, comme le troisième & le quatrième ventricule des ruminans *(r)*.

Enfin la seconde & dernière poche intestinale dont je viens de parler, a aussi dans la femelle son noyau cartilagineux, comme dans le mâle; & ce noyau, qui sort quelquefois de plus d'un demi-pouce hors de l'*anus*, a une petite appendice de la longueur de trois lignes, mince & recourbée, que M.rs les Anatomistes de l'Académie regardent comme un clitoris *(s)*, avec d'autant plus de fondement, que les deux mêmes muscles qui s'insèrent à la base de la verge dans les mâles, s'insèrent à la base de cette appendice dans les femelles.

Je ne m'arrêterai point à décrire en détail les organes de la respiration, vu qu'ils ressemblent presque entièrement à ce qu'on voit dans tous les oiseaux, étant composés de deux poumons de substance spongieuse, & de dix cellules à air, cinq de chaque côté, dont la quatrième est plus petite ici, comme dans tous les autres oiseaux pesans: ces cellules reçoivent l'air des poumons, avec lesquels elles ont des communications fort sensibles; mais il faut qu'elles en aient aussi de moins apparentes avec d'autres parties, puisque Vallisnieri, en soufflant dans la trachée-artère, a vu un

(r) Memoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 137.*

(s) Ibidem, page 135.

gonflement le long des cuisses & sous les ailes *(t)*, ce qui suppose une conformation semblable à celle du pélican, dans lequel M. Méry a aperçu, sous l'aisselle, & entre la cuisse & le ventre, des poches membraneuses qui se remplissoient d'air au temps de l'expiration, ou lorsqu'on souffloit avec force dans la trachée-artère, & qui en fournissoient apparemment au tissu cellulaire *(u)*.

Le Docteur Browne dit positivement, que l'autruche n'a point d'épiglotte *(x)*: M. Perrault le suppose, puisqu'il attribue à un certain muscle, la fonction de fermer la glotte, en rapprochant les cartilages du larynx *(y)*: G. Warren prétend avoir vu une épiglotte dans le sujet qu'il a disséqué *(z)*; & Vallisnieri concilie toutes ces contrariétés, en disant, qu'en effet il n'y a pas précisément une épiglotte, mais que la partie postérieure de la langue en tient lieu, en s'appliquant sur la glotte dans la déglutition *(a)*.

Il y a aussi diversité d'avis sur le nombre & la forme des anneaux cartilagineux du larynx: Vallisnieri n'en

(t) Vallisnieri, *Tome I, page 249.*

(u) Mémoires de l'Académie des Sciences, *année 1693, tome X, page 436.*

(x) Collections Philosophiques, *n.° 5, article VIII.*

(y) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 142.*

(z) Transactions Philosophiques, *n.° 394.*

(a) Vallisnieri, *Tome I, page 249.*

compte que deux cents dix-huit, & ſoutient avec M. Perrault, qu'ils ſont tous entiers: Warren en a trouvé deux cents vingt-ſix entiers, ſans compter les premiers qui ne le ſont point, non plus que ceux qui ſont immédiatement au-deſſous de la bifurcation de la trachée. Tout cela peut être vrai, attendu les grandes variétés auxquelles eſt ſujette la ſtructure des parties internes; mais tout cela prouve en même temps, combien il eſt téméraire de vouloir décrire une eſpèce entière d'après un petit nombre d'individus, & combien il eſt dangereux par cette méthode, de prendre ou de donner des variétés individuelles pour des caractères conſtans. M. Perrault a obſervé que chacune des deux branches de la trachée-artère, ſe diviſe en entrant dans le poumon, en pluſieurs rameaux membraneux, comme dans l'éléphant *(b)*.

Le cerveau avec le cervelet, forme une maſſe d'environ deux pouces & demi de long ſur vingt lignes de large; Vallisnieri aſſure que celui qu'il a examiné, ne peſoit qu'une once, ce qui ne feroit pas la douze-centième partie du poids de l'animal: il ajoute, que la ſtructure en étoit ſemblable à celle du cerveau des oiſeaux, & telle préciſément qu'elle eſt décrite par Willis; je remarquerai néanmoins avec M.rs les Anatomiſtes de l'Académie, que les dix paires de nerfs prennent leur origine & ſortent hors du crâne, de la

(b) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 144.*

même manière que dans les animaux terrestres: que la partie corticale & la partie moëlleuse du cervelet, sont disposées comme dans ces mêmes animaux: qu'on y trouve quelquefois les deux apophyses vermiformes qui se voient dans l'homme, & un ventricule, de la forme d'une plume à écrire, comme dans la plupart des quadrupèdes *(c)*.

Je ne dirai qu'un mot sur les organes de la circulation, c'est que le cœur est presque rond, au lieu que les oiseaux l'ont ordinairement plus alongé.

A l'égard des sens externes, j'ai déjà parlé de la langue, de l'oreille & de la forme extérieure de l'œil; j'ajouterai seulement ici, que sa structure interne est celle qu'on observe ordinairement dans les oiseaux. M. Ramby prétend que le globe tiré de son orbite, prend de lui-même une forme presque triangulaire *(d)*; il a aussi trouvé l'humeur aqueuse en plus grande quantité, & l'humeur vitrée en moindre quantité qu'à l'ordinaire *(e)*.

Les narines sont dans le bec supérieur, non loin de sa base; il s'élève du milieu de chacune des deux ouvertures, une protubérance cartilagineuse revêtue d'une membrane très-fine, & ces ouvertures communiquent avec le palais, par deux conduits qui y abou-

(c) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 153.*

(d) Transactions Philosophiques, *n.° 413.*

(e) *Ibidem*, n.° 386.

tiſſent dans une fente aſſez conſidérable ; on ſe tromperoit, ſi l'on vouloit conclure de la ſtructure un peu compliquée de cet organe, que l'autruche excelle par le ſens de l'odorat ; les faits les mieux conſtatés nous apprendront bientôt tout le contraire, & il paroît en général, que les ſenſations principales & dominantes de cet animal, ſont celles de la vue & du ſixième ſens.

Cet expoſé ſuccinct de l'organiſation intérieure de l'autruche, eſt plus que ſuffiſant pour confirmer l'idée que j'ai donnée d'abord de cet animal ſingulier qui doit être regardé comme un être de nature équivoque, & faiſant la nuance entre le quadrupède & l'oiſeau *(f)*; ſa place, dans une méthode où l'on ſe propoſeroit de repréſenter le vrai ſyſtème de la Nature, ne ſeroit ni dans la claſſe des oiſeaux, ni dans celle des quadrupèdes, mais ſur le paſſage de l'une à l'autre; en effet, quel autre rang aſſigner à un animal, dont le corps, mi-parti d'oiſeau & de quadrupède, eſt porté ſur des pieds de quadrupède, & ſurmonté par une tête d'oiſeau, dont le mâle a une verge, & la femelle un clitoris, comme les quadrupèdes, & qui néanmoins eſt ovipare, qui a un géſier comme les oiſeaux, & en même temps pluſieurs eſtomacs & des inteſtins, qui par leur capacité & leur ſtructure, répondent en partie à ceux des ruminans, en partie à ceux d'autres quadrupèdes!

(f) Partim avis partim quadrupes, dit très-bien Ariſtote, *lib. IV, de partibus animalium,* cap. ultimo.

Dans l'ordre de la fécondité, l'autruche semble encore appartenir de plus près à la classe des quadrupèdes qu'à celle des oiseaux; car elle est très-féconde, & produit beaucoup. Aristote dit, qu'après l'autruche, l'oiseau qu'il nomme *atricapilla*, est celui qui pond le plus; & il ajoute que cet oiseau *atricapilla*, pond vingt œufs & davantage *(g)*; d'où il suivroit que l'autruche en pond au moins vingt-cinq: d'ailleurs, selon les Historiens modernes & les voyageurs les plus instruits, elle fait plusieurs couvées de douze ou quinze œufs chacune. Or, si on la rapportoit à la classe des oiseaux, elle seroit la plus grande, & par conséquent devroit produire le moins, suivant l'ordre que suit constamment la Nature dans la multiplication des animaux, dont elle paroît avoir fixé la proportion en raison inverse de la grandeur des individus; au lieu qu'étant rapportée à la classe des animaux terrestres, elle se trouve très-petite, relativement aux plus grands, & plus petite que ceux de grandeur médiocre, tels que le cochon, & sa grande fécondité rentre dans l'ordre naturel & général.

Oppien, qui croyoit mal-à-propos que les chameaux de la Bactriane s'accouploient à rebours & en se tournant le derrière, a cru par une seconde erreur, qu'un *oiseau-chameau* (car c'est le nom qu'on donnoit dès-lors à l'autruche) ne pourroit manquer de s'accoupler de la même façon; & il l'a avancé comme un

(g) *Hist. animal.* lib. IX, cap. XXV.

fait certain; mais cela n'eſt pas plus vrai de l'oiſeau-chameau, que du chameau lui-même, comme je l'ai dit ailleurs *(h)*: & quoique, ſelon toute apparence, peu d'obſervateurs aient été témoins de cet accouplement, & qu'aucun n'en ait rendu compte, on eſt en droit de ſuppoſer qu'il ſe fait à la manière accoutumée, juſqu'à ce qu'il y ait preuve du contraire.

Les autruches paſſent pour être fort laſcives & s'accoupler ſouvent, & ſi l'on ſe rappelle ce que j'ai dit ci-deſſus des dimenſions de la verge du mâle, on concevra, que ces accouplemens ne ſe paſſent point en ſimples compreſſions, comme dans preſque tous les oiſeaux, mais qu'il y a une intromiſſion réelle des parties ſexuelles du mâle dans celles de la femelle. Thévenot eſt le ſeul qui diſe qu'elles s'aſſortiſſent par paires, & que chaque mâle n'a qu'une femelle, contre l'uſage des oiſeaux peſans *(i)*.

Le temps de la ponte dépend du climat qu'elles habitent, & c'eſt toujours aux environs du ſolſtice d'été, c'eſt-à-dire au commencement de juillet, dans l'Afrique ſeptentrionale *(k)*, & ſur la fin de décembre, dans l'Afrique méridionale *(l)*. La température du climat influe auſſi beaucoup ſur leur manière de couver; dans la zone torride, elles ſe contentent de dépoſer

(h) Voyez le *tome XI* de cet Ouvrage, *page 238*.

(i) Voyages de Thévenot, *tome I, page 313*.

(k) Albert, *de Animal.* lib. XXIII.

(l) Voyage de Dampierre autour du monde, *tome II, page 251*.

leurs

leurs œufs sur un amas de sable qu'elles ont formé grossièrement avec leurs pieds, & où la seule chaleur du soleil les fait éclore; à peine les couvent-elles pendant la nuit: & cela même n'est pas toujours nécessaire, puisqu'on en a vu éclore, qui n'avoient point été couvés par la mère, ni même exposés aux rayons du soleil *(m)*; mais, quoique les autruches ne couvent point ou que très-peu leurs œufs, il s'en faut beaucoup qu'elles les abandonnent: au contraire, elles veillent assidûment à leur conservation, & ne les perdent guère de vue; c'est de-là qu'on a pris occasion de dire qu'elles les couvoient des yeux, à la lettre: & Diodore rapporte une façon de prendre ces animaux, fondée sur leur grand attachement pour leur couvée; c'est de planter en terre, aux environs du nid & à une juste hauteur, des pieux armés de pointes bien acérées, dans lesquelles la mère s'enferre d'elle-même lorsqu'elle revient avec empressement se poser sur ses œufs *(n)*.

Quoique le climat de la France soit beaucoup moins chaud que celui de la Barbarie, on a vu des autruches pondre à la ménagerie de Versailles; mais M.rs de l'Académie ont tenté inutilement de faire éclore ces œufs par une incubation artificielle, soit en employant

(m) Jannequin étant au Sénégal, mit dans sa cassette deux œufs d'autruche bien enveloppés d'étoupes; quelque temps après il trouva que l'un de ces œufs étoit prêt d'éclore. *Voyez Histoire générale des voyages, tome II, page 458.*

(n) De fabulosis antiquorum gestis.

la chaleur du ſoleil, ou celle d'un feu gradué & ménagé avec art: ils n'ont jamais pu parvenir à découvrir dans les uns ni dans les autres, aucune organiſation commencée, ni même aucune diſpoſition apparente à la génération d'un nouvel être; le jaune & le blanc de celui qui avoit été expoſé au feu, s'étoient un peu épaiſſis; celui qui avoit été mis au ſoleil, avoit contracté une très-mauvaiſe odeur; & aucun ne préſentoit la moindre apparence d'un fœtus ébauché *(o)*, en ſorte que cette incubation philoſophique n'eut aucun ſuccès. M. de Reaumur n'exiſtoit pas encore.

Ces œufs ſont très-durs, très-peſans & très-gros; mais on ſe les repréſente quelquefois encore plus gros qu'ils ne ſont en effet, en prenant des œufs de crocodiles pour des œufs d'autruche *(p)*: on a dit qu'ils étoient comme la tête d'un enfant *(q)*, qu'ils pouvoient contenir juſqu'à une pinte de liqueur *(r)*, qu'ils peſoient quinze livres *(ſ)*, & qu'une autruche en pondoit cinquante dans une année *(t)*: Élien a dit juſqu'à quatre-vingts; mais la plupart de ces faits me paroiſſent

(o) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 138.*

(p) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 239.

(q) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 105.

(r) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 233.

(ſ) Léon-l'Africain, *Deſcription de l'Afrique*, lib. IX. — Willulghby, *ubi ſupra.*

(t) Willulghby, *ibidem.*

évidemment exagérés; car, 1.° comment se peut-il faire, qu'un œuf dont la coque ne pèse pas plus d'une livre, & qui contient au plus une pinte de liqueur, soit du poids total de quinze livres! il faudroit pour cela que le blanc & le jaune de cet œuf, fût sept fois plus dense que l'eau, trois fois plus que le marbre, & à peu-près autant que l'étain, ce qui est dur à supposer.

2.° En admettant avec Willulghby, que l'autruche pond dans une année cinquante œufs, pesant quinze livres chacun, il s'ensuivroit que le poids total de la ponte, seroit de sept cents cinquante livres, ce qui est beaucoup pour un animal qui n'en pèse que quatre-vingts.

Il me paroît donc qu'il y a une réduction considérable à faire, tant sur le poids des œufs que sur leur nombre, & il est fâcheux qu'on n'ait pas de mémoires assez sûrs, pour déterminer avec justesse la quantité de cette réduction; on pourroit, en attendant, fixer le nombre des œufs d'après Aristote, à vingt-cinq ou trente; & d'après les Modernes qui ont parlé le plus sagement, à trente-six: en admettant deux ou trois couvées, & douze œufs par chaque couvée, on pourroit encore déterminer le poids de chaque œuf, à trois ou quatre livres, en passant une livre plus ou moins pour la coque, & deux ou trois livres pour la pinte de blanc & de jaune qu'elle contient: mais il y a bien loin de cette fixation conjecturale à une observation précise. Beaucoup de gens écrivent, mais il en est peu qui

mesurent, qui pèsent, qui comparent; de quinze ou seize autruches, dont on a fait la dissection en différens pays, il n'y en a qu'une seule qui ait été pesée, & c'est celle dont nous devons la description à Vallisnieri. On ne sait pas mieux le temps qui est nécessaire pour l'incubation des œufs : tout ce qu'on sait, ou plutôt, tout ce qu'on assure, c'est qu'aussitôt que les jeunes autruches sont écloses, elles sont en état de marcher, & même de courir & de chercher leur nourriture *(u)*, en sorte que dans la zône torride où elles trouvent le degré de chaleur qui leur convient & la nourriture qui leur est propre, elles sont émancipées en naissant, & sont abandonnées de leur mère dont les soins leur sont inutiles : mais dans les pays moins chauds, par exemple, au cap de Bonne-espérance, la mère veille à ses petits, tant que ses secours leur sont nécessaires *(x)*, & par-tout les soins sont proportionnés aux besoins.

Les jeunes autruches sont d'un gris-cendré la première année, & ont des plumes par-tout, mais ce sont de fausses plumes qui tombent bientôt d'elles-mêmes pour ne plus revenir sur les parties qui doivent être nues, comme la tête, le haut du cou, les cuisses, les flancs & le dessous des ailes; elles sont remplacées sur le reste du corps par des plumes alternativement blanches & noires, & quelquefois grises par le mélange

(u) Léon-l'Africain, *Description de l'Afrique*, lib. IX.

(x) Kolbe, *Description du Cap.*

de ces deux couleurs fondues ensemble; les plus courtes sont sur la partie inférieure du cou, la seule qui en soit revêtue; elles deviennent plus longues sur le ventre & sur le dos, les plus longues de toutes sont à l'extrémité de la queue & des ailes, & ce sont les plus recherchées. M. Klein dit, d'après Albert, que les plumes du dos sont très-noires dans les mâles & brunes dans les femelles *(y)*: cependant M.rs de l'Académie qui ont disséqué huit autruches, dont cinq mâles & trois femelles, ont trouvé le plumage à peu près semblable dans les unes & les autres *(z)*; mais on n'en a jamais vu qui eussent des plumes rouges, vertes, bleues & jaunes, comme Cardan semble l'avoir cru, par une méprise bien déplacée dans un ouvrage *sur la subtilité*.

Redi a reconnu par de nombreuses observations, que presque tous les oiseaux étoient sujets à avoir de la vermine dans leurs plumes, & même de plusieurs espèces; & que la plupart avoient leurs insectes particuliers qui ne se rencontroient point ailleurs; mais il n'en a jamais trouvé en aucune saison dans les autruches, quoiqu'il ait fait ses observations sur douze de ces animaux, dont quelques-uns étoient récemment arrivés de Barbarie *(a)*.

(y) Klein, *Hist. Avium*, pag. 16. — Albert, *Apud Gesnerum de Avibus*, pag. 742.

(z) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 113*.

(a) Collection Acad. *tome I de l'*Histoire naturelle, *page 464*.

D'un autre côté Vallisnieri qui en a disséqué deux, n'a trouvé dans leur intérieur ni lombrils, ni vers, ni insectes quelconques *(b)*; il semble qu'aucun de ces animaux n'ait d'appétit pour la chair de l'autruche, qu'ils l'évitent même & la craignent, & que cette chair ait quelque qualité contraire à leur multiplication, à moins qu'on ne veuille attribuer cet effet, du moins pour l'intérieur, à la force de l'estomac & de tous les organes digestifs, car l'autruche a une grande réputation à cet égard; il y a bien des gens encore qui croient qu'elle digère le fer, comme la volaille commune digère les grains d'orge; quelques Auteurs ont même avancé qu'elle digéroit le fer rouge *(c)*, mais on me dispensera, sans doute, de réfuter sérieusement cette dernière assertion; ce sera bien assez de déterminer d'après les faits, dans quel sens on peut dire que l'autruche digère le fer à froid.

Il est certain que ces animaux vivent principalement de matières végétales, qu'ils ont le gésier muni de muscles très-forts, comme tous les granivores *(d)*, &

(b) Œuvres de Vallisnieri, *tome I, page 246.*

(c) Marmol, *Description de l'Afrique*, tome I, page 64.

(d) Nota. Quoique l'autruche soit omnivore dans le fait, il semble néanmoins qu'on doit la ranger parmi les granivores, puisque dans ses déserts elle vit de dattes & autres fruits ou matières végétales, & que dans les ménageries on la nourrit de ces mêmes matières: d'ailleurs, Strabon nous dit, *liv. VI,* que lorsque les chasseurs veulent l'attirer dans le piége qu'ils lui ont préparé, ils lui présentent du grain pour appât.

qu'ils avalent fort souvent du fer *(e)*, du cuivre, des pierres, du verre, du bois & tout ce qui se présente; je ne nierois pas même qu'ils n'avalassent quelquefois du fer rouge, pourvu que ce fût en petite quantité, & je ne pense pas avec cela que ce fût impunément: il paroît qu'ils avalent tout ce qu'ils trouvent, jusqu'à ce que leurs grands estomacs soient entièrement pleins, & que le besoin de les lester par un volume suffisant de matière, est l'une des principales causes de leur voracité. Dans les sujets disséqués par Warren *(f)* & par Ramby *(g)*, les ventricules étoient tellement remplis & distendus, que la première idée qui vint à ces deux Anatomistes, fut de douter que ces animaux eussent jamais pu digérer une telle surcharge de nourriture. Ramby ajoute que les matières contenues dans ces ventricules paroissoient n'avoir subi qu'une légère altération. Vallisnieri trouva aussi le premier ventricule entièrement plein d'herbes, de fruits, de légumes, de noix, de cordes, de pierres, de verre, de cuivre jaune & rouge, de fer, d'étain, de plomb & de bois; il y en avoit entr'autres un morceau, & c'étoit le dernier avalé, puisqu'il étoit tout au-dessus, lequel ne

(e) Je dis fort souvent, car Albert assure très-positivement qu'il n'a jamais pu faire avaler du fer à plusieurs autruches, quoiqu'elles dévorassent avidement des os fort durs & même des pierres. *Voyez Gesner*, de Avibus, *pag. 742, C.*

(f) Transactions Philosophiques, *n.° 394.*

(g) Ibidem, n.° 386.

pesoit pas loin d'une livre *(h)*. M.rs de l'Académie assurent que les ventricules des huit autruches qu'ils ont observées, se sont toujours trouvés remplis de foin, d'herbes, d'orge, de fèves, d'os, de monnoies, de cuivre & de cailloux, dont quelques-uns avoient la grosseur d'un œuf *(i)*; l'autruche entasse donc les matières dans ses estomacs à raison de leur capacité, & par la nécessité de les remplir; & comme elle digère avec facilité & promptitude, il est aisé de comprendre pourquoi elle est insatiable.

Mais quelque insatiable qu'elle soit, on me demandera toujours, non pas pourquoi elle consomme tant de nourriture, mais pourquoi elle avale des matières qui ne peuvent point la nourrir, & qui peuvent même lui faire beaucoup de mal; je répondrai que c'est parce qu'elle est privée du sens du goût, & cela est d'autant plus vraisemblable, que sa langue étant bien examinée par d'habiles Anatomistes, leur a paru dépourvue de toutes ces papilles sensibles & nerveuses, dans lesquelles on croit avec assez de fondement que réside la sensation du goût *(k)*: je croirois même qu'elle auroit le sens de l'odorat fort obtus, car ce sens est celui qui sert le plus aux animaux pour le discernement de leur nourriture; & l'autruche a si peu

(h) *Opere di Vallisnieri*, tom. I, pag. 240.

(i) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 129*.

(k) Vallisnieri, *tome I, page 249*.

de

de ce diſcernement, qu'elle avale non-ſeulement le fer, les cailloux, le verre, mais même le cuivre qui a une ſi mauvaiſe odeur, & que Vallifnieri en a vu une qui étoit morte pour avoir dévoré une grande quantité de chaux vive *(l)*: les gallinacés & autres granivores, qui n'ont pas les organes du goût fort ſenſibles, avalent bien de petites pierres qu'ils prennent apparemment pour de petites graines, lorſqu'elles ſont mêlées enſemble; mais ſi on leur préſente pour toute nourriture un nombre connu de ces petites pierres, ils mourront de faim, ſans en avaler une ſeule *(m)*; à plus forte raiſon ne toucheroient-ils point à la chaux vive: & l'on peut conclure de-là, ce me ſemble, que l'autruche eſt un des oiſeaux dont les ſens du goût & de l'odorat, & même celui du toucher dans les parties internes de la bouche, ſont les plus émouſſés & les plus obtus; en quoi il faut convenir qu'elle s'éloigne beaucoup de la nature des quadrupèdes.

Mais enfin que deviennent les ſubſtances dures, réfractaires & nuiſibles, que l'autruche avale ſans choix & dans la ſeule intention de ſe remplir! que deviennent ſur-tout le cuivre, le verre, le fer! ſur cela les avis ſont partagés, & chacun cite des faits à l'appui de ſon opinion. M. Perrault ayant trouvé ſoixante & dix doubles dans l'eſtomac d'un de ces animaux, remarqua qu'ils

(l) Vallifnieri, *tome I, page 239.*

(m) Collection Académique, *tome I de l'*Hiſtoire naturelle, *page 498.*

étoient la plupart usés & consumés presque aux trois quarts; mais il jugea que c'étoit plutôt par leur frottement mutuel & celui des cailloux, que par l'action d'aucun acide, vu que quelques-uns de ces doubles qui étoient bossus, se trouvèrent fort usés du côté convexe, qui étoit aussi le plus exposé aux frottemens, & nullement endommagés du côté concave; d'où il conclut que dans les oiseaux, la dissolution de la nourriture ne se fait pas seulement par des esprits subtils & pénétrans, mais encore par l'action organique du ventricule qui comprime & bat incessamment les alimens avec les corps durs que ces mêmes animaux ont l'instinct d'avaler; & comme toutes les matières contenues dans cet estomac, étoient teintes en vert; il conclut encore que la dissolution du cuivre s'y étoit faite, non par un dissolvant particulier, ni par voie de digestion, mais de la même manière qu'elle se feroit si l'on broyoit ce métal avec des herbes, ou avec quelque liqueur acide ou salée: il ajoute que le cuivre, bien loin de se tourner en nourriture dans l'estomac de l'autruche, y agissoit au contraire comme poison, & que toutes celles qui en avaloient beaucoup mouroient bientôt après *(n)*.

Vallisnieri pense au contraire que l'autruche digère ou dissout les corps durs, principalement par l'action du dissolvant de l'estomac, sans exclure celle des

(n) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 129.*

chocs & frottemens qui peuvent aider à cette action principale: voici ses preuves:

1.° Les morceaux de bois, de fer ou de verre qui ont séjourné quelque temps dans les ventricules de l'autruche, ne sont point lisses & luisans comme ils devroient l'être, s'ils eussent été usés par le frottement; mais ils sont raboteux, sillonnés, criblés comme ils doivent l'être, en supposant qu'ils aient été rongés par un dissolvant actif:

2.° Ce dissolvant réduit les corps les plus durs, de même que les herbes, les grains & les os, en molécules impalpables qu'on peut apercevoir au microscope & même à l'œil nu:

3.° Il a trouvé dans un estomac d'autruche un clou implanté dans l'une de ses parois, & qui traversoit cet estomac de façon que les parois opposées ne pouvoient s'approcher ni par conséquent comprimer les matières contenues, autant qu'elles le font d'ordinaire; cependant les alimens étoient aussi-bien dissous dans ce ventricule, que dans un autre qui n'étoit traversé d'aucun clou, ce qui prouve au moins que la digestion ne se fait pas dans l'autruche uniquement par trituration:

4.° Il a vu un dés à coudre, de cuivre, trouvé dans l'estomac d'un chapon, lequel n'étoit rongé que dans le seul endroit par où il touchoit au gésier, & qui par conséquent étoit le moins exposé aux chocs des autres corps durs; preuve que la dissolution des métaux, dans

l'estomac des chapons, se fait plutôt par l'action d'un dissolvant quel qu'il soit, que par celle des chocs & des frottemens; & cette conséquence s'étend assez naturellement aux autruches:

5.° Il a vu une pièce de monnoie rongée si profondément, que son poids étoit réduit à trois grains:

6.° Les glandes du premier estomac donnent, étant pressées, une liqueur visqueuse, jaunâtre, insipide, & qui néanmoins imprime très-promptement sur le fer, une tache obscure:

7.° Enfin, l'activité de ces sucs, la force des muscles du gésier, & la couleur noire qui teint les excrémens des autruches qui ont avalé du fer, comme elle teint ceux des personnes qui font usage des martiaux & les digèrent bien, venant à l'appui des faits précédens, autorisent Vallisnieri à conjecturer, non pas tout-à-fait, que les autruches digèrent le fer & s'en nourrissent, comme divers insectes ou reptiles se nourrissent de terre & de pierres; mais que les pierres, les métaux & sur-tout le fer, dissous par le suc des glandes, servent à tempérer, comme absorbans, les fermens trop actifs de l'estomac, qu'ils peuvent se mêler à la nourriture comme élémens utiles, l'assaisonner, augmenter la force des solides, & d'autant plus que le fer entre, comme on sait, dans la composition des êtres vivans; & que lorsqu'il est suffisamment atténué par des acides convenables, il se volatilise & acquiert une tendance à végéter, pour ainsi dire, & à prendre des formes analogues

à celles des plantes, comme on le voit dans l'arbre de mars *(o)*; & c'eſt en effet le ſeul ſens raiſonnable dans lequel on puiſſe dire que l'autruche digère le fer, & quand elle auroit l'eſtomac aſſez fort pour le digérer véritablement, ce n'eſt que par une erreur bien ridicule qu'on auroit pu attribuer à ce géſier, comme on a fait, la qualité d'un remede & la vertu d'aider la digeſtion, puiſqu'on ne peut nier qu'il ne ſoit par lui-même un morceau tout-à-fait indigeſte : mais telle eſt la nature de l'eſprit humain ; lorſqu'il eſt une fois frappé de quelque objet rare & ſingulier, il ſe plaît à le rendre plus ſingulier encore, en lui attribuant des propriétés chimériques & ſouvent abſurdes : c'eſt ainſi qu'on a prétendu que les pierres les plus tranſparentes qu'on trouve dans les ventricules de l'autruche, avoient auſſi la vertu, étant portées au cou, de faire faire de bonnes digeſtions ; que la tunique intérieure de ſon géſier avoit celle de ranimer un tempérament affoibli & d'inſpirer de l'amour ; ſon foie, celle de guérir le mal caduc ; ſon ſang, celle de rétablir la vue ; la coque de ſes œufs réduite en poudre, celle de ſoulager les douleurs de la goutte & de la gravelle, &c. Vallisnieri a eu occaſion

(o) Mémoires de l'Académie des Sciences, *années 1705, 1706 & ſuivantes.* — Vallisnieri, *tome I, page 242* ; & il confirme encore ſon ſentiment par les obſervations de Santorini ſur des pieces de monnoie & des clous trouvés dans l'eſtomac d'une autruche qu'il avoit diſſequée à Veniſe, & par les expériences de l'Academie *del Cimento*, ſur la digeſtion des Oiſeaux.

de constater par ses expériences, la fausseté de la plupart de ces prétendues vertus; & ses expériences sont d'autant plus décisives, qu'il les a faites sur les personnes les plus crédules & les plus prévenues *(p)*.

L'autruche est un oiseau propre & particulier à l'Afrique, aux îles voisines de ce continent *(q)*, & à la partie de l'Asie qui confine à l'Afrique; ces régions qui sont le pays natal du chameau, du rhinoceros, de l'éléphant & de plusieurs autres grands animaux, devoient être aussi la patrie de l'autruche, qui est l'éléphant des oiseaux; elles sont très-fréquentes dans les montagnes situées au sud-ouest d'Alexandrie, suivant le docteur Pokoke. Un Missionnaire dit qu'on en trouve à Goa, mais beaucoup moins qu'en Arabie *(r)*; Philostrate prétend même qu'Apollonius en trouva jusqu'au de-là du Gange *(s)*, mais c'étoit sans doute dans un temps où ce pays étoit moins peuplé qu'aujourd'hui : les Voyageurs modernes n'en ont point aperçu dans ce même pays, sinon celles qu'on y avoit menées d'ailleurs *(t)*, & tous conviennent qu'elles ne s'écartent

(p) Vallisnieri, *tome I, page 253.*

(q) Le vorou-patra de Madagascar est une espèce d'autruche qui se retire dans les lieux déserts & pond des œufs d'une singulière grosseur. *Hist. générale des voyages, tome VIII, page 606,* citant Flaccour.

(r) Voyage du Fr. Philippe, Carme-déchaussé, *page 378.*

(s) *Vita Apollonii,* lib. III.

(t) On en nourrit dans les ménageries du roi de Perse, selon Thevenot *(tome II, page 200)*, ce qui suppose qu'elles ne sont

guère au-delà du trente-cinquième degré de latitude, de part & d'autre de la Ligne; & comme l'autruche ne vole point, elle est dans le cas de tous les quadrupèdes des parties méridionales de l'ancien continent, c'est-à-dire, qu'elle n'a pu passer dans le nouveau; aussi n'en a-t-on point trouvé en Amérique, quoiqu'on ait donné son nom au thouyou, qui lui ressemble en effet, en ce qu'il ne vole point & par quelques autres rapports, mais qui est d'une espèce différente, comme nous le verrons bientôt dans son histoire: par la même raison, on ne l'a jamais rencontrée en Europe, où elle auroit cependant pu trouver un climat convenable à sa nature dans la Morée, & au midi de l'Espagne & de l'Italie; mais pour se rendre dans ces contrées, il eût fallu ou franchir les mers qui l'en séparoient, ce qui lui étoit impossible, ou faire le tour de ces mers, & remonter jusqu'au cinquantième degré de latitude pour revenir par le Nord en traversant des régions très-peuplées, nouvel obstacle doublement insurmontable à la migration d'un animal, qui ne se plaît que dans les pays chauds & les déserts: les autruches habitent en effet, par préférence, les lieux les plus solitaires & les plus arides, où il ne pleut presque jamais *(u)*, &

pas communes dans ce pays. — Sur la route d'Ispahan à Schiras on amena dans le caravanserai quatre autruches, dit Gemelli Carreri, *tome II, page 238.*

(u) Struthum generari in parte Africæ quâ non pluit inquit Theophrastus, de Hist. plant. 44, *apud Gesnerum*, pag. 74. *Nota.* Tous les

cela confirme ce que difent les Arabes, qu'elles ne boivent point; elles fe réuniffent dans ces déferts en troupes nombreufes, qui de loin reffemblent à des efcadrons de cavalerie, & ont jeté l'alarme dans plus d'une caravane: leur vie doit être un peu dure dans ces folitudes vaftes & ftériles, mais elles y trouvent la liberté & l'amour; & quel défert, à ce prix, ne feroit un lieu de délices! c'eft pour jouir, au fein de la Nature, de ces biens ineftimables qu'elles fuient l'homme; mais l'homme qui fait le profit qu'il en peut tirer, les va chercher dans leurs retraites les plus fauvages; il fe nourrit de leurs œufs, de leur fang, de leur graiffe, de leur chair, il fe pare de leurs plumes; il conferve peut-être l'efpérance de les fubjuguer tout-à-fait, & de les mettre au nombre de fes efclaves. L'autruche promet trop d'avantages à l'homme, pour qu'elle puiffe être en fûreté dans fes déferts.

Voyageurs & les Naturaliftes font d'accord fur ce point; G. Warren eft le feul qui ait fait un oifeau aquatique de l'autruche, l'animal le plus anti-aquatique qu'il y ait: il convient bien qu'elle ne fait point nager; mais elle a les jambes hautes & le cou long, ce qui lui donne le moyen de marcher dans l'eau & d'y faifir fa proie; d'ailleurs, on a remarqué que fa tête avoit quelque reffemblance avec celle de l'oie; en faut-il davantage pour prouver que l'autruche eft un oifeau de rivière! *Voy. Tranfact. Philof. n.° 394.* Un autre ayant ouï dire qu'on voyoit en Abiffinie des autruches de la groffeur d'un âne, & ayant appris, d'ailleurs, qu'elles avoient le cou & les pieds d'un quadrupède, en a conclut & écrit qu'elles avoient le cou & les pieds d'un âne, *Suidas*. Il n'y a guère de fujet d'Hiftoire naturelle qui ait fait dire autant d'abfurdités que l'autruche.

Des

Des peuples entiers ont mérité le nom de *Struthophages*, par l'usage où ils étoient de manger de l'autruche *(x)*; & ces peuples étoient voisins des Éléphantophages, qui ne faisoient pas meilleure chère. Apicius prescrit, & avec grande raison, une sauce un peu vive pour cette viande *(y)*, ce qui prouve au moins qu'elle étoit en usage chez les Romains; mais nous en avons d'autres preuves. L'empereur Héliogabale fit un jour servir la cervelle de six cents autruches dans un seul repas *(z)*; cet Empereur avoit, comme on sait, la fantaisie de ne manger chaque jour que d'une seule viande, comme faisans, cochon, poulets, & l'autruche étoit du nombre *(a)*, mais apprêtée sans doute à la manière d'Apicius: encore aujourd'hui les habitans de la Lybie, de la Numidie, &c. en nourrissent de privées, dont ils mangent la chair & vendent les plumes *(b)*; cependant les chiens ni les chats ne voulurent pas même sentir la chair d'une autruche que Vallisnieri avoit disséquée, quoique cette chair fût encore fraiche & vermeille, à la vérité l'autruche étoit d'une très-grande maigreur *(c)*; de plus, elle pouvoit être vieille; & Léon-l'Africain qui en avoit goûté sur les lieux, nous apprend qu'on ne

(x) Strabon, *lib. XVI.* — Diod. Sic. *de Fabul. Antiq. gestis*, lib. IV.

(y) Apicius, *lib. VI, cap. I.*

(z) Lamp. *in vita Heliogabali.*

(a) *Idem, ibidem.*

(b) Belon, *Hist. natur. des Oiseaux*, page 231. — Marmol, *Description de l'Afrique*, tome III, page 25.

(c) *Opere di Vallisnieri*, tom. I, pag. 253.

mangeoit guère que les jeunes, & même après les avoir engraissées *(d)*; le Rabin, David Kimbi, ajoute qu'on préféroit les femelles *(e)*, & peut-être en eût-on fait un mets passable en les soumettant à la castration.

Cadamosto & quelques autres Voyageurs disent avoir goûté des œufs d'autruche, & ne les avoir point trouvés mauvais; de Brue & le Maire assurent que dans un seul de ses œufs, il y a de quoi nourrir huit hommes *(f)*; d'autres qu'il pèse autant que trente œufs de poule *(g)*, mais il y a bien loin de-là à quinze livres.

On fait avec la coque de ces œufs, des espèces de coupes qui durcissent avec le temps, & ressemblent en quelque sorte à de l'ivoire.

Lorsque les Arabes ont tué une autruche, ils lui ouvrent la gorge, font une ligature au-dessous du trou, & la prenant ensuite à trois ou quatre, ils la secouent & la ressassent, comme on ressasseroit une outre pour la rincer; après quoi la ligature étant défaite, il sort par le trou fait à la gorge, une quantité considérable de mantéque en consistance d'huile figée; on en tire quelquefois jusqu'à vingt livres d'une seule autruche, cette mantèque n'est autre chose que le sang de l'animal mêlé, non avec sa chair, comme on l'a dit, puisqu'on ne lui en trouvoit point sur le

(d) Descrip. de l'Afr. *liv. IX*.

(e) Gesner, *de Avibus*, p. 741.

(f) Voyage au Sénégal, &c. *page 104*.

(g) Kolbe, *Description du cap de Bonne-espérance*.

ventre & la poitrine, où en effet il n'y en a jamais; mais avec cette graisse, qui dans les autruches grasses, forme, comme nous avons dit, une couche épaisse de plusieurs pouces sur les intestins: les habitans du pays prétendent que la mantèque est un très-bon manger, mais qu'elle donne le cours de ventre *(h)*.

Les Éthiopiens écorchent les autruches & vendent leurs peaux aux Marchands d'Alexandrie; le cuir en est très-épais *(i)*, & les Arabes s'en faisoient autrefois des espèces de soubrevestes, qui leur tenoient lieu de cuirasse & de bouclier *(k)*. Belon a vu une grande quantité de ces peaux toutes emplumées dans les boutiques d'Alexandrie *(l)*, les longues plumes blanches de la queue & des ailes ont été recherchées dans tous les temps; les Anciens les employoient comme ornement & comme distinction militaire, & elles avoient succédé aux plumes de cygne; car les oiseaux ont toujours été en possession de fournir aux peuples policés, comme aux peuples sauvages, une partie de leur parure. Aldrovande nous apprend qu'on voit encore à Rome deux statues anciennes, l'une de Minerve & l'autre de Pyrrhus, dont le casque est

(h) Voyage de Thévenot, *tome I, page 313.*

(i) *Nota.* Schwenckfeld prétend que ce cuir épais est fait pour garantir l'autruche contre la rigueur du froid; il n'a pas pris garde qu'elle n'habitoit que les pays chauds. *Voy.* Aviarium Silesiæ, *pag. 350.*

(k) Pollux, *apud Gesnerum,* de Avibus, *pag. 744.*

(l) Belon, *Observ.* fol. 96.

orné de plumes d'autruche *(m)*; c'eſt apparemment de ces mêmes plumes qu'étoit compoſé le pennache des ſoldats Romains, dont parle Polybe *(n)*, & qui conſiſtoit en trois plumes noires ou rouges d'environ une coudée de haut; c'eſt préciſément la longueur des grandes plumes d'autruche. En Turquie, aujourd'hui, un Janiſſaire *(o)* qui s'eſt ſignalé par quelques faits d'armes *(p)*, a le droit d'en décorer ſon turban, & la Sultane, dans le ſérail, projetant de plus douces victoires, les admet dans ſa parure avec complaiſance. Au royaume de Congo, on mêle ces plumes avec celles du paon, pour en faire des enſeignes de guerre *(q)*, & les Dames d'Angleterre & d'Italie s'en font des eſpèces d'éventails *(r)*; on ſait aſſez quelle prodigieuſe conſommation il s'en fait en Europe pour les chapeaux, les caſques, les habillemens de théâtre, les ameublemens, les dais, les cérémonies funèbres, & même pour la parure des femmes; & il faut avouer qu'elles font un bon effet, ſoit par leurs couleurs naturelles ou artificielles, ſoit par leur mouvement doux & ondoyant: mais il eſt bon de ſavoir que les plumes dont on fait le plus de cas, ſont celles qui s'arrachent à l'animal vivant, & on les reconnoit en ce que leur tuyau étant preſſé dans les doigts, donne un ſuc ſanguinolent;

(m) Ald. *de Avibus*, t. I, p. 596.
(n) Polybe, *Hiſt.* lib. VI.
(o) Belon, *Obſerv.* . . . fol. 96.
(p) Ald. *de Avibus*, t. I, p. 596.
(q) Hiſt. gén. des Voyages, *tome V, page 76.*
(r) Aldrov. *ubi ſupra.* — Willulghby, *page 105.*

celles au contraire qui ont été arrachées après la mort, sont sèches, légères & fort sujettes aux vers *(s)*.

Les autruches, quoique habitantes du désert, ne sont pas aussi sauvages qu'on l'imagineroit : tous les Voyageurs s'accordent à dire qu'elles s'apprivoisent facilement, sur-tout lorsqu'elles sont jeunes. Les habitans de Dara, ceux de Lybie, &c. en nourrissent des troupeaux *(t)*, dont ils tirent sans doute ces plumes de première qualité, qui ne se prennent que sur les autruches vivantes ; elles s'apprivoisent même sans qu'on y mette de soin, & par la seule habitude de voir des hommes & d'en recevoir la nourriture & de bons traitemens. Brue en ayant acheté deux à Serinpate sur la côte d'Afrique, les trouva tout apprivoisées lorsqu'il arriva au fort Saint-Louis *(u)*.

On fait plus que de les apprivoiser, on en a dompté quelques-unes au point de les monter comme on monte un cheval ; & ce n'est pas une invention moderne, car le tyran Firmius qui régnoit en Égypte sur la fin du troisième siècle, se faisoit porter, dit-on, par de grandes autruches *(x)*. Moore, Anglois, dit avoir vu, à Joar en Afrique, un homme voyageant sur une autruche *(y)*. Vallisnieri parle d'un jeune homme qui

(s) Hist. gén. des Voyages, *tome II, page 632.*

(t) Marmol, *Description de l'Afrique*, tome III, page 11.

(u) Hist. gen. des Voyages, *tome II, page 608.*

(x) Firmius imperator vectus est ingentibus Struthionibus. Textor. apud Gesnerum, *pag. 573.*

(y) Hist. gen. des Voyages, *tome III, page 84.*

s'étoit fait voir à Venise monté sur une autruche, & lui faisant faire des espèces de voltes devant le menu peuple *(z)*; enfin M. Adanson a vu au comptoir de Podor, deux autruches encore jeunes, dont la plus forte couroit plus vîte que le meilleur coureur Anglois, quoiqu'elle eût deux Nègres sur son dos *(a)*; tout cela prouve que ces animaux, sans être absolument farouches, sont néanmoins d'une nature rétive, & que

(z) Vallisnieri, *tome I, page 251.*

(a) « Deux autruches qu'on élevoit depuis près de deux ans au » comptoir de Podor, sur le Niger, quoique jeunes encore, égaloient, » à très-peu près, la grosseur des plus grosses de celles que je n'avois » aperçues qu'en passant dans les campagnes brûlées & sablonneuses » de la gauche du Niger : celles-ci étoient si privées, que deux petits » Noirs montèrent ensemble la plus grande des deux ; celle-ci n'eut » pas plutôt senti ce poids, qu'elle se mit à courir de toutes ses forces » & leur fit faire plusieurs fois le tour du village, sans qu'il fût » possible de l'arrêter autrement qu'en lui barrant le passage. . . Pour » essayer la force de ces animaux, je fis monter un Nègre de taille » sur la plus petite, & deux autres sur la plus grosse : cette charge » ne parut pas disproportionnée à leur vigueur ; d'abord elles trot- » tèrent un petit galop des plus serrés ; ensuite, lorsqu'on les eût un » peu excitées, elles étendirent leurs ailes comme pour prendre le » vent, & s'abandonnèrent à une telle vîtesse, qu'elles sembloient » perdre terre. . . Je suis persuadé qu'elles auroient laissé bien loin » derrière elles les plus fiers chevaux Anglois. . . Il est vrai qu'elles » ne fourniroient pas une course aussi longue qu'eux ; mais à coup » sûr elles pourroient l'exécuter plus promptement. J'ai été plusieurs » fois témoin de ce spectacle, qui doit donner une idée de la force » prodigieuse de l'autruche, & faire connoître de quel usage elle » pourroit être si on trouvoit moyen de la maîtriser & de l'instruire comme on dresse un cheval ». *Voyage au Sénégal, page 48.*

ſi on peut les apprivoiſer juſqu'à ſe laiſſer mener en troupeaux, revenir au bercail & même à ſouffrir qu'on les monte, il eſt difficile & peut-être impoſſible de les réduire à obéir à la main du cavalier, à ſentir ſes demandes, comprendre ſes volontés & s'y ſoumettre: nous voyons par la relation même de M. Adanſon, que l'autruche de Podor ne s'éloigna pas beaucoup, mais qu'elle fit pluſieurs fois le tour de la bourgade, & qu'on ne put l'arrêter qu'en lui barrant le paſſage; docile à un certain point par ſtupidité, elle paroît intraitable par ſon naturel; & il faut bien que cela ſoit, puiſque l'Arabe qui a dompté le cheval & ſubjugué le chameau, n'a pu encore maîtriſer entièrement l'autruche: cependant juſque-là on ne pourra tirer parti de ſa vîteſſe & de ſa force, car la force d'un domeſtique indocile, ſe tourne preſque toujours contre ſon maître.

Au reſte, quoique les autruches courent plus vîte que le cheval, c'eſt cependant avec le cheval qu'on les court & qu'on les prend, mais on voit bien qu'il y faut un peu d'induſtrie; celle des Arabes conſiſte à les ſuivre à vue, ſans les trop preſſer, & ſur-tout à les inquiéter aſſez pour les empêcher de prendre de la nourriture, mais point aſſez pour les déterminer à s'échapper par une fuite prompte; cela eſt d'autant plus facile qu'elles ne vont guère ſur une ligne droite, & qu'elles décrivent preſque toujours dans leur courſe un cercle plus ou moins étendu; les Arabes peuvent donc diriger leur marche ſur un cercle concentrique,

intérieur, par conséquent plus étroit, & les suivre toujours à une juste distance, en faisant beaucoup moins de chemin qu'elles: lorsqu'ils les ont ainsi fatiguées & affamées pendant un ou deux jours, ils prennent leur moment, fondent sur elles au grand galop en les menant contre le vent autant qu'il est possible *(b)*, & les tuent à coups de bâton pour que leur sang ne gâte point le beau blanc de leurs plumes: on dit que lorsqu'elles se sentent forcées & hors d'état d'échapper aux Chasseurs, elles cachent leur tête & croient qu'on ne les voit plus *(c)*; mais il pourroit se faire que l'absurdité de cette intention retombât sur ceux qui ont voulu s'en rendre les interprètes, & qu'elles n'eussent d'autre but en cachant leur tête que de mettre du moins en sûreté la partie qui est en même temps la plus importante & la plus foible.

Les Struthophages avoient une autre façon de prendre ces animaux, ils se couvroient d'une peau d'autruche, passant leur bras dans le cou, ils lui faisoient faire tous les mouvemens que fait ordinairement l'autruche elle-même, & par ce moyen, ils pouvoient aisément les approcher & les surprendre *(d)*: c'est ainsi que les Sauvages d'Amérique se déguisent en chevreuil, pour prendre les chevreuils.

(b) Klein, *Hist. Avium*, p. 16. — Histoire générale des Voyages, *tome II, page 632*.

(c) Pline, *lib. X, cap. 1.* — Kolbe, *Description du cap de Bonne-espérance, &c.*

(d) Diod. Sicul. *de Fabul. Antiq. gestis*, lib. IV.

On

On s'eſt encore ſervi de chiens & de filets pour cette chaſſe, mais il paroît qu'on la fait plus communément à cheval; & cela ſeul ſuffit pour expliquer l'antipathie qu'on a cru remarquer entre le cheval & l'autruche.

Lorſque celle-ci court, elle déploie ſes ailes & les grandes plumes de ſa queue *(e)*, non pas qu'elle en tire aucun ſecours pour aller plus vîte, comme je l'ai déjà dit, mais par un effet très-ordinaire de la correſpondance des muſcles, & de la manière qu'un homme qui court agite ſes bras, ou qu'un éléphant qui revient ſur le Chaſſeur, dreſſe & déploie ſes grandes oreilles *(f)*; la preuve, ſans replique, que ce n'eſt point pour accélérer ſon mouvement que l'autruche relève ainſi ſes ailes, c'eſt qu'elle les relève lors même qu'elle va contre le vent, quoique dans ce cas elles ne puiſſent être qu'un obſtacle: la vîteſſe d'un animal n'eſt que l'effet de ſa force employée contre ſa peſanteur; & comme l'autruche eſt en même temps très-peſante & très-vîte à la courſe, il s'enſuit qu'elle doit avoir beaucoup de force: cependant malgré ſa force, elle conſerve les mœurs des granivores; elle n'attaque point les animaux plus foibles, rarement même ſe met-elle en défenſe contre ceux qui l'attaquent; bordée ſur tout le corps d'un cuir épais & dur, pourvue d'un large *ſternum* qui lui tient lieu de cuiraſſe, munie d'une ſeconde cuiraſſe d'inſenſibilité, elle s'aperçoit à peine

(e) Léon Afric. *Deſcription*, lib. IX.

(f) Élien, *Hiſt. animal.*

des petites atteintes du dehors, & elle sait se soustraire aux grands dangers par la rapidité de sa fuite ; si quelquefois elle se défend, c'est avec le bec, avec les piquans de ses ailes *(g)*, & sur-tout avec les pieds. Thévenot en a vu une qui d'un coup de pied renversa un chien *(h)*. Belon dit dans son vieux langage, qu'elle pourroit ainsi *ruer par terre* un homme qui fuiroit devant elle *(i)*; mais qu'elle jette, en fuyant, des pierres à ceux qui la poursuivent *(k)*, j'en doute beaucoup, & d'autant plus que la vitesse de sa course en avant seroit autant de retranché sur celle des pierres qu'elle lanceroit en arrière, & que ces deux vitesses opposées étant à peu près égales, puisqu'elles ont toutes deux pour principe le mouvement des pieds, elles se détruiroient nécessairement : d'ailleurs ce fait avancé par Pline, & répété par beaucoup d'autres, ne me paroît point avoir été confirmé par aucun Moderne digne de foi, & l'on sait que Pline avoit beaucoup plus de génie que de critique.

Léon-l'Africain a dit que l'autruche étoit privée du sens de l'ouïe *(l)*; cependant nous avons vu plus haut qu'elle paroissoit avoir tous les organes d'où

(g) Albert, *de Animal. apud Gesn.* pag. 742.

(h) Voyages de Thévenot, *tome I, page 313*.

(i) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 233.

(k) Ungulæ iis . . . bisulcæ, comprehendendis lapidibus utiles, quos in fugâ contra sequentes ingerunt. Lib. X, cap. 1.

(l) Descriptionæ Africæ, lib. IX.

dépendent les ſenſations de ce genre, l'ouverture des oreilles eſt même fort grande, & n'eſt point ombragée par les plumes; ainſi il eſt probable ou qu'elle n'eſt ſourde qu'en certaines circonſtances, comme le tetras, c'eſt-à-dire dans la ſaiſon de l'amour, ou qu'on a imputé quelquefois à ſurdité ce qui n'étoit que l'effet de la ſtupidité.

C'eſt auſſi dans la même ſaiſon, ſelon toute apparence, qu'elle fait entendre ſa voix; elle la fait rarement entendre, car très-peu de perſonnes en ont parlé; les Écrivains ſacrés comparent ſon cri à un gémiſſement *(m)*, & on prétend même que ſon nom hébreu *jacnah* eſt formé d'*ianah*, qui ſignifie hurler. Le docteur Browne dit que ce cri reſſemble à la voix d'un enfant enroué, & qu'il eſt plus triſte encore *(n)*; comment donc avec cela ne paroîtroit-il pas lugubre & même terrible, ſelon l'expreſſion de M. Sandys, à des Voyageurs qui ne s'enfoncent qu'avec inquiétude dans l'immenſité de ces déſerts, & pour qui tout être animé, ſans en excepter l'homme, eſt un objet à craindre & une rencontre dangereuſe?

(m) Michée, *cap. 1. Luctum quaſi Struthionum.*

(n) Collections Philoſophiques, *n.° 5, art. VIII.*



LE TOUYOU (a).

L'AUTRUCHE de l'Amérique méridionale, appelée aussi *autruche d'Occident, autruche de Magellan & de la Guyane,* n'est point une autruche: je crois que le Maire est le premier Voyageur qui, trompé par quelques traits de ressemblance avec l'autruche d'Afrique, lui ait appliqué ce nom *(b).* Klein qui a bien vu que l'espèce étoit différente, s'est contenté de l'appeler *autruche bâtarde (c).* M. Barrère la nomme tantôt un *héron (d),* tantôt une *grue ferrivore (e),* tantôt un *émeu à long cou (f);* d'autres ont cru beaucoup mieux faire en lui appliquant d'après des rapports, à la vérité mieux saisis, cette dénomination composée, *casoar gris à bec d'autruche;* Moehring *(g)* & M. Brisson *(h)* lui

(a) Touyou *ou* Touyouyou. — *Struthio.* Euf. Nieremberg, *pag. 217;* la figure, *page 218,* sous le nom *Émeu.* — Nhandu-guam. Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* pag. 190; & Pison, *page 84,* avec une figure. — Autruche de Guiane. Desmarchais, *tome III, page 324.*

(b) Voy. ses Navigations Australes, *page 129, dans le sommaire du n.° 22.*

(c) Avium. Hist. pag. 17.

(d) Ornithologia, pag. 67.

(e) France Équinoxiale, *page 133.*

(f) Ornithologia, pag. 64.

(g) Meth. *Avi. Gen.* 65.

(h) Brisson, *tome V, page 8.*



Dessiné par Desève. Gravé par Dufour.

L'AUTRUCHE.

donnent le nom latin de *rhea,* auquel le dernier ajoute le nom *Américain de touyou,* formé de celui de *touyouyou* qu'il porte communément dans la Guyane *(i)*; d'autres Sauvages lui ont donné d'autres noms, *yardu, yandu, andu* & *nandu-guacu,* au Bresil *(k)*; *sallian,* dans l'ile de Maragnan *(l)*; *suri,* au Chili *(m),* &c. voilà bien des noms pour un oiseau si nouvellement connu; pour moi j'adopterai volontiers celui de touyou que lui a donné, ou plutôt que lui a conservé M. Brisson, & je préférerai sans hésiter ce nom barbare, qui vraisemblablement a quelque rapport à la voix ou au cri de l'oiseau, je le préférerai, dis-je, aux dénominations scientifiques, qui trop souvent ne sont propres qu'à donner de fausses idées, & aux noms nouveaux qui n'indiquent aucun caractère, aucun attribut essentiel de l'être auquel on les applique.

M. Brisson paroît croire qu'Aldrovande a voulu désigner le touyou sous le nom d'*avis eme (n),* & il est très-vrai qu'au *tome III* de l'Ornithologie de ce dernier, *page 541,* il se trouve une planche qui représente le touyou & le casoar, d'après les deux planches de Nieremberg, *page 218*; & qu'au-dessus de la

(i) Barrère, *France Équinoxiale,* page 133.

(k) Nieremberg, *page 217*; Marcgrave, *page 190*; Pison, *page 84*; de Laët, &c.

(l) Histoire générale des Voyages, *tome XIV, page 316.*

(m) Nieremberg, *page 217.*

(n) Brisson, *tome V* de son Ornithologie, *page 8.*

planche d'Aldrovande est écrit en gros caractère, *AVIS EME*, de même que la figure du touyou, dans Nieremberg, porte en tête le nom d'*émeu;* mais il est visible que ces deux titres ont été ajoutés par les Graveurs ou les Imprimeurs, peu instruits de l'intention des Auteurs, car Aldrovande ne dit pas un mot du touyou, Nieremberg n'en parle que sous les noms d'*yardou*, de *suri* & d'*autruche d'Occident;* & tous deux, dans leur description, appliquent les noms d'*eme* & d'*émeu* au seul casoar de Java; en sorte que pour prévenir la confusion des noms, l'eme d'Aldrovande & l'émeu de Nieremberg, ne doivent plus désormais reparoître dans la liste des dénominations du touyou. Marcgrave dit que les Portugais l'appelent *ema* dans leur langue *(o)*; mais les Portugais qui avoient beaucoup de relations dans les Indes orientales, connoissoient l'émeu de Java, & ils ont donné son nom au touyou d'Amérique, qui lui ressembloit plus qu'à aucun autre oiseau, de même que nous avons donné le nom d'*autruche* à ce même touyou; & il doit demeurer pour constant que le nom d'émeu est propre au casoar des Indes orientales, & ne convient ni au touyou ni à aucun autre oiseau d'Amérique.

En détaillant les différens noms du touyou, j'ai indiqué en partie les différentes contrées où il se trouve; c'est un oiseau propre à l'Amérique méridionale,

(o) Marcgrave, *Hist. nat. Bras.* page 190.

mais qui n'eſt pas également répandu dans toutes les provinces de ce continent. Marcgrave nous apprend qu'il eſt rare d'en voir aux environs de Fernambouc, il ne l'eſt pas moins au Pérou & le long des côtes les plus fréquentées, mais il eſt plus commun dans la Guyane *(p)*, dans les capitaineries de Sérégippe & de Rio-grande *(q)*, dans les provinces intérieures du Breſil *(r)*, au Chili *(ſ)*, dans les vaſtes forêts qui ſont au nord de l'embouchure de la Plata *(t)*, dans les ſavanes immenſes qui s'étendent au ſud de cette rivière *(u)* & dans toute la terre Magellanique *(x)*, juſqu'au port Deſiré, & même juſqu'à la côte qui borde le détroit de Magellan *(y)*: autrefois il y avoit des cantons dans le Paraguai qui en étoient remplis, ſur-tout les campagnes arroſées par l'Uraguai; mais à meſure que les hommes s'y ſont multipliés, ils en ont tué un grand nombre, & le reſte s'eſt éloigné *(z)*: le capitaine Vood aſſure que bien qu'ils abondent ſur la côte ſeptentrionale du détroit de Magellan, on n'en voit

(p) Barrère, *France Équinoxiale*, page 133.

(q) Marcgrave, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 190.

(r) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIV, page 299.*

(ſ) Hiſtoire des Incas, *tome II, page 274 & ſuivantes.*

(t) Wafer, *Nouveaux Voyages de Dampier*, tome V, page 308.

(u) *Ibidem*, page 68.

(x) *Ibidem*, tome IV, page 69; & tome V, page 181.

(y) *Ibidem*, page 192.

(z) Hiſtoire du Paraguai du P. Charlevoix, *tome I, page 33; & tome II, page 172.*

point du tout ſur la côte méridionale *(a)*; & quoique Coréal diſe qu'il en a aperçu dans les îles de la mer du ſud *(b)*, ce détroit paroît être la borne du climat qui convient au touyou, comme le cap de Bonne-eſpérance eſt la borne du climat qui convient aux autruches; & ces îles de la mer du ſud, où Coréal dit avoir vu des touyous, ſeront apparemment quelques-unes de celles qui avoiſinent les côtes orientales de l'Amérique au-delà du détroit: il paroît de plus, que le touyou qui ſe plaît comme l'autruche, ſous la zone torride, s'habitue plus facilement à des pays moins chauds, puiſque la pointe de l'Amérique méridionale, qui eſt terminée par le détroit de Magellan, s'approche bien plus du pôle que le cap de Bonne-eſpérance ou qu'aucun autre climat habité volontairement par les autruches: mais, comme ſelon toutes les relations, le touyou n'a pas plus que l'autruche la puiſſance de voler, qu'il eſt, comme elle, un oiſeau tout-à-fait terreſtre, & que l'Amérique méridionale eſt ſéparée de l'ancien continent, par des mers immenſes; il s'enſuit qu'on ne doit pas plus trouver de touyous dans ce continent, qu'on ne trouve d'autruches en Amérique, & cela eſt en effet conforme au témoignage de tous les Voyageurs.

Le touyou, ſans être tout-à-fait auſſi gros que

(a) Suite des Voyages de Dampier, *tome V, page 192.*

(b) Voyages de Coréal, *tome II, page 208.*

l'autruche,

l'autruche, eſt le plus gros oiſeau du nouveau monde, les vieux ont juſqu'à ſix pieds de haut *(c)*; & Wafer qui a meſuré la cuiſſe d'un des plus grands, l'a trouvée preſque égale à celle d'un homme *(d)*; il a le long cou, la petite tête & le bec aplati de l'autruche *(e)*, mais pour tout le reſte, il a plus de rapport avec le caſoar: je trouve même dans l'hiſtoire du Breſil, par M. l'abbé Prevôt *(f)*, mais point ailleurs, l'indication d'une eſpèce de corne que cet oiſeau a ſur le bec, & qui, ſi elle exiſtoit en effet, ſeroit un trait de reſſemblance de plus avec le caſoar.

Son corps eſt de forme ovoïde, & paroît preſque entièrement rond, lorſqu'il eſt revêtu de toutes ſes plumes: ſes ailes ſont très-courtes & inutiles pour le vol, quoiqu'on prétende qu'elles ne ſoient pas inutiles pour la courſe; il a ſur le dos & aux environs du croupion, de longues plumes qui lui tombent en arrière & recouvrent l'anus, il n'a point d'autre queue; tout ce plumage eſt gris ſur le dos & blanc ſur le

(c) Barrère, *France Équinoxiale*, page 133.

(d) Suite des Voyages de Dampier, *tome IV, page 308*.

(e) *Nota.* On voit dans la figure de Nieremberg, *page 218*, une eſpèce de calotte ſur le ſommet de la tête, qui a du rapport à la plaque dure & calleuſe que l'autruche a au même endroit, ſelon le Docteur Brown (Voy. l'*Hiſtoire de l'Autruche*); mais il n'eſt queſtion de cette calotte ni dans la Deſcription de Nieremberg, ni dans aucune autre.

(f) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIV, page 299*.

ventre : c'eſt un oiſeau très-haut monté, ayant trois doigts à chaque pied, & tous trois en avant, car on ne doit pas regarder comme un doigt, ce tubercule calleux & arrondi qu'il a en arrière, & ſur lequel le pied ſe repoſe comme ſur une eſpèce de talon ; on attribue à cette conformation la difficulté qu'il a de ſe tenir ſur un terrein gliſſant, & d'y marcher ſans tomber ; en récompenſe, il court très-légèrement en pleine campagne, élevant tantôt une aile, tantôt une autre, mais avec des intentions qui ne ſont pas encore bien éclaircies ; Marcgrave prétend que c'eſt afin de s'en ſervir comme d'une voile pour prendre le vent ; Nieremberg, que c'eſt pour rendre le vent contraire aux chiens qui le pourſuivent ; Piſon & Klein, pour changer ſouvent la direction de ſa courſe, afin d'éviter par ces zig-zags les fleches des Sauvages ; d'autres enfin, qu'il cherche à s'exciter à courir plus vîte, en ſe piquant lui-même avec une eſpèce d'aiguillon dont ſes ailes ſont armées *(g)* : mais, quoi qu'il en ſoit des intentions des touyous, il eſt certain qu'ils courent avec une très-grande vîteſſe, & qu'il eſt difficile à aucun chien de chaſſe de pouvoir les atteindre ; on

(g) Voyez tous ces Auteurs aux endroits indiqués ci-deſſus ; mais il faut remarquer que Piſon, Marcgrave ni aucun autre qui ait vu le touyou, ne parle de cet aiguillon de l'aile, & qu'il pourroit bien avoir été donné à cet oiſeau ſeulement par analogie, ou parce qu'on a cru pouvoir lui attribuer, en ſa qualité d'autruche, les propriétés de l'autruche d'Afrique ; ſuite inévitable de la confuſion des noms.

en cite un qui se voyant coupé, s'élança avec une telle rapidité qu'il en imposa aux chiens, & s'échappa vers les montagnes *(h)*: dans l'impossibilité de les forcer, les Sauvages sont réduits à user d'adresse & à leur tendre des piéges pour les prendre *(i)*. Marcgrave dit qu'ils vivent de chair & de fruits *(k)*, mais si on les eût mieux observés, on eût reconnu, sans doute, pour laquelle de ces deux sortes de nourritures ils ont un appétit de préférence; au défaut des faits on peut conjecturer que ces oiseaux ayant le même instinct que celui des autruches & des frugivores, qui est d'avaler des pierres, du fer & autres corps durs *(l)*, ils sont aussi frugivores, & que s'ils mangent quelquefois de la chair, c'est, ou parce qu'ils sont pressés par la faim, ou qu'ayant les sens du goût & de l'odorat obtus comme l'autruche, ils avalent indistinctement tout ce qui se présente.

Nieremberg conte des choses fort étranges au sujet de leur propagation; selon lui, c'est le mâle qui se charge de couver les œufs; pour cela il fait en sorte de rassembler vingt ou trente femelles, afin qu'elles pondent dans un même nid; dès qu'elles ont pondu, il les chasse à grands coups de bec, & vient se poser

(h) Navigations aux terres Australes, *pages 20 — 27.*

(i) Histoire générale des Voyages, *tome XIV, page 316.*

(k) Marcgrave, *Hist. nat. Bras.* ubi suprà.

(l) Idem, *ubi suprà.* — Wafer, *Suite des Voyages de Dampier,* tome IV, page 308.

ſur leurs œufs, avec la ſingulière précaution d'en laiſſer deux à l'écart qu'il ne couve point; lorſque les autres commencent à éclore, ces deux-là ſe trouvent gâtés, & le mâle prévoyant ne manque pas d'en caſſer l'un, qui attire une multitude de mouches, de ſcarabées & d'autres inſectes dont les petits ſe nourriſſent; lorſque le premier eſt conſommé, le couveur entame le ſecond & s'en ſert au même uſage *(m)*: il eſt certain que tout cela a pu arriver naturellement; il a pu ſe faire que des œufs inféconds ſe ſoient caſſés par accident, qu'ils aient attiré des inſectes, leſquels aient ſervi de pâture aux jeunes touyous; il n'y a que l'intention du père qui ſoit ſuſpecte ici, car ce ſont toujours ces intentions qu'on prête aſſez légèrement aux bêtes, qui font le roman de l'Hiſtoire Naturelle.

A l'égard de ce mâle qui ſe charge, dit-on, de couver à l'excluſion des femelles; je ſerois fort porté à douter du fait, & comme peu avéré & comme contraire à l'ordre de la Nature: mais ce n'eſt pas aſſez d'indiquer une erreur, il faut, autant qu'on peut, en découvrir les cauſes, qui remontent quelquefois juſqu'à la vérité; je croirois donc volontiers que celle-ci eſt fondée ſur ce qu'on aura trouvé à quelques couveuſes des teſticules, & peut-être une apparence de verge comme on en voit à l'autruche femelle, & qu'on ſe ſera cru en droit d'en conclure que c'étoit autant de mâles.

(m) Nieremberg, *Hiſt. nat. Peregr.* pag. 217.

Wafer dit avoir aperçu dans une terre déserte au nord de la Plata, vers le trente-quatrième degré de latitude méridionale, une quantité d'œufs de touyou dans le sable où, selon lui, ces oiseaux les laissent couver *(n)*; si ce fait est vrai, les détails que donne Nieremberg sur l'incubation de ces mêmes œufs, ne peuvent l'être que dans un climat moins chaud & plus voisin du pôle; en effet, les Hollandois trouvèrent aux environs du port Desiré, qui est au quarante-septième degré de latitude, un touyou qui couvoit & qu'ils firent envoler, ils comptèrent dix-neuf œufs dans le nid *(o)*; c'est ainsi que les autruches ne couvent point, ou presque point leurs œufs sous la zone torride, & qu'elles les couvent au cap de Bonne-espérance où la chaleur du climat ne seroit pas suffisante pour les faire éclore.

Lorsque les jeunes touyous viennent de naître, ils sont familiers & suivent la première personne qu'ils rencontrent *(p)*; mais en vieillissant ils acquièrent de l'expérience & deviennent sauvages *(q)*: il paroit qu'en

(n) *Tome IV* de la suite des Voyages de Dampier, *page 308.*

(o) Voyages des Hollandois aux Indes orientales, *tome II, page 17.*

(p) « J'ai eté suivi, moi-même, dit Wafer, par plusieurs de ces jeunes autruches *(il appelle ainsi les touyous)*, qui sont fort simples « & innocentes ». *Voyages de Dampier, tome IV, page 308.*

(q) « Il y a un très-grand nombre d'autruches dans cette île du port Desiré, lesquelles sont fort farouches ». *Voyage des Hollandois aux Indes orientales, tome II, page 17.* — « Je vis au port Desiré trois

général leur chair est un assez bon manger *(r)*, non cependant celle des vieux qui est dure & de mauvais goût *(ſ)*; on pourroit perfectionner cette viande en élevant des troupeaux de jeunes touyous, ce qui seroit facile, vu les grandes dispositions qu'ils ont à s'apprivoiser, les engraissant & employant tous les moyens qui nous ont réussi à l'égard des dindons, qui viennent également des climats chauds & tempérés du continent de l'Amérique.

Leurs plumes ne sont pas, à beaucoup près, aussi belles que celles de l'autruche *(t)*; Coréal dit même qu'elles ne peuvent servir à rien *(u)*; il seroit à desirer qu'au lieu de nous parler de leur peu de valeur, les Voyageurs nous eussent donné une idée juste de leur structure : on a trop écrit de l'autruche, & pas assez du touyou ; pour faire l'histoire de la première, la plus grande difficulté a été de rassembler tous les faits, de comparer tous les exposés, de discuter toutes les opinions, de saisir la vérité égarée dans le labyrinthe des avis divers ou noyée dans l'abondance des paroles : mais pour parler du touyou, nous avons été souvent

» autruches, sans pouvoir les approcher assez pour les tirer : dès qu'elles m'aperçurent, elles s'enfuirent ». *Navig. aux terres Australes, pages 20 — 27.*

(r) Marcgrave, *Hist. nat. Brasil.* pag. 190.

(ſ) Wafer, *ubi suprà.*

(t) Hist. des Incas, *tome II, page 276.*

(u) Voyages de Coréal, *tome II, page 208.*

obligés de deviner ce qui eſt, d'après ce qui doit être; de commenter un mot échappé par haſard, d'interpréter juſqu'au ſilence; au défaut du vrai, de nous contenter du vraiſemblable, en un mot de nous réſoudre à douter de la plus grande partie des faits principaux, & à ignorer preſque tout le reſte, juſqu'à ce que les obſervations futures nous mettent en état de remplir les lacunes que, faute de mémoires ſuffiſans, nous laiſſons aujourd'hui dans ſon hiſtoire.



LE CASOAR (a).

Les Hollandois ſont les premiers qui ont fait voir cet oiſeau à l'Europe, ils le rapportèrent de l'île de Java, en 1597, à leur retour du premier voyage qu'ils avoient fait aux Indes orientales *(b)*; les habitans du pays l'appellent *Eme*, dont nous avons fait *emeu*: ceux qui l'ont apporté lui ont auſſi donné le nom de *caſſoware (c)*, que nous prononçons caſoar, & que j'ai adopté, parce qu'il n'a jamais été appliqué à aucun autre oiſeau; au lieu que celui d'emeu a été appliqué, quoique mal-à-propos, au touyou, comme nous l'avons vu ci-deſſus dans l'hiſtoire de cet oiſeau.

Le caſoar, ſans être auſſi grand ni même auſſi gros que l'autruche, paroît plus maſſif aux yeux, parce qu'avec un corps d'un volume preſque égal, il a le

(a) Caſoar. Aux Indes, *Eme* ou *Emeu*; en Europe, *Caſoar* ou *Caſowar*. —Emeu. *Avis, Cluſii. Exot.* lib. v, pag. 97, avec une aſſez bonne figure, *page 98*. — Caſoar. Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 157, planche LVI*, avec une aſſez bonne figure. — Caſowary. Albin, *tome II, page 39, planche LX*, avec une mauvaiſe figure. — *Caſuarius*. Friſch, *planche CV*, avec une figure coloriée. — Le Caſoar. Briſſon, *Ornithol.* tome V, page 10, planche 1, figure 2.

(b) Hiſt. générale des Voyages, *tome VIII, page 112*. — Cluſius, *Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 97, edit. fol. 1605, *ex Off.* Plantin.

(c) Bontius. — Friſch, *ad Tabulam*, pag. 105.

cou & les pieds moins longs & beaucoup plus gros à proportion, & la partie du corps plus renflée, ce qui lui donne un air plus lourd.

Celui qui a été décrit par M.rs de l'Académie des Sciences, avoit cinq pieds & demi, du bout du bec au bout des ongles *(d)*: celui que Clusius a observé étoit d'un quart plus petit *(e)*. Houtman lui donne une grosseur double de celle du cygne *(f)*, & d'autres Hollandois celle d'un mouton : cette variété de mesures, loin de nuire à la vérité, est au contraire la seule chose qui puisse nous donner une connoissance approchée de la véritable grandeur du casoar ; car la taille d'un seul individu n'est point la grandeur de l'espèce, & l'on ne peut se former une idée juste de celle-ci, qu'en la considérant comme une quantité variable entre certaines limites ; d'où il suit qu'un Naturaliste qui auroit comparé avec une bonne critique, toutes les dimensions & les descriptions des Observateurs, auroit des notions plus exactes & plus sûres de l'espèce, que chacun de ces Observateurs qui n'auroit connu que l'individu qu'il aura mesuré & décrit.

Le trait le plus remarquable dans la figure du casoar, est cette espèce de casque conique, noir par-devant,

(d) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *Partie II, page 157.*

(e) Ibidem. — & Clusius, *ubi suprà.*

(f) Voyage d'Houtman dans *le Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandoise aux Indes Orientales*, année 1596.

jaune dans tout le reste, qui s'élève sur le front, depuis la base du bec jusqu'au milieu du sommet de la tête, & quelquefois au-delà : ce casque est formé par le renflement des os du crâne en cet endroit, & il est recouvert d'une enveloppe dure, composée de plusieurs couches concentriques, & analogues à la substance de la corne de bœuf; sa forme totale est à peu près celle d'un cône tronqué, qui a trois pouces de haut, un pouce de diamètre à sa base & trois lignes à son sommet. Clusius pensoit que ce casque tomboit tous les ans avec les plumes, lorsque l'oiseau étoit en mue *(g)*: mais M.rs de l'Académie des Sciences ont remarqué avec raison, que c'étoit tout au plus l'enveloppe extérieure qui pouvoit tomber ainsi, & non le noyau intérieur, qui, comme nous l'avons dit, fait partie des os du crâne, & même ils ajoutent qu'on ne s'est point aperçu de la chute de cette enveloppe à la ménagerie de Versailles pendant les quatre années que le casoar qu'ils décrivoient y avoit passées *(h)*: néanmoins il peut se faire qu'elle tombe en effet, mais en détail, & par une espèce d'exfoliation successive, comme le bec de plusieurs oiseaux, & que cette particularité ait échappé aux Gardes de la ménagerie.

L'iris des yeux est d'un jaune de topase, & la cornée singulièrement petite, relativement au globe de l'œil *(i)*,

(g) Clusius, *Exotic. ubi suprà*, pag. 98.

(h) Mém. pour servir à l'Hist. des Animaux, *Partie II, page 161.*

(i) Le globe de l'œil avoit un pouce & demi de diamètre ; le

ce qui donne à l'animal un regard également farouche & extraordinaire; la paupière inférieure est la plus grande, & celle du dessus est garnie dans sa partie moyenne d'un rang de petits poils noirs, lequel s'arrondit au-dessus de l'œil en manière de sourcil & forme au casoar *(k)* une sorte de physionomie que la grande ouverture du bec achève de rendre menaçante; les orifices extérieurs des narines sont fort près de la pointe du bec supérieur.

Dans le bec, il faut distinguer la charpente du tégument qui la recouvre : cette charpente consiste en trois pièces très-solides, deux desquelles forment le pourtour, & le troisième l'arête supérieure qui est beaucoup plus relevée que dans l'autruche; toutes les trois sont recouvertes par une membrane qui remplit les entre-deux.

Les mandibules supérieure & inférieure du bec ont leurs bords un peu échancrés vers le bout, & paroissent avoir chacune trois pointes.

La tête & le haut du cou n'ont que quelques petites plumes, ou plutôt quelques poils noirs & clair-semés; en sorte que dans ces endroits la peau paroît à découvert; elle est de différentes couleurs, bleue sur les côtés, d'un violet ardoisé sous la gorge, rouge par-derrière en plusieurs places, mais principalement vers

cristallin, quatre lignes, & la cornée trois lignes seulement. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux*, partie II, page 167.

(k) Ibidem, pag. 161.

le milieu ; & ces places rouges ſont un peu plus relevées que le reſte, par des eſpèces de rides ou de hachures obliques dont le cou eſt ſillonné : mais il faut avouer qu'il y a variété dans la diſpoſition de ces couleurs.

Les trous des oreilles étoient fort grands dans le caſoar décrit par M.[rs] de l'Académie *(l)*, fort petits dans celui décrit par Cluſius *(m)*, mais découverts dans tous deux, & environnés comme les paupières, de petits poils noirs.

Vers le milieu de la partie antérieure du cou, à l'endroit où commencent les grandes plumes, naiſſent deux barbillons rouges & bleus, arrondis par le bout, que Bontius met dans la figure immédiatement au-deſſus du bec, comme dans les poules. Friſch en a repréſenté quatre, deux plus longs ſur les côtés du cou, & deux en devant, plus petits & plus courts ; le caſque paroît auſſi plus large dans ſa figure, & approche de la forme d'un turban *(n)*. Il y a au cabinet du Roi une tête qui paroît être celle d'un caſoar, & qui porte un tubercule différent du tubercule du caſoar ordinaire ; c'eſt au temps & à l'obſervation à nous apprendre ſi ces variétés & celles que nous remarquerons dans la ſuite, ſont conſtantes ou non ; ſi quelques-unes ne

(l) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *Partie II, page 161.*

(m) Cluſius, *Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 98.

(n) Friſch, *page 105.*

viendroient pas du peu d'exactitude des Deſſinateurs, ou ſi elles ne tiendroient pas à la différence du ſexe ou à quelqu'autre circonſtance. Friſch prétend avoir reconnu dans deux caſoars empaillés, des variétés qui diſtinguoient le mâle de la femelle; mais il ne dit pas quelles ſont ces différences.

Le caſoar a les ailes encore plus petites que l'autruche, & tout auſſi inutiles pour le vol; elles ſont armées de piquans & même en plus grand nombre que celles de l'autruche. Cluſius en a trouvé quatre à chaque aile; M.rs de l'Académie cinq, & on en compte ſept bien diſtincts dans la *figure* de Friſch, *pl. 105;* ce ſont comme des tuyaux de plumes qui paroiſſent rouges à leur extrémité, & ſont creux dans toute leur longueur; ils contiennent dans leur cavité une eſpèce de moelle ſemblable à celle des plumes naiſſantes des autres oiſeaux: celui du milieu a près d'un pied de longueur & environ trois lignes de diamètre, c'eſt le plus long de tous; les latéraux vont en décroiſſant de part & d'autre comme les doigts de la main & à peu près dans le même ordre. Swammerdam s'en ſervoit en guiſe de chalumeau pour ſouffler des parties très-délicates, comme les trachées des inſectes, &c *(o)*. On a dit que ces ailes avoient été données au caſoar pour l'aider à aller plus vîte *(p);* d'autres qu'il pouvoit

(o) Collect. Acad. étrangère, *tome II de l'*Hiſtoire Naturelle, *page 217.*

(p) Cluſius, *Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 98.

s'en servir pour frapper, comme avec des houssines *(q)*; mais personne ne dit avoir vu quel usage il en fait réellement: le casoar a encore cela de commun avec l'autruche, qu'il n'a qu'une seule espèce de plumes sur tout le corps, aux ailes, autour du croupion, &c. mais la plupart de ces plumes sont doubles, chaque tuyau donnant ordinairement naissance à deux tiges plus ou moins longues & souvent inégales entr'elles; elles ne sont pas d'une structure uniforme dans toute leur longueur, les tiges sont plates, noires & luisantes, divisées par nœuds en dessous, & chaque nœud produit une barbe ou un filet, avec cette différence que depuis la racine au milieu de la tige, ces filets sont plus courts, plus souples, plus branchus, & pour ainsi dire duvetés, & d'une couleur de gris-tanné; au lieu que depuis le milieu de la même tige à son extrémité, ils sont plus longs, plus durs & de couleur noire; & comme ces derniers recouvrent les autres & sont les seuls qui paroissent, le casoar, vu de quelque distance, semble être un animal velu, & du même poil que l'ours ou le sanglier: les plumes les plus courtes sont au cou, les plus longues autour du croupion, & les moyennes dans l'espace intermédiaire; celles du croupion ont jusqu'à quatorze pouces, & retombent sur la partie postérieure du corps, elles tiennent lieu de la queue qui manque absolument *(r)*.

(q) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *Partie II, page 160.*

(r) Idem, Partie II, page 158.

Il y a, comme à l'autruche, un eſpace calleux & nu ſur le *ſternum*, à l'endroit où porte le poids du corps lorſque l'oiſeau eſt couché; & cette partie eſt plus ſaillante & plus relevée dans le caſoar que dans l'autruche *(ſ)*.

Les cuiſſes & les jambes ſont revêtues de plumes preſque juſqu'auprès du genou, & ces plumes tiroient au gris de cendre dans le ſujet obſervé par Cluſius; les pieds, qui ſont très-gros & très-nerveux, ont trois doigts & non pas quatre comme le dit Bontius, tous trois dirigés en avant; les Hollandois racontent que le caſoar ſe ſert de ſes pieds pour ſa défenſe, ruant & frappant par-derrière comme un cheval *(t)*, ſelon les uns; & ſelon les autres, s'élançant en avant contre celui qui l'attaque & le renverſant avec les pieds, dont il lui frappe rudement la poitrine *(u)*. Cluſius qui en a vu un vivant dans les jardins du comte de Solms à la Haye, dit qu'il ne ſe ſert point de ſon bec pour ſe défendre, mais qu'il ſe porte obliquement ſur ſon adverſaire, & qu'il le frappe en ruant; il ajoute que le même comte de Solms lui montra un arbre gros comme la cuiſſe que cet oiſeau avoit fort maltraité, & entièrement écorché avec ſes pieds & ſes ongles *(x)*: il eſt vrai qu'on n'a pas remarqué à la ménagerie de

(ſ) Voyages de la Compagnie Hollandoiſe, *tome VII, page 349*.

(t) Hiſtoire générale des Voyages, *tome VIII, page 112*.

(u) *Ibidem*.

(x) Cluſius, *Exotic.* lib. V, cap. III.

Verſailles, que les caſoars qu'on y a gardés fuſſent ſi méchans & ſi forts; mais peut-être étoient-ils plus apprivoiſés que celui de Cluſius: d'ailleurs ils vivoient dans l'abondance & dans une plus étroite captivité, toutes circonſtances qui adouciſſent à la longue les mœurs des animaux qui ne ſont pas abſolument féroces, énervent leur courage, abâtardiſſent leur naturel & les rendent méconnoiſſables au travers des habitudes nouvellement acquiſes.

Les ongles du caſoar ſont très-durs, noirs au dehors & blancs en dedans *(y)*. Linnæus dit qu'il frappe avec l'ongle du milieu qui eſt le plus grand *(z)*; cependant les deſcriptions & les figures de M.[rs] de l'Académie & de M. Briſſon, repréſentent l'ongle du doigt intérieur comme le plus grand, & il l'eſt en effet *(a)*.

Son allure eſt bizarre; il ſemble qu'il rue du derrière, faiſant en même temps un demi-ſaut en avant *(b)*; mais malgré la mauvaiſe grâce de ſa démarche, on prétend qu'il court plus vîte que le meilleur coureur *(c)*; la vîteſſe eſt tellement l'attribut des oiſeaux, que les plus peſans de cette famille ſont encore plus légers

(y) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 162.*

(z) Gen. 86, edit. X. *Ungue intermedio majore ferit.*

(a) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 158.* — Ornithologie de Briſſon, *tome V, page 11.*

(b) Voyage des Hollandois, *tome VII, page 349.*

(c) Ibidem.

à la

à la course que les plus légers d'entre les animaux terrestres.

Le casoar a la langue dentelée sur les bords, & si courte, qu'on a dit de lui, comme du coq de bruyère, qu'il n'en avoit point: celle qu'a observée M. Perrault avoit seulement un pouce de long & huit lignes de large *(d)*; il avale tout ce qu'on lui jette, c'est-à-dire, tout corps dont le volume est proportionné à l'ouverture de son bec. Frisch ne voit avec raison, dans cette habitude, qu'un trait de conformité avec les gallinacés, qui avalent leurs alimens tout entiers & sans les briser dans leur bec *(e)*; mais les Hollandois qui paroissent avoir voulu rendre plus intéressante l'histoire de cet oiseau, déjà si singulier, en y ajoutant du merveilleux, n'ont pas manqué de dire, comme on l'a dit de l'autruche, qu'il avaloit non-seulement les pierres, le fer, les glaçons, &c. mais encore des charbons ardens, & sans même en paroître incommodé *(f)*.

On dit aussi qu'il rend très-promptement ce qu'il a pris *(g)*, & quelquefois des pommes de la grosseur du poing aussi entières qu'il les avoit avalées *(h)*; & en effet, le tube intestinal est si court que les alimens

(d) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 167.*

(e) Frisch, *page & figure 105.*

(f) Histoire générale des Voyages, *tome VIII, page 112.*

(g) Voyage des Hollandois, *tome VII, page 349.*

(h) Histoire générale des Voyages, *tome VIII, page 112.*

doivent paſſer très-vite; & ceux qui par leur dureté ſont capables de quelque réſiſtance, doivent éprouver peu d'altération dans un ſi petit trajet, ſur-tout lorſque les fonctions de l'eſtomac ſont dérangées par quelque maladie: on a aſſuré à Cluſius, que dans ce cas il rendoit quelquefois les œufs de poule dont il étoit fort friand, tels qu'il les avoit pris, c'eſt-à-dire, bien entiers avec la coque, & que les avalant une ſeconde fois, il les digéroit bien *(i)*: le fonds de la nourriture de ce même caſoar, qui étoit celui du comte de Solms, c'étoit du pain blanc coupé par gros morceaux, ce qui prouve qu'il eſt frugivore, ou plutôt il eſt omnivore, puiſqu'il dévore en effet tout ce qu'on lui préſente, & que s'il a le jabot & le double eſtomac des animaux qui vivent de matières végétales *(k)*, il a les courts inteſtins des animaux carnaſſiers: le tube inteſtinal de celui qui a été diſſéqué par M.[rs] de l'Académie, avoit quatre pieds huit pouces de long & deux pouces de diamètre dans toute ſon étendue:

(i) Cluſius, *Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 99.

(k) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, pages 155, 156, 157 & 170. Nota.* Il y a dans ce dernier endroit une ligne omiſe au bas de la page qui indiquoit la différence qui ſe trouve entre les ventricules dans divers individus; cette différence conſiſte, ſi je ne me trompe, en ce qu'ils ſont tantôt muſculeux & tantôt membraneux; ſtructure indéciſe, & qui convient aſſez à la nature équivoque d'un animal qui n'eſt proprement ni oiſeau ni quadrupède, & qui réunit les eſtomacs des granivores avec les inteſtins des carnaſſiers.

le *cæcum* étoit double & n'avoit pas plus d'une ligne de diamètre fur trois, quatre & cinq pouces de longueur *(l)*; à ce compte le cafoar a les inteftins treize fois plus courts que l'autruche, ou du moins de celles qui les ont le plus longs; & par cette raifon, il doit être encore plus vorace & avoir plus de difpofition à manger de la chair *(m)*, c'eft ce dont on pourra s'affurer, lorfqu'au lieu de fe contenter d'examiner des cadavres, les Obfervateurs s'attacheront à étudier la nature vivante.

Le cafoar a une véficule du fiel, & fon canal qui fe croife avec le canal hépatique, va s'inférer plus haut que celui-ci dans le *duodenum*, & le pancréatique s'infère encore au-deffus du cyftique *(n)*, conformation abfolument différente de ce qu'on voit dans l'autruche. Celle des parties de la génération du mâle s'en éloigne beaucoup moins; la verge a fa racine dans la partie fupérieure du *rectum*, fa forme eft celle d'une pyramide triangulaire, large de deux pouces à fa bafe & de deux lignes à fon fommet; elle eft compofée de deux ligamens cartilagineux très-folides, fortement attachés l'un à l'autre en deffus, mais féparés en deffous, & laiffant entr'eux un demi-canal qui eft revêtu de la peau; les vaiffeaux déférens & les uretères n'ont aucune

(l) Animaux de Perrault, *page 163*.

(m) Voyez le *tome IV in-4.°* de cette Hiftoire Naturelle, *page 442*: & le *tome VII*, *page 36*.

(n) Mémoires pour fervir à l'Hiftoire des Animaux, *page 163*.

communication apparente avec le canal de la verge *(o)*, en ſorte que cette partie qui paroît avoir quatre fonctions principales dans les animaux quadrupèdes, la première de ſervir de conduit à l'urine, la ſeconde de porter la liqueur ſéminale du mâle dans la matrice de la femelle, la troiſième de contribuer par ſa ſenſibilité à l'émiſſion de cette liqueur, la quatrième d'exciter la femelle par ſon action à répandre la ſienne, ſemble être réduite dans le caſoar & l'autruche aux deux dernières fonctions, qui ſont de produire dans les réſervoirs de la liqueur ſéminale du mâle & de la femelle les mouvemens de correſpondance néceſſaires, pour l'émiſſion de cette liqueur.

On a rapporté à Cluſius que l'animal étant vivant, on avoit vu quelquefois ſa verge ſortir par l'anus *(p)*, nouveau trait de reſſemblance avec l'autruche.

Les œufs de la femelle ſont d'un gris de cendre, tirant au verdâtre, moins gros & plus alongés que ceux de l'autruche, & ſemés d'une multitude de petits tubercules d'un vert foncé, la coque n'en eſt pas fort épaiſſe ſelon Cluſius, qui en a vu pluſieurs; le plus grand de tous ceux qu'il a obſervés, avoit quinze pouces de tour d'un ſens & un peu plus de douze de l'autre *(q)*.

(o) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *page 164.*

(p) Cluſius, *Exotic. ubi ſuprà*, pag. 99.

(q) Ibidem. *Ova punctis excavatis*, dit Linnæus: cela ne reſſemble point à ceux que Cluſius a obſervés.

Le casoar a les poumons & les dix cellules à air comme les autres oiseaux, & particulièrement comme les oiseaux pesans, cette bourse ou membrane noire propre aux yeux des oiseaux, & cette paupière interne qui, comme on sait, est retenue dans le grand angle de l'œil des oiseaux par deux muscles ordinaires *(r)*, & qui est ramenée par instans sur la cornée par l'action d'une espèce de poulie musculaire, qui mérite toute la curiosité des Anatomistes *(s)*.

Le midi de la partie orientale de l'Asie paroît être le vrai climat du casoar, son domaine commence, pour ainsi dire, où finit celui de l'autruche, qui n'a jamais beaucoup dépassé le Gange, comme nous l'avons vu dans son histoire ; au lieu que celui-ci se trouve dans les îles Moluques, dans celles de Banda, de Java, de Sumatra, & dans les parties correspondantes du continent *(t)* : mais il s'en faut bien que cette espèce soit aussi multipliée dans son district que l'autruche l'est dans le sien, puisque nous voyons un roi de Joardam, dans l'île de Java, faire présent d'un casoar à Scellinger, capitaine de vaisseau Hollandois, comme d'un oiseau rare *(u)*; la raison en est, ce me

(r) Histoire de l'Academie royale des Sciences de Paris, *tome II, page 279.*

(s) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 167.*

(t) Voyage des Hollandois, *tome VII, page 349.* — Clusius, *Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 99.

(u) Histoire générale des Voyages, *tome VIII, page 112.*

ſemble, que les Indes orientales ſont beaucoup plus peuplées que l'Afrique; & l'on ſait qu'à meſure que l'homme ſe multiplie dans une contrée, il détruit ou fait fuir devant lui les animaux ſauvages qui vont toujours cherchant des aſiles plus paiſibles, des terres moins habitées ou occupées par des peuples moins policés, & par conſéquent moins deſtructeurs.

Il eſt remarquable que le caſoar, l'autruche & le touyou, les trois plus gros oiſeaux que l'on connoiſſe, ſont tous trois attachés au climat de la zone torride, qu'ils ſemblent s'être partagée entr'eux, & où ils ſe maintiennent chacun dans leur terrein, ſans ſe mêler ni ſe ſurmarcher; tous trois véritablement terreſtres, incapables de voler, mais courant d'une très-grande vîteſſe; tous trois avalent à peu près tout ce qu'on leur jette, grains, herbes, chairs, os, pierres, cailloux, fer, glaçons, &c. tous trois ont le cou plus ou moins long, les pieds hauts & très-forts, moins de doigts que la plupart des oiſeaux, & l'autruche encore moins que les deux autres; tous trois n'ont de plumes que d'une ſeule ſorte, différentes des plumes des autres oiſeaux, & différentes dans chacune de ces trois eſpèces; tous trois n'en ont point du tout ſur la tête & le haut du cou, manquent de queue proprement dite, & n'ont que des ailes imparfaites, garnies de quelques tuyaux ſans aucunes barbes, comme nous avons remarqué que les quadrupèdes des pays chauds avoient moins de poil que ceux des régions du Nord;

tous trois, en un mot, paroiſſent être la production naturelle & propre de la zone torride: mais malgré tant de rapports, ces trois eſpèces ſont différenciées par des caractères trop frappans pour qu'on puiſſe les confondre: l'autruche ſe diſtingue du caſoar & du touyou par ſa grandeur, par ſes pieds de chameau & par la nature de ſes plumes; elle diffère du caſoar, en particulier, par la nudité de ſes cuiſſes & de ſes flancs, par la longueur & la capacité de ſes inteſtins, & parce qu'elle n'a point de véſicule du fiel; & le caſoar diffère du touyou & de l'autruche par ſes cuiſſes couvertes de plumes, preſque juſqu'au tarſe, par les barbillons rouges qui lui tombent ſur le cou, & par le caſque qu'il a ſur la tête.

Mais j'aperçois encore dans ce dernier caractère diſtinctif, une analogie avec les deux autres eſpèces; car ce caſque n'eſt autre choſe, comme on ſait, qu'un renflement des os du crâne, lequel eſt recouvert d'une enveloppe de corne; & nous avons vu dans l'hiſtoire de l'autruche & du touyou, que la partie ſupérieure du crâne de ces deux animaux étoit pareillement munie d'une plaque dure & calleuſe.



LE DRONTE (a).

ON regarde communément la légèreté comme un attribut propre aux oiſeaux, mais ſi l'on vouloit en faire le caractère eſſentiel de cette claſſe, le Dronte n'auroit aucun titre pour y être admis, car loin d'annoncer la légèreté par ſes proportions ou par ſes mouvemens, il paroît fait exprès pour nous donner l'idée du plus lourd des êtres organiſés; repréſentez-vous un corps maſſif & preſque cubique, à peine ſoutenu ſur deux piliers très-gros & très-courts, ſurmonté d'une tête ſi extraordinaire qu'on la prendroit pour la fantaiſie d'un Peintre de groteſques; cette tête portée ſur un cou renforcé & goiſtreux, conſiſte preſque toute entière dans un bec énorme où ſont deux gros yeux noirs entourés d'un cercle blanc, & dont l'ouverture des mandibules ſe prolonge bien au-delà des yeux, & preſque juſqu'aux oreilles: ces deux mandibules concaves dans le milieu de leur longueur, renflées par les deux bouts & recourbées à la pointe en ſens contraire, reſſemblent à deux cuillers pointues, qui s'appliquent l'une à l'autre la

(a) *Dronte* eſt le nom que lui donnent les habitans de l'île Maurice & des lieux voiſins: les Portugais l'ont appelé *Dodo;* les Hollandois, *Dod-aerts* & *Walgh-vogel.* — *Dronte aliis, Dod-aerts.* Bontius, *Indes Orientales,* page 30. — *Gallinaceus gallus peregrinus.* Cluſius, *Exotic.* lib. V, pag. 99. — Edwards, *Glanures, pl.* CCXCIV.

convexité

convexité en dehors : de tout cela il résulte une physionomie stupide & vorace, & qui, pour comble de difformité, est accompagnée d'un bord de plumes, lequel suivant le contour de la base du bec s'avance en pointe sur le front, puis s'arrondit autour de la face en manière de capuchon, d'où lui est venu le nom de *cygne encapuchonné (cycnus cucullatus).*

La grosseur qui, dans les animaux, suppose la force, ne produit ici que la pesanteur ; l'autruche, le touyou, le casoar, ne sont pas plus en état de voler que le dronte, mais du moins ils sont très-vîtes à la course ; au lieu que le dronte paroît accablé de son propre poids, & avoir à peine la force de se traîner : c'est dans les oiseaux ce que le paresseux est dans les quadrupèdes ; on diroit qu'il est composé d'une matière brute, inactive, où les molécules vivantes ont été trop épargnées ; il a des ailes, mais ces ailes sont trop courtes & trop foibles pour l'élever dans les airs ; il a une queue, mais cette queue est disproportionnée & hors de sa place ; on le prendroit pour une tortue qui se seroit affublée de la dépouille d'un oiseau, & la Nature en lui accordant ces ornemens inutiles, semble avoir voulu ajouter l'embarras à la pesanteur, la gaucherie des mouvemens à l'inertie de la masse, & rendre sa lourde épaisseur encore plus choquante, en faisant souvenir qu'il est un oiseau.

Les premiers Hollandois qui le virent dans l'île Maurice, aujourd'hui l'île de France *(b)*, l'appelèrent

(b) Nota. Les Portugais avoient auparavant nommé cette île, *Ilha*

walg-vogel, oiſeau de dégoût, autant à cauſe de ſa figure rebutante que du mauvais goût de ſa chair; cet oiſeau bizarre eſt très-gros, & n'eſt ſurpaſſé à cet égard, que par les trois précédens, car il ſurpaſſe le cygne & le dindon.

M. Briſſon donne pour un de ſes caractères, d'avoir la partie inférieure des jambes dénuée de plumes; cependant la *planche CCXCIV* d'Edwards le repréſente avec des plumes, non-ſeulement juſqu'au bas de la jambe, mais encore juſqu'au-deſſous de ſon articulation avec le tarſe; le bec ſupérieur eſt noirâtre dans toute ſon étendue, excepté ſur la courbure de ſon crochet où il y a une tache rouge; les ouvertures des narines ſont à peu près dans ſa partie moyenne, tout proche de deux replis tranſverſaux qui s'élèvent en cet endroit ſur ſa ſurface.

Les plumes du dronte ſont en général fort douces, le gris eſt leur couleur dominante, mais plus foncé ſur toute la partie ſupérieure & au bas des jambes, & plus clair ſur l'eſtomac, le ventre & tout le deſſous du corps; il y a du jaune & du blanc dans les plumes des ailes & dans celles de la queue, qui paroiſſent friſées, & ſont en fort petit nombre. Cluſius n'en compte que quatre ou cinq.

Les pieds & les doigts ſont jaunes, & les ongles

do Cirne, c'eſt-à-dire, *Iſle aux Cygnes*, apparemment parce qu'ils y avoient aperçu des drontes qu'ils prirent pour des cygnes. *Cluſius,* Exotic. *pag. 101.*

noirs ; chaque pied a quatre doigts, dont trois dirigés en avant & le quatrième en arrière ; c'est celui-ci qui a l'ongle le plus long *(c)*.

Quelques-uns ont prétendu que le dronte avoit ordinairement dans l'estomac une pierre aussi grosse que le poing *(d)*, & à laquelle on n'a pas manqué d'attribuer la même origine & les mêmes vertus qu'aux bézoards ; mais Clusius qui a vu deux de ces pierres de forme & de grandeur différentes *(e)*, pense que l'oiseau les avoit avalées comme font les granivores, & qu'elles ne s'étoient point formées dans son estomac.

Le dronte paroît propre & particulier aux îles de France & de Bourbon, & probablement aux terres de ce continent qui en sont les moins éloignées ; mais je ne sache pas qu'aucun Voyageur ait dit l'avoir vu ailleurs que dans ces deux îles.

Quelques Hollandois l'ont nommé *dodarse* ou *dodaers ;* les Portugais & les Anglois, *dodo ;* dronte est son nom original, je veux dire celui sous lequel il est connu dans le lieu de son origine ; & c'est par cette raison que j'ai cru devoir le lui conserver, & parce qu'ordinairement les noms imposés par les peuples

(c) Voyez Clusius, *Exotic.* pag. 100. — Edwards, *figure CCXCIV*.

(d) Voyage des Hollandois aux Indes Orientales, *tome III, page 214*.

(e) Clusius, *ubi suprà*.

ſimples ont rapport aux propriétés de la choſe nommée : on lui a encore appliqué les dénominations de *cygne à capuchon (f)*, d'*autruche encapuchonnée (g)*, de *coq étranger (h)*, de *Walgh-vogel ;* & M. Moehring, qui n'a trouvé aucun de ces noms à ſon goût, a imaginé celui de *raphus*, que M. Briſſon a adopté pour ſon nom latin, comme s'il y avoit quelque avantage à donner au même animal un nom différent dans chaque langue, & comme ſi l'effet de cette multitude de ſynonymes n'étoit pas d'embarraſſer la ſcience & de jeter de la confuſion dans les choſes : ne multiplions pas les êtres, diſoient autrefois les Philoſophes ; mais aujourd'hui on doit dire & répéter ſans ceſſe aux Naturaliſtes, ne multipliez pas les noms ſans néceſſité.

(f) Nieremberg, *Hiſt. nat. maximè peregrinæ*, pag. 232.

(g) Linnæus, *Gen. 86, ſpec. 4.*

(h) Cluſius, *Exotic.* pag. 100.



LE SOLITAIRE
ET
L'OISEAU DE NAZARE.

LE Solitaire dont parlent Leguat *(a)* & Carré *(b)*, & l'oiſeau de Nazareth dont parle Fr. Cauche *(c)*, paroiſſent avoir beaucoup de rapports avec le dronte, mais ils en diffèrent auſſi en pluſieurs points; & j'ai cru devoir rapporter ce qu'en diſent ces Voyageurs, parce que ſi ces trois noms ne déſignent qu'une ſeule & unique eſpèce, les relations diverſes ne pourront qu'en compléter l'hiſtoire; & ſi au contraire ils déſignent trois eſpèces différentes, ce que j'ai à dire pourra être regardé comme un commencement d'hiſtoire de chacune, ou du moins comme une notice de nouvelles eſpèces à examiner, de même que l'on voit dans les cartes Géographiques une indication des terres inconnues; dans tous les cas ce ſera un avis aux Naturaliſtes qui ſe trouveront à portée d'obſerver ces oiſeaux de plus près, de les comparer, s'il eſt poſſible, & de nous en donner une connoiſſance plus diſtincte &

(a) Voyage en deux îles déſertes des Indes Orientales, *tome I, pages 98 — 102.*

(b) Voyage de Carré, cité dans l'*Hiſtoire générale des Voyages, tome IX*, page 3.

(c) Deſcription.... de l'île de Madagaſcar, *page 130 & ſuiv.*

plus précise : les seules questions que l'on a faites sur des choses ignorées, ont valu souvent plus d'une découverte.

Le solitaire de l'île Rodrigue est un très-gros oiseau, puisqu'il y a des males qui pèsent jusqu'à quarante-cinq livres : le plumage de ceux-ci est ordinairement mêlé de gris & de brun, mais dans les femelles, c'est tantôt le brun & tantôt le jaune-blond qui domine. Carré dit que le plumage de ces oiseaux est d'une couleur changeante, tirant sur le jaune, ce qui convient à celui de la femelle ; & il ajoute qu'il lui a paru d'une beauté admirable.

Les femelles ont au-dessus du bec comme un bandeau de veuve ; leurs plumes se renflent des deux côtés de la poitrine en deux touffes blanches, qui représentent imparfaitement le sein d'une femme ; les plumes des cuisses s'arrondissent par le bout en forme de coquilles, ce qui fait un fort bon effet ; & comme si ces femelles sentoient leurs avantages, elles ont grand soin d'arranger leur plumage, de le polir avec le bec & de l'ajuster presque continuellement, en sorte qu'une plume ne passe pas l'autre ; elles ont, selon Leguat, l'air noble & gracieux tout ensemble ; & ce Voyageur assure que souvent leur bonne mine leur a sauvé la vie *(d)*, si cela est ainsi, & que le solitaire & le dronte soient de la même espèce, il faut admettre une

(d) Voyez *la figure (page 98)* du Voyage de Leguat.

très-grande différence entre le mâle & la femelle quant à la bonne mine.

Cet oiseau a quelque rapport avec le dindon; il en auroit les pieds & le bec si ses pieds n'étoient pas plus élevés & son bec plus crochu; il a aussi le cou plus long proportionnellement, l'œil noir & vif, la tête sans crête ni huppe & presque point de queue; son derrière, qui est arrondi à peu près comme la croupe d'un cheval, est revêtu de ces plumes qu'on appelle *couvertures*.

Le solitaire ne peut se servir de ses ailes pour voler, mais elles ne lui sont pas inutiles à d'autres égards; l'os de l'aileron se renfle à son extrémité en une espèce de bouton sphérique qui se cache dans les plumes & lui sert à deux usages; premièrement pour se défendre, comme il fait aussi avec le bec; en second lieu pour faire une espèce de battement ou de moulinet en pirouettant vingt ou trente fois du même côté dans l'espace de quatre à cinq minutes; c'est ainsi, dit-on, que le mâle rappelle sa compagne avec un bruit qui a du rapport à celui d'une cresserelle & s'entend de deux cents pas.

On voit rarement ces oiseaux en troupes, quoique l'espèce soit assez nombreuse; quelques-uns disent même qu'on n'en voit guère deux ensemble *(e)*.

Ils cherchent les lieux écartés pour faire leur ponte,

(e) Histoire générale des Voyages, *tome IX, page 3*, citant le *Voyage de Carré*.

ils construisent leur nid de feuilles de palmiers amoncelées à la hauteur d'un pied & demi; la femelle pond dans ce nid un œuf beaucoup plus gros qu'un œuf d'oie, & le mâle partage avec elle la fonction de couver.

Pendant tout le temps de l'incubation, & même celui de l'éducation, ils ne souffrent aucun oiseau de leur espèce à plus de deux cents pas à la ronde; & l'on prétend avoir remarqué que c'est le mâle qui chasse les mâles, & la femelle qui chasse les femelles; remarque difficile à faire sur un oiseau qui passe sa vie dans les lieux les plus sauvages & les plus écartés.

L'œuf, car il paroit que ces oiseaux n'en pondent qu'un, ou plutôt n'en couvent qu'un à la fois; l'œuf, dis-je, ne vient à éclore qu'au bout de sept semaines *(f)*, & le petit n'est en état de pourvoir à ses besoins que plusieurs mois après: pendant tout ce temps le père & la mère en ont soin, & cette seule circonstance doit lui procurer un instinct plus perfectionné que celui de l'autruche, laquelle peut en naissant subsister par elle-même, & qui n'ayant jamais besoin du secours de ses père & mère, vit isolée, sans aucune habitude intime avec eux, & se prive ainsi des avantages de leur société qui, comme je l'ai dit ailleurs, est la première

(f) Nota. Aristote fixe au trentième jour le terme de l'incubation pour les plus gros oiseaux, tels que l'aigle, l'outarde, l'oie; il est vrai qu'il ne cite point l'autruche en cet endroit. *Hist. Anim.* lib. VI, cap. VI.

éducation

éducation des animaux & celle qui développe le plus leurs qualités naturelles; aussi l'autruche passe-t-elle pour le plus stupide des oiseaux.

Lorsque l'éducation du jeune solitaire est finie, le père & la mère demeurent toujours unis & fidèles l'un à l'autre, quoiqu'ils aillent quelquefois se mêler parmi d'autres oiseaux de leur espèce: les soins qu'ils ont donnés en commun au fruit de leur union, semblent en avoir resserré les liens, & lorsque la saison les y invite ils recommencent une nouvelle ponte.

On assure qu'à tout âge on leur trouve une pierre dans le gésier, comme au dronte; cette pierre est grosse comme un œuf de poule, plate d'un côté, convexe de l'autre, un peu raboteuse & assez dure pour servir de pierre à aiguiser; on ajoute que cette pierre est toujours seule dans leur estomac, & qu'elle est trop grosse pour pouvoir passer par le canal intermédiaire qui fait la seule communication du jabot au gésier, d'où l'on voudroit conclure que cette pierre se forme naturellement & à la manière des bézoards, dans le gésier du solitaire; mais pour moi j'en conclus seulement que cet oiseau est granivore, qu'il avale des pierres & des cailloux comme tous les oiseaux de cette classe, notamment comme l'autruche, le touyou, le casoar & le dronte, & que le canal de communication du jabot au gésier est susceptible d'une dilatation plus grande que ne l'a cru Leguat.

Le seul nom de solitaire indique un naturel sauvage;

& comment ne le seroit-il pas! comment un oiseau qui compose lui seul toute la couvée, & qui par conséquent passe les premiers temps de sa vie sans aucune société avec d'autres oiseaux de son âge, & n'ayant qu'un commerce de nécessité avec ses père & mère, sauvages eux-mêmes, ne seroit-il pas maintenu par l'exemple & par l'habitude! on sait combien les habitudes premières ont d'influence sur les premières inclinations qui forment le naturel; & il est à présumer que toute espèce où la femelle ne couvera qu'un œuf à la fois, sera sauvage comme notre solitaire; cependant il paroît encore plus timide que sauvage, car il se laisse approcher & s'approche même assez familièrement, sur-tout lorsqu'on ne court pas après lui & qu'il n'a pas encore beaucoup d'expérience; mais il est impossible de l'apprivoiser. On l'attrape difficilement dans les bois, où il peut échapper aux chasseurs par la ruse & par son adresse à se cacher; mais comme il ne court pas fort vite, on le prend aisément dans les plaines & dans les lieux ouverts: quand on l'a arrêté, il ne jette aucun cri, mais il laisse tomber des larmes & refuse opiniâtrément toute nourriture. M. Caron, Directeur de la Compagnie des Indes à Madagascar, en ayant fait embarquer deux venant de l'île de Bourbon pour les envoyer au Roi, ils moururent dans le vaisseau sans avoir voulu boire ni manger *(g)*.

Le temps de leur donner la chasse est depuis le

(g) Voyage de Carre aux Indes.

mois de mars au mois de ſeptembre, qui eſt l'hiver des contrées qu'ils habitent, & qui eſt auſſi le temps où ils ſont le plus gras : la chair des jeunes ſur-tout, eſt d'un goût excellent.

Telle eſt l'idée que Leguat nous donne du ſolitaire *(h)*; il en parle non-ſeulement comme témoin oculaire, mais comme un Obſervateur qui s'étoit attaché particulièrement & long-temps à étudier les mœurs & les habitudes de cet oiſeau; & en effet, ſa relation, quoique gâtée en quelques endroits par des idées fabuleuſes *(i)*, contient néanmoins plus de détails hiſtoriques ſur le ſolitaire que je n'en trouve dans une foule d'écrits ſur des oiſeaux plus généralement & plus anciennement connus. On parle de l'autruche depuis trente ſiècles, & l'on ignore encore aujourd'hui combien elle pond d'œufs & combien elle eſt de temps à les couver.

L'oiſeau de nazareth, appelé ſans doute ainſi par corruption, pour avoir été trouvé dans l'île de Nazare *(k)*, a été obſervé par Fr. Cauche dans l'île Maurice, aujourd'hui l'île Françoiſe; c'eſt un très-gros oiſeau,

(h) Voyage de Leguat, *tome I, pages 98 — 102.*

(i) Par exemple, au ſujet du premier accouplement des jeunes ſolitaires, où ſon imagination prévenue lui a fait voir les formalités d'une eſpèce de mariage; au ſujet de la pierre de l'eſtomac, &c.

(k) L'île de Nazare eſt plus haute que l'île Maurice à 17 degrés de latitude ſud. *Voyez la* Deſcription. . . . . de Madagaſcar, *par Fr. Cauche, page 130 & ſuiv.*

& plus gros qu'un cygne; au lieu de plumes il a tout le corps couvert d'un duvet noir, & cependant il n'eſt pas abſolument ſans plumes, car il en a de noires aux ailes & de friſées ſur le croupion, qui lui tiennent lieu de queue; il a le bec gros, recourbé un peu par deſſous, les jambes (c'eſt-à-dire les pieds) hautes & couvertes d'écailles, trois doigts à chaque pied, le cri de l'oiſon, & ſa chair eſt médiocrement bonne.

La femelle ne pond qu'un œuf, & cet œuf eſt blanc & gros comme un pain d'un ſou; on trouve ordinairement à côté une pierre blanche, de la groſſeur d'un œuf de poule, & peut-être cette pierre fait-elle ici le même effet que ces œufs de craie blanche que les Fermières ont coutume de mettre dans le nid où elles veulent faire pondre leurs poules : celle de Nazare pond à terre dans les forêts, ſur de petits tas d'herbes & de feuilles qu'elle a formés; ſi on tue le petit, on trouve une pierre griſe dans ſon géſier; la figure de cet oiſeau, eſt-il dit dans une note *(l)*, ſe trouve dans le *Journal de la ſeconde Navigation des Hollandois aux Indes orientales*, & ils l'appellent *oiſeau de Nauſée:* ces dernières paroles ſemblent décider la queſtion de l'identité de l'eſpèce entre le dronte & l'oiſeau de Nazare, & la prouveroient en effet, ſi leurs deſcriptions ne préſentoient des différences eſſentielles, notamment dans le nombre des doigts; mais ſans entrer

(l) Voyez la Deſcription.... de Madagaſcar, par Fr. Cauche, *page 130 & ſuiv.*

dans cette discussion particulière, & sans prétendre résoudre un problème où il n'y a pas encore assez de données; je me contenterai d'indiquer ici les rapports & les différences qui résultent de la comparaison des trois descriptions.

Je vois d'abord en comparant ces trois oiseaux à la fois, qu'ils appartiennent au même climat & presque aux mêmes contrées; car le dronte habite l'île de Bourbon & l'île Françoise, à laquelle il semble avoir donné son nom d'île au cygne, comme je l'ai remarqué plus haut; le solitaire habitoit l'île Rodrigue dans le temps qu'elle étoit entièrement déserte, & on l'a vu dans l'île Bourbon; l'oiseau de Nazare se trouve dans l'île de Nazare, d'où il a tiré son nom & dans l'île Françoise *(m)*; or ces quatre îles sont voisines les unes des autres, & il est à remarquer qu'aucun de ces oiseaux n'a été aperçu dans le continent.

Ils se ressemblent aussi tous trois plus ou moins par la grosseur, par l'impuissance de voler, par la forme des ailes, de la queue & du corps entier; & on leur a trouvé à tous une ou plusieurs pierres dans le gésier, ce qui les suppose tous trois granivores; outre cela ils ont tous trois une allure fort lente, car, quoique Leguat ne dise rien de celle du solitaire, on peut juger par la figure qu'il donne de la femelle *(n)*, que c'est un oiseau très-pesant.

(m) Voyez ci-dessus l'histoire de ces oiseaux.

(n) Voyage de Leguat, *tome I, page 98.*

Comparant enſuite ces mêmes oiſeaux pris deux à deux, je vois que le plumage du dronte ſe rapproche de celui du ſolitaire pour la couleur, & de celui de l'oiſeau de Nazare pour la qualité de la plume qui n'eſt que du duvet; & que ces deux derniers oiſeaux conviennent encore en ce qu'ils ne pondent & ne couvent qu'un œuf.

Je vois de plus qu'on a appliqué au dronte & à l'oiſeau de Nazare le même nom d'oiſeau de dégoût.

Voilà les rapports, & voici les différences:

Le ſolitaire a les plumes de la cuiſſe arrondies par le bout en coquilles, ce qui ſuppoſe de véritables plumes comme en ont ordinairement les oiſeaux, & non du duvet comme en ont le dronte & l'oiſeau de Nazare.

La femelle du ſolitaire a deux touffes de plumes blanches ſur la poitrine; on ne dit rien de pareil de la femelle des deux autres.

Le dronte a les plumes qui bordent la baſe du bec diſpoſées en manière de capuchon, & cette diſpoſition eſt ſi frappante, qu'on en a fait le trait caractériſtique de ſa dénomination *(cygnus cucullatus)*; de plus, il a les yeux dans le bec, ce qui n'eſt pas moins frappant; & l'on peut croire que Leguat n'a rien vu de pareil dans le ſolitaire, puiſqu'il ſe contente de dire de cet oiſeau qu'il avoit tant obſervé, que ſa tête étoit ſans crête & ſans huppe; & Cauche

ne dit rien du tout de celle de l'oiſeau de Nazare.

Les deux derniers ſont haut montés, au lieu que le dronte a les pieds très-gros & très-courts.

Celui-ci, & le ſolitaire qu'on dit avoir à peu près les pieds du dindon, ont quatre doigts, & l'oiſeau de Nazare n'en a que trois, ſelon le témoignage de Cauche.

Le ſolitaire a un battement d'ailes très-remarquable, & qui n'a point été remarqué dans les deux autres.

Enſin il paroît que la chair des ſolitaires, & ſur-tout des jeunes, eſt excellente; que celle de l'oiſeau de Nazare eſt médiocre, & celle du dronte mauvaiſe.

Si cette comparaiſon qui a été faite avec la plus grande exactitude, ne nous met pas en état de prendre un parti ſur la queſtion propoſée, c'eſt parce que les obſervations ne ſont ni aſſez multipliées ni aſſez ſûres; il ſeroit donc à deſirer que les Voyageurs, & ſur-tout les Naturaliſtes, qui ſe trouveront à portée, examinaſſent ces trois oiſeaux, & qu'ils en fiſſent une deſcription exacte, qui porteroit principalement:

Sur la forme de la tête & du bec:

Sur la qualité des plumes:

Sur la forme & les dimenſions des pieds:

Sur le nombre des doigts:

Sur les différences qui ſe trouvent entre le mâle & la femelle:

Entre les pouſſins & les adultes:

Sur leur façon de marcher & de courir:

En ajoutant, autant qu'il feroit poffible, ce que l'on fait dans le pays fur leur génération, c'eft-à-dire, fur leur manière de fe rappeler, de s'accoupler, de faire leur nid & de couver:

Sur le nombre, la forme, la couleur, le poids & le volume de leurs œufs:

Sur le temps de l'incubation:

Sur leur manière d'élever leurs petits:

Sur la façon dont ils fe nourriffent eux-mêmes:

Enfin fur la forme & les dimenfions de leur eftomac, de leurs inteftins & de leurs parties fexuelles.

Fin du premier Volume des Oifeaux.

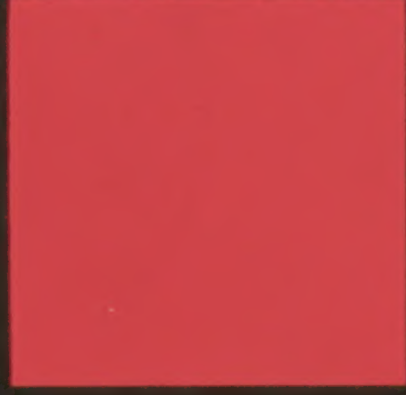






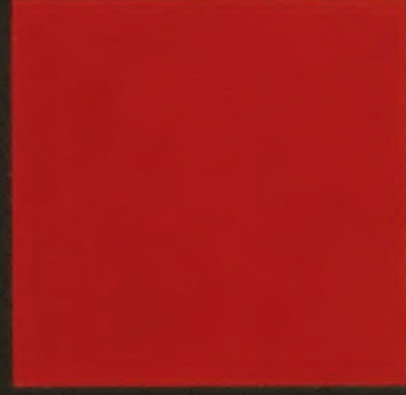


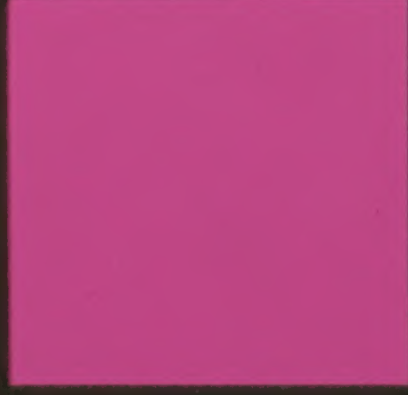




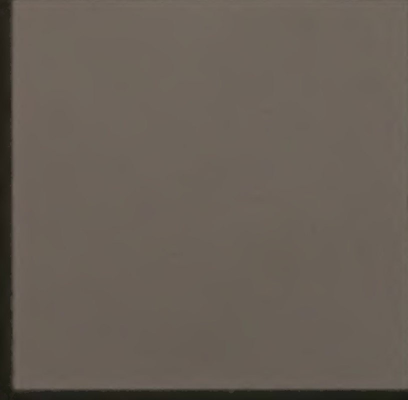












GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart